



Second Session
Thirty-ninth Parliament, 2007-08

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Official Languages

Chair:
The Honourable MARIA CHAPUT

Wednesday, June 4, 2008
Thursday, June 5, 2008

Issue No. 7

Fourteenth, fifteenth and sixteenth meetings on:

The application of the Official Languages Act
and of the regulations and directives made under it,
within those institutions subject to the act

WITNESSES:
(*See back cover*)

Deuxième session de la
trente-neuvième législature, 2007-2008

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Langues officielles

Présidente :
L'honorable MARIA CHAPUT

Le mercredi 4 juin 2008
Le jeudi 5 juin 2008

Fascicule n° 7

Quatorzième, quinzième et seizième réunions concernant :

L'application de la Loi sur les langues officielles,
ainsi que des règlements et instructions en découlant,
au sein des institutions assujetties à la loi

TÉMOINS :
(*Voir à l'endos*)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
OFFICIAL LANGUAGES

The Honourable Maria Chaput, *Chair*

The Honourable Andrée Champagne, P.C., *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Comeau	* LeBreton, P.C.
De Bané, P.C.	(or Comeau)
Goldstein	Losier-Cool
* Hervieux-Payette, P.C.	Murray, P.C.
(or Tardif)	Poulin
	Tardif

*Ex officio members

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
LANGUES OFFICIELLES

Présidente : L'honorable Maria Chaput

Vice-présidente : L'honorable Andrée Champagne, C.P.

et

Les honorables sénateurs :

Comeau	* LeBreton, C.P.
De Bané, C.P.	(ou Comeau)
Goldstein	Losier-Cool
* Hervieux-Payette, C.P.	Murray, C.P.
(ou Tardif)	Poulin
	Tardif

*Membres d'office

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

BATHURST, NEW BRUNSWICK, Wednesday, June 4, 2008
(18)

[English]

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 10 a.m. in the Jade Room of the Atlantic Host hotel, the chair, the Honourable Maria Chaput, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Champagne, P.C., Chaput, Losier-Cool and Murray, P.C. (4).

Other Senator present: The Honourable Senator Corbin.

In attendance: From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament, Tanya Dupuis, analyst.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, November 20, 2007, the committee continued to study the application of the Official Languages Act and of the regulations and directives made under it, within those institutions subject to the act. (*For the full text of the Order of Reference, see Issue No. 1 of the committee proceedings.*)

WITNESSES:

City of Bathurst:

Stephen Brunet, Mayor.

Town of Petit-Rocher:

Gaston Frénette, Deputy Mayor.

Société Culturelle Régionale Népisiguit:

Diane Leblanc, Cultural Officer.

NFB's Studio Acadie:

Jacques Turgeon, Executive Producer.

Mr. Brunet and Mr. Frénette made presentations and answered questions.

At 11 a.m., the committee suspended.

At 11:05 a.m., the committee resumed.

Mr. Turgeon and Ms. Leblanc made presentations and answered questions.

At 12:16 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

BATHURST, NEW BRUNSWICK, Wednesday, June 4, 2008
(19)

[English]

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 2:09 p.m. in the Jade Room of the Atlantic Host hotel, the chair, the Honourable Maria Chaput, presiding.

PROCÈS-VERBAUX

BATHURST, NOUVEAU-BRUNSWICK, le mercredi 4 juin
2008
(18)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui à 10 heures, dans la salle Jade du Atlantic Host, sous la présidence de l'honorable Maria Chaput (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Champagne, C.P., Chaput, Losier-Cool et Murray, C.P. (4).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Corbin.

Également présente : Tanya Dupuis, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 20 novembre 2007, le comité continue son étude sur l'application de la Loi sur les langues officielles, ainsi que des règlements et instructions en découlant, au sein des institutions assujetties à la loi. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Ville de Bathurst :

Stephen Brunet, maire.

Village de Petit-Rocher :

Gaston Frénette, maire adjoint.

Société Culturelle Régionale Népisiguit :

Diane Leblanc, agente culturelle.

Studio Acadie de l'ONF :

Jacques Turgeon, producteur exécutif.

MM. Brunet et Frénette font des présentations puis répondent aux questions.

À 11 heures, la séance est suspendue.

À 11 h 5, la séance reprend.

M. Turgeon et Mme Leblanc font des présentations puis répondent aux questions.

À 12 h 16, la séance est suspendue jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

BATHURST, NOUVEAU-BRUNSWICK, le mercredi 4 juin
2008
(19)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui à 14 h 9, dans la salle Jade du Atlantic Host, sous la présidence de l'honorable Maria Chaput (*président*).

Members of the committee present: The Honourable Senators Champagne, P.C., Chaput, Losier-Cool and Murray, P.C. (4).

Other senator present: The Honourable Senator Corbin.

In attendance: From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament, Tanya Dupuis, analyst.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, November 20, 2007, the committee continued to study the application of the Official Languages Act and of the regulations and directives made under it, within those institutions subject to the act. (*For the full text of the Order of Reference, see Issue No. 1 of the committee proceedings.*)

WITNESSES:

La Grande Marée Ltd.:

Jacques P. Ouellet, Editor, Author.

Éditions Perce-Neige:

Paul Bourque, Director General.

District scolaire 9 de la Péninsule acadienne:

Ginette Duguay, Mentor in literacy and identity and cultural development.

Fédération des conseils d'éducation du Nouveau-Brunswick:

Anne-Marie Gammon, President.

The chair and the deputy chair read a tribute to Justice Bastarache.

Mr. Ouellet and Mr. Bourque made presentations and answered questions.

At 3:07 p.m., the committee suspended.

At 3:12 p.m., the committee resumed.

Ms. Duguay and Ms. Gammon made presentations and answered questions.

At 4:10 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

TRACADIE, NEW BRUNSWICK, Thursday, June 5, 2008
(20)

[English]

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 1:40 p.m. in the Pokemouche Golf Club, the chair, the Honourable Maria Chaput, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Champagne, P.C., Chaput and Losier-Cool (3).

Other senator present: The Honourable Senator Corbin.

In attendance: From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament, Tanya Dupuis, analyst.

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Champagne, C.P., Chaput, Losier-Cool et Murray, C.P. (4).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Corbin.

Également présente : Tanya Dupuis, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 20 novembre 2007, le comité continue son étude sur l'application de la Loi sur les langues officielles, ainsi que des règlements et instructions en découlant, au sein des institutions assujetties à la Loi. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

La Grande Marée ltée :

Jacques P. Ouellet, éditeur, auteur.

Éditions Perce-Neige :

Paul Bourque, directeur général.

District scolaire 9 de la Péninsule acadienne :

Ginette Duguay, mentor en littératie, au développement culturel et identitaire

Fédération des conseils d'éducation du Nouveau-Brunswick :

Anne-Marie Gammon, présidente.

La présidente et la vice-présidente lisent un témoignage au juge Bastarache.

MM. Ouellet et Bourque font des présentations puis répondent aux questions.

À 15 h 7, la séance est suspendue.

À 15 h 12, la séance reprend.

Mmes Duguay et Gammon font des présentations puis répondent aux questions.

À 16 h 10, la séance est suspendue jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

TRACADIE, NOUVEAU-BRUNSWICK, le jeudi 5 juin 2008
(20)

[Français]

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui à 13 h 40, au Club de Golf Pokemouche, sous la présidence de l'honorable Maria Chaput (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Champagne, C.P., Chaput et Losier-Cool. (3).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Corbin.

Également présente : Tanya Dupuis, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, November 20, 2007, the committee continued to study the application of the Official Languages Act and of the regulations and directives made under it, within those institutions subject to the act. (*For the full text of the Order of Reference, see Issue No. 1 of the committee proceedings.*)

WITNESSES:

As individuals:

Father Zoël Saulnier, Artist and Protector of the Arts and Culture;

Calixte Duguay, Artist and Protector of the Arts and Culture.

États généraux sur les arts et la culture en Acadie (2007):

René Cormier, Responsible for follow-up.

Productions Ode Inc.:

Paul Marcel Albert, Director General.

Société culturelle des Tracadilles:

Francine Brideau, Cultural Officer.

As an individual:

Jacques C.F. Lanteigne, Executive Director.

L'Acadie Nouvelle:

Armand Caron, Editor, Director General.

Fr. Saulnier, Mr. Duguay and Mr. Cormier made presentations and answered questions.

At 3:05 p.m., the committee suspended.

At 3:17 p.m., the committee resumed.

Mr. Albert, Mr. Lanteigne and Ms. Brideau made presentations and answered questions.

At 4:17 p.m., the committee suspended.

At 4:21 p.m., the committee resumed.

Mr. Caron made a presentation and answered questions.

At 4:52 p.m., the committee suspended.

At 4:53 p.m., the committee resumed.

Ms. Marie-Claude Paulin made a presentation and answered questions.

At 5:01 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le greffier intérimaire du comité,

Denis Robert

Acting Clerk of the Committee

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 20 novembre 2007, le comité continue son étude sur l'application de la Loi sur les langues officielles, ainsi que des règlements et instructions en découlant, au sein des institutions assujetties à la loi. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

À titre personnel :

Père Zoël Saulnier, artiste et défenseur des arts et de la culture;

Calixte Duguay, artiste et défenseur des arts et de la culture.

États généraux sur les arts et la culture en Acadie (2007) :

René Cormier, responsable du suivi.

Productions Ode Inc. :

Paul Marcel Albert, directeur général.

Société culturelle des Tracadilles :

Francine Brideau, agente culturelle.

À titre personnel :

Jacques C.F. Lanteigne, directeur administratif.

L'Acadie Nouvelle :

Armand Caron, éditeur, directeur général.

MM. Saulnier, Duguay et Cormier font des présentations puis répondent aux questions.

À 15 h 5, la séance est suspendue.

À 15 h 17, la séance reprend.

MM. Albert et Lanteigne ainsi que Mme Brideau font des présentations puis répondent aux questions.

À 16 h 17, la séance est suspendue.

À 16 h 21, la séance reprend.

M. Caron fait une présentation puis répond aux questions.

À 16 h 52, la séance est suspendue.

À 16 h 53, la séance reprend.

Mme Marie-Claire Paulin fait une présentation puis répond aux questions.

À 17 h 1, la séance est suspendue jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

BATHURST, NEW BRUNSWICK, Wednesday, June 4, 2008

The Standing Senate Committee on Official Languages met today at 10 a.m. to study and report from time to time on the application of the Official Languages Act and of the regulations and directives made under it, within those institutions subject to the act.

Honourable Maria Chaput (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: My name is Maria Chaput and I am a senator from Manitoba. I am the Chair of the Senate Standing Committee on Official Languages. Senator Andrée Champagne is from Quebec, and is the Co-Chair of this committee.

[*English*]

We have with us Senator Lowell Murray, from Ontario.

[*Translation*]

To my left is Senator Losier-Cool, Senator Eymard Corbin, who are both senators from the province of New Brunswick. Thank you for being here.

The Standing Senate Committee on Official Languages is currently studying with a view to reporting from time to time the application of the Official Languages Act and of the regulations and directives made under it.

The committee began a study on culture in order to better understand the issues in minority francophone communities and their commitment to the reinforcement of cultural diversity. Arts and culture are the primary axes upon which francophone and Acadian communities throughout the country flourish. Bathurst is in the heart of Acadia, which is why we chose to hold our public hearings here. We will also be travelling to Tracadie. The committee made the decision to come here and listen to what Acadians have to say about the state of the language and culture characteristic of Acadia.

[*English*]

We are here today because we want to hear from various associations, groups and individuals from within the francophone and Acadian community. We want to hear your testimony, and it will assist the committee in better understanding the status of the francophone culture in this province.

I would like now to welcome two witnesses. Our first witness is Mr. Stephen Brunet, who is the Mayor of Bathurst. I was told that before being elected, Mr. Brunet was a teacher in Bathurst, and that you were first elected in 2004 and re-elected again in 2008. It must be quite interesting to move from teaching into politics.

TÉMOIGNAGES

BATHURST, NOUVEAU-BRUNSWICK, le mercredi 4 juin 2008

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui à 10 heures pour étudier, afin d'en faire rapport de façon ponctuelle, l'application de la Loi sur les langues officielles, ainsi que des règlements et instructions en découlant, au sein des institutions assujetties à la loi.

Le sénateur Maria Chaput (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

La présidente : Je m'appelle Maria Chaput et je suis sénateur représentant le Manitoba. Je préside le Comité sénatorial des langues officielles. Le sénateur Andrée Champagne du Québec est la vice-présidente de ce comité.

[*Traduction*]

Nous avons avec nous le sénateur Lowell Murray, de l'Ontario.

[*Français*]

À ma gauche, madame le sénateur Losier-Cool, et le sénateur Eymard Corbin, tous les deux du Nouveau-Brunswick. Je vous remercie de votre présence.

Le Comité sénatorial des langues officielles étudie afin d'en faire rapport de façon ponctuelle l'application de la Loi sur les langues officielles, ainsi que des règlements et instructions qui en découlent.

Le comité a entrepris l'étude de la culture afin de mieux comprendre les enjeux des communautés francophones en situation minoritaire et leur engagement en faveur de l'affirmation de la diversité culturelle. Les arts et la culture font partie des principaux axes de développement des communautés francophones et acadienne à travers le pays. Bathurst est au coeur même de l'Acadie, et c'est pourquoi nous avons choisi de tenir nos audiences publiques ici. Nous nous rendrons également à Tracadie. Le comité a décidé de venir écouter ce que les Acadiens ont à dire sur la situation de la langue et de la culture propre à l'Acadie.

[*Traduction*]

Nous sommes ici aujourd'hui parce que nous voulons entendre le point de vue de divers groupes, associations et personnes des communautés francophone et acadienne. Nous voulons entendre votre témoignage, car cela aidera le comité à parvenir à une meilleure compréhension du statut de la culture francophone dans votre province.

Sur ce, je vais maintenant souhaiter la bienvenue aux deux témoins. Notre premier témoin est M. Stephen Brunet, maire de Bathurst. J'ai appris qu'avant d'être élu, M. Brunet a été enseignant à Bathurst, que vous avez été élu la première fois en 2004, puis reconduit en 2008. Le passage de l'enseignement à la vie politique doit être très intéressant.

After hearing from Mr. Brunet, we will hear from Mr. Frénette.

[Translation]

Mr. Frénette had been Deputy Mayor of the town of Petit-Rocher and has served as a city councillor since 2004. He is a member of the executive committee on the Commission on Urban affairs in Belledune, and he is also one of the founding members of the art gallery, Galerie Roche.

[English]

Stephen Brunet, Mayor, City of Bathurst: Thank you very much for the invitation to be here this morning. First, I must welcome everybody to Bathurst.

[Translation]

Welcome to Bathurst, the centre of the North.

[English]

I believe that we are geographically located in the centre, and because of this, we have become the service centre of all of Northern New Brunswick, and especially the northeastern part of New Brunswick.

We are truly a bilingual community. I just came from Tim Hortons, where they are having their camp day, and I just grabbed a shirt and I did not even look at it, but mine is in French, and there were some that were in English. I never even thought twice about looking for that sort of thing. I just grabbed a shirt and served coffee for the last two hours. I served coffee to many people who asked for their coffee in French and many who asked for it in English as well.

As you can tell, my main language is English. I was born however in Lachine, Québec, and my dad was totally francophone. We moved here because my mother was from this part of the world. I studied in French at the beginning of my life, and then moved to an English community and then taught in English for 34 years. I was involved in politics as well for 12 years before I became mayor. I served four terms as councillor in this community.

We are proud to say that we are the first bilingual city in New Brunswick. Moncton tries to claim it, but they are wrong. We were, and we will stand by that.

We provide all our services in the two languages. We have our meetings every Monday night and one Monday a month we have a regular public meeting and we have simultaneous translation at that meeting. We have a booth. Our City Hall was built in 2003, so it is built properly to serve both languages in the language of choice. We are more than just a city however, we are a community, and we are a regional area. That is very important.

Après M. Brunet, nous entendrons la déposition de M. Frenette.

[Français]

Monsieur Frénette occupe le poste de maire adjoint de la municipalité de Petit-Rocher et il est conseiller depuis 2004. Il est membre du comité exécutif de la Commission d'urbanisme de Belledune et il est aussi un des membres fondateurs de la Galerie Roche.

[Traduction]

Stephen Brunet, maire, ville de Bathurst : Merci beaucoup de m'avoir invité à vous rencontrer ce matin. Premièrement, je dois vous souhaiter à tous la bienvenue à Bathurst.

[Français]

Bienvenue à Bathurst, le centre du Nord.

[Traduction]

Je crois que nous sommes situés, du point de vue géographique, au centre, et pour cette raison, nous sommes devenus le centre de services pour tout le Nord du Nouveau-Brunswick, notamment la partie nord-est de la province.

Nous sommes véritablement une communauté bilingue. Je reviens tout juste du Tim Hortons, où il y a une journée de camp, et je me suis procuré un t-shirt que je n'ai d'ailleurs même pas regardé, n'empêche que le mien est en français, et il y en avait d'autres qui étaient en anglais. Je n'ai même pas songé à ce genre de choses. J'ai pris le premier t-shirt et servi du café pendant les deux dernières heures. En effet, j'ai servi du café à bien des clients qui me l'ont demandé en français et d'autres qui ont fait leur commande en anglais aussi.

Comme vous pouvez le constater, ma langue principale est l'anglais. Je suis né à Lachine, au Québec, et mon père était totalement francophone. Nous avons déménagé ici car ma mère était originaire de cette région du monde. J'ai étudié en français au début de ma vie, et ensuite nous avons déménagé dans une communauté anglophone où j'ai enseigné l'anglais pendant 34 ans. J'ai par ailleurs pris part à la vie politique pendant 12 années avant de devenir maire. J'ai été élu quatre fois conseiller municipal ici.

Nous sommes fiers de dire que nous sommes la première ville bilingue du Nouveau-Brunswick. Moncton aime bien à le prétendre, mais elle a tort. C'est nous qui le sommes, et nous le resterons.

Nous fournissons tous nos services dans les deux langues. Nos réunions ont lieu tous les lundis soir, et un lundi par mois, nous tenons une audience publique ordinaire où sont offerts des services d'interprétation simultanée. Nous avons une cabine d'interprétation. Notre hôtel de ville a été construit en 2003, et il a été conçu en vue de la prestation de services dans la langue officielle de son choix. Nous ne sommes pas qu'une ville, nous sommes une communauté, voire une région. C'est une précision très importante.

I am chair of Le forum des maires, which consists of mayors from Bathurst to Belledune, and there are six of us. Four are francophones and two are anglophones. We sit once a month discussing common issues, and the language of choice, whatever the mayor decides to speak or representative, that is the language that is used. I think we are very rich because of that, very rich.

We have a big Acadian population in this part of the world and that Acadian population is different I believe than the Quebec French and because of that difference, we are unique. I think it is a very valued part of our community. For example, you could come to Bathurst like today and if you were not working, you could park yourself at this hotel and then you could wander around Bathurst for a day.

If you like golf, we have two golf courses. If you like just to walk on the beach, we have three beaches. If you would like to take part in some other activities, we have a little museum and quite a few things for you to take part in. You could take a drive down to the Village Historique Acadien and experience the rich culture and history of the Acadian people. We will be setting up a virtual museum for people to visit our website to see Acadian artifacts. The Heritage Department gave us a grant of nearly \$400,000, and our collège communautaire put together this virtual museum of artifacts from the Acadian culture way back when until now. We are very proud of it.

I was just talking to Senator Corbin who went to that school on the hill, and it is still a very, very good school, very dynamic, with over 1,000 students studying a tout en français.

We have also many bilingual students going to that school as well, and there are two campuses. We have an English high school and a French high school, two separate schools. We have the same with junior high and same with elementary schools; we have separate schooling here and separate busing. The students go to school on separate buses, but on the weekend at the skateboard park, you will find the kids from both schools. You will find the kids from both schools at the movie theatre; they live side by side. Maybe they go to different schools, but then they just share their day together naturally. There are no problems with it.

Every now and then, you will get a fight between ESN and BHS, but when I grew up on the Miramichi, we used to fight between Chatham and Newcastle; it was the same type of thing. You had that competition between sporting teams and between — you know, you are chasing girls in Chatham and you should not be chasing girls in Chatham. It is the same thing here. We are just a small community. Everybody knows everybody, and it seems to work well.

Every now and then, you get radicals for both sides that will step up to the plate and say you are doing something wrong in the language issue. For example, we fly the four flags. We fly the

Je préside le forum des maires, qui regroupe les maires de Bathurst à Belledune, et nous sommes six. Quatre sont francophones et deux, anglophones. Nous nous réunissons une fois par mois pour discuter d'enjeux communs et la langue de choix, c'est-à-dire la langue dans laquelle le maire ou son représentant choisit de s'exprimer, est la langue utilisée. C'est ce qui fait notre grande richesse.

Nous avons une forte population acadienne dans cette région du monde, et elle est différente, à mon sens, des francophones québécois, et en raison de ces différences, nous sommes uniques. Je pense que notre communauté y est très attachée. Par exemple, vous pourriez venir à Bathurst une journée comme aujourd'hui et si vous ne deviez pas travailler, vous pourriez loger à cet hôtel et aller vous promener à Bathurst pour la journée.

Si vous aimez le golf, sachez que nous avons deux terrains de golf. Si vous préférez aller marcher le long de la plage, nous avons trois plages. Si vous voulez prendre part à d'autres types d'activités, nous avons un petit musée et un certain nombre de choses à faire en ville. Vous pourriez aussi vous rendre au village historique acadien et vivre l'expérience de la culture et de l'histoire riches du peuple acadien. Nous allons mettre au point un musée virtuel que les gens pourront visiter sur notre site web et y voir des artefacts acadiens. Le ministère du Patrimoine canadien nous a versé une subvention de près de 400 000 \$, et notre collège communautaire a regroupé des artefacts pour le musée virtuel qui représentent la culture acadienne depuis ses débuts. Nous en sommes très fiers.

Je parlais à l'instant au sénateur Corbin, qui a fréquenté l'école sur la colline, et c'est encore une très, très bonne école, très dynamique qui compte plus de 1 000 étudiants qui font leurs études en français.

Nous avons aussi de nombreux étudiants bilingues qui fréquentent cette école, sans oublier qu'il y a deux campus. Nous avons une école secondaire anglophone et une école secondaire francophone, les deux étant distinctes. Il en va de même pour le secondaire de premier cycle et certaines écoles primaires. Nous avons des systèmes éducatifs distincts et des autobus de transport distincts. Les élèves se rendent à l'école à bord d'autobus distincts, mais la fin de semaine, ils se retrouvent au même parc pour faire de la planche à roulettes. De la même manière, vous verrez les mêmes jeunes des deux écoles au cinéma, côte à côte. Peut-être fréquentent-ils des écoles différentes, mais ils partagent le reste de la journée ensemble, naturellement. Cela ne pose aucun problème.

De temps à autre, il y a des querelles entre ESN et BHS, mais à Miramichi, où j'ai grandi, nous avions des batailles entre Chatham et Newcastle. C'était le même genre de choses. Nous avons ce type de rivalité entre des équipes sportives et entre, comme vous le savez, ceux qui courent après les filles de Chatham alors qu'ils ne devaient pas le faire. C'est la même chose ici. Nous avons une petite communauté, où tout le monde connaît tout le monde, et tout semble bien marcher.

De temps à autre, il y a des radicaux des deux côtés qui interviennent pour dire que telle chose ou telle autre n'est pas acceptable sur le plan linguistique. Par exemple, nous hissons les

Canadian flag, we fly the New Brunswick flag, we fly the Acadian flag, and we fly the Union Jack. We put the Union Jack up at our civic centre just recently and some people are upset about that. I do not understand that because — but not very many. I just got a couple of phone calls on something like that.

I was asked about that flag up there by the veterans. We have our Remembrance Day ceremonies indoors now at the civic centre because veterans are getting very old and when we had it outside, they were cold and we had no place for them to sit; it never failed that one would pass out. To avoid that, we have our Remembrance Day ceremony there. We built a carbon copy of our cenotaph, which is part of our civic centre. Consequently, some of them asked me to put the Union Jack up because they fought under that, and I said, that is the four official flags of the Province of New Brunswick; they fly in the legislature. Then some people got upset over that, but that is a small issue and there are just a couple of people that would take offence to that.

We just had an election and on my council, I have last names like Roy, Doucet, Comeau, Ferguson, Young, Wiseman, Gammon and Anderson. With those names, you would think I would have almost an equal mix of French and English, but I do not. I have two councillors that can speak French on my council right now, two that are bilingual. One of the councillors is named Gammon, a very English name, and Roy is the other one. The rest of the council does not speak French, so it just shows that people accept the fact that as long as you are working for the community and you are working for the good of everybody, language, well yes, it would be nice to be served in our language, and we make sure of that at City Hall. With respect to the names in our community, if you look at our phone book, my name is Brunet, but I grew up in the English school system and I was called Brunet. There is not much difference, but there is a little different twang to it. That just seems to be the way. If you look in the phone book and see the surname Arseneau and you give them a call, you could be speaking to somebody who is only English or somebody who is only French. That is the way our community is made up and put together.

I believe that there are not many stores in Bathurst that you go to that you would not get served in the language of your choice, French or English. I think that this is very important and business people realize that they are in business to make money and they want to serve the customers that live here. And to serve the customers, you have to be able to serve them in the language of choice.

That seems to be quite accepted because I talk to some people in our stores, and they say in any given day, they might not recognize anybody as being from Bathurst. They would be from

quatre drapeaux. Nous avons le drapeau du Canada, celui du Nouveau-Brunswick, celui de l'Acadie et l'Union Jack. Ce n'est que récemment que nous avons hissé l'Union Jack au centre municipal, ce qui a fâché quelques personnes. Je ne comprends pas pourquoi, mais le nombre est très faible. J'ai à peine reçu quelques appels téléphoniques à ce sujet.

En fait, ce sont des anciens combattants qui m'ont demandé de hisser ce drapeau. Nous célébrons le Jour du Souvenir à l'intérieur du centre municipal, car les anciens combattants commencent à vieillir et quand nous tenions nos célébrations à l'extérieur, ils avaient froid et nous n'avions pas de place pour les asseoir. Immanquablement, il y en avait toujours un qui s'évanouissait. Pour éviter cela, nous avons décidé de tenir les célébrations du Jour du Souvenir ici. Nous avons érigé une copie conforme de notre cenotaphe qui fait partie de notre centre municipal. C'est ainsi que certains d'entre eux nous ont demandé de hisser l'Union Jack, car c'est sous ce drapeau qu'ils ont combattu, et j'ai dit que c'était un des quatre drapeaux officiels de la province du Nouveau-Brunswick. Les quatre flottent sur l'Assemblée législative. Donc, des gens se sont offusqués de cela, mais c'est un problème mineur, puisque le nombre de personnes qui se sont senties offusquées est faible.

Nous venons d'avoir des élections, et à mon conseil siègent des personnes dont le nom est Roy, Doucet, Comeau, Ferguson, Young, Wiseman, Gammon et Anderson. Avec ces noms, on se serait attendu à ce qu'il y ait un partage égal entre francophones et anglophones, mais ce n'est pas le cas. En effet, je n'ai que deux conseillers qui peuvent parler le français à l'heure actuelle, deux sont bilingues. Un des conseillers, Gammon, dont le nom est très anglophone, et l'autre, c'est Roy. Le reste du conseil ne parle pas français, et cela montre que les gens acceptent le fait que tant que vous travaillez au sein de la communauté, vous travaillez pour le bien de tous; quant à la langue, c'est bien, ce serait bien d'être servi dans sa langue, et c'est ce que nous nous efforçons de faire à l'hôtel de ville. En ce qui concerne les noms au sein de notre communauté, si vous prenez le bottin téléphonique, vous y trouverez des noms comme le mien Brunet, mais j'ai grandi dans un système éducatif anglophone, en dépit de mon nom francophone. Ce n'est pas très différent, mais il y a une petite particularité. Cela semble être la norme. En effet, si vous prenez le bottin téléphonique, vous y trouverez le nom Arseneau, mais si vous appelez la personne, vous constaterez peut-être que c'est un anglophone unilingue, ou encore un francophone unilingue. C'est ainsi qu'est faite notre communauté et c'est ainsi qu'elle reste cimentée.

Je crois qu'il n'y a pas beaucoup de boutiques à Bathurst où vous ne pourriez pas être servi dans la langue officielle de votre choix. C'est très important, et les commerçants savent que leur entreprise est à but lucratif et qu'ils doivent servir leur clientèle ici. Pour servir cette clientèle, on doit être en mesure de le faire dans la langue de choix.

Cela semble être communément admis, car je m'entretiens avec des gens dans nos magasins qui me disent qu'il leur arrive presque tous les jours de tomber sur quelqu'un qui n'est pas de Bathurst. Il

Caraquet or Miramichi or they would be from some other area outside coming in, especially since we have a large health care facility here.

Our large health care facility is bilingual and it serves the Miramichi just as well as it serves Tracadie or Shippagan. It serves them very well. We have very good health care, very good health care.

You had a question on immigrants. We do not have a lot of immigrants in our community right now. We have some, definitely, a lot of professional people, but I had a visit yesterday from a couple from Mexico and they would like to move to Bathurst, but immigration policies are too stringent and too hard. These people are having a very difficult time getting into Canada. They are two young people that just finished studying for a year at the collège communautaire at the top of the hill, and they do not know how they are going to get back into Canada.

They loved it here. They were here for a year and now because their time has run out, they have to go back, and it is sad to say they are going to have a hard time getting back into Canada.

My manager just married a girl from Madagascar, and she is not a Canadian citizen. Well, they are having a real struggle getting her citizenship, you know?

We truly want to welcome immigrants to Canada. We have to change the rules some way or another. We have to make this more friendly.

I went to an immigration conference down in Halifax. A number of speakers got up and said, "Yes, we say we want immigrants and ideally we would like to have immigrants come in, but on the ground, it is very tough."

We have a big decline in population in Northern New Brunswick. Our young people are leaving us to go to bigger centres around Canada, which is the same for many communities. At the collège communautaire on the hill, 90 per cent of the students leave that institution, leave New Brunswick and go to Fort McMurray or Vancouver or Toronto and other cities far away. It makes you really wonder what we are doing wrong that they leave once they are trained. It is a little bit of a stumbling block, trying to keep our people here.

You can go around town and you are going to see "help wanted" signs on a lot of businesses. They are looking for workers right now. However, the workers might not be making \$25 and \$30 an hour, and not \$45 or \$50 like they are in Fort McMurray. In the tourism industry, like this morning, the people who took care of you at the hotel here, they are not making \$45 an hour, you know? So what entices them to stay?

Yet, we demand that frontline workers are officially bilingual, we demand that they present themselves in a very polite and professional manner, but they are not paid the wages that go along with the demands sometimes.

peut s'agit d'un visiteur de Caraquet ou de Miramichi, ou encore d'une autre région, surtout que nous avons un grand établissement de soins de santé ici.

Notre grand établissement de soins de santé est bilingue et dessert Miramichi aussi bien que Tracadie ou Shippagan. Il les dessert très bien. Nous avons un très bon système de soins de santé, de très bons services.

Vous aviez une question au sujet des immigrants. Nous n'en avons pas beaucoup dans notre communauté à l'heure actuelle. Il est clair que nous en avons déjà eus, de nombreux professionnels, mais hier encore j'ai reçu la visite d'un couple du Mexique qui aimerait venir s'établir à Bathurst, mais nos politiques d'immigration sont trop contraignantes et trop rigoureuses. Ce sont des gens qui ont beaucoup de difficulté à être admis au Canada. Ces deux jeunes viennent tout juste de finir une année d'étude au collège communautaire, au sommet de la colline, et ils ignorent comment ils pourraient revenir au Canada.

Ils ont aimé leur séjour ici, ils sont restés ici une année et maintenant, leurs visas étant échus, ils doivent rentrer chez eux, et je trouve triste de dire qu'ils auront de la difficulté à revenir au Canada.

Mon gestionnaire vient tout juste d'épouser une fille de Madagascar, mais elle n'est pas citoyenne canadienne. Imaginez les vraies difficultés auxquelles ils se heurteront avant qu'elle ne devienne citoyenne!

Nous voulons vraiment accueillir des immigrants au Canada. Pour cela, nous devons changer les règles d'une façon ou d'une autre. Nous devons rendre le système plus convivial.

Je suis allé à une conférence sur l'immigration à Halifax. Bon nombre de personnes se sont levées pour dire qu'elles sont prêtes à accueillir des immigrants, qu'elles aimeraient bien que des immigrants viennent s'établir dans leur collectivité, idéalement, mais que la situation sur le terrain est très difficile.

La population diminue énormément dans le Nord du Nouveau-Brunswick. Nos jeunes nous quittent pour aller vivre dans les grands centres du Canada. Il en va de même dans bon nombre de collectivités. Quatre-vingt-dix pour cent des étudiants qui sortent du collège communautaire, sur la colline, partent du Nouveau-Brunswick pour aller travailler à Fort McMurray, Vancouver, Toronto ou d'autres villes éloignées. On se demande vraiment pourquoi ils partent ainsi une fois leurs études terminées. Il nous est bien difficile d'essayer de garder nos gens ici.

Partout en ville, vous verrez des affiches « nous embauchons » dans les vitrines. Les entreprises cherchent actuellement des travailleurs. Mais ces travailleurs ne gagnent peut-être pas 25 ou 30 \$ l'heure, non plus que 45 ou 50 \$ comme à Fort McMurray. Dans le secteur du tourisme, par exemple, les gens qui se sont occupés de vous à votre hôtel ne gagnent pas 45 \$ l'heure. Alors, comment les inciter à rester?

Nous exigeons néanmoins que les travailleurs de première ligne parlent les deux langues officielles, qu'ils soient très polis et très professionnels, souvent sans être rémunérés en fonction de ces exigences.

We are losing many people from the Acadian Peninsula. I do not know about Petit-Rocher here in the last census, but we only went down about 100 people in our census last time in Bathurst because we have people moving into Bathurst from Saint-Sauveur, Saint-Simon, and Robertville. They move here when they get old. They are an aging population and they come here because we have pharmacies, medical clinics, banks, food service and restaurants at their fingertips. A local entrepreneur is building smaller homes all around these services and he is renting them as fast as he can put the foundation up. He has many requests for the apartments or the smaller units. People are moving into our community; we are not losing residents like they are in Northern New Brunswick where they are losing a tremendous amount of people.

Southern New Brunswick is benefiting from that as well. If you go to the Town of Dieppe, half of Dieppe is made up of Northern New Brunswick.

Dieppe is the francophone municipality in that area, and many francophone people from Northern New Brunswick are heading off to Dieppe where there are more chances to work and there is a place for them where they feel good. Dieppe is a nice community. It is very close to Moncton, close to good highways to go to Halifax or to go to Saint John or Fredericton, whereas we have highways that are a little substandard and it makes it very difficult for people to travel back and forth.

You asked a question on the challenges of cultural stakeholders across Canada. I cannot answer that question. I do not know what people are facing across Canada.

When 90 per cent of these francophone people, young people leave Bathurst, what do they face when they go to Fort McMurray? I hear rumours, but I do not know if they are true or they are just rumours. There are camps I hear in Fort McMurray for these people that work, there are camps for the French people, and there are camps for the English people. Is that true? I do not know; I just hear that. Are they leaving here to mix in with the rest of the general population, or are they being segregated because of language when they move across Canada? That question is in the back of my mind, so that is why I put it out there.

Another question you asked was about the Official Language Act. Well, I did not get into it and read it per se. All I know is that we try to do the best we can in offering all the services that we have in both official languages.

There is not one piece of correspondence that goes out of my office that is not fully translated, and if I am sending it to a client that I know is francophone, it is francophone first and English second. If it is an English client, I will send it English on one side and French on the other side.

We have a translation service at our fingertips that we use daily, and if somebody comes in to my office and wants to hang a sign for a concert that is coming up, if the sign is written in both languages, I will hang it in City Hall. If the sign is unilingual, I

La péninsule acadienne perd une bonne partie de sa population. Je ne connais pas les données du dernier recensement pour Petit-Rocher, ici, mais nous n'avons perdu qu'environ 100 personnes, d'après le recensement, à Bathurst, parce que des gens quittent Saint-Sauveur, Saint-Simon et Robertville pour venir s'installer ici. Les gens viennent vivre ici lorsqu'ils sont âgés. Il s'agit d'une population vieillissante qui vient s'établir ici parce que nous avons à Bathurst des pharmacies, des cliniques médicales, des banques, des services alimentaires et des restaurants à proximité. Un entrepreneur local construit des petites maisons autour de tels services et ces maisons sont louées dès que les fondations sont coulées. Il reçoit de nombreuses demandes d'appartements ou de logements plus petits. Des gens viennent vivre dans notre collectivité; nous ne perdons pas autant d'habitants que dans le Nord du Nouveau-Brunswick, où il y a une véritable hémorragie démographique.

Le Sud de la province en bénéficie également. Si vous allez à Dieppe, vous constaterez que la moitié de la population vient du Nord du Nouveau-Brunswick.

Dieppe est la municipalité francophone de cette région, et un grand nombre de francophones du Nord du Nouveau-Brunswick vont s'y établir, car ils ont de bonnes chances d'y trouver du travail et d'y vivre dans des conditions qui les satisfont. Dieppe est une belle communauté. Elle est située très près de Moncton, près de bonnes autoroutes pour ceux qui veulent aller à Halifax, Saint John ou Fredericton. Ici, nous avons des autoroutes un peu médiocres, ce qui rend les déplacements très difficiles.

Vous avez posé une question au sujet des difficultés que connaissent les interlocuteurs du secteur culturel partout au Canada. Je ne suis pas en mesure de répondre à cette question. Je ne connais pas les difficultés des gens qui vivent ailleurs au pays.

Quelles difficultés connaissent les 90 p. 100 de francophones, de jeunes, qui quittent Bathurst, pour aller vivre à Fort McMurray? J'ai entendu des rumeurs, mais je ne sais pas si elles sont vraies ou si ce ne sont que des rumeurs. On me dit qu'il y a à Fort McMurray des campements distincts pour les francophones et les anglophones. Est-ce vrai? Je n'en sais rien; c'est simplement ce que j'entends dire. Ceux qui partent d'ici peuvent-ils se mêler à la population générale ou sont-ils tenus à l'écart en raison de leur langue, lorsqu'ils déménagent ailleurs au Canada? Cette question me trotte dans la tête, et c'est pourquoi je la pose.

Vous avez également posé une question au sujet de la Loi sur les langues officielles. Je dois avouer que je ne l'ai ni lue ni étudiée. Tout ce que je sais, c'est que nous faisons de notre mieux pour offrir nos services dans les deux langues officielles.

Toute la correspondance qui vient de mon bureau est traduite, et si j'envoie une lettre à un client que je sais francophone, la version française est au recto et l'anglais au verso. Si le client est anglophone, l'anglais est au recto et le français au verso.

Nous avons quotidiennement recours à un service de traduction, et si quelqu'un vient à mon bureau pour placer une affiche pour un concert à venir, je vais placer cette affiche à l'hôtel de ville si elle est dans les deux langues. Si l'affiche n'est que dans

will ask them to get it translated or provide me one in each language. That is how dedicated I think we are to servicing our population.

I will stop there; I think I am over my five minutes. I am sorry, but old teachers, we just never stop talking.

[Translation]

Gaston Frénette, Deputy Mayor, Town of Petit-Rocher: Madam Chair, welcome to our region. I am sure that you will have wonderful day ahead of you, and I hope that you will be enjoying some good lobster.

I come from a small town of 1,966 inhabitants, the town of Petit-Rocher. According to the last census, we have lost 40 residents. Petit-Rocher has always been perceived as a cultural centre. We have welcomed artists such as Willy Lamotte, René Martel, Marcel Martel and Zachary Richard. In Petit-Rocher reside artists such as Gilbert Leblanc, who is a renowned lead sculptor, Danny Boudreau, a song composer. In fact, Danny Boudreau is the author of the theme song for the 400th anniversary of Quebec City. Denis Richard is well-known for his song "Petit-Rocher." All these people come from our region, and we are proud of them.

For a small municipality, we are fairing quite well. Encompassing an area of three kilometres by seven kilometres, we have all the necessary infrastructure to live well. It is arts and culture which keep people in our town. Residents gather in small cafés, theatres that hold 40 to 50 seats, and we discuss arts and culture. In order to maintain smaller municipalities, it is important to have arts and culture. In our town, a mini art gallery is just as profitable as a large art gallery, and it is in this regard that small municipalities could receive assistance.

Earlier, there was mention of the art gallery, Galerie Roche, located in Petit-Rocher. This is a small art gallery that was founded by Gilbert Leblanc. We all worked as volunteers. One cannot serve as both artist and volunteer, therefore people and money are needed. We should be able to set up a small art gallery in the library, and everyone could work together.

Petit-Rocher is made up 99.5 per cent francophones. We live in French. It is certain that the majority of residents are bilingual. However, the generation preceding us, that of my mother's, do not speak a word of English.

What is good to see is that here in Bathurst, one can be served in both official languages, something that was not possible 25 years ago. I recall my mother coming home and telling us, "I was not able to buy that because I did not know how to ask for it in English." Things have changed enormously. Things are becoming increasingly francophone.

une seule langue, je vais demander à ce qu'elle soit traduite ou qu'on m'en fournisse une version dans chaque langue. C'est à ce point que nous avons à cœur de bien servir notre population.

Je vais m'arrêter ici, car mes cinq minutes sont probablement plus qu'écoulées. Vous m'excuserez, mais nous, les anciens enseignants, sommes intarissables.

[Français]

Gaston Frénette, maire adjoint, village de Petit-Rocher : Madame la présidente, je vous souhaite la bienvenue. Je suis sûr que vous allez passer une belle journée, et j'espère que vous allez manger du bon homard.

Je viens d'un petit village de 1 966 habitants qui s'appelle Petit-Rocher. On a perdu 40 habitants dans le dernier recensement. Petit-Rocher a toujours été perçu comme un endroit culturel. On a reçu des artistes comme Willy Lamotte, René Martel, Marcel Martel et Zachary Richard. C'est un lieu d'art et de culture. On a à Petit-Rocher des artistes comme Gilbert Leblanc, qui est un sculpteur de plomb reconnu; Danny Boudreau, qui fait des chansons. C'est lui qui avait fait la chanson pour le 400^e de Québec; Denis Richard, avec sa chanson « Petit-Rocher ». Ce sont tous des gens qui viennent de notre région, et on en est fier.

Pour une petite municipalité, on est très bien. Dans un rayon de trois kilomètres par sept kilomètres, on a toutes les infrastructures qu'on veut pour bien y vivre. Ce sont les arts et la culture qui retiennent les gens ici. On se ramasse dans de petits cafés, dans de petites salles de 40 à 50 places, puis on discute de la culture et des arts. Je pense que pour maintenir des petites municipalités, c'est important d'avoir les arts et la culture. Tu peux avoir une mini galerie d'art dans un petit village qui va être aussi profitable qu'une grosse galerie, et c'est à ce niveau que les petites municipalités pourraient avoir de l'aide.

On a parlé tantôt de la Galerie Roche, à Petit-Rocher. C'est une petite galerie qu'on avait mise sur pied avec Gilbert Leblanc. On était tous des bénévoles. À un moment donné, tu ne peux pas être artiste et bénévole, faire les deux, ça prend donc des personnes ou des fonds. Dans une bibliothèque, on devrait être capable de mettre une petite galerie d'art, et ces personnes pourraient travailler ensemble.

Nous autres, on est 99,5 p. 100 francophones à Petit-Rocher. On vit en français. C'est sûr que la majorité est bilingue. La génération avant nous, comme celle de ma mère, ne parlait pas un mot anglais.

Ce qui est le fun à voir, c'est qu'à Bathurst, en ce moment on peut se faire servir dans les deux langues, mais il y a 25 ans on ne pouvait pas. Je me souviens, ma mère venait chez nous et disait : « Bien, je n'ai pas pu acheter ça parce que je ne savais pas comment le demander en anglais. » Mais cela a changé énormément. De plus en plus, on trouve que c'est beaucoup plus francophone.

I became involved in politics to try and save the identity of Petit-Rocher because I believe in the identity of each individual town. Each town has a history worth saving. I am not opposed to municipality amalgamations, but I believe that small municipalities should safeguard their identities.

One approach that works well in our region is that of commissions. We have a Commission on urban affairs, which brings together representatives from each municipality; a Police Commission as well as a Waste Commission. In keeping with this, I intend to look into the setting up of an Arts and Culture Commission for the region of Chaleur. Commissions work well, and allow us to protect the identity of small towns. DSLs or non-incorporated communities, can be represented on these commissions. I think it would be important to work on setting up arts and culture commissions for each region.

[English]

The Chair: Mr. Brunet do you have libraries? Do you have a public library or are there libraries in the schools?

Mr. Brunet: Each school has its own library, but we do have a public library located in City Hall. It is a very bilingual library. In fact, I think the board is 80 per cent francophone. I have a representative from council that sits on that board as well. It is a well-used library. I go in that office every day, and you will see parents in there with their children, seniors, and it is well stocked with bilingual material.

The Chair: Do you have more than books? Do you have music or just books?

Mr. Brunet: In the library?

The Chair: Yes.

Mr. Brunet: It is mostly a computer access centre. Music, no. In the school system here, each school has its own band, its own choir and its own drama groups as well as sporting groups.

Sporting groups are very important. Bathurst is known to be a hockey town, and we are home of the Acadie-Bathurst Titans. That is the name of our team. It is a Quebec Major Junior team. We did not do really well last year, but we did not do too bad. We went into the playoffs, and we lost in the second round. But, we were there and they are up to the draft this week. Mr. Léo-Guy Morissette is the owner, and hopefully he has his eyes on some good players.

We have 35 hockey teams a year at that centre, and I would say 50 per cent of the population that goes to the games are from the region and 50 per cent or less are from the city. It is a real mixing

Je me suis présenté en politique, pour essayer de sauver l'identité du village de Petit-Rocher parce que je crois à l'identité de chaque village. Chaque village a une histoire à sauvegarder. Il peut y avoir des regroupements de municipalités, je n'ai pas de problème avec ça, mais je pense que les petites municipalités devraient garder leur identité.

Une formule qui marche bien dans notre région, c'est celle des commissions. On a une Commission d'urbanisme, qui regroupe des représentants de chaque municipalité, la Commission de police et la Commission des déchets. Dans ce mandat-ci, j'ai l'intention d'avancer et de voir si on pourrait avoir une Commission des arts et de la culture pour la région Chaleur. Avec les commissions, cela marche assez bien et on garde l'identité des petits villages. Les DSL, c'est-à-dire les régions non incorporées, peuvent aussi être représentées sur ces commissions. Je pense que ce serait très important de travailler sur certaines commissions des arts et de la culture pour chaque région.

[Traduction]

La présidente : Monsieur Brunet, avez-vous des bibliothèques? Avez-vous une bibliothèque publique ou y a-t-il des bibliothèques dans les écoles?

M. Brunet : Chaque école a sa propre bibliothèque, mais nous avons aussi une bibliothèque publique qui se trouve à l'hôtel de ville. C'est une bibliothèque très bilingue. En fait, son conseil est à 80 p. 100 francophone. Un représentant du conseil de ville siège également au conseil d'administration de la bibliothèque. C'est une bibliothèque bien fréquentée. Quand je me rends au bureau tous les jours, je vois des parents accompagnés de leurs enfants, ainsi que des aînés. La bibliothèque a un bon inventaire de livres dans les deux langues.

La présidente : Avez-vous autre chose que des livres? Offrez-vous également de la musique, ou seulement des livres?

M. Brunet : À la bibliothèque?

La présidente : Oui.

M. Brunet : On y trouve surtout un centre d'accès à des ordinateurs. Nous n'offrons pas de musique. Dans notre système scolaire, chaque école a sa propre fanfare, sa propre chorale, ses propres groupes de théâtre et ses propres groupes sportifs.

Les groupes sportifs sont très importants. Bathurst est connue pour son hockey, et nous avons notre propre équipe, les Titans d'Acadie-Bathurst. Cette équipe fait partie de la Ligue de hockey junior majeure du Québec. Elle n'a pas vraiment brillé l'an dernier, mais elle ne s'en est pas trop mal tirée non plus. Elle s'est rendue aux éliminatoires et elle a perdu en deuxième série. Mais elle a participé aux éliminatoires, et elle procédera cette semaine au repêchage. L'équipe appartient à M. Léo-Guy Morissette, et il espère recruter de bons joueurs.

Il y a 35 équipes de hockey qui jouent dans notre centre chaque année, et je dirais que la moitié des gens qui assistent aux parties viennent de la région. Cinquante pour cent ou moins viennent de

area. You go there and you walk around and you will hear people from Petit-Rocher, or you will hear people from Caraquet chatting or you will hear people from downtown chatting. It is a real gathering place.

As far as culture, we have a community band made up of, not senior level people, but it is middle-age people. We have a community band. That just started two years ago because a young conductor decided to do it. He put it together and we really enjoy the music. We had a community concert here two nights ago for palliative care, and that was a mixture of our community getting together for a fundraiser. There is a group that is trying to take care of people that are in their last stages of their life, and they had a fundraiser for that.

There are over 100 volunteer groups in the City of Bathurst. We are pretty proud of that, but they are all scratching for members as we lose population. For example, the Richelieu is a big club in Bathurst. They take on supporting the ESN school and they have a park in downtown Bathurst that they have adopted. The Rotary Club is another big club in Bathurst. They had a Rotary International here this weekend. I have to speak at a breakfast on Friday morning. Then, they are going to have a big golf tournament for them when they are here too.

We do have a lot of people coming in for different conferences, et cetera.

The Chair: As a city, do you have some kind of a policy having to do with culture and art groups or a special committee or not?

Mr. Brunet: No.

The Chair: No, not really?

Mr. Brunet: Not that I can think of. We have a Heritage Society. They take care of a museum, and they try to bring out our past and have displays of our past, but no, not as —

The Chair: Not really.

Mr. Brunet: Not that way, I do not think. There are different groups, though. Like the Richelieu is a francophone committee, very strong. The Rotary Club has a mixture. And the list goes on. The Knights of Columbus, both languages. There are quite a few committees, volunteer groups.

We have a Regional Landfill Commission that takes care of all our waste. We have a Regional Tourism Commission. We have a Regional Airport Commission, and that takes care of our airport. We have a Regional Chamber of Commerce. The Chamber of Commerce operates in both languages and deals with people from the whole region. It is unique, and we are proud of that, that we have all of these regional activities rather than just municipal.

Senator Murray: Madam Chair, I should know the answer to this question, but I do not, and I will ask you so that we can put it on the record. What obligations, what linguistic obligations does New Brunswick law impose on municipalities?

la ville. Les gens viennent de partout. Ce centre est un véritable lieu de rassemblement. Vous y trouvez des gens de Petit-Rocher, des gens de Caraquet ou du centre-ville qui discutent ensemble.

En ce qui concerne la culture, nous avons une fanfare communautaire composée non pas d'ânés mais de personnes d'âge moyen. Nous avons une fanfare communautaire. Elle a été créée il y a deux ans grâce aux efforts d'un jeune chef d'orchestre. Il a mis la fanfare sur pied, et nous aimons beaucoup sa musique. Il y a deux jours, la fanfare a offert un concert communautaire au profit des soins palliatifs. Notre communauté s'est réunie pour tenir une levée de fonds. Nous avons levé des fonds pour un groupe qui s'occupe de personnes qui arrivent en fin de vie.

La ville de Bathurst compte plus de 100 groupes de bénévoles. Nous en sommes très fiers, mais ces groupes ont beaucoup de difficulté à recruter des membres, car nous perdons une partie de notre population. Par exemple, le Club Richelieu est important à Bathurst. Il appuie l'école ESN et il a adopté un parc au centre-ville de Bathurst. Le Club Rotary est également important ici. Cette fin de semaine, il tiendra une réunion du Rotary International à Bathurst. Je suis invité à prononcer une allocution au petit déjeuner, vendredi matin. Il y aura ensuite un grand tournoi de golf lorsqu'ils seront ici.

Nous accueillons beaucoup de gens qui viennent pour différentes conférences, entre autres.

La présidente : Votre ville a-t-elle une politique en ce qui concerne la culture, les groupes artistiques ou un comité spécial, par exemple?

M. Brunet : Non.

La présidente : Non, pas vraiment?

M. Brunet : Il n'y en a aucun qui me vient à l'esprit. Nous avons une société du patrimoine. Celle-ci s'occupe d'un musée, elle expose des éléments de notre passé, mais pour le reste, pas...

La présidente : Pas vraiment.

M. Brunet : Non, pas de cette façon. Il y a cependant divers groupes. Par exemple, le Club Richelieu a un solide comité francophone. Au Club Rotary, il y a un mélange linguistique. Et il y en a d'autres également. Les Chevaliers de Colomb parlent les deux langues. Il y a de nombreux comités et groupes de bénévoles.

Nous avons une Commission régionale des décharges publiques, qui s'occupe de tous nos déchets. Nous avons également une Commission régionale du tourisme. Nous avons une Commission aéroportuaire régionale, qui s'occupe de notre aéroport. Nous avons une Chambre de commerce régionale. La Chambre de commerce fonctionne dans les deux langues et s'occupe des gens de toute la région. C'est une organisation unique, et nous en sommes fiers, puisque nous avons toutes sortes d'activités régionales, en plus des activités municipales.

Le sénateur Murray : Madame la présidente, je sais que je devrais connaître la réponse à cette question, mais je ne la connais pas. Je vais donc la poser pour qu'elle puisse figurer au compte rendu. Quelles obligations linguistiques les lois du Nouveau-Brunswick imposent-elles aux municipalités?

Mr. Brunet: We are an officially bilingual province.

Senator Murray: I know that.

Mr. Brunet: I do not know what the demands are on us to provide the services in both languages.

Senator Murray: There is nothing in the Municipalities Act, or whatever the relevant statute is, that requires municipalities in general or certain municipalities where there is a sufficient number to provide services or to hold meetings or whatever in both languages? There is no provincial law affecting the language to be used by municipal governments, is there?

Mr. Brunet: There is. I do not know what the proper wording is for this, but we had to translate all of our bylaws and if you have a certain percentage in your population that is francophone, you have to have your bylaws all translated for both languages.

Senator Murray: Or anglophone I assume in the case of Petit-Rocher.

Mr. Brunet: Yes, but I do not know if you live in St. Stephen if you have to do that.

Senator Murray: No, what is the percentage, mayor?

Mr. Brunet: Here?

Senator Murray: No, what is the percentage defined by the New Brunswick law?

Mr. Brunet: I do not know. I do not have that statistic with me, but I know that we complied before we were even asked.

Senator Murray: Now that applies to the publication of bylaws. What about the language of the council and so on?

Mr. Brunet: We just had an election and anybody could run.

Senator Murray: Oh, I understand that perfectly.

You say you have simultaneous translation.

Mr. Brunet: Yes.

Senator Murray: Is that just on a once-a-month basis?

Mr. Brunet: Yes, once a month.

Senator Murray: That is once a month, at the public meeting?

Mr. Brunet: Yes.

Senator Murray: It is a council meeting or a meeting between the council and the public I guess?

Mr. Brunet: Yes. Every meeting is an open meeting.

Senator Murray: So you provide simultaneous translation for those present. Who pays for that service?

M. Brunet : Notre province est officiellement bilingue.

Le sénateur Murray : Je le sais.

M. Brunet : Je ne sais pas dans quelle mesure on exige que nous fournissions nos services dans les deux langues.

Le sénateur Murray : La Loi sur les municipalités, ou la loi applicable, quel qu'en soit le titre, n'exige pas que les municipalités, en général, ou certaines municipalités, plus particulièrement, offrent leurs services, tiennent leurs réunions, et cetera, dans les deux langues, si le nombre le justifie? Il n'existe pas de lois provinciales qui régissent la langue qui doit être utilisée par les administrations municipales?

M. Brunet : Oui, il y en a. Je ne connais pas le libellé exact, mais nous avons dû traduire tous nos règlements municipaux, et si votre population est francophone dans un certain pourcentage, tous vos règlements municipaux doivent être traduits dans les deux langues.

Le sénateur Murray : Je suppose qu'ils doivent être traduits en anglais dans le cas de Petit-Rocher.

M. Brunet : Oui, mais je ne sais pas si c'est nécessaire à St. Stephen.

Le sénateur Murray : Non. Quel est le pourcentage, monsieur le maire?

M. Brunet : Ici?

Le sénateur Murray : Non, quel est le pourcentage, selon la loi du Nouveau-Brunswick?

M. Brunet : Je ne le connais pas. Je n'ai pas cette donnée avec moi, mais je sais que nous nous sommes conformés aux exigences avant même qu'on nous le demande.

Le sénateur Murray : C'est la règle qui s'applique à la publication des règlements municipaux. Mais qu'en est-il de la langue parlée au conseil, par exemple?

M. Brunet : Nous venons de tenir des élections municipales, et tous les citoyens pouvaient présenter leur candidature.

Le sénateur Murray : Je comprends cela parfaitement.

Vous dites que vous avez l'interprétation simultanée.

M. Brunet : Oui.

Le sénateur Murray : Est-ce une fois par mois seulement?

M. Brunet : Oui, une fois par mois.

Le sénateur Murray : C'est une fois par mois lors de la réunion publique?

M. Brunet : Oui.

Le sénateur Murray : Est-ce une réunion du conseil ou une réunion du conseil tenue en public?

M. Brunet : Oui. Toutes les réunions du conseil sont ouvertes au public.

Le sénateur Murray : Vous offrez donc l'interprétation simultanée à ceux qui sont présents. Qui paie ce service?

Mr. Brunet: We do, at the cost of about \$1,800 a meeting.

Senator Murray: Now, for the translation of the bylaws, and I presume that applies to other notices that the municipality would put out, but does the province assist you? Does it provide either financial or technical assistance?

Mr. Brunet: There was a grant available when we first started translating our bylaws, and I think we used that up. Any correspondence now or any bylaw changes, et cetera, we take care of that ourselves.

[Translation]

Senator Murray: Mr. Frénette, how does the provincial legislation define a linguistic minority and the subsequent obligation to provide services and issue publications in both languages? Are you aware of the percentage?

Mr. Frénette: No. I cannot answer that question. I know that there are funds available. We are 99 per cent francophone, and we have never been faced with the issue of translating publications into English. But I know that there are funds available. Even if there has never been a need to translate into English, I know that the province has funds for that.

Senator Murray: Yes.

Mr. Frénette: Take for example the Commission on urban affairs, which operates solely in French. We received an amount of money to translate the regulations into English, but I am unaware of the exact percentage, and cannot answer your question.

Senator Murray: In your case, I presume that the anglophone minority in this region speaks French.

Mr. Frénette: Yes.

[English]

Mr. Brunet: I would like to return to the question of financial assistance. As you notice, I speak mostly English, but if I have French written in front of me, I can deliver my speeches in both. However, when I looked around for funding so that I could go away and study French, and there is no funding available for politicians. That surprised me.

When I was a teacher, I could get help to go away and study, take some French language courses, no problem whatsoever, but as a politician, there is nothing out there that I could tap into for assistance to study French. I was surprised.

Senator Murray: I presume that the Province of New Brunswick offers courses to its civil servants for example, and perhaps to the members of the Legislature, I do not know. Certainly, politicians in Ottawa have the opportunity to study English or French, as the case maybe, at the expense of the public. Perhaps you and/or the province should get together with the

M. Brunet : Nous en assumons les coûts qui sont d'environ 1 800 \$ la réunion.

Le sénateur Murray : En ce qui a trait à la traduction des règlements administratifs, et j'imagine des autres avis publiés par la municipalité, est-ce que la province vous accorde une aide quelconque? Vous offre-t-elle un soutien financier ou technique?

M. Brunet : Quand nous avons commencé à traduire nos règlements administratifs, nous recevions une subvention, mais je crois qu'elle est maintenant épuisée. Nous assumons nous-mêmes les frais lorsqu'il faut modifier les règlements administratifs ou d'autres textes.

[Français]

Le sénateur Murray : Monsieur Frénette, savez-vous quelle proportion d'une minorité linguistique est définie par la Loi de la province pour obliger la municipalité d'offrir les services ou d'émettre les publications dans les deux langues. Savez-vous de quel pourcentage on parle?

M. Frénette : Non. Je ne pourrais pas répondre. Je sais qu'il y a des fonds disponibles. Comme nous sommes à 99 p. 100 francophones, on ne s'est jamais arrêté sur la question de traduire en anglais. Mais on sait qu'il y a des fonds. Si jamais cela arrivait, il y a des fonds à la province pour cela.

Le sénateur Murray : Oui.

M. Frénette : je peux vous donner l'exemple de la Commission de l'urbanisme, qui était tout en français, et où on a eu un montant pour traduire les règlements en anglais, mais le pourcentage, je ne pourrais pas vous répondre.

Le sénateur Murray : Dans votre cas, je présume que la minorité anglophone de chez vous sait parler français.

M. Frénette : Oui.

[Traduction]

M. Brunet : J'aimerais revenir à la question du soutien financier. Comme vous l'aurez remarqué, je m'exprime surtout en anglais mais si j'ai un texte rédigé en français devant moi, je peux m'exprimer dans les deux langues. Or, quand j'ai tenté d'obtenir du financement pour pouvoir aller étudier le français, on m'a dit que les politiciens ne peuvent obtenir de financement. Cela m'a étonné.

Quand j'étais enseignant, je pouvais obtenir de l'aide pour faire des études, suivre des cours de français, et sans aucune difficulté, mais depuis que je suis en politique, j'ai appris qu'il n'existe pas de soutien que je pourrais obtenir pour étudier le français. Cela m'a étonné.

Le sénateur Murray : Je suppose que la province du Nouveau-Brunswick offre des cours à ses fonctionnaires, par exemple, et peut-être aussi aux députés provinciaux, mais je n'en sais rien. Les politiciens à Ottawa ont certainement la possibilité d'étudier l'anglais ou le français, selon le cas, aux frais de la princesse. Vous et la province devriez peut-être vous concerter

federal government to see whether some arrangements can be made for municipal leaders who want to take advantage of that opportunity.

Senator Champagne: I think the better way to consider this would be for you to pay for your lessons, which then becomes income tax deductible. That cuts the cost in half. That is what I have done with Spanish over the years.

Mr. Brunet: Yes, I had a tutor last year. It was very good, it was very helpful, but it is hard to take time out of your schedule as mayor to go there because like today, I am just waiting to get out of here because I have another four items on my agenda. I am going to try again. I think I am going to go hide somewhere.

Senator Champagne: But there has got to be a separation between “there is no money to be tapped into to pay for that” and “I do not really have the time” and “I do not need it very often.”

Mr. Brunet: Oh, I need it all the time.

Senator Champagne: So let us not say it is because the government does not give you a financial incentive.

Mr. Brunet: I did it anyway. I did it anyway, but it would be nice to have the financial incentive.

Senator Losier-Cool: I would like to thank our two witnesses for appearing before the committee.

Mr. Mayor, I lived in Bathurst from 1963 to 1993, and I did even campaign at times at municipal elections so that we could have some francophone members. I was very, very surprised at the last election to see the francophone number had gone down. Was there a backlash in the community, in the francophone community? Were they surprised?

Mr. Brunet: I do not think so. I think one of the issues that keep people away from running from municipal politics is the time requirement, now it has gone up to four years, and some people say it is too time consuming. I do not think language was — I never got that feeling out there anyway. It is part of the deal.

Senator Losier-Cool: I know there was festival days and hospitality days, but there must be times when the francophones have groups coming into the city? Is there a way that they can have any funding from the municipality?

Mr. Brunet: We do not fund too much in that vein. We stay away from the funding of cultural events.

Senator Losier-Cool: But you do fund sporting events.

Mr. Brunet: We have just such a tight budget. As you know, we lost our mill, which was a million dollars off of our operating budget. That hurt us tremendously. We have the second highest

avec le gouvernement fédéral pour mettre en place des arrangements qui permettraient aux dirigeants municipaux qui le souhaitent de suivre eux aussi de tels cours.

Le sénateur Champagne : Je pense que la meilleure façon de procéder ce serait que vous payiez vos cours et que vous obteniez ensuite une déduction d'impôt. Cela réduirait les coûts de moitié. C'est ce que je fais depuis quelques années pour mes cours d'espagnol.

M. Brunet : Oui, j'ai eu un tuteur l'an dernier. C'était très bien, très utile mais il est très difficile pour un maire dont l'emploi du temps est chargé de se libérer pour prendre des cours puisque comme aujourd'hui, j'ai quatre autres engagements. Je vais essayer de nouveau. Je crois que devrais aller m'isoler quelque part.

Le sénateur Champagne : Mais il doit bien y avoir une différence entre « je n'ai pas accès à une source de soutien financier pour payer les cours », « je n'en ai pas réellement le temps » et « je n'en ai pas besoin très souvent ».

M. Brunet : Oh, j'en aurais besoin tout le temps.

Le sénateur Champagne : Alors disons que ce n'est pas parce que le gouvernement ne vous accorde pas l'incitatif pécuniaire.

M. Brunet : Je l'ai fait de toute façon. Je l'ai fait mais c'aurait été bien d'avoir un soutien financier.

Le sénateur Losier-Cool : J'aimerais remercier nos deux témoins d'être venus témoigner aujourd'hui.

Monsieur le maire, j'ai habité Bathurst de 1963 à 1993 et j'ai même à l'occasion fait campagne lors d'élections municipales pour que nous puissions faire élire des représentants francophones. J'ai été très, très étonnée à la dernière élection de voir que le représentant francophone n'avait pas été réélu. Y a-t-il eu une levée de boucliers parmi la communauté francophone? A-t-elle été étonnée?

M. Brunet : Je ne pense pas. Je pense qu'une des choses qui découragent les gens de se lancer en politique municipale, c'est le temps que cela exige, c'est maintenant quatre ans et certaines personnes disent que c'est trop exigeant. Je ne pense pas que la langue ait jamais été un facteur — en tout cas je n'ai jamais eu cette impression. Cela va de soi.

Le sénateur Losier-Cool : Je sais qu'il y a eu des jours de festival et des jours d'accueil, mais il va y avoir des moments où les francophones ont des groupes qui viennent en ville? Y a-t-il moyen pour eux d'obtenir des subventions de la municipalité?

M. Brunet : Nous ne donnons pas beaucoup de subventions de ce genre. Nous évitons de financer les activités culturelles.

Le sénateur Losier-Cool : Mais vous financez les activités sportives.

M. Brunet : C'est que notre budget est très serré. Comme vous le savez, nous avons perdu notre usine, ce qui s'est traduit par une perte d'un million de dollars pour notre budget de

tax rate in the province, so we do not even take trips anymore. We just cut down to the bare bone until we can find some solutions to our problem.

We have \$33 million in needs for roads and we have so many other needs that we had to cut on giving out to teams that travel, musical groups et cetera. We try to help them with free space in our civic centre or cut rate or whatever, but we are challenged financially because of losing our big employer in the city.

Senator Losier-Cool: Bathurst appears to be a bilingual city, and I know, I agree with you there have been many improvements to get service in French or both official languages.

When someone arrives in Bathurst, how many street names are in French would you say?

Mr. Brunet: We have gone to a policy where we do not put “rue” or “street,” we just put O’Neil or Collège or whatever. Just whatever the street name was way back when, we just took off the name that goes with it, and it is just a word.

Senator Losier-Cool: But I mean the name itself. Not “street” or “rue,” but the name itself.

Mr. Brunet: I do not know. Those are traditional names that were here before my time. In history, that was the name of the street, like Main Street or St. Peter Avenue. People have asked us to change the names, to put accents in, but the council of the day chose to leave things just the way they always were.

[Translation]

Senator Losier-Cool: When you have a commission, let us say an Arts and Culture Commission, would its members be elected municipal counsellors, or are there some members of the community?

Mr. Frénette: The Commission on urban affairs in Belledune has two municipal representatives, one an elected official, and one who is not elected. I am the elected representative in Petit-Rocher. There is a citizen representative, a non-elected person who is on the committee as well. Each community has two representatives, plus two representatives for each non-incorporated community, or DSL, located around the municipalities. So we are a group of 12 people that makes decisions for the entire community. I really think this is an approach that should be considered for the arts and culture.

Senator Losier-Cool: Yes, to include all members of the community. The example of the Festival des rameurs, in Petit-Rocher, comes to mind, because it is a strong cultural activity. Does the municipal council provide any funding for an activity of that type?

fonctionnement. Cela nous a touchés durement. Notre taux d’imposition est le deuxième plus élevé de la province, et nous ne nous déplaçons même plus. Nous avons dû réduire toutes les dépenses qui ne sont pas absolument essentielles en attendant de trouver des solutions à notre problème.

Nous aurions besoin de 33 millions de dollars pour les routes et nous avons dû cesser de financer les équipes sportives qui voyagent, les groupes musicaux, et cetera. Nous essayons de les aider en leur permettant d’utiliser gratuitement notre centre municipal ou en leur louant à prix réduit, mais nous avons des difficultés financières car nous perdons notre principal employeur.

Le sénateur Losier-Cool : Bathurst semble être une ville bilingue et je sais, je reconnais qu’il y a eu de nombreuses améliorations dans la prestation de services en français ou dans les deux langues officielles.

Lorsque quelqu’un arrive à Bathurst, combien de noms de rue verra-t-il en français, d’après vous?

M. Brunet : Nous avons adopté une politique selon laquelle nous n’inscrivons pas « rue » ou « street », nous inscrivons seulement « O’Neil » ou « Collège », et cetera. Nous indiquons simplement le nom que portait la rue dans le temps et nous avons enlevé toute mention descriptive.

Le sénateur Losier-Cool : Je veux dire le nom lui-même. Je ne parlais pas du mot « street » ou « rue », mais le nom même des rues.

M. Brunet : Je ne sais pas. Ce sont des noms traditionnels qui existaient avant mon temps. Historiquement, telle rue s’appelait la rue Main ou l’avenue St. Peter. Des gens nous ont demandé de modifier les noms, d’ajouter des accents, mais le conseil de l’époque a décidé de laisser les choses telles qu’elles ont toujours été.

[Français]

Le sénateur Losier-Cool : Quand vous avez une commission, disons la Commission des arts et de la culture, est-ce que ses membres sont des conseillers élus ou est-ce qu’il y a des membres de la communauté qui font partie de ces commissions?

M. Frénette : La Commission d’urbanisme de Belledune fonctionne avec deux représentants d’une municipalité, c’est-à-dire un élu et un non élu. À Petit-Rocher, je suis représentant élu. Il y a un citoyen, un non élu qui siège à ce comité aussi. Chaque communauté a deux représentants, ensuite on a deux représentants pour chaque DSL, qui sont les communautés non incorporées aux alentours des municipalités, ce qui fait qu’on se retrouve dans un groupe de 12 à prendre les décisions pour toute la communauté. Je trouve vraiment que c’est une formule à considérer pour les arts et la culture.

Le sénateur Losier-Cool : Oui, pour inclure tous les membres, pour inclure la communauté. Disons que je prends par exemple le Festival des rameurs, à Petit-Rocher, une activité culturelle assez forte. Est-ce que le conseil municipal donne quelques argentés à une activité comme celle-là?

Mr. Frénette: We are involved in advertising, that is we provide them with financial backup. If they go into a deficit, we will step in to help out. All municipal employees are available during the festival. They deal with pretty much everything. We are trying to provide financial assistance with one representative. There is a municipal representative on the festival board as well, but we do not have funds earmarked just for the festival.

What I managed to do last year, for the first time in Petit-Rocher, following a request for funding, is to get \$10,000 just for the arts and culture in Petit-Rocher. They reduced that by \$5,000, but I did manage to get \$5,000, which is a start. In the next budget, I will be asking for an additional \$10,000, but with the \$5,000, I was able to provide support to Gilbert Leblanc. His works are currently on display in the library in Petit-Rocher, and we have been able to pay him \$500. However, we did not have this little fund before last year. I think this is just the beginning. Each municipality should set aside a percentage of its budget for the arts and culture, but this flows out of the Estates General. I think this is just the beginning in Petit-Rocher, and I am sure that this can go much further.

Senator Corbin: I would like to ask one or two questions about young people — both anglophones and francophones. It is often said that a community's prosperity is measured by its ability to train its young people and keep them in the community.

[English]

It is evident, according to what Mayor Brunet has said, that young people leave the area in great numbers when they have achieved their educational goals, whether with a university degree or trade or what have you. That is quite an onus, not only on your municipalities but also on the capacity of the Province of New Brunswick to grow in greater prosperity than it actually does. Why do they leave once they have achieved some considerable degree of academic success? Are there efforts to keep them within your communities? What is the fundamental problem?

Mr. Brunet: The English population has very little opportunity to study after high school here. The college on the hill is francophone, and they really do not welcome English people into their hallways. Consequently, none of the graduating class of anglophones would continue to study here in Bathurst. They have a school of nursing up here from the University of New Brunswick. They will be leaving to study in the Miramichi or in Fredericton or in Sackville or wherever, and once they leave, they do not come back.

They come back just for the summer maybe, for a summer job or because the parents are still here and they are still attached, but they take off and they just keep on going.

It is the same thing with the francophone population. I golf with a young person who just graduated from ESN here about five years ago. I golfed with him last summer. He is in Fort

M. Frénette : On participe à la publicité, c'est-à-dire qu'on est leur garantie; s'ils font un déficit, c'est nous autres qui allons les supporter. Tous les employés de la municipalité sont disponibles pendant le temps du festival. Ils s'occupent pas mal de tout. On essaye de subventionner avec un représentant. Il y a un représentant de la municipalité qui est sur le festival aussi, mais on n'a pas de fonds dédiés juste au festival.

Ce que j'ai réussi à faire l'année passée, pour la première fois à Petit-Rocher, suite à une demande de fonds, c'est recevoir 10 000 \$ juste pour les arts et la culture à Petit-Rocher. Ils m'ont coupé de 5 000 \$, mais j'ai réussi à avoir un petit 5 000 \$, ce qui est un début. Au prochain budget, je vais demander un autre 10 000 \$, mais avec ce 5 000 \$ j'ai été capable de donner un appui à M. Gilbert Leblanc. Il expose présentement ses oeuvres à la bibliothèque de Petit-Rocher, et on a été capable de lui donner un cachet de 500 \$. Mais ce petit fonds n'existait pas avant l'année passée. Je pense que ce n'est qu'un début. Chaque municipalité devrait avoir un pourcentage de leur budget pour les arts et la culture, mais cela retombe des États généraux; je pense qu'à Petit-Rocher, ce n'est qu'un début et je suis sûr que ça peut aller plus loin.

Le sénateur Corbin : Je voudrais concentrer une question ou deux sur la jeunesse, anglophone ou francophone. On dit souvent que la mesure de prospérité d'une communauté c'est la capacité de bien former sa jeunesse et par la suite lui donner des moyens de vivre au sein de la communauté.

[Traduction]

Il est évident, d'après ce que disait le maire Brunet, que les jeunes quittent la région en grand nombre lorsqu'ils ont atteint leurs objectifs en matière d'éducation, qu'ils aient obtenu un diplôme universitaire, qu'ils aient appris un métier, ou autre chose. Non seulement cela crée de grandes difficultés pour vos municipalités mais cela nuit également à la capacité du Nouveau-Brunswick de se développer et de devenir plus prospère qu'il ne l'est à l'heure actuelle. Pourquoi partent-ils après avoir atteint un niveau considérable d'éducation? Faites-vous des efforts pour les retenir dans vos collectivités? Quel est le problème fondamental?

M. Brunet : Les anglophones ont très peu de possibilités de poursuivre leurs études postsecondaires dans la région. Le collège sur la colline est francophone, mais je ne peux pas dire qu'on y accueille les anglophones à bras ouverts. Par conséquent, les anglophones qui viennent de finir leurs études secondaires ne peuvent pas poursuivre leurs études ici à Bathurst. L'Université du Nouveau-Brunswick a un campus ici où elle offre un cours de soins infirmiers. Les jeunes partent pour aller étudier à Miramichi, à Fredericton, à Sackville, ou ailleurs et, une fois partis, ils ne reviennent plus.

Ils reviennent peut-être pendant l'été, pour trouver un emploi d'été ou parce que leurs parents sont toujours dans la région et ils sont attachés à ce coin du pays, mais ils repartent et ne reviennent simplement pas.

La même situation existe quant à la population francophone. Je joue au golf avec un jeune qui vient de terminer ses études à l'ESN il y a environ cinq ans. J'ai joué avec lui l'été dernier. Il est

McMurray, and he has got his own home now, his own motorbike, his own car, truck. He is doing very well financially. He would not be doing the same thing here because the mine is on the way down. Our big mine is Brunswick Mine and it has only three years left. Our mill just shut down. The people who were working at that mill are travelling all over the country working, but a lot of them stayed here because Caribou mine opened up and we got employment there. However, the people who are going out West to work, they come home and they spend their money, but their children, if they are taking their children out there, the children stay out there to spend their money. This generation is okay, but will the next generation come back? No. That is the problem for New Brunswick, a big time problem, and I do not know the solution.

We are looking for more mines right now. We have geologists and prospectors out there really looking for more mines.

Our forestry industry is in real trouble across Canada, so what do you do with the wood? We live in the woods and it is sad to say that we cannot use them for anything right now, unless we change the way we are looking at that.

I just came back from a conference in Sweden. There were 54 countries represented, and 54 countries are talking about using biofuel out of trees, you know, and forestry being totally changed. They do not waste one little bit of the tree in Sweden. They turn it into energy and we are not doing that here. They are employing young people. In the energy field, not as big of a number is required as there was in the pulp and paper.

That is part of our problem. Some of the good jobs — like I said to you this morning, you are served by somebody who is polite and takes care of you but is not making \$40 an hour.

[Translation]

Mr. Frénette: I have another opinion on that. My daughter is studying at the University of Moncton. She is 21 years old and I am considering buying her a \$7,000 lot in Petit-Rocher. I always tell her that she could live on \$10 an hour less, but live well in a small community where she would have the woods at her back and the sea before her. I tell her that she could live well on very little. It is true that if you want to have two cars and travel around with a large trailer and all the rest, you will have to go elsewhere and get a big salary. In her group of friends, six are graduating this year, and I think four of them are coming to work in Bathurst. Two will be working at the hospital and the other at the college. And I think one of them will be leaving.

aujourd'hui à Fort McMurray, il y a sa propre maison, sa motocyclette, sa voiture, son camion. Financièrement, il se tire très bien d'affaire. La situation serait bien différente s'il était ici parce que la mine fermera ses portes dans quelques années. Notre grosse mine, la Brunswick Mine, n'a plus de matière que pour trois ans d'exploitation. Notre moulin des pâtes et papiers vient de fermer ses portes. Les travailleurs qui étaient employés au moulin se rendent dans toutes les régions du pays pour travailler, mais un bon nombre d'entre eux sont restés ici parce que la mine Caribou vient de commencer son exploitation et ils ont pu trouver un emploi. Cependant, ceux qui s'en vont dans l'Ouest travailler, reviennent ici et ils dépensent leur argent; par contre, leurs enfants, s'ils amènent leurs enfants dans l'Ouest, restent dans l'Ouest pour dépenser leur argent. La génération actuelle, bon c'est un fait, reviendra mais la génération suivante? Non. C'est le problème que vit le Nouveau-Brunswick, c'est un énorme problème, un problème pour lequel je ne connais pas de solution.

Nous cherchons à ouvrir d'autres mines. Des géologues et des prospecteurs cherchent s'il est possible d'exploiter d'autres mines.

Notre industrie forestière éprouve de graves problèmes dans toutes les régions du pays et il faut se demander ce qu'on fait du bois. Nous vivons dans la forêt et il est regrettable d'avoir à avouer que nous ne pouvons pas nous servir de ces arbres du tout, à moins que nous décidions de changer la façon de faire les choses.

Je rentre à peine d'une conférence en Suède. Cinquante-quatre pays y participaient et tous ces pays parlaient de l'utilisation du biocarburant provenant des arbres, disant que le secteur forestier changerait dramatiquement. Ils ne perdent absolument rien en Suède quand ils exploitent un arbre. Ils en font une source d'énergie, pourtant nous ne le faisons pas ici. En Suède, ils emploient des jeunes pour le faire dans le secteur de l'énergie, malheureusement il faut moins d'employés dans le secteur de l'énergie qu'il en faut dans le secteur des pâtes et papiers.

C'est en partie notre problème. Certains des bons emplois — comme je vous l'ai dit ce matin, quelqu'un travaille dans le secteur des services, une personne polie qui s'occupe de vous, mais cette personne n'est pas payée 40 \$ de l'heure.

[Français]

M. Frénette : J'ai un autre point de vue là-dessus. Ma fille étudie à l'Université de Moncton, elle a 21 ans, et je suis en train de regarder pour lui acheter un terrain de 7 000 \$ à Petit-Rocher, et je lui dis toujours : « Tu peux vivre avec 10 \$ de moins de l'heure puis bien vivre dans une petite municipalité avec la mer en face et le bois en arrière, puis avec peu, tu peux bien vivre. » C'est sûr que si tu veux deux autos puis voyager avec la grosse roulotte et tout, que tu vas aller à l'extérieur chercher ton plus gros salaire. Dans son groupe d'amis, il y en a six qui graduent cette année et je pense qu'il y en a quatre qui s'en viennent travailler à Bathurst. Il y en a deux à l'hôpital et l'autre au collège, et je pense qu'il y en a un qui s'en va.

I talk with these young people, who are my daughter's age, and, since I was a soccer coach, they all want to come back. It does not take much to make them come back. We are the ones who have to tell them, "You cannot get \$35 an hour, but you can get \$15 an hour and live well".

I think that our region has a lot to offer. I am an interior decorator and I have done a lot of houses lately. It is true that many people have left for Fort McMurray, but their spouses have remained here and they are the ones who are wasting the money. When a couple leaves, it is not good for the region, but when one person leaves and then comes back every two or three weeks with a lot of cash, I think that the community benefits in many ways.

We can interest young people by investing in arts and culture. A wine and cheese party at the art gallery would be an outing for them. They do not need to go to a big theatre or a big centre to have fun. The next day, they can walk along the seaside or hike in the woods. That is worth its weight in gold. We have to educate these young people that they can work in the regions at a lower salary, but they can live well and maintain a healthy lifestyle.

Senator Corbin: With regard to radio and television services, do you feel that you are well served?

Mr. Frénette: Yes, I think that we are very well served. Radio-Canada is a good station. CKLE in Bathurst and Max in Bathurst are two Bathurst radio stations that provide services in both languages.

Senator Corbin: Do you feel that you are getting full access to national and international news with those services?

Mr. Frénette: Absolutely.

Senator Corbin: Do you get Radio-Canada programs?

Mr. Frénette: Yes, but the only problem we have in the north is with the newspapers. We have a newspaper called the *Acadie-Nouvelle*; I do not think that there are enough journalists here in Bathurst to cover the entire region.

[English]

Mr. Brunet: We have two weekly newspapers as well. *The Northern Light* is the English newspaper, and *L'Hebdo Chaleur* is the French newspaper.

That occurred during my term. A group of people came to see me and they said they would like to have a French newspaper, so we invited Jamie Irving into the city, and he agreed and they put in place the *L'Hebdo Chaleur*.

There are two weekly newspapers, which is a good thing. Of course, there is *L'Acadie-Nouvelle* and then we get the Moncton *Times & Transcript* and the *Telegraph-Journal*.

In television, I am not sure. I do not watch that much television. I watch the hockey games, but that is about it.

Je parle avec ces jeunes qui sont de l'âge de ma fille, et puis j'étais entraîneur au soccer et ils veulent tous revenir. Cela ne prend pas grand-chose pour les faire revenir. C'est à nous autres de leur dire : « Tu ne peux pas avoir 35 \$ l'heure, mais tu peux en avoir 15 \$ et bien vivre »

Je pense que notre région a beaucoup à offrir en tant que nature. Je suis décorateur intérieur, puis je fais beaucoup de maisons dernièrement. C'est vrai qu'il y en a beaucoup qui sont parti à Fort McMurray, mais leurs épouses restent ici et c'est elles qui gaspillent l'argent. Quand le couple s'en va, ce n'est pas bon pour la région, mais quand un s'en va et qu'il revient toutes les trois semaines apporter un paquet d'argent, je pense que la communauté en profite de toutes les manières.

C'est en investissant dans les arts et la culture que l'on peut intéresser les jeunes. Une soirée « vin et fromage » à la galerie d'art, sera une sortie pour eux autres. Ils ne sont pas obligés d'aller dans un gros théâtre ou dans une grosse place pour avoir du fun. Le lendemain, ils peuvent aller marcher sur le bord de la mer ou prendre une marche dans le bois. Cela vaut de l'or. C'est à nous d'éduquer ces jeunes au fait qu'ils peuvent travailler dans la région à moins de salaire, mais bien vivre et y vivre en santé.

Le sénateur Corbin : En ce qui concerne les services de la radio et de la télévision, considérez-vous être bien servis?

M. Frénette : Moi oui, je trouve que c'est très bien. Radio-Canada, pour nous autres c'est bon. Le CKLE à Bathurst et on Max à Bathurst, on a deux stations de radio ici à Bathurst qui desservent les deux langues.

Le sénateur Corbin : Pensez-vous être bien branchés sur l'actualité nationale et internationale avec ces services?

M. Frénette : Très bien.

Le sénateur Corbin : Vous captez des émissions de Radio-Canada?

M. Frénette : Oui, mais le seul problème qu'on a dans le nord, c'est du côté des journaux. On a un journal *l'Acadie-Nouvelle*; je ne trouve pas qu'il y a assez de journalistes ici à Bathurst pour couvrir toute la région.

[Traduction]

M. Brunet : Nous avons également deux hebdomadaires. *The Northern Light* est le journal anglais, et *L'Hebdo Chaleur* est le journal français.

Ce journal a été créé pendant que j'étais maire. Des gens sont venus me demander si je pouvais les aider à créer un journal français; nous avons donc invité Jamie Irving à venir nous visiter, il a accepté la proposition et ils ont créé le journal *L'Hebdo Chaleur*.

Il y a donc deux hebdomadaires, ce qui est une bonne chose. Évidemment, il y a *L'Acadie-Nouvelle* et nous recevons le journal de Moncton, le *Times & Transcript* et le *Telegraph-Journal*.

Pour ce qui est de la télévision, je ne sais pas vraiment. Je ne regarde pas beaucoup la télé. Bon, je regarde les matches de hockey mais c'est à peu près tout.

Senator Losier-Cool: Are there any French bookstores?

Mr. Brunet: Yes, we have French bookstores.

You asked about festivals a while ago and I forgot to mention that we support festivals. During our hospitality days, we give them free space for their gatherings. We also provide them with police and fire services, and public works will set up the grounds for them. We do work in-kind. On the festival week, there is Acadian Night, which is all French, and we have J. P. LeBlanc, who is one of our blues players and one of the few blues players in French. He is very good.

Senator Murray: Something that Mayor Brunet raised that I forgot to mention was immigration. I think you know that immigration is a shared jurisdiction between Ottawa and the provinces. The provinces have a right, if they want to exercise it, to be involved in the recruitment of immigrants. I do not know about New Brunswick, but some provinces do have an immigration policy or immigration program with goals and objectives. Nova Scotia does I think. So part of your recourse may be to a provincial minister or department.

Second, I think I should mention Senator Chaput and I are members of another Senate committee, the Standing Senate Committee on National Finance that is studying as we speak proposed amendments to the immigration legislation.

There is a backlog approaching 1 million people, people waiting to get in, and the present law requires the Government to consider their applications on a first-come-first-serve basis. The amendments that are being proposed by the government, and they are rather controversial for reasons I will not bore you with at the moment. However, the amendments would allow for future applications, future applicants — it would allow the minister to reach in and bring to the front of the line those applicants who have particular skills, skills that are particularly in demand. We heard stories of the need for miners for example in Northern Manitoba, and other skills of that nature that are needed elsewhere.

There is a provision in the present law that if immigrants have been assured employment in Canada, that helps to speed the process considerably.

I do not know whether your friends who just graduated, when they graduated from the Collège communautaire, have assured jobs, but if they have, I think the way is paved to some extent for them.

Mr. Brunet: I think the assured jobs are one thing but the other thing is that our young people have grown up spoiled, and they want those high-paying jobs right away. This generation wants a really nice home, two vehicles, all the bells and whistles that go with the home, and they are not prepared to work on a farm for example for seven days a week to take care of that type of industry. They are not prepared to work the long hours necessary

Le sénateur Losier-Cool : Y a-t-il des librairies françaises?

M. Brunet : Oui, nous avons des librairies françaises.

Vous avez posé une question un peu plus tôt sur les festivals et j'ai oublié de signaler que nous appuyons divers festivals. Pendant nos journées d'hospitalité, nous leur offrons gratuitement l'espace dont ils ont besoin pour se réunir. Nous leur offrons également des services de lutte contre les incendies et des services de police; le service des travaux publics préparera le terrain et les lieux où aura lieu le festival. Nous offrons donc des services en nature. Lors de la semaine du festival, il y a la soirée acadienne, qui se déroule exclusivement en français, et puis nous accueillons J.P. LeBlanc, qui est un bluesman et un des rares musiciens de blues francophones. Il est excellent.

Le sénateur Murray : Le maire Brunet a dit quelque chose qui m'a fait penser à ce que j'avais oublié. Je crois que vous savez que l'immigration est un dossier qui est partagé entre Ottawa et les provinces. Les provinces ont le droit, si elles désirent s'en prévaloir, de participer au recrutement des immigrants. Je ne sais pas ce qui se passe au Nouveau-Brunswick, mais je sais que certaines provinces ont une politique d'immigration ou un programme d'immigration assorti d'objectifs. Je crois que c'est le cas de la Nouvelle-Écosse, par exemple. Alors, peut-être pourriez-vous vous adresser au ministre ou au ministère provincial.

De plus, je crois que je devrais signaler que le sénateur Chaput et moi faisons partie d'un autre comité sénatorial, soit le Comité sénatorial permanent des finances nationales, qui étudie en ce moment des modifications proposées à la Loi sur l'immigration.

Il y a un arriéré de près d'un million de dossiers, de gens qui veulent venir au Canada, et les lois actuelles stipulent que le gouvernement doit étudier ces demandes en fonction du principe du premier arrivé premier traité. Les amendements proposés par le gouvernement suscitent une assez vive controverse pour des raisons dont je vous ferai grâce. Cependant, les amendements prévoient que les futurs requérants — en fait le ministre pourrait accorder la priorité au traitement des demandes de ceux qui ont des compétences particulières dont on a besoin au Canada. On nous a dit qu'on avait besoin de mineurs, dans le Nord du Manitoba, il s'agirait de compétences du genre qui sont vivement recherchées dans diverses régions du pays.

Une disposition de la loi actuelle stipule que si les immigrants ont reçu une garantie qu'ils auraient un emploi au Canada, cela permet d'accélérer le processus de traitement de la demande.

Je ne sais pas si vos amis qui viennent de recevoir leur diplôme, lorsqu'ils ont terminé leurs études au collège communautaire, avaient des emplois garantis, mais si c'est le cas, ça facilite vraiment les choses.

M. Brunet : Je crois que les emplois garantis c'est une chose, mais il ne faut pas oublier que nos jeunes sont plutôt gâtés et qu'ils veulent obtenir immédiatement des emplois bien rémunérés. Cette génération veut une belle maison, deux véhicules, toutes les fanfreluches qui accompagnent cette nouvelle maison, et les jeunes ne sont nullement disposés à aller travailler, par exemple, dans une ferme sept jours semaine. Ils ne sont pas disposés à

for some of our natural resources industry. Maybe there are immigrants out there that would just love to have a farm. If you drive around New Brunswick, you see all these empty fields with nothing in them, and right now, we are talking about a food shortage across the world. We might be a little late at developing these fields but immigrants coming in that have the proper work attitude and ethic that is required to get back in that sort of job, we should consider them too. That is very important for us in Canada.

[Translation]

Senator Champagne: Is culture in general in your towns and cities in particular, a significant component of your economy? I know that announcements are being made about festivals everyone, particularly in the Peninsula, and you also talked about cultural events that you had organized in your town.

[English]

Mayor Brunet, are the cultural events important to the economy of your region? Do you encourage them both financially and culturally?

Mr. Brunet: We are fortunate to have over 100 volunteer groups in the city. Some of those groups are strictly cultural groups. We have an Irish Canadian Cultural Association, which has adopted both a street and a park. They have annual celebrations for the Irish Society. We have the New Brunswick Scottish Cultural Association, which has done the same thing. They bring in haggis and other national food. They have a group, they get together, and they celebrate. They have a great time with that. Then we have of course the Mi'kmaq society in the outskirts of our city and within our city. I am invited to their pow-wow again this year, and I will be going to that to celebrate their culture. They come in, they set up a tee-pee on the waterfront, and they have special celebrations. I am always happy to attend their pow-wow. Of course, the Acadian Society of New Brunswick is alive and well in Bathurst, and we get together for different activities and make sure that our festival also has activities and an Acadian background to them. The Multicultural society welcomes people from all over parts of the world. Like these young people that were in my office yesterday, the first thing they did when they came to Bathurst was join the Multicultural society.

We provide them with a space for their meetings and I go to some of their social activities. It is a feel good thing to go to every one of them.

[Translation]

Senator Champagne: Mr. Frénette, I am curious as to whether you have anything to say to us about the francophone culture in your region.

travailler les longues heures qui s'imposent dans le secteur des ressources naturelles. Il y a peut-être des immigrants qui adoreraient simplement avoir une ferme. Si vous visitez le Nouveau-Brunswick, vous verrez tous ces champs qui sont vides, rien n'y pousse, et pourtant aujourd'hui on parle d'une pénurie de denrées alimentaires à l'échelle internationale. Il est peut-être un peu tard pour exploiter ces champs, mais des immigrants qui ont la bonne attitude et le bon code déontologique sont nécessaires pour qu'on puisse justement à nouveau relancer le secteur agricole. Il faudra songer à accueillir ces immigrants. C'est très important pour le Canada.

[Français]

Le sénateur Champagne : La culture en général dans vos villes en particulier, est-ce une composante importante sur le plan économique? Je sais qu'un peu partout on annonce, particulièrement dans la Péninsule, des festivals, et vous parliez aussi d'événements culturels que vous avez organisés dans votre petite ville.

[Traduction]

Monsieur Brunet, est-ce que les événements culturels sont importants pour l'économie de votre région? Encouragez-vous financièrement et culturellement ce genre d'événements?

M. Brunet : Nous sommes chanceux puisque nous avons plus de 100 groupes de bénévoles dans la ville. Certains de ces groupes s'occupent uniquement de questions culturelles. Nous avons une Irish Canadian Cultural Association qui a adopté une rue et un parc. Ils organisent des fêtes chaque année pour la société irlandaise. Puis il y a la New Brunswick Scottish Cultural Association, qui a fait la même chose. Ils offrent du haggis et d'autres mets nationaux. Ils ont un groupe qui se réunit et qui célèbre. Ils ont beaucoup de plaisir. Puis évidemment il y a la société micmaque en banlieue de notre ville et dans la ville. Je suis encore une fois invité à leur pow-wow cette année, et je m'y rendrai pour fêter leur culture. Les Mi'kmaq viennent et ils installent un tipi sur le bord de l'eau et ont une fête spéciale. Je suis toujours très heureux de participer à leur pow-wow. Évidemment il y a la Société acadienne du Nouveau-Brunswick qui est très présente à Bathurst, et nous nous réunissons pour participer à diverses activités; nous prenons toutes les mesures pour nous assurer que lors du festival il y a toutes sortes d'activités qui commémorent l'héritage acadien. La société multiculturelle accueille des gens de toutes les régions du monde. Comme ces jeunes qui étaient à mon bureau hier; la première chose qu'ils ont faite lorsqu'ils sont arrivés à Bathurst, c'est de devenir membres de la société multiculturelle.

Nous fournissons des locaux pour leurs réunions et je participe à certaines de leurs activités sociales. C'est vraiment très valorisant de participer à ces activités.

[Français]

Le sénateur Champagne : Monsieur Frénette, je serais curieuse de savoir ce que vous avez à nous dire sur le côté culturel francophone dans votre milieu.

Mr. Frénette: It is extremely important to us. We are currently working on a concept. We have been working on it for the past few years and we recently had some news. Petit-Rocher used to have a Mineral Interpretation Centre in a building that is approximately 6,000 square feet by the seaside. We want to take this centre and turn it into an Arts and Culture Interpretation Centre in Acadia. We have the Acadian Village, which showcases our past, but other than the Acadian Village, where are our artists in visual arts such as music? We would like to get Édith Butler to come, and musicians and their creations. It would be virtual, we could see the history of those artists, but not in terms of their past but rather in terms of their present. Arts and culture is extremely important to us. That is what gets us to go out.

Senator Champagne: Do you feel that the Government of Canada has done enough to help you, so that you can achieve the goals that you are telling us about today?

Mr. Frénette: Not much assistance has been given for the arts and culture. For sports there has been help. We have great sports teams in Petit-Rocher. We have a lot of athletes, hockey teams and soccer teams. To give you an example, after my election four years ago, I sat on two equal committees, a sports committee mandated to develop infrastructure worth \$2.6 million, and the other for this aspect we wanted to develop. The two committees worked in parallel, and the athletic infrastructure is coming to fruition, but not much has happened with the arts and culture project. Most of the time, the artists themselves take things in hand. We all have ideas, but the difficult thing is to take them to the next level, whereas sports projects get involvement from parents and grandparents who want to support development because their young family members will benefit later. It is different in the arts, and I think more strength and funding are needed there. Sports all win out. Mr. Brunet was saying the same thing earlier. We had a little chat, and he talked about hockey right away. He talked about the Titans. But there is less visibility for developments on the arts and culture side.

Senator Champagne: Where sports are concerned, that is why your region has been in great mourning since last week.

Mr. Frénette: Exactly.

[English]

The Chair: I would like to thank you Mr. Mayor for having taken the time to meet with us this morning.

Senator Murray: I asked a couple of questions concerning the Municipalities Act.

The Chair: Would you like that information?

Senator Murray: I think if somebody could make a telephone call to the Department of Municipal Affairs, we could probably get in one paragraph a note. I would like to know that. I should know that, and I do not. I used to know.

M. Frénette : Pour nous, c'est très important. On travaille présentement sur un concept. Cela fait une couple d'années qu'on travaille dessus puis on a eu des nouvelles dernièrement. À Petit-Rocher, on avait un Centre d'interprétation des minerais, qui est un bâtiment d'à peu près 6 000 pieds carrés sur le bord de la mer. On veut prendre ce centre et en faire un Centre d'interprétation des arts et de la culture en Acadie. On a le Village acadien qui nous a amené le passé, mais à part le Village acadien, où sont nos artistes, en arts visuels comme en musique? On aimerait y amener Édith Butler, tous les musiciens puis leurs créations. Ce serait virtuel, on pourrait voir l'histoire de ces artistes-là, mais pas de leur passé, mais leur présent. Pour nous, les arts et la culture, c'est très important. C'est ce qui nous fait sortir.

Le sénateur Champagne : Considérez-vous que le gouvernement du Canada en fait assez pour vous aider, pour vous permettre de réaliser ce dont vous nous parlez aujourd'hui?

M. Frénette : Pour les arts et la culture, pas beaucoup. Pour le sport, oui. Parce qu'on a de grandes équipes de sport à Petit-Rocher. On a beaucoup de sportifs, des équipes de hockey et de soccer. Pour vous donner un exemple, il y a quatre ans j'ai été élu et j'ai siégé à deux comités égaux, un sur le sport pour développer une infrastructure de 2,6 millions de dollars, puis on avait cette boîte-là qu'on voulait développer. Les deux ont été menés parallèlement, et le projet du sport est en train de se réaliser, mais le projet des arts et de la culture n'a pas grouillé beaucoup. Ce qui fait que la majorité du temps, c'est les artistes eux-mêmes qui s'en occupent. On a tous des idées, mais c'est de les amener à un autre échelon qui est dur, tandis que dans les sports, les parents embarquent, les grands-pères embarquent parce que le petit va jouer plus tard. Les arts, c'est différent, et je pense que ça prend plus de force, plus de fonds dans les arts et la culture. Le sport gagne toujours. M. Brunet le disait tantôt. On a parlé un peu puis tu sais, il a parlé du hockey tout de suite. Il a parlé des Titans. Mais quand ça arrive du côté des arts et de la culture, c'est moins présent.

Le sénateur Champagne : Dans le sport, c'est ce qui fait que votre région est en grand deuil depuis la semaine dernière.

M. Frénette : Exactement.

[Traduction]

La présidente : Je tiens à vous remercier monsieur le maire d'avoir pris le temps de venir nous rencontrer ce matin.

Le sénateur Murray : J'ai posé des questions sur la Loi sur les municipalités.

La présidente : Voulez-vous obtenir ces renseignements?

Le sénateur Murray : Je crois que quelqu'un pourrait peut-être faire un appel et communiquer avec le ministère des Affaires municipales et vous pourriez peut-être avoir un tout petit paragraphe qui nous renseignerait. J'aimerais avoir ces renseignements. Je devrais avoir ces renseignements, les connaître, mais ce n'est pas le cas. Je le savais auparavant.

What obligations does the New Brunswick law place on municipalities in terms of the treatment of their linguistic minorities, whether English or French? Can they tell us in a nutshell what financial or technical assistance the province offers to municipalities to do whatever it is they are supposed to do?

[Translation]

Senator Corbin: With respect to that, I believe that Senator Murray's concern has been resolved by the fact that each language group has created its own organization. For example, francophone municipalities, towns, et cetera, have an association that works in their language. There is obviously an umbrella association, but francophones do have their own association. The municipalities receive financial support from the provincial government, certainly for their resources.

Senator Murray: Yes.

Senator Corbin: That might be the avenue to explore.

Senator Losier-Cool: Are bilingual municipalities that want to provide services in both languages protected by the provincial government, which is officially bilingual?

Does provincial legislation set out specific funding for the municipalities? I am talking about Moncton and Bathurst, for example.

Senator Murray: My question deals not only with the framework for municipalities that claim to be bilingual or consider themselves bilingual, but I also want to know whether certain municipalities have a legal obligation, because of the proportion of their residents who belong to the linguistic minority, to provide services and publications in both official languages. What does the law say about that?

The Chair: We will get that information.

[English]

Senator Murray: I am sure somebody could give us a very brief note.

Senator Corbin: One does not need to go into all the gory details, but a paragraph indicating what the situation is.

[Translation]

The Chair: Do we need to try to obtain that information right away, senator?

Senator Murray: No. Once we finish our meetings in New Brunswick, I would like to have the answer.

Senator Corbin: But we need to keep in mind that New Brunswick is the only officially bilingual province. It is the only province in the country with rights enshrined in the Canadian Constitution, and that was something the province of New Brunswick wanted to do in order to guarantee permanently the

Quelles obligations la loi du Nouveau-Brunswick impose-t-elle aux municipalités en ce qui a trait au traitement des minorités linguistiques, qu'il s'agisse de minorités de langue française ou de langue anglaise? Peut-on dire brièvement quelle aide technique ou financière la province offre aux municipalités pour qu'elles puissent s'acquitter de leurs responsabilités?

[Français]

Le sénateur Corbin : Sous ce rapport-là, la préoccupation du sénateur Murray a été résolue, je pense, de la façon suivante : Chaque groupe linguistique a mis sur pied son propre organisme. Par exemple, les municipalités francophones, les villes, et cetera, ont une association qui leur est linguistiquement homogène. Il y a évidemment au-dessus de tout cela une association générale, mais les francophones comme tels ont leur association. Les municipalités reçoivent un soutien financier du gouvernement provincial, certainement au niveau des ressources.

Le sénateur Murray : Oui.

Le sénateur Corbin : Ce serait peut-être le filon à exploiter.

Le sénateur Losier-Cool : Une municipalité bilingue qui veut donner des services dans les deux langues est-elle protégée par le gouvernement provincial qui est un gouvernement qu'on dit bilingue?

Est-ce que les lois provinciales ont certains fonds alloués aux municipalités? Je parle de la ville de Moncton par exemple, ou de Bathurst.

Le sénateur Murray : La question que je pose concerne non seulement les cadres des municipalités qui se veulent bilingues ou qui se considèrent bilingues, mais s'il y a une obligation légale de certaines municipalités, en fonction de la proportion des gens de la minorité linguistique, d'offrir les services, d'émettre les publications bilingues? Quel est l'état de la loi là-dessus.

La présidente : Nous allons obtenir l'information.

[Traduction]

Le sénateur Murray : Je suis convaincu que quelqu'un pourrait nous donner une toute petite note pour faire le point sur la situation.

Le sénateur Corbin : On n'a pas besoin d'avoir tous les détails, mais un paragraphe suffirait pour nous éclairer.

[Français]

La présidente : Cette information, doit-on l'obtenir tout de suite?

Le sénateur Murray : Non. Avant que nous terminions nos séances au Nouveau-Brunswick, j'aimerais savoir.

Le sénateur Corbin : Mais il ne faut pas oublier que le Nouveau-Brunswick est la seule province officiellement bilingue. La seule province au pays avec des droits enchâssés dans la Constitution canadienne, et cela a été un geste volontaire de la province du Nouveau-Brunswick afin de garantir pour toujours

right for its citizens to speak either language and to be served in either language. New Brunswick is not yet quite perfect, but it is getting there. It takes time.

Senator Losier-Cool: Do those rights impose responsibilities on the municipalities? That is what I am wondering.

Senator Corbin: I would think so.

The Chair: We will now move to our second group of witnesses. We have with us Ms. Diane Leblanc, Cultural Officer for the Société culturelle régionale Nepisiguit, and Mr. Jacques Turgeon, Executive Producer at the NFB's Studio Acadie. As is our usual practice, we will ask you to make a presentation of about five minutes. It is fine if you do not have anything in writing; you can speak to us from your heart. Tell us who you are and what you do in the area of culture, and so on, and then the senators will ask questions. As you have seen, our senators usually have many questions and the time goes quickly.

Diane Leblanc, Cultural Officer, Société Culturelle Régionale Népisiguit: Madam Chair, I am the Development Officer for the Société culturelle régionale Nepisiguit. Our territory stretches from Saint-Sauveur to Pointe-Verte. We have our offices here in Bathurst. This year, we are celebrating our 35th anniversary. Perhaps I could talk to you about some of our projects, since we have been working on cultural development in this area for a number of years. There are no performance facilities in the region.

The region is actually quite small. There are a number of surrounding villages, and for a number of years we have been seeing cultural centres, community centres and Royal Canadian Legions closing their doors. So we began working with the Collège communautaire de Bathurst to develop a 150-seat cabaret-style performance space, because we did not have anything like that here. Since we are a non-profit group, our financial resources are limited and we work with a large number of volunteers. We have approximately 40 active volunteers. The community college has given us the use of what used to be the students' lounge. It is intended to be a multi-use space that is open to the community, not just in Bathurst but across the region. After all, the only places where performances can be held here are in schools. Our two secondary schools, English and French, are not set up to do that. We have been holding performances for a long time, both because we need to do some of that to generate money and because we want to invest in our local artists. We need to be ingenious and find ways to generate some income.

We belong to the Provincial Council of Cultural Societies, which includes the 13 cultural societies in New Brunswick and 3 affiliated centres, which are the school-community centres. The total budget for the 13 cultural societies this year is \$310,000. Our own organization has received an average of between \$25,000 and \$27,000 over the past four years from the Department of

les droits de ses citoyens de parler l'une ou l'autre langue et d'être servis dans l'une ou l'autre langue. Le Nouveau-Brunswick n'a pas encore atteint la position suprême de la perfection, mais il est en voie de le devenir. Cela prend du temps.

Le sénateur Losier-Cool : Est-ce que ces droits-là lui donnent une responsabilité vis-à-vis des municipalités? C'est ce que je me demande.

Le sénateur Corbin : Je croirais que oui.

La présidente : Nous allons maintenant procéder à notre deuxième groupe de témoins. Nous avons avec nous de la Société culturelle régionale Nepisiguit, Mme Diane Leblanc, agente culturelle. Et du Studio Acadie, l'ONF, nous avons M. Jacques Turgeon, producteur exécutif. Comme nous le faisons habituellement, nous allons vous demander de nous faire une présentation d'environ cinq minutes. Si vous n'avez rien d'écrit, pas de problème, parlez-nous du coeur. Dites-nous qui vous êtes et ce que vous faites dans le domaine de la culture, et cetera, et ensuite suivront les questions des sénateurs. Comme vous l'avez vu, habituellement nous avons beaucoup de questions de nos sénateurs et le temps passe très vite.

Diane Leblanc, agente culturelle, Société Culturelle Régionale Népisiguit : Madame la présidente, je suis agente de développement à la Société culturelle régionale Nepisiguit. Notre territoire se situe de Saint-Sauveur à Pointe-Verte. Nos bureaux sont situés à Bathurst. Nous célébrons cette année notre 35^e anniversaire. Je pourrais peut-être vous parler des projets, car depuis plusieurs années, on travaille à l'aménagement culturel du territoire parce qu'ici dans la région, il n'y a pas salles de spectacles.

C'est une région quand même petite. On connaît plusieurs petits villages environnants et depuis plusieurs années, on s'aperçoit qu'il y a des centres culturels, des centres communautaires et des Légions royales canadiennes qui ferment leurs portes. On s'est donc associé au Collège communautaire de Bathurst, pour mettre sur pied une salle de spectacle style cabaret de 150 places, parce qu'il n'y en avait pas ici. Étant donné qu'on est un organisme sans but lucratif, on est quand même limité financièrement alors on travaille avec un paquet de bénévoles. On est à peu près une quarantaine de bénévoles actifs. Le Collège communautaire nous a permis de prendre possession, d'une salle qui était anciennement le salon des étudiants. C'est une salle qu'on veut multifonctionnelle, ouverte à la communauté, pas juste à Bathurst, mais à la région. Parce qu'ici, les seuls endroits où l'on peut produire des spectacles, c'est dans les écoles. Nos deux écoles secondaires, anglophone et francophone, ne sont pas équipées pour faire cela. Nous, on fait du spectacle depuis longtemps parce qu'il faut en faire un peu pour générer des profits parce qu'ensuite, on investit dans nos artistes locaux. Il faut trouver des moyens et être ingénieux pour générer un peu de fonds.

On fait partie du Conseil provincial des sociétés culturelles. Il y a 13 sociétés culturelles au Nouveau-Brunswick et trois centres affiliés, soit les centres scolaires communautaires. Les sociétés culturelles cette année, au total, ont un budget de 310 000 \$ réparti aux 13 organismes. La Société culturelle reçoit en moyenne depuis les quatre dernières années de 25 000 \$ à 27 000 \$ du

Canadian Heritage, and then there are other programs, but that is the largest. We receive the money in five installments over the year. So as you can understand, when the money comes in five installments like that, it is very difficult to do long-range planning.

As I was saying, our volunteers are extremely active and, without them, we would have closed our doors a long time ago. That is why we have turned to the college, which also wants to open itself up to the community and which has said, "There is a campus in Bathurst, which provides services to all francophones from northern-eastern New Brunswick and elsewhere". So, there are many activities and we had to associate ourselves with major partners to be able to go on.

We have changed direction somewhat because, previously, we were in all the small municipalities, but with the closure of various facilities that are not equipped, in fact, quite often we need to provide everything when an activity is held, be it a book launch, a show or something else. It becomes quite taxing when technical equipment ends up costing more money than the artist does. So, this has been our challenge to some extent over the past few years. I have been a volunteer for a long time and I have been working for almost 20 years. I am the only full-time employee for all the cultural associations. The purpose of the Conseil provincial des sociétés culturelles is to ensure a permanent presence in the regions. So I am there and I am passionate. You need to be a bit crazy to work in this sector, but I love it. And for as long as that fire burns within me, and the volunteers support me, I will stay.

Last, with regard to the development of the "La bébette" theatre, we turned to one of the largest programs under Heritage Canada called "Cultural Space Canada". This is extremely demanding. Once again, the community college lent us international project officers in order to run these projects, because you cannot ask volunteers to do this. So, we got \$60,000, and then APECA came on board. We had major support both socially and economically. I will give you this summer's program showcasing our Acadian artists.

Senator Losier-Cool, surely you know Jean-François Breau. He will be a member of our delegation, and the tickets sold out in two days. So for a small theatre such as this, we already see the positive side. Our challenge is a monetary one and also because this is a bilingual region, so things are not always easy.

Jacques Turgeon, Executive Producer, NFB's Studio Acadie: Madame Chair thank you for your invitation. It is always a pleasure to introduce the Studio Acadie. To give you a quick overview, the National Film Board is a public film producer and distributor. Here in Acadia, we try to take on both those roles simultaneously. The Studio Acadie was established in 1974 with the considerable support of Acadian filmmaker Léonard Forêt. Since its creation, the studio has produced more than 70 films and, with local partners, co-produced more than 20, mainly documentaries, but also animated films.

ministère du Patrimoine canadien, et ensuite on va dans d'autres programmes, mais c'est celui-là qui est le plus gros. Ce montant est réparti sur cinq versements pendant l'année. Donc vous comprendrez que lorsqu'on est réparti en cinq versements, c'est très difficile de prévoir à long terme ce qu'on doit faire.

Comme je vous dis, nos bénévoles sont très actifs et sans eux ça ferait longtemps que nos portes seraient fermées. Donc voilà pourquoi on s'est tourné vers le collège, qui veut également s'ouvrir à la communauté et qui dit : « Il y a un campus à Bathurst, qui dessert quand même l'ensemble des francophones du nord-est et d'ailleurs. » Donc il y a beaucoup d'activités, et il nous a fallu nous associer avec des partenaires majeurs pour pouvoir continuer.

On a un peu changé notre direction parce qu'avant, on touchait toutes les petites municipalités, mais avec la fermeture de plusieurs locaux qui ne sont pas équipés, bien souvent il faut l'équiper de A à Z quand on a une activité, que ce soit un lancement de livre, un spectacle ou autre. Cela devient très taxant lorsque l'équipement technique finit par coûter plus cher que l'artiste lui-même. Donc c'est un peu notre challenge ici depuis quand même plusieurs années. J'ai été bénévole longtemps et cela fait à peu près 20 ans que je travaille. Je suis la seule employée à plein temps à travers toutes les sociétés culturelles. Le but du Conseil provincial des sociétés culturelles, c'est de mettre des permanences en régions. Donc moi je suis là et je suis passionnée. Il faut être un peu fou pour travailler dans ce secteur, mais j'adore ça. Et tant que j'aurai cette flamme et que les bénévoles m'appuieront, je resterai.

Dernièrement, on a eu, pour le développement de la salle de spectacle « La bébette », on a embarqué dans l'un des plus gros programmes de Patrimoine canadien qui est « Espace culturelle Canada ». Donc, c'est très exigeant. Encore là, le Collège communautaire nous a prêté des chargés de projet à l'international pour pouvoir faire ces projets, parce que c'est impossible de demander cela à des bénévoles. Donc, on a obtenu un 60 000 \$, et ensuite l'APECA a embarqué avec nous. Donc du côté social et économique, on a eu un gros appui. Je vais vous donner la programmation de cet été avec nos artistes acadiens.

Madame le sénateur Losier-Cool, sans doute que vous connaissez Jean-François Breau. Il va être de notre délégation, et les billets se sont vendus en deux jours. Donc dans une petite salle comme celle-là, on voit déjà le côté positif. Notre défi est monétaire et également le fait qu'on soit dans une région bilingue, ce qui n'est pas toujours facile.

Jacques Turgeon, producteur exécutif, Studio Acadie de l'ONF : Madame la présidente, je vous remercie de votre invitation. C'est toujours un plaisir de présenter le Studio Acadie. En guise de rappel, le rôle de l'Office national du film en est un de producteur public et de distributeur public. On essaie d'assumer ces deux rôles-là parallèlement ici, en Acadie. Le Studio Acadie a été créé en 1974 avec la participation importante du cinéaste acadien Léonard Forêt. Depuis sa création, on a produit au-delà de 70 films et coproduit plus de 20 avec des producteurs de la région. Majoritairement des documentaires, mais également des films d'animation.

In order to showcase the studio, we have an office in Moncton. There are four employees: an administrative assistant, an administrator, a producer and I am the executive producer. This is a plus because things used to be run out of Montreal, and now they have been decentralized and that is a positive. We are an independent studio, obviously, we get support from Montreal for animation work and marketing, but we have an independent production unit.

I will not go all the way back to 1974, but I have been the executive producer since 2002, and since that time we have produced or co-produced 26 films. We work mainly with a small group of experienced directors who live in Acadia. Obviously, we have also lost some of them to Montreal, but a small group remains. I am thinking of four or five directors who work here permanently. I am thinking of Ginette Pèlerin. I am thinking of Monique Leblanc. I am thinking of Renée Blanchard, who is currently producing a major series for Radio-Canada, and I am also thinking of our friend Herménégilde who too has resisted the call, although he has changed direction over the last two or three years.

So we work with those people. We are currently working with all those who are actively involved in projects that are in production, development, or under consideration. We do a great deal of work with up-and-coming filmmakers of course. We try to do our work because we feel that it is part of our mandate. To compensate, with relay filmmakers, we do a lot of training. The training is done at the creative level, in other words we offer workshops on script development, production, and post-production editing. We also provide assistance for technical training.

I think that Moncton currently has a sound editing studio and a sound post-production studio that benefits from our assistance, because there are people from Montreal who have come down and participated in the set up of that studio, which gives the region even more autonomy in terms of private production and production we do with the NFB.

Of course we do have to say a few words about the problems. We are grappling with problems due to isolation. Clearly it is not at all easy to reach out to the francophone communities in Nova Scotia. We are currently working a great deal with Baie Ste-Marie on two or three projects, but let's say that it is difficult. Of course we also try to establish contact with francophone communities in Newfoundland and Prince Edward Island, but the cultural hubs may not all focus on cinema and audio-visual, but instead on performances.

We have a problem, I will not spend too much time on it, but we have a problem with NFB funding at the regional, global, and national levels that has been ongoing since the major budget cuts that took place in 1994 or 1995, when we faced serious cuts of the order of 30 to 35 per cent. There has never been a readjustment since, contrary to the other federal agencies that have received additional funds. They include the Canada Council for the Arts, Telefilms Canada and the CBC. We have not received anything.

Pour présenter le studio comme tel, on est installé à Moncton. Il y a quatre employés : une adjointe administrative, une administratrice, une productrice et moi-même comme producteur exécutif. C'est un gain parce que l'administration se faisait auparavant à Montréal, cela a été décentralisé et c'est un plus. On est un studio autonome. C'est sûr qu'on a des appuis de Montréal en animation et en mise en marché, mais on est une structure autonome de production.

Je ne vous donnerai pas un portrait depuis 1974, mais je suis en poste depuis 2002 et depuis 2002, on a produit et coproduit 26 films. Nous travaillons principalement avec un noyau de cinéastes chevronnés qui sont établis en Acadie. C'est sûr qu'on a eu des pertes nous aussi vers Montréal, mais on a quand même un noyau. Je pense à quatre ou cinq cinéastes qui y travaillent de façon permanente. Je pense à Ginette Pèlerin. Je pense à Monique Leblanc. Je pense à Renée Blanchard, qui actuellement produit une série lourde pour Radio-Canada, et je pense aussi à notre ami Herménégilde qui a résisté lui aussi, mais qui a changé un peu d'orientation depuis les deux ou trois dernières années.

On travaille donc avec ces gens-là. Pour le moment, on travaille avec tous ceux qui sont actifs, soit avec des projets qui sont en production, en développement ou à l'étude. On travaille beaucoup avec des cinéastes de la relève bien sûr. On essaie de faire notre travail parce qu'on considère que cela fait partie de notre mandat. Pour compenser, avec les cinéastes de relais, on fait beaucoup de formation. La formation, on la fait au niveau créatif, c'est-à-dire qu'on donne des ateliers sur la scénarisation, la réalisation et sur la postproduction au montage. On donne un bon coup de main aussi pour la formation technique.

Je pense qu'à Moncton actuellement, il y a un studio de montage sonore et de postproduction sonore qui a bénéficié de notre aide parce qu'il y a des gens de Montréal qui sont descendus et qui ont participé à l'établissement de ce studio-là, ce qui permet encore plus d'autonomie dans la région pour la production privée et celle que l'on fait à l'ONF.

Il faut sûrement parler un peu des problèmes, bien sûr. C'est sûr qu'on est aux prises avec des problèmes d'éloignement. C'est sûr que rejoindre les communautés francophones de la Nouvelle-Écosse, ce n'est pas évident. On travaille actuellement beaucoup avec Baie Ste-Marie sur deux ou trois projets, mais disons que c'est difficile. C'est sûr aussi qu'on tente d'établir des contacts autant avec les communautés francophones de Terre-Neuve que de l'Île-du-Prince-Édouard, mais les centres culturels moteurs sont peut-être pas tous axés sur le cinéma et l'audiovisuel, mais plus sur les spectacles.

On a un problème, je ne vous en parlerai pas longtemps, mais on a un problème de financement régional, global, national de l'ONF depuis les grosses compressions budgétaires qui ont eu lieu en 1994 ou 1995, où l'on a été sérieusement coupé de 30 à 35 p. 100. Depuis, il n'y a jamais eu de réajustement, contrairement aux autres agences fédérales qui ont pu bénéficier de fonds supplémentaires. Je nomme le Conseil des arts, Téléfilms et Radio-Canada. Nous, on n'a rien eu.

As regards the current situation, we have three films in production, five films in development and five films under consideration. We always work on about 15 projects. I will list some of the projects: in production, we are working with Rodrigue Jean, who is from Caraquet; Rodolphe Caron, who is from Edmundston, and Marie Cadieux, who is from Moncton. We try as much as possible to work with directors and producers who are outside Moncton. We provided considerable assistance for setting up Renée Blanchard's new company which is called "Productions ça tourne." We also helped set up a production house in Edmundston, called Productions Appalaches, owned by Rodolphe Caron.

I would like to say a few words about e-cinema, in other words digital cinema. We have set up a pilot project in Acadia which offers small, medium and large theatres with a production quality similar to that of regular theatres. We are using Dolby 5.1 Stereo sound, and I apologize for my lack of technical knowledge. So we are running the project in five municipalities in Acadia. We went to Edmundston, Kedgwick, Bouctouche, Moncton and Caraquet. The theatres that we equipped vary. At the University of Moncton it was a theatre with 300 seats. Then we went to Bouctouche and to Kedgwick with smaller theatres for 20 to 25 people, which makes it possible to show digital films over the Internet. Our material support can be transmitted by satellite or by the Internet, which we are all familiar with. We are in the process of setting up a sixth one in Baie Ste-Marie. That is one of the projects we have with Nova Scotia. We have people in Petit-Rocher whom I met three weeks ago with the view to setting up a theatre. And in this region we also have people who are in the second phase of the project, if we succeed in developing it.

So we are quite satisfied with what is happening in terms of cinema. We see an interesting avenue for development in Canada, because we are not competing with the large commercial theatres, but we are occupying a niche that is currently unoccupied, and that enables us to reach out to the regions that are isolated where there would not be sufficient numbers to put in profitable commercial theatres.

If we look at the challenges we need to rise to, of course we are very close to new technology and new platforms as well. We believe that at present, production in Acadia is primarily for traditional TV. We hope to be able to shift that production towards other things. In terms of new platforms, I currently have projects that are in the cards for strictly Web-based production. I think that with new platforms like the Web, it is possible to decentralize and to shift to production that is different from traditional production.

As regards technology, I had a rather interesting experience a couple of months ago. I have two young people from Moncton who went to do a practicum in Montreal in 3-D animation technology. At the NFB, we think that is the way of the future, because there are currently some 30 3-D productions. We hope that the NFB and its partners will be able to become an

En ce qui concerne la situation actuelle, on a trois films en production, cinq films en développement et cinq films à l'étude. On travaille toujours sur une quinzaine de projets. Je vais vous énumérer quelques projets : en production, on travaille avec Rodrigue Jean, qui vient de Caraquet; Rodolphe Caron, qui est d'Edmundston, et puis Marie Cadieux, qui est de Moncton. On essaie dans la mesure du possible de travailler avec les réalisateurs et les producteurs qui sont à l'extérieur de Moncton. On a beaucoup aidé à mettre sur pied la nouvelle compagnie de Renée Blanchard qui s'appelle « Productions ça tourne ». On a donné un bon coup de main aussi à la formation d'une maison de production à Edmundston, Productions Appalaches, tenue par Rodolphe Caron.

Je voudrais glisser un mot aussi sur le e-cinéma, le e-cinéma étant du cinéma numérique. On a monté un projet-pilote en Acadie qui offre des petites salles, des moyennes salles ou des grosses salles, mais une qualité de projection semblable à celle des salles de cinéma. On arrive avec du son 5.1 Dolby Stéréo, excusez mes lacunes techniques. Alors, on a monté sur cette expérience-là dans cinq municipalités de l'Acadie. On est allé à Edmundston, Kedgwick, Bouctouche, Moncton et Caraquet. Les salles qu'on a équipées varient. À l'Université de Moncton, c'était une salle de 300 places. Et puis on est allé à Bouctouche et à Kedgwick avec des petites salles de 20 à 25 personnes, ce qui permet des projections numériques par Internet. Notre soutien matériel peut passer par satellite ou bien par Internet, qu'on connaît bien. On est en train de procéder à l'implantation d'une sixième à Baie Ste-Marie. C'est un des projets qu'on a avec la Nouvelle-Écosse. On a des gens de Petit-Rocher que j'ai rencontrés il y a trois semaines dans le but d'implanter une salle de cinéma. Et ici aussi dans la région, les gens sont dans la phase deux du projet, si on réussit à le développer.

Alors voilà, on est assez satisfait de ce qui se passe dans le cinéma. On voit une voie intéressante de développement canadien parce qu'on ne compétitionne pas avec les grosses salles de cinéma commerciales, mais on occupe un créneau qui actuellement est occupé par personne, et ça nous permet de rejoindre les régions qui sont éloignées où il n'y aurait pas le nombre suffisant pour établir des salles commerciales rentables.

Si on parle des défis que l'on veut relever, c'est bien sûr qu'on est très près des nouvelles technologies comme des nouvelles plates-formes aussi. On croit qu'actuellement, la production en Acadie se fait principalement pour la télévision traditionnelle. Nous, on espère pouvoir un peu dévier cette production-là vers d'autres choses. Par les nouvelles plates-formes, bien moi j'ai des projets actuellement qui sont prévus pour la production strictement pour le web. Je pense qu'avec les nouvelles plates-formes comme le web, il y a possibilité de décentralisation et de passer à une production différente de celle de la production traditionnelle.

Quant au niveau de technologie, j'ai eu il y a quelques mois seulement une expérience assez intéressante, c'est que j'ai deux jeunes de Moncton qui sont allés suivre un stage à Montréal en technologie d'animation 3-D. À l'ONF, on pense que c'est le bras du futur parce qu'actuellement il se fait 30 productions en 3-dimensions, et on souhaite que l'ONF et ses partenaires puissent

interesting hub for developing this new technology that could be used in theatres. Within five years we think that TVs will be equipped to broadcast in 3-D.

We think that there is room for young Acadians to be at the heart of this development. I would invite you to see our 3-D film that will be shown in Quebec City during the 400th anniversary celebrations at the Place Royale interpretation centre. It requires glasses like IMAX technology. I think it is a very good film and we hope to continue this type of experience here in the regions.

We hope that the new technologies and new platforms will enable us to easily decentralize. And we think that the large institutions of the day, be they broadcasters or not, often have buildings that are this high, but we think that things could be extended more horizontally, rather than vertically, with all of the technological resources we have available to us today. So there you go, I hope that I have not taken up too much time.

Senator Corbin: There are a lot of issues to discuss. I was looking at Ms. Leblanc's map. You say that you cover the area between Pointe-Verte and Val Doucet.

Ms. Leblanc: And Saint-Sauveur.

Senator Corbin: So a division starts there, and what we call the Acadian Peninsula as such has its own cultural association?

Ms. Leblanc: That is correct.

Senator Corbin: You do not cover the Shippagan, Caraquet part?

Ms. Leblanc: There are cultural societies in Shippagan, Caraquet, Néguaac and Tracadie-Sheila. So there are four in the Acadian Peninsula. Our territory is large. Campbellton has one as well.

Senator Corbin: You work together I assume.

Ms. Leblanc: Yes.

Senator Corbin: You meet quite often. So your biggest problem, if I understand correctly, is funding.

Ms. Leblanc: Yes.

Senator Corbin: Do you also receive funding from individuals?

Ms. Leblanc: In terms of individuals, we recruit members. We collect annual dues. It is not much. We are talking about \$10. We have approximately 400 members. It varies between 400 and 600 members per year.

Senator Corbin: And what does that enable you to do?

Ms. Leblanc: That enables us to send out small brochures like this one to our members and we also distribute them in the region. Then with the project, we obtained an amount from Cultural Spaces Canada that enabled us to open our doors. We are now focusing to a much larger degree on investment companies. We

devenir un pôle intéressant de développement de cette nouvelle technologie qui pourra s'appliquer dans les salles de cinéma, et dans cinq ans on pense que les télévisions seront équipées pour diffuser en trois dimensions.

On pense qu'il y a place pour des jeunes acadiens afin qu'ils soient au coeur de ce développement. Je vous inviterais à voir notre film en trois dimensions qui passera à Québec pendant les fêtes du 400^e, au centre d'interprétation de la Place Royale. C'est avec des lunettes comme la technologie IMAX. Je crois que c'est un très bon film et on souhaite poursuivre ce genre d'expérience, ici en régions.

Notre espoir, c'est que les nouvelles technologies, les nouvelles plates-formes, nous permettent assez aisément de décentraliser. Puis on pense que les grosses institutions actuellement, que ce soit le diffuseur ou autre, ils ont souvent des « buildings » hauts de même, mais on pense que cela pourrait s'étendre plus à l'horizontal qu'à la verticale avec toutes les ressources techniques qui sont à notre portée aujourd'hui. Alors voilà, j'espère ne pas avoir pris trop de temps.

Le sénateur Corbin : Il y a beaucoup de choses à discuter. Je regardais la carte Mme Leblanc. Vous dites que vous couvrez le territoire entre Pointe-Verte et Val Doucet.

Mme Leblanc : Et Saint-Sauveur.

Le sénateur Corbin : C'est donc dire qu'il y a un découpage à partir de là, et ce qu'on appelle la Péninsule acadienne proprement dite a sa propre association culturelle?

Mme Leblanc : C'est ça.

Le sénateur Corbin : Vous ne couvrez pas la partie Shippagan, Caraquet?

Mme Leblanc : Il y a une société culturelle à Shippagan, à Caraquet, à Néguaac et à Tracadie-Sheila. Donc il y en a quatre dans la Péninsule acadienne. Notre territoire est grand. Ensuite, il y a Campbellton qui en a une aussi.

Le sénateur Corbin : Vous travaillez ensemble, je présume.

Mme Leblanc : Oui.

Le sénateur Corbin : Vous vous rencontrez assez souvent. Alors votre gros problème si je comprends bien, c'est votre financement?

Mme Leblanc : Oui.

Le sénateur Corbin : Est-ce que vous recevez également du financement du côté de la population?

Mme Leblanc : En ce qui concerne la population, on fonctionne avec le recrutement de membres. On récolte des cotisations annuelles. C'est minime. On parle de 10 \$. On a à peu près 400 membres. Cela varie entre 400 et 600 membres par année.

Le sénateur Corbin : Et ça vous rapporte quoi?

Mme Leblanc : Cela nous permet d'envoyer des petits dépliants comme celui-ci à nos membres, et on en distribue également dans la région. Ensuite avec le projet, on a obtenu un montant d'Espace culturel Canada qui nous a permis d'ouvrir les portes. Maintenant on s'aligne beaucoup plus au niveau des compagnies

approached the Fédération des Caisses populaires acadiennes. Nothing has been confirmed, but there would appear to be considerable interest.

There is a lot of work to do in the field. We are in Bathurst, but as I said, the municipalities are rather small. Municipal budgets are limited, so quite often, it is quite difficult to obtain funding because they must also look out for their municipality. The donations may be minimal, but they do not have the means to provide substantial amounts.

Senator Corbin: Thank you. Your cultural activities undoubtedly add some grist to the mill in terms of revenues?

Ms. Leblanc: Yes. Per year, I would say we have a budget of approximately \$100,000.

Senator Corbin: How much?

Ms. Leblanc: It is approximately \$100,000.

Senator Corbin: \$100,000?

Ms. Leblanc: Yes, that is correct. So we have no choice but to be productive. I must also say that I am happy Mr. Turgeon is here today, because in terms of cinema, the Festival international du cinéma francophone en Acadie is presented in Bathurst, because there is a theatre in Bathurst. The problem is that there are no films shown in French in the theatre. And there are five. We have tried everything imaginable to show films in French, and it does not work. So for the past three years, we have been associated with the FICFA.

Senator Corbin: What is the FICFA?

Ms. Leblanc: It is the Festival international de cinéma francophone en Acadie. It is a festival that takes place in Moncton, but that comes to the regions, and once a year we have an opportunity to see international films at home. With the theatre at the college, we want to develop the e-cinema concept. We were not ready last year, but now we are.

Senator Corbin: I have always considered it important for all levels of government to get involved in supporting the country's cultural life, be it at the local, regional, or national level and even for international activities, because that does potentially contribute to developing our identity as Canadians. You mentioned Heritage Canada's paltry contribution. In the past, the committee, when I had the honour and pleasure of chairing it, heard evidence to the effect that there is sometimes a long delay between the time a funding application goes in and the moment when the cheque arrives in the mail. It does not only take days and weeks, but months and months, and by the time you receive the cheque, you are already on the verge of running an operational deficit. Has that been your experience?

Ms. Leblanc: Yes. Our fiscal year ended at the end of March, and as I was saying, the funding is broken down into five payments. If we were talking about a seven-figure amount, then 20 per cent would not be that bad, but when you are talking about \$27,000 and it is broken down into five payments, we do

d'investissement. On a approché la Fédération des Caisses populaires acadiennes. Ce n'est pas confirmé, mais il semblerait qu'il y aurait un intérêt quand même assez grand.

Il y a beaucoup de travail à faire sur le terrain. Là on est à Bathurst, mais comme je vous dis au niveau des municipalités, elles sont quand même assez petites. Les budgets sont limités en termes de municipalités donc bien souvent, c'est assez difficile d'obtenir des montants puisqu'eux vont regarder aussi pour leur municipalité. C'est peut-être des dons minimes, mais ils n'ont pas les moyens d'offrir des montants substantiels.

Le sénateur Corbin : Merci. Vos manifestations culturelles apportent sans doute un peu d'eau au moulin aussi au niveau des recettes?

Mme Leblanc : Oui. Dans l'année, je dirais qu'on a un budget qui tourne autour de 100 000 \$.

Le sénateur Corbin : Combien?

Mme Leblanc : Il est à peu près de 100 000 \$.

Le sénateur Corbin : 100 000 \$?

Mme Leblanc : Oui, c'est ça. Alors, on n'a pas le choix de s'aligner vers la production. Il faut dire aussi que je suis contente que M. Turgeon soit ici parce qu'au niveau du cinéma, c'est le Festival international du cinéma francophone en Acadie que l'on présente à Bathurst, parce qu'il y a quand même une salle de cinéma à Bathurst. Le problème, c'est qu'il n'y a pas de cinéma en français qui est présenté dans cette salle. Dans cette salle, il y en a cinq. On a tenté par tous les moyens possibles de présenter des films en français, et ça ne fonctionne pas. Donc, on s'est associé avec le FICFA depuis trois ans.

Le sénateur Corbin : Qu'est-ce que le FICFA?

Mme Leblanc : C'est le Festival international de cinéma francophone en Acadie. C'est un festival qui se déroule à Moncton, mais qui vient en régions, et on a la chance une fois par année d'avoir du cinéma international chez nous. Avec la salle au collège, on veut développer justement le concept de e-cinéma. On n'était pas prêt l'année dernière, maintenant on l'est.

Le sénateur Corbin : J'ai toujours considéré qu'il est important que tous les paliers de gouvernement s'impliquent dans leur appui à la vie culturelle du pays, que ce soit local, régional, national et même dans les manifestations internationales parce que cela contribue éventuellement à développer notre caractère identitaire en tant que Canadiens. Vous avez parlé de la piètre contribution de Patrimoine Canada. Le comité autrefois, alors que j'ai eu l'honneur et le plaisir de le présider, a entendu des témoignages à l'effet que le laps de temps entre une demande de financement et l'arrivée du chèque est parfois très, très long. Cela ne prend pas seulement des jours et des semaines, mais des mois et des mois, et par le temps que vous recevez le chèque, vous êtes déjà au bord du déficit des opérations. Est-ce que cela a été votre expérience?

Mme Leblanc : Oui. On a terminé notre année financière à la fin mars et comme je vous disais, c'est réparti en cinq versements. Donc si on allait dans les sept chiffres, lorsque l'on parle de 20 p. 100, ce n'est pas si mal, mais lorsqu'on parle de 27 000 \$ et qu'on répartit cela en cinq versements, on avance du mieux qu'on

the best we can. And as regards funding as such, what happens is that it causes problems for us, especially for our large programs. We must adjust to their criteria, and not the opposite. Sometimes, we do not really meet the criteria, but to have access to Cultural Spaces, we had to manage a theatre. So the community college handed over management of that theatre. Now there is a management committee to look after it. Otherwise, we would not have received funds from Cultural Spaces Canada. First of all, your main work had to be broadcasting. So we have to realign ourselves to meet the program criteria and most times, it does not meet our needs. Perhaps elsewhere in Canada, it meets their needs, but here in terms of programs, it can take a year. Another example: we had to buy equipment before receiving the funds, so we signed papers at the Caisse and got loans. Now we have lines of credit, because the final payment for our year which just ended at the end of March was posted this week. So that is how it works, and now it is June. It is very difficult to plan for the long term, but under these programs, we are being asked to do long-term planning.

In New Brunswick the existing programs are improvement programs. For those programs, people can receive \$5,000, but this only occurs once a year. There are other programs where we do not meet the criteria.

Senator Corbin: As concerns the representatives, and I do not want to take up all the time, but I would like to get to the bottom of this question; Canadian Heritage has representatives here in the province, or rather, in the Atlantic region.

Ms. Leblanc: Yes, in Moncton.

Senator Corbin: Do you consider their collaboration exemplary? Because what you are telling us is that there are certain stumbling blocks. I am trying to find out where the problem lies specifically. So it is not with the representatives.

Ms. Leblanc: Not at all.

Senator Corbin: Is it with Canadian Heritage?

Ms. Leblanc: No, not at all. Because when we submitted certain applications, we were sometimes told, "Oh, well, this program, try the other program." Ms. Deborah Robichaud and Jean-Claude Leblanc really helped me out. As concerns collaboration, they do their job, but when there are written applications to be submitted and forms, they must also follow those criteria. They help us out as best they can, but we also had to call on project coordinators who are more used to working in the area of international development to obtain funding in the amount of 2, 3 or \$4 million. Even they cannot believe the requirements on these forms for organizations such as ours. That is what they tell us.

peut. En ce qui concerne du financement comme tel, ce qui arrive, c'est que ça nous cause des problèmes, surtout avec les gros programmes. Il faut s'ajuster à leurs critères, et non pas l'inverse. Parfois, on n'entre pas vraiment dans les critères, mais pour avoir accès à l'Espace culturel, il a fallu que l'on gère une salle. Le collège communautaire nous a donc donné la gestion de cette salle-là. Maintenant il y a un comité de gestion qui va gérer cette salle. Sinon, on n'aurait pas eu de fonds provenant de Espace culturel Canada. Il fallait premièrement que ton principal travail soit de la diffusion. Donc, il faut ajuster nos tires pour rentrer dans les programmes et la plupart du temps, ça ne rentre pas dans nos besoins. Peut-être qu'ailleurs au Canada, ça rentre dans leurs besoins, mais ici en termes de programmes, ça peut prendre une année. Comme là, il fallait acheter l'équipement avant même d'avoir les fonds, donc on a signé des papiers à la Caisse et on a eu des prêts. En ce moment ce sont des marges de crédit, parce que le paiement final de notre année qui vient de finir à la fin mars a été posté cette semaine. Voilà comment on fonctionne, et on est rendu au mois de juin. C'est très difficile de prévoir à long terme, mais dans ces programmes-là, on nous demande de prévoir à long terme.

Au Nouveau-Brunswick les programmes qu'il y a, ce sont des programmes de mieux-être. Là tu peux recevoir 5 000 \$, mais c'est seulement une fois dans l'année que tu peux recevoir ce 5 000 \$. Il y a d'autres programmes où on n'entre pas dans les critères.

Le sénateur Corbin : Au niveau des représentants, et je ne veux pas prendre tout le temps, mais je voudrais épuiser cette question; Patrimoine Canada a des représentants ici dans la province, dans la région si vous voulez, Atlantique.

Mme Leblanc : Oui, à Moncton.

Le sénateur Corbin : Est-ce que vous considérez que leur collaboration est exemplaire? Parce que, ce que vous nous dites, c'est qu'il y a des pierres d'achoppement en route là. Moi j'essaie de savoir où se situe le problème spécifiquement. Ce n'est donc pas au niveau des représentants.

Mme Leblanc : Pas du tout.

Le sénateur Corbin : Au niveau de Patrimoine Canada?

Mme Leblanc : Non, pas du tout. Parce que lorsqu'on a fait certaines demandes, il y a des fois où on dit : « Ah, ben ce programme-là, essaie dans l'autre programme. ». C'est Mme Deborah Robichaud et Jean-Claude Leblanc qui m'ont donné un gros coup de main. Du côté collaboration, eux font leur travail, mais c'est lorsqu'il y a des demandes écrites à faire, les formulaires, ils doivent également suivre ces critères-là. Ils nous aident du mieux qu'ils peuvent, mais on a dû faire appel à des chargés de projets qui eux sont habitués dans le développement international, et d'aller chercher dans les deux, trois et quatre millions. Ils n'en reviennent pas eux-mêmes des exigences de ces formulaires pour des organismes comme le nôtre. On nous le dit.

Senator Corbin: I would like to make a comment concerning the National Film Board, Mr. Turgeon. I know Rodolphe Caron well, in fact I got to know him when he was fairly young. You say that he is from Edmundston, but he is actually from Caron Brook.

Mr. Turgeon: I do not know that place.

Senator Corbin: Caron Brook is close to Lac Baker above Edmundston. And when I met him as a young man he always astonished me. He was convinced that he would succeed in his field. He showed a great deal of talent and his works prove that he was right to believe in his talent. I would also like to say that when I was a member of the House of Commons, I spoke out in favour of keeping the NFB office in Moncton open. And we succeeded. I believe in the NFB's mission, and I am disappointed to learn that you were forced to tighten your belt to that extent. I think that this committee could study this issue more closely and make recommendations in accordance with what Mr. Turgeon told us. Because there is a great deal of talent in Acadia and we need to support that talent.

Mr. Turgeon: Rodolphe will be bringing out a film about a well-known sculptor from Acadia, Marie-Hélène Allain, as part of the FICFA. This film will be screened at the festival and we also hope to have it picked up by the mainstream film network. We want this film to be seen throughout Acadia.

The Chair: I would like to add to what my colleague, Senator Corbin, said about what happens within the departments and the cheques that you receive and the applications you submit. Unfortunately, when Senator Corbin was chair, this situation was the same as it is now, in 2008. So something needs to change concerning the structure. We are well aware of what is happening. Everyone tells us, so I just wanted to assure you that the committee is aware of the problem. I now turn the floor over to Senator Champagne, deputy chair of our committee.

Senator Champagne: Mr. Turgeon, you told us that you help provide digital equipment to studios throughout your region. If I understood correctly, you also have new editing equipment in your studios. Do you ever invest in a film made by a director in your region by saying, "Well, our contribution will be to provide you with the editing equipment in our studios." Is that how it works?

Mr. Turgeon: Often. For many projects, we provide only technical support, and for others we provide financial and technical support. We have a specific program which is called Aide au cinéma indépendant canadien, or ACIC, which provides assistance with technical services. You are asking me whether a filmmaker could come to see me with a film he has made and edit it in our studios?

Senator Champagne: Yes.

Mr. Turgeon: No problem. We do that every day.

Le sénateur corbin : Je voudrais faire un commentaire à l'endroit de l'ONF, M. Turgeon. J'ai bien connu Rodolphe Caron, je l'ai connu assez jeune d'ailleurs. Vous dites qu'il est d'Edmundston, mais il est originaire de Caron Brook.

M. Turgeon : Je ne connais pas.

Le sénateur Corbin : Caron Brook, c'est près de Lac Baker en haut d'Edmundston. Et c'est un jeune qui, quand je l'ai connu, m'a toujours épaté. Il avait, si on peut dire, cette idée fixe de réussir dans son domaine. C'est un jeune qui manifestait beaucoup de talent et dont les réalisations ont prouvé qu'il visait la bonne cible. Je voudrais aussi vous dire que quand j'étais député à la Chambre des Communes... j'ai eu à défendre le maintien du bureau des activités de l'ONF à Moncton. Et nous avons réussi. Je crois dans la mission de l'ONF, et je suis déçu d'apprendre qu'on vous a serré la ceinture à ce point. Je crois que ce comité pourrait examiner davantage cette question et faire des recommandations dans le sens dont nous a parlé M. Turgeon. Parce qu'il y a énormément de talent en Acadie, et il faut que nous les appuyions.

M. Turgeon : Rodolphe va sortir un film qui porte sur une sculptrice bien connue en Acadie, Marie-Hélène Allain dans le cadre du FICFA. Le film sera présenté au festival et on espère aussi le faire entrer par le réseau du cinéma. On veut faire une première de manière à ce que le film puisse être vu à la grandeur de l'Acadie.

La présidente : J'aimerais ajouter aux propos de mon collègue le sénateur Corbin, au sujet de ce qui se passe aux ministères et des chèques que vous recevez, et des demandes que vous faites. Ce qui est malheureux, c'est que lorsque le sénateur Corbin présidait la situation était la même, et c'est la même chose en 2008. Alors au niveau de la structure, il y a quelque chose qu'il faudrait changer. Nous sommes très conscients de ce qui se passe. On se le fait dire de part et d'autre, alors je voulais vous assurer que le comité était conscient de cette problématique. Je passe maintenant la parole au sénateur Champagne, vice-présidente de notre comité.

La sénateur Champagne : Monsieur Turgeon, vous nous dites que vous aidez à équiper en numérique des petites salles un peu partout. Si j'ai bien compris, vous avez aussi du nouvel équipement de montage dans vos studios. Est-ce qu'il vous arrive, par exemple, d'investir dans un film que ferait un cinéaste dans votre région en disant : « Bon, ben notre contribution, ce sera le montage que vous viendrez faire chez-nous. » Est-ce que c'est comme ça?

M. Turgeon : Fréquemment. Dans beaucoup de projets, on ne fait qu'une aide technique et d'autres on donne une aide monétaire et technique. On a un programme particulier qui s'appelle l'Aide au cinéma indépendant canadien, qu'on appelle l'ACIC qui donne une aide avec des services techniques. Vous me demandez si un cinéaste m'arrive avec un projet qu'il a tourné, pourrait-il venir monter chez nous?

Le sénateur Champagne : Oui.

M. Turgeon : Aucun problème. C'est du quotidien pour nous.

Senator Champagne: So this is part of assistance that you would provide free of charge?

Mr. Turgeon: No, absolutely not. That is not part of our investment.

Senator Champagne: This is an aspect of film production that is extremely problematic for our young filmmakers, regardless of where they live in Canada, because the NFB receives the best equipment and provides services free of charge, whereas there are young private sector investors who would like to do the same thing, but they would also like to be paid. So they have the impression that a crown corporation such as the NFB that receives everything is depriving the private sector of its livelihood.

Mr. Turgeon: Ms. Champagne, the equipment costs \$5,000 or \$6,000. We are not talking about equipment that is worth \$200,000 or \$300,000.

Senator Champagne: Oh yes. If you work with high definition, it is quite expensive.

Mr. Turgeon: I do not have the equipment to do high definition. That is left to the private sector. What I can do is, when people have a documentary, I can help them. I have a station and a Final Cut Pro. This equipment is not very expensive. I do not want to compete with the private sector, that is not my goal. On the contrary, I think that there used to be many services that were contracted out, such as sound mixing. This was done at the NFB studio in Montreal. Here in Moncton, we provided assistance to a small sound studio called Révoluson. Now, rather than having the productions edited in Montreal free of charge, I encourage the sound studio that we developed in the private sector in Moncton.

Senator Champagne: Everyone in the private industry is very grateful to you. What I think is that, at least in this region of the country, if young filmmakers need help, you will give them help, but without taking business away from people who have invested several million dollars.

Mr. Turgeon: And I have cameras that are worth \$3,000 or \$4,000 that they can work and have fun with. The Final Cut Pro unit costs between \$5,000 and \$6,000. These are toys rather than high-definition equipment.

Senator Champagne: If, for example, the total grant you were to receive was \$50,000 or less, and you did not have the problem of receiving it in five installments, do you not think that the best suggestion to make would be to ask them to write you a cheque? It seems to me that that would be smarter and above all, more economical. Would that help you?

Ms. Leblanc: Yes. This would be a big step forward. And at the same time I am speaking on behalf of the 13 organizations that share the same fate as us.

Senator Champagne: I think that, with my colleagues, we will be able to commit ourselves to making the recommendation.

Le sénateur Champagne : Cela fait partie d'une aide pour laquelle vous ne lui chargeriez pas?

M. Turgeon : Non. Absolument pas. Cela ne fait pas partie de notre investissement.

Le sénateur Champagne : C'est que c'est un coin de la production de nos jeunes cinéastes, où qu'ils soient au Canada, où ils deviennent extrêmement gênés parce qu'alors que l'ONF par exemple reçoit tout ce qu'il y a de mieux comme équipement, ils vont le faire pour rien alors qu'il y a des jeunes investisseurs privés à ce moment-là qui aimeraient bien le faire, mais ils voudraient être payés aussi. Alors, ils ont l'impression qu'une compagnie de la Couronne comme l'ONF qui reçoit tout, enlève le pain de la bouche au secteur privé.

M. Turgeon : Madame Champagne, les équipements coûtent 5 000 \$ ou 6 000 \$ là. On ne parle plus d'équipement de 200 000 \$ ou 300 000 \$.

Le sénateur Champagne : Ah oui. Si vous faites de la haute définition, cela coûte quand même assez cher.

M. Turgeon : Je ne suis pas équipé pour faire de la haute définition. C'est laissé au privé. Moi ce que je peux faire, c'est quand ils ont un documentaire, je peux aider les gens. J'ai une station puis un « final cut pro ». Ce sont des équipements qui ne sont pas très dispendieux. Je ne veux pas compétitionner le secteur privé, ce n'est pas mon objectif. Au contraire, je pense qu'auparavant il y avait beaucoup de services qu'on faisait faire comme le « mix » de son. On le faisait au studio de l'ONF à Montréal. Alors, on a aidé ici à Moncton une petite boîte de son qui s'appelle Révoluson. Maintenant les productions, plutôt que de les faire à Montréal gratuitement, j'encourage le monteur sonore qu'on a développé dans le privé à Moncton.

Le sénateur Champagne : Tous les gens de l'industrie privée vous en sont très reconnaissants. Non, je me dis au moins dans ce coin de pays, si de jeunes cinéastes ont besoin d'aide, vous leur donnez, mais sans couper l'herbe sous les pieds de ceux qui ont investi plusieurs millions de dollars.

M. Turgeon : Puis j'ai des caméras à 3 000 \$, 4 000 \$, avec lesquelles ils peuvent travailler puis s'amuser. L'unité de Final Cut Pro, coûte à peu près 5 000 \$ à 6 000 \$, ce sont des jouets plutôt que de l'équipement de haute H.D.

Le sénateur Champagne : Si par exemple la subvention totale qu'ils vont donner était d'un montant qui soit de 50 000 \$ et moins, qu'on ne passe pas par ce problème de vous faire cinq versements, est-ce que vous croyez que ce serait une bonne suggestion à leur faire : « Pour l'amour du ciel, faites-leur un chèque. » Il me semble que ce serait plus intelligent et plus économique surtout. Cela vous aiderait-il?

Mme Leblanc : Oui. Ce serait un gros pas de l'avant. Je parle en même temps des 13 organismes qui subissent le même sort que nous.

Le sénateur Champagne : Je pense qu'avec mes collègues, nous pouvons nous engager à en faire la recommandation.

Senator Losier-Cool: Good day to both of you and thank you. Ms. Leblanc, you said that the cultural society has been around for 35 years. I remember when it started, I remember Rhéal Roussel and Father Zoël Saulnier.

Ms. Leblanc: That is right.

Senator Losier-Cool: Have you been there for many years?

Ms. Leblanc: For 18 years.

Senator Losier-Cool: Have you always had continuous, growing support? As for funding, does that depend on wallets or the economy?

Ms. Leblanc: During the first years, the figure was around \$60,000, then it was reduced to \$40,000, to \$35,000, and now the amount is \$27,000. This amount has not changed in four years. All cultural organizations are in the same boat as well.

Senator Losier-Cool: I think that it has been pointed out clearly that the funding is inadequate if we truly want to develop culture, a policy of culture. I was moved earlier by the two mayors, and particularly by Mr. Brunet who talked about the fact that we give a great deal of money to sports. We support sports activities at a very young age for children and parents get involved in all kinds of sports activities. Have you had that kind of support for cultural activities? Are cultural activities doing well in the region?

Ms. Leblanc: Things are going well. We do what we can with the money we have and the help from volunteers. But I must tell you that there are some volunteers who have been there for a very long time, even before I came, and they do not give up. These people include Jacques Ouellet and company who did the preparations for the grand opening of our room at the community college.

But generally speaking, I would say yes. But I must say that we have found it a little bit more difficult this year because with everything that occurred this winter, there has really been a drop-off. People were very saddened by this situation. I see that things are starting to turn around. We fill our rooms to anywhere from 75 to 80 per cent capacity, which is good. The movie theatre, the FICFA, has had some very good numbers over the past two years; the FICFA follows us and really checks attendance levels and we have nevertheless managed to attract more people here than elsewhere. But we need to have places to do this. As I was saying to you, the movie room does not meet our requirements and so we have to find another location. So, "Okay, if you do not open the door to us, we will go elsewhere." And that is what happened. In a room with 150 seats, we have already sold out for Jean-François Breau. We are going to be doing other activities: book launches, and we are also talking about holding an exhibition of paintings done by student artists. The interest for sports is a reality. It must be said that Bathurst is a sports town because most of the municipal counsellors are sports fans. I have nothing against sports, but when you talk about the K.C. Irving Regional Centre, for years, it has all been about the Titans' hockey games and minor hockey.

Le sénateur Losier-Cool : Bonjour à vous deux, et merci. Madame Leblanc, vous avez dit que la société culturelle existe depuis 35 ans. Je me souviens des débuts, de Rhéal Roussel et du Père Zoël Saulnier.

Mme Leblanc : C'est ça.

Le sénateur Losier-Cool : Vous êtes là depuis plusieurs années?

Mme Leblanc : Depuis 18 ans.

Le sénateur Losier-Cool : Est-ce qu'il y a un appui continu qui va toujours en augmentant? Suite au financement, est-ce que cela dépend, des portes-feuilles ou de l'économie?

Mme Leblanc : Mais dans les premières années, on parlait de tout près de 60 000 \$, ensuite c'est descendu à 40 000 \$, à 35 000 \$, et là on est rendu à 27 000 \$. Depuis quatre ans, le montant stagne. Toutes les sociétés culturelles sont dans le même bateau également.

Le sénateur Losier-Cool : Je crois qu'on a bien identifié que le financement est inadéquat si on veut vraiment développer une culture, une politique de culture. J'ai été touchée tout à l'heure par les deux maires, et surtout par M. Brunet qui a parlé que l'on donne beaucoup au sport. On appuie les sports dès le jeune âge et les parents embarquent dans toutes les activités sportives. Est-ce que vous avez cet appui-là du côté des activités culturelles? Les activités culturelles se portent-elles bien dans la région?

Mme Leblanc : Ça va bien. On fait notre possible avec les fonds qu'on a, et l'aide qu'on a des bénévoles. Mais je dois vous dire qu'il y a des bénévoles qui sont là depuis très longtemps, avant même que j'y sois et qu'ils ne lâchent pas. Entre autres, il y a Jacques Ouellet et compagnie qui préparent la grande ouverture de notre salle au Collège communautaire.

Mais en gros, je dirais que oui. Mais il faut dire que cette année, on a un petit peu plus de difficulté parce qu'avec tous les événements qui se sont passés cet hiver, il y a eu vraiment une baisse. Les gens étaient très tristes avec toute cette situation-là. Je crois que cela commence à remonter. Nos salles, on les remplit à peu près de 75 à 80 p. 100 de capacité, ce qui est bon. Le cinéma, le FICFA, depuis les deux dernières années, on a atteint des chiffres quand même intéressants; le FICFA nous suit et il vérifie vraiment au niveau de l'assistance, et on a quand même eu plus de gens ici qu'ailleurs. C'est qu'il faut avoir des endroits pour cela. Comme je vous disais, il y a une salle de cinéma qui ne répond pas à nos besoins, donc il faut trouver un autre moyen. Donc : « O.K., vous ne nous ouvrez pas les portes, on va aller ailleurs. » Et puis c'est ce qu'on a fait. Avec une salle de 150 places, déjà là c'est complet pour Jean-François Breau. Il y a d'autres activités qu'on va faire : des lancements de livres, on parle aussi de l'exposition de peintures d'artistes scolaires. L'intérêt pour les sports est une réalité. À Bathurst, on doit dire que c'est une ville sportive, car la plupart des conseillers sont des sportifs. Je n'ai rien contre les sports, mais lorsqu'on parle du Centre régional K.C. Irving, depuis des années, ce sont des parties de hockey des Titans et puis de hockey mineur.

This does not work for cultural events and they have had to cancel certain activities. I feel that this building is not being used to its full potential. At the start of construction, we were shown around this room and they asked for ideas, but they did not follow up on them. Now it is a banquet room. It is not a good room for activities. So we looked everywhere. Before deciding on a small room, we did look at everything that was going on around. With the arrival of Ms. Anne-Marie Gammon, who will be sitting on the Bathurst municipal council, we will perhaps receive help. She is the only person who has mentioned culture when she ran for office. So I think that we will have an ally here in Bathurst.

Senator Losier-Cool: Because it must be said that there is a very modern cultural centre in Caraquet.

Ms. Leblanc: Yes.

Senator Losier-Cool: I do not know, the population in Bathurst is greater. And you also mentioned burn-out, which is a term often used when referring to volunteer work. What would you do within a national cultural policy? I would ask both witnesses to respond, and this would be my last question.

Ms. Leblanc: We met with many people. I was at several forums and round-table discussions, we met with people from Manitoba. And when we got together, very often, we realized our problems were similar, but perhaps not on a similar scale. When we tell them what we get, sometimes they receive more, but they ask for more as well, whereas given what we receive, we do miracles. So in terms of the cultural policy, I think we have to start at the base and I think the base would be municipalities. Here, there is no cultural policy in municipalities. We can ask for whatever we want at the national level, but I think we have to start at the municipal level, because we need their support when we apply. If you are talking about Caraquet, there are many people who know the mayor, Antoine Landry, and things are moving there. Moreover, there are major conferences going on today in both Caraquet and Bathurst. These people are passionate, at the municipal, provincial and federal level. We really need that support.

Ms. Leblanc: I think it should start there, and then —

Senator Losier-Cool: You used Senator Lapierre's words. Senator Lapierre said: "It takes passion. It is passion, you need people to be passionate."

Ms. Leblanc: Yes, that is right.

Mr. Turgeon: When it comes to cultural policy, I think it would be wise to consult the report of the États généraux de la culture which was held last year in Caraquet, and touched on almost all aspects of cultural life. There were recommendations in the report

En termes d'événements culturels, cela ne fonctionne pas et ils ont dû annuler certaines activités. Donc avec la bâtisse qu'ils ont là, je trouve qu'elle n'est pas utilisée à son plein potentiel. On nous a fait visiter cette salle au début de la construction, et on nous a demandé des idées, mais on ne les a pas suivies. Maintenant c'est une salle à banquets. Ce n'est pas une salle pour faire des activités. Donc, on a fait l'aménagement du territoire, on a vérifié partout. Avant de s'aligner pour une petite salle, on a quand même regardé ce qui se passait autour. L'arrivée de Mme Anne-Marie Gammon qui va siéger au Conseil de ville de Bathurst va peut-être aider. Elle est la seule qui a mentionné le côté culturel lorsqu'elle s'est présentée. Donc, c'est certain que je crois qu'on va avoir une alliée ici à Bathurst.

Le sénateur Losier-Cool : Parce qu'il faut dire que Caraquet a un centre culturel très moderne.

Mme Leblanc : Oui.

Le sénateur Losier-Cool : Je ne sais pas, la population de Bathurst est plus grande. Et vous avez mentionné aussi l'essoufflement, qui est un terme qui est souvent mentionné en rapport au bénévolat. Que verriez-vous dans une politique culturelle nationale? et là je vais demander aux deux témoins de me répondre, et ce sera ma dernière question.

Mme Leblanc : On a rencontré beaucoup de gens. J'ai été à plusieurs forums et à des tours de table, on a rencontré des gens du Manitoba. Et puis quand on jasait ensemble, bien souvent, nos problèmes étaient semblables, mais peut-être pas à la même échelle. Lorsqu'on leur dit ce qu'on obtient par rapport à eux, et eux des fois ils ont plus, mais ils en demandent plus, tandis que nous, avec ce qu'on a on fait de la magie là. Donc en termes de politique culturelle, je crois que ça doit commencer à la base et puis je pense que la base, c'est les municipalités. Ici, il n'y a aucune politique culturelle dans les municipalités. On a beau demander au niveau national, mais je crois que la base est au niveau municipal, parce que nous avons besoin de l'appui ces gens-là lorsqu'on va chercher des demandes. Si vous parlez de Caraquet, il y a beaucoup de gens qui connaissent le maire Antoine Landry et ça bouge dans ce coin-là. Et puis là il y a des grosses conférences présentement qui se passent à Caraquet et Bathurst. Ce sont des gens passionnés ici, tant au niveau de la politique municipale, provinciale que fédérale. Il faut vraiment qu'on ait cet appui-là.

Mme Leblanc : Je crois que ça devrait commencer par là, puis ensuite...

Le sénateur Losier-Cool : Vous avez employé le mot de sénateur Lapierre. Sénateur Lapierre disait : « Ça prend la passion. C'est de la passion, qu'il y ait des gens qui soient passionnés. »

Mme Leblanc : Oui, c'est ça.

M. Turgeon : En matière de politique culturelle, je pense qu'il y aurait lieu de consulter le rapport des États généraux de la culture qui s'est tenu l'an passé à Caraquet où à peu près tous les aspects de la vie culturelle ont été touchés. Il y a eu des recommandations

like that which Ms. Leblanc just made, to get people involved at the grassroots level, and to start at the beginning. It is a document which I believe could be beneficial to everyone.

Senator Losier-Cool: I think that we heard from witnesses to that effect, they told us about the report.

Mr. Turgeon: I just wanted to add one small aspect that I did not address in my presentation, but which was very useful for us in our cultural development work, the initiatives related to the interdepartmental partnership with official language communities. Be it through Radio-Canada, the Arts Council, the National Film Board or Telefilms, a number of initiatives have succeeded thanks to this program which was renewed for a final time this year. We would like it to continue, and we can support this request set out in the annual report regarding the many activities we have been able to carry out thanks to this program.

The Chair: So, it would be important, to have PICLO renewed?

Mr. Turgeon: Yes, very useful.

Senator Losier-Cool: What is happening with the PICLO at this point?

Is this the final year?

Mr. Turgeon: Yes.

Senator Corbin: Ms. Leblanc, you said that at the Cultural Centre in Bathurst, whenever there were activities, it was a failure.

Ms. Leblanc: That is the K.C. Irving Regional Centre.

Senator Corbin: Yes. You mentioned that the cultural events that were held there were not particularly successful.

Ms. Leblanc: No.

Senator Corbin: Was that for all linguistic groups and languages?

Ms. Leblanc: Yes.

Senator Corbin: Only the francophones?

Ms. Leblanc: No. I should say that the francophones had an opening event because the francophone side had been forgotten, so the Club Richelieu de Bathurst and ourselves worked together to have an event that would highlight the opening of this centre, and it was filled to capacity. So here, in the region, it is the francophones, the Acadian community, that get involved when we want to organize activities. This is not a passive process. I remember that when I was about 15 or 16 years old we had the Bathurst Community Band in Bathurst, where there was the TNB, the Theatre New Brunswick. Theatre New Brunswick no longer exists in Bathurst. The Bathurst Community Concert no longer exists.

comme celles que vient de faire Mme Leblanc, d'impliquer les gens de communauté à la base, et de commencer par le commencement. C'est un document, qui je pense, pourrait être bénéfique pour tout le monde.

Le sénateur Losier-Cool : Je pense que nous avons eu des témoins à cet effet-là, qui nous ont parlé du rapport des États généraux.

M. Turgeon : Je voudrais juste ajouter un petit élément dont je n'ai pas parlé pendant ma présentation, mais ce qui a été fort utile pour nous pour le développement culturel, ce sont les initiatives liées au programme interministériel des communautés des langues officielles. Autant avec Radio-Canada, avec le Conseil des Arts, avec l'ONF et avec Téléfilms, de nombreuses initiatives sont nées avec succès grâce à ce programme-là qui a été renouvelé pour une dernière année cette année. On souhaiterait que l'expérience se poursuive, et on peut appuyer cette demande de rapport annuel qui font état des nombreuses activités qu'on a pu mener grâce à ce programme.

La présidente : Alors, il serait important que le PICLO soit reconduit?

M. Turgeon : Oui, très utile.

Le sénateur Losier-Cool : Qu'est-ce qui arrive avec le PICLO en ce moment?

Est-ce la dernière année?

M. Turgeon : Oui.

Le sénateur Corbin : Madame Leblanc du où vous avez dit qu'au Centre culturel de Bathurst, chaque fois qu'il y a eu des d'activités, cela a échoué.

Mme Leblanc : On parle du Centre régional K.C. Irving là.

Le sénateur Corbin : Oui. Vous avez dit que les manifestations culturelles qui y ont été tenues n'ont pas connu tellement de succès?

Mme Leblanc : Non.

Le sénateur Corbin : Est-ce pour tout groupe linguistique et toute langue confondue?

Mme Leblanc : Oui.

Le sénateur Corbin : Est-ce pour les francophones seulement?

Mme Leblanc : Non. Les francophones, je dois vous dire qu'on a eu une activité d'ouverture parce qu'on avait oublié le côté francophone, et nous et le Club Richelieu de Bathurst, on a travaillé ensemble pour faire un événement pour souligner l'ouverture de ce centre-là, et on a rempli à pleine capacité. Donc ici, dans la région, ce sont les francophones, la communauté acadienne qui embarque lorsqu'on veut organiser des choses. Ce n'est pas passif. Je me souviens quand j'avais peut-être 15 ou 16 ans, qu'il y avait le Bathurst Community Band à Bathurst, ou il y avait le TNB, Theatre New Brunswick. Le Theatre New Brunswick ne tourne plus à Bathurst. Le Bathurst Community Concert n'existe plus.

There are many multicultural committees, but in terms of activities, they are the target group. They will organize suppers and things like that, but when there is an opening, when we want to put on an event that must be prepared, there is a group that we can reach and we will manage to fill the room. However, when there are other activities — as I was telling you there were cancelled concerts — it is then very difficult to start over. People say: “Well, if it did not work the first time. . .” I think that there is a lack of organization at the cultural level here. Whatever show it might be, it has to be organized and we have to find the people who are going to do it and who know what they are doing. This is unfortunate because it is very difficult to put on shows after so many failures. So we work on a very small scale, and that is much less costly. We cannot, as a cultural society, take on the responsibility of a concert in that place.

Senator Murray: I get the impression, after having read the newspapers yesterday and today, that cultural activities are very important to the francophone schools of this region, much more important than perhaps in the other schools that I am familiar with.

For example, I read in the *Acadie Nouvelle* that the music groups from Nepisiguit high school, from your Nepisiguit, performed recently at MusicFest Canada, in Ottawa. I read that Harmusique (44 members) and Népïjazz (16 members) from Nepisiguit high school were the only groups representing your province at this music festival. It was well worth the trip because these young musicians shone, and brought back two silver medals and one gold medal in the sight-reading category — that is, for playing a piece that they only saw five minutes before performing it. That is very impressive.

Ms. Leblanc: That is the Nepisiguit high school and the teacher is Carmelle Valotaire. Carmelle invests a lot of time and preparation. This group has been well-known for several years.

Senator Murray: Yes, there is a Carmelle Valotaire.

Ms. Leblanc: Yes, because our offices are at Nepisiguit high school and we work closely with those people.

Senator Murray: They say that some of them will be leaving Nepisiguit high school this year to go on to higher studies. Allain Arseneau, 17 years old, is going to the music program at Moncton University. It also says that in Dalhousie, 14 singers from the ages of 5 to 14 years old have recorded a mini-album of five songs. The title of the album is “*Sauver l’environnement, j’apprends à le faire.*” One hundred copies were for sale. The school was given an \$18,000 grant from the Innovation and Education Fund from the Ministry of Education.

Ms. Leblanc: I must say, Senator Murray, that for two years now, community organizers have been hired within the schools.

Senator Murray: Are you involved in that?

Il y beaucoup de comités multi-culturels, mais en terme d’actifs, c’est pour eux là. Ils vont faire des soupers et des choses comme ça, mais lorsqu’on parle d’une ouverture, lorsqu’on veut faire une activité et la préparer, on a un groupe qu’on va aller chercher et on va s’organiser pour que ce soit rempli. Mais lorsqu’il y a d’autres activités, comme je vous dis il y a eu des concerts qui ont été annulés, c’est très difficile après de remonter la côte et puis d’essayer d’avoir quelque chose. Les gens disent : « Non, si ça ne fonctionne pas la première fois [...] » Je pense qu’il y a un manque d’organisation au niveau culturel ici. On a beau faire le spectacle que tu veux, mais il faut quand même que ce soit organisé et il faut aller chercher des gens qui en font et qui savent ce qu’ils font. C’est dommage parce que c’est très difficile de produire après tant d’échecs. Donc, on s’aligne à plus petite échelle, et c’est beaucoup moins de frais. On ne peut pas, comme société culturelle, assumer un concert à l’intérieur de cet endroit.

Le sénateur Murray : J’ai l’impression, à partir d’une lecture des journaux d’hier et aujourd’hui, qu’on attache beaucoup d’importance dans les écoles francophones de la région aux activités culturelles, dans les écoles de la région, même beaucoup plus d’importance que peut-être dans d’autres écoles avec lesquelles je suis familier.

Par exemple, je lisais dans l’*Acadie Nouvelle* hier que chez vous, à Nepisiguit, les formations musicales de l’École secondaire Nepisiguit se sont illustrées récemment sur la scène nationale lors du MusicFest Canada, à Ottawa. Donc on dit : Harmusique (44 membres) et Népïjazz (16 membres) de l’ÉSN étaient les seuls groupes à représenter la province à ce festival de musique. Un déplacement qui en valait le coût, puisque les jeunes musiciens ont brillé en remportant deux médailles d’argent et une médaille d’or dans la catégorie lecture à vue — jouer une pièce qui leur a juste été présentée cinq minutes auparavant. Ce qui est fort impressionnant.

Mme Leblanc : Il s’agit de l’École secondaire Nepisiguit et l’enseignante est Carmelle Valotaire. Carmelle met beaucoup de temps et de préparatifs. C’est un groupe qui est reconnu depuis plusieurs années.

Le sénateur Murray : Oui, il y a une Carmelle Valotaire.

Mme Leblanc : Oui, parce que nos bureaux sont situés à l’École secondaire Nepisiguit et on travaille beaucoup avec ces gens-là.

Le sénateur Murray : Ils disent que : « certains quitteront l’ÉSN cette année pour se diriger vers des études supérieures. Allain Arseneau, 17 ans, a choisi le programme de musique à l’Université de Moncton ». Et puis à Dalhousie, les enfants, on dit : « Au total, 14 chanteurs de 5 à 14 ans ont enregistré un mini-album de cinq chansons ». Le titre du disque est « *Sauver l’environnement, j’apprends à le faire.* ». Cent copies ont été mises en marché. L’école a reçu une subvention de 18 000 \$ du Fonds d’innovation en apprentissage du ministère de l’Éducation.

Mme Leblanc : Il faut dire sénateur Monsieur Murray que depuis deux ans, on embauche des animateurs communautaires dans les écoles.

Le sénateur Murray : Est-ce que vous êtes impliquée dans cela?

Ms. Leblanc: This year there is a cultural organizer in the high school.

Senator Murray: Yes.

Ms. Leblanc: That school was chosen because this affects students from all over the region. This is a high school with more than 1,000 students. But in the smaller schools that you are talking about, such as Dalhousie and those regions, the community organizers have been a huge help because they have injected more life into the schools. I live in the small village of Robertville and there have been some very interesting projects in that village.

Senator Murray: That must be encouraging for you.

Ms. Leblanc: Yes. We received calls and in fact, there is currently a demand for film.

Senator Murray: I cannot but mention Saint-Joseph de Madawaska, Senator Corbin: The students in Saint-Joseph de Madawaska School made a communal effort to put on the musical, *Little Orphan Annie*. The teacher, Christine Albert-Aucoin said that they translated all the dialogue and all the songs from the 1982 movie. The amount of work put in by all the participants was phenomenal. One student, Véronique Babineau, translated all the songs and was also actively involved in the choreography work. That says something about how important cultural activities are in your schools.

Ms. Leblanc: Yes. It requires considerable participation. Ms. Valotaire, to use her as an example, does a lot of volunteer work on top of teaching on weekends. She organizes end-of-year concerts, and she does this for the students. The theatre is also very important at Nepisiguit High School.

Senator Murray: Yes.

Ms. Leblanc: At also Petit-Rocher.

Senator Murray: That is the future, isn't it?

Ms. Leblanc: Yes, this involvement, and involvement on the part of parents. We are mostly retired teachers.

Senator Murray: Yes.

Ms. Leblanc: Take, for example, Mr. Jean-Maurice Mallet, who is a music teacher who is still involved and who helps Ms. Valotaire and also Mr. Bertier Bérubé. So people of all ages are involved. Former teachers and students will be involved handing out diplomas at the end of June.

Senator Murray: You spoke about film and a demand for film. Mr. Turgeon, what do you have to say?

Mr. Turgeon: Yes. And that is part of the development project for the next few years. We hope that there will be a film network throughout Acadia.

Senator Murray: And in the schools?

Mme Leblanc : À l'école secondaire, il y a un animateur culturel cette année.

Le sénateur Murray : Oui.

Mme Leblanc : On a ciblé cette école-là parce que ça touche les étudiants de toute la région. C'est une école secondaire qui a un peu plus de 1 000 étudiants. Mais dans les petites écoles dont vous parlez, comme Dalhousie et ces régions-là, cela a aidé grandement ces animateurs communautaires qui mettent un peu plus de vie. Moi je reste dans le petit village de Robertville et également là, il y a eu des projets très intéressants.

Le sénateur Murray : Il y a de quoi vous encourager.

Mme Leblanc : Oui. Parce qu'on reçoit des appels, et justement on a une demande présentement, pour le cinéma.

Le sénateur Murray : Je ne peux pas m'empêcher de mentionner Saint-Joseph de Madawaska cher sénateur Corbin : Les élèves de l'école de Saint-Joseph de Madawaska ont uni leurs efforts dans la présentation de la comédie musicale *Annie, la petite orpheline*. Et puis l'enseignante Christine Albert-Aucoin a indiqué : « Nous avons traduit tous les dialogues et les chansons du film de 1982. La somme de travail investie par tous les participants est phénoménale ». Une élève, Véronique Babineau, a notamment traduit toutes les chansons en plus de participer activement à l'orchestration des chorégraphies. Cela dit quelque chose sur l'importance qu'on attache aux activités culturelles dans vos écoles.

Mme Leblanc : Oui. Cela demande beaucoup d'implication. Mme Valotaire, si je prends son exemple, fait énormément de bénévolat en plus d'enseigner les fins de semaine. Elle fait des concerts de fin d'année, et elle en produit pour les étudiants. Le théâtre aussi est très fort à l'École secondaire Nepisiguit.

Le sénateur Murray : Oui.

Mme Leblanc : Et également Petit-Rocher.

Le sénateur Murray : C'est de l'avenir, n'est-ce pas?

Mme Leblanc : Oui, c'est l'implication, on parle de l'implication des parents. Nous, c'est surtout des professeurs à la retraite

Le sénateur Murray : Oui.

Mme Leblanc : Je pense entre autres à M. Jean-Maurice Mallet qui est un professeur de musique qui s'implique toujours et qui épaulé Mme Valotaire et également M. Bertier Bérubé. Donc ce sont des gens quand même de tous les âges. On voit d'anciens enseignants et étudiants qui vont participer à la remise des diplômes à la fin juin.

Le sénateur Murray : Vous parliez de cinéma, de la demande pour le cinéma. Monsieur Turgeon, qu'en dites-vous?

M. Turgeon : On y est. Cela fait partie du projet de développement des prochaines années. On espère implanter le réseau d'un cinéma un peu partout en Acadie.

Le sénateur Murray : Et dans les écoles?

Mr. Turgeon: We have been working with communities centres, which could attract people from the schools.

Senator Murray: Are you talking about school community centres such as they have in Fredericton and Saint-Jean?

Mr. Turgeon: No.

Senator Murray: This is something else?

Mr. Turgeon: The community centres. The example I can give you is Bathurst. With respect to the theatre in Bouctouche, we work with the cultural society, who decided on the program with us and who found us a small room. In Caraquet, we work with the cultural centre that was mentioned earlier. In Edmundston, we have been involved with the public library, in Kedgwick, with the Société culturelle des Hauts Plateaux, and in Moncton with the university. So we have not focused on high schools as such. We have not done that yet, but that could be another interesting area of development; it just has not been our current focus.

Senator Losier-Cool: Is that for showing films?

Mr. Turgeon: Yes, showing films. However, it can be done with the server, the people, if there are producers there. It works both ways. It does not only come from Montreal.

Senator Losier-Cool: Are French films shown at the Bathurst theatre on rue Sainte-Anne?

Ms. Leblanc: We tried, we truly tried. That is why we are very happy. We spoke with the NFB and also with the FICFA, and this year will be our third. We started with two days, and now we are at four. Now we would like to have a full week and go into the regions. We would like to be in Bathurst for five days and two days in the schools with films that are more focused on youth.

Senator Losier-Cool: Is there no demand for French films here?

Ms. Leblanc: There is a huge demand, however with respect to the SAANB, we were told a room was being reserved, room number five, the smallest. Last year, room number five was reserved but there were so many people that we were moved into a bigger one. We said: "There you go." That is what we answer when they say: "No, French films will not work." We are not talking about translated films, because sometimes English films are only translated three months later, so we go to see the film in English. But no, we do not know what is happening. I mean, we try, we try, and we even tried in Caraquet with Louise Blanchard. We were willing to let them give us the program and we would do it there. We tried at Nepisiguit School, and it did not work because of equipment issues. However, in that case, they could probably solve the problem.

Mr. Turgeon: Let me just take a moment. French film distributors in Acadia do not exist, and theatre owners are linked up to Quebec distributors who do not see a big enough market, so there is a problem. Apparently in Moncton, there are

M. Turgeon : On travaillait plutôt avec les centres communautaires, qui pourraient attirer des gens des écoles.

Le sénateur Murray : Est-ce que vous parlez des centres communautaires scolaires tels que Fredericton et Saint-Jean?

M. Turgeon : Non.

Le sénateur Murray : Ce serait quelque chose d'autre?

M. Turgeon : Les centres communautaires. L'exemple que je vais vous donner est Bathurst. Dans notre implantation du cinéma à Bouctouche, nous travaillons avec la société culturelle, avec qui on fait la programmation et qui nous a trouvé une petite salle. À Caraquet, on est avec le centre culturel dont on a parlé tout à l'heure. À Edmundston, on est avec la bibliothèque publique et puis à Kedgwick, on est avec la Société culturelle des Hauts Plateaux, et puis à Moncton on est avec l'université. Alors, on n'a pas ciblé comme telles les écoles secondaires. Ce n'est pas là pour l'instant, mais cela pourrait être un axe de développement intéressant, mais qui n'était pas dans notre mire actuelle.

Le sénateur Losier-Cool : C'est pour présenter des films?

M. Turgeon : Oui, présenter des films. Mais ça peut se faire avec le serveur, les gens, s'il y a des réalisateurs qui sont sur place. Cela marche de façon bidirectionnelle. Ça ne vient pas que de Montréal.

Le sénateur Losier-Cool : Est-ce qu'on présente des films français à la salle de cinéma de Bathurst sur la rue Sainte-Anne?

Mme Leblanc : On a essayé, énormément essayé. C'est pour ça qu'on est très content. On a parlé avec l'ONF et également avec le FICFA, et ce sera notre troisième année cette année. On a commencé à deux jours, on est rendu à quatre. Là, on aimerait avoir une pleine semaine puis sortir en régions. Donc on aimerait s'installer cinq jours à Bathurst et deux jours dans des écoles pour du cinéma plus axé sur la jeunesse.

Le sénateur Losier-Cool : C'est qu'il n'y a pas de demande pour les films français ici?

Mme Leblanc : On a énormément de demandes, mais la SAANB, on nous avait dit qu'on nous réservait une salle, la salle numéro cinq, la plus petite. Et l'année dernière, on nous a réservé la salle numéro cinq, mais on a eu tellement de monde qu'ils nous ont déménagés dans une plus grande. On a dit : « Voilà ». C'est ce qu'on répond à ce qu'ils nous disaient : « Non, ça ne fonctionnera pas des films en français. » On ne parle pas de traduction là, parce que des fois les films en anglais sont traduits trois mois plus tard, alors on va voir le film en anglais. Mais non, on ne sait pas ce qui se passe. Je veux dire on essaie, on essaie, et puis on a même essayé à Caraquet avec Louise Blanchard. On était prêt à ce qu'ils nous donnent leur programmation et qu'on la présente là. On a essayé à l'École Nepisiguit, et cela ne fonctionne pas en termes d'équipements. Mais là, ils pourraient probablement régler notre problème.

M. Turgeon : Juste pour une petite minute, le distributeur de film francophone en Acadie, ça n'existe pas, donc, les propriétaires de salles sont pas mal liés aux distributeurs québécois, qui eux ne voient pas de marché suffisant, alors

very few French films shown except at the university, whereas the commercial theatres may show a blockbuster and be very successful, but this is rare. So that is also a problem.

Senator Losier-Cool: It is strange because the Festival international de films français is a success; people go.

Mr. Turgeon: And after, it is over.

Ms. Leblanc: It is international. These are films that people will go and see —

Senator Losier-Cool: Very good French films.

Ms. Leblanc: Very good. We had about 80 people, which is very good for cinema where people are trying out the experience, and so we would like to do a week. I can tell you that if we had some other venue, we would be very happy because this does cost us money. We have a sponsor for all our film nights.

Mr. Turgeon: I think that film will provide enormous development potential.

Ms. Leblanc: Because I think that there is some awareness. There are even people from Bathurst going to Caraquet. Even with respect to the FICFA, when they were not here, some went to Miramichi. The demand is there. People eat up films here. Personally, I hope that we will be able to show this series because it is very interesting. I congratulate you because this is one of the more interesting ideas.

Mr. Turgeon: We will present the program we established for two periods. We have digital cinema presentations and then I also have the repertoire of everything the Acadia Studio has produced. I did not want to come here with 200 pages of documents, but if you need to know what we have been doing in terms of film production since the start, we have all that information.

The Chair: Ms. Leblanc, I have a question for you.

Mr. Turgeon: Some of you have the program for the first part and others have the second season's program.

The Chair: No problem. Clearly, the cultural sector in New Brunswick is extremely active. You have associations and groups. You Acadians are filled with a great deal of talent, creativity and passion. At least that is my impression. I am from Manitoba, and I am often jealous of all that passion and everything that is happening here.

From one end of New Brunswick to the other, you have associations, committees, and groups operating with a little bit of money here and there. Is there any structure or board or anything here in New Brunswick that would allow you to come together a little bit more and ensure that things can continue to develop,

il y a un problème là. On parle aussi qu'à Moncton, il y a très peu de diffusion de cinéma francophone à part à l'université alors que les cinémas commerciaux peuvent diffuser au Blockbuster un immense succès, mais c'est très rare. Ce qui fait que là aussi, il y a ce problème.

Le sénateur Losier-Cool : C'est assez étrange parce que lorsqu'il y a le Festival international de films français, c'est une réussite, les gens y vont.

M. Turgeon : Après c'est fini.

Mme Leblanc : C'est international. C'est des films que les gens vont voir...

Le sénateur Losier-Cool : De très bons films français.

Mme Leblanc : Très bon. On a eu en moyenne 80 personnes, ce qui est beaucoup pour du cinéma où les gens vont venir tenter l'expérience, et puis là on aimerait le faire sur une semaine. Je peux vous dire que si on avait un autre endroit, on aimerait bien ça parce que ça nous coûte quand même des sous. On a une commandite pour toutes nos soirées de cinémas.

M. Turgeon : Je pense que le cinéma va offrir une possibilité de développement énorme à ce niveau.

Mme Leblanc : Parce que je crois qu'il y a un éveil. Il y a même des gens de Bathurst qui se rendent à Caraquet. Même le FICFA, lorsqu'ils ne s'étaient pas présentés ici, il y en qui se sont déplacés à Miramichi. La demande est là. Les gens en mangent du cinéma ici. En tout cas moi, j'espère juste qu'on puisse présenter cette série-là parce que c'est très intéressant. Je vous félicite parce que c'est une des idées intéressantes.

M. Turgeon : On va présenter la programmation qu'on a mise sur pied pour deux périodes. On a des présentations pour le cinéma numérique et puis j'ai également le répertoire de toute la production du Studio Acadie. Je ne voulais pas arriver avec 200 pages de documents, mais si vous avez besoin de savoir ce qui se passe au niveau de la production cinématographique depuis le début, on a tout cela.

La présidente : Madame Leblanc, j'aurais une question pour vous.

M. Turgeon : Certains auront la programmation pour la première partie et d'autres auront celle de la deuxième saison.

La présidente : Il n'y a pas de quoi. Il n'y a aucun doute qu'il se passe beaucoup de choses ici au Nouveau-Brunswick en termes de la culture. Vous avez des associations et des regroupements. Vous avez beaucoup de talent, de créativité et de passion à l'intérieur de vous comme Acadiens. Il me semble que c'est ce qu'on ressent. Moi je suis du Manitoba, et puis souvent je suis jalouse de voir toute cette passion, tout ce qui bouge ici.

Vous avez d'un bout à l'autre du Nouveau-Brunswick des associations, des comités, des regroupements qui fonctionnent avec un petit peu d'argent ici et là. Il n'y a pas de structure où il n'y a pas de commission, il n'y a rien ici au Nouveau-Brunswick qui pourrait vous permettre de vous regrouper un peu plus et de

with support, or are you each working in your own space, municipality, village?

Ms. Leblanc: We have a provincial association. And there are 13 cultural groups.

The Chair: Is that throughout New Brunswick?

Ms. Leblanc: Throughout the province. Then, there are three school community centres, in Moncton, Fredericton, Miramichi and Saint John. We are a provincial organization. I presented a brief in January 2008 to the Honourable Hédard Albert. I did so during follow-up consultations to the Estates General on arts and culture.

The Association des municipalités francophones was recently created, and we are starting to identify a group within this association. The Provincial Board is managing various files, but it does so in cooperation with the Association of Municipalities and the Association acadienne des artistes professionnels or the AAAPNB.

The Chair: If you had to make a recommendation to support or build on the work that has already begun, what would it be? Could the committee make a specific recommendation to support all this?

Ms. Leblanc: Well, the budgetary envelopes for the cultural groups are always very small. If there was a permanent presence in the region, this would help because other cultural groups are closing their doors. We all know them. Then, they have to work without any funding. Some of them are open three days a week, others are not open during the summer, or for four months or something like that. This means that it is very difficult to collaborate with each other, but we do get together every three or four months. We are starting to get together on websites or through similar initiatives.

Sometimes someone will ask for help, "Did you get help for the Cultural Spaces project?" I have received calls asking me, "Can you give me a hand?" We have no alternative but to work together in this regard in order to try to help everyone. We are there to help others, just as we ask other regions for help too.

The Chair: And by you, you mean the federal government, the Department of Canadian Heritage?

Ms. Leblanc: Yes.

The Chair: Does the province provide some assistance in this regard as well?

Ms. Leblanc: We work on policy. Sometimes we have to go out into the field. I want to see concrete results in the places I go, because we have had a huge number of studies and forums. Now is the time to act, and it would be a good idea for the province to open up its program a little more, because it is quite restricted. All it has are programs for \$5,000.

vous assurer que ça continue à se développer et à être appuyé, ou est-ce que vous travaillez chacun dans vos espaces, votre municipalité, votre village?

Mme Leblanc : On a une association provinciale. On a 13 sociétés culturelles.

La présidente : Est-ce à travers le Nouveau-Brunswick?

Mme Leblanc : À travers la province. Ensuite il y a les trois centres scolaires communautaires, Moncton, Fredericton, Miramichi et Saint-Jean. Nous, on est un organisme provincial. J'ai un mémoire qui a été présenté en janvier 2008 à l'Honorable Hédard Albert. C'est parce qu'il y a eu les suivis des États généraux des arts et de la culture.

L'Association des municipalités francophones commence, et on a commencé à identifier un regroupement qui se fait là. Comme le Conseil provincial pilote certains dossiers, mais c'est avec l'Association des municipalités et l'Association des artistes professionnels acadiens, l'AAAPNB.

La présidente : S'il y avait une recommandation à faire pour appuyer ou encourager ce qui a commencé à se faire, ce serait de quelle nature? Est-ce que le Comité sénatorial pourrait recommander quelque chose qui viendrait appuyer tout ça?

Mme Leblanc : En tout cas, dans le cas des sociétés culturelles, c'est au niveau de l'enveloppe budgétaire qui est très minime. Nous si on avait des permanences en régions, cela aiderait parce qu'il y a d'autres sociétés culturelles qui ferment leurs portes. On les connaît tous. Ensuite, c'est par manque de fonds également qu'ils reprennent. Il y en a que c'est trois jours semaines, il y en a d'autres qui ne travailleront pas pendant l'été, pendant quatre mois, des choses comme ça. Ce qui fait que c'est très difficile d'avoir une collaboration, mais on se regroupe quand même aux trois ou quatre mois. Il commence à y avoir des sites Internet et des choses comme ça où l'on peut se regrouper.

Puis des fois un va appeler de l'aide : « T'as eu de l'aide pour le projet d'Espace culturel? » J'ai eu des appels pour me dire : « Peux-tu me donner un coup de main. » On n'a pas le choix de travailler ensemble de ce côté-là pour essayer d'aider tout le monde. Nous autres, on est là pour aider, comme on va demander de l'aide à d'autres régions également.

La présidente : Et vous c'est le fédéral, c'est Patrimoine canadien?

Mme Leblanc : Oui.

La présidente : Est-ce que la province aussi aide à ce niveau-là?

Mme Leblanc : On travaille sur des politiques. Des fois il faut aller sur le terrain. Moi où je suis rendue, je veux voir le concret parce que des études et des forums, on en a eu énormément. Il faut maintenant passer à l'action et puis au niveau de la province, ils ont intérêt à ouvrir leur programme un peu plus parce que c'est limité. Il y a des programmes à 5 000 \$, tout simplement.

There are no programs. We are trying to target the New Brunswick Arts Foundation, but that is a not-for-profit organization, and it is separate. So we are doing what we can there, but at the provincial level, the department in charge is the Department of Wellness, Culture and Sport. There again, I think sport gets a great deal of the funding.

The Chair: Mr. Turgeon, you did say that you produce francophone Acadian films, did you not?

Mr. Turgeon: I produce exclusively animated documentaries and a few French-language fiction films.

Senator Champagne: Who writes the screenplays for these films, who does the technical work? Does this create any jobs?

Mr. Turgeon: Yes.

The Chair: Right here?

Mr. Turgeon: Yes.

The Chair: How many jobs does it create?

Mr. Turgeon: It depends on the sets. For the small fiction sets we had last year for a short film, there must have been 20 or 25 people involved. There would be three to five people working on a documentary. Generally speaking, they are Acadians, but we do not have a pool of 20 directors for photography, so when the local people are involved in other projects, we have to go outside the region to find staff.

The Chair: Specialists?

Mr. Turgeon: But we always give priority to technicians and artists from the region.

The Chair: I apologize for my ignorance, but I am wondering whether this is comparable to Productions Rivard in Manitoba.

Mr. Turgeon: Yes, I am familiar with that group.

The Chair: Do you know Louis Paquin?

Mr. Turgeon: Yes, I know him very well.

The Chair: Is it comparable?

Mr. Turgeon: Yes, but I would say that Louis Paquin is rather different from what we have in Acadia. We have a larger pool of production companies than they have in the west. There are six or seven active production companies in Acadia at the moment. The majority of the producers in the Association des producteurs francophones du Canada are Acadian.

The Chair: Do the people you hire for these productions require training?

Mr. Turgeon: Yes.

The Chair: How do you go about training them?

Mr. Turgeon: We use mentors, many of whom come from outside the region. That is one of the things we do all the time. Every year, I have workshops on screenplay writing, direction, photography direction and sound editing. We also get new

Il n'y a pas de programmes. On essaie de cibler la Fondation des arts du Nouveau-Brunswick, mais ça, c'est un organisme sans but lucratif qui est séparé. Donc on est en train de s'aligner de ce côté-là, mais au niveau de la province, c'est avec le ministère du Mieux-être, de la culture et du sport. Et encore là, je pense que le sport en prend une bonne partie.

La présidente : Monsieur Turgeon, vous avez bien dit que vous produisez des films à caractère acadien francophone?

M. Turgeon : Exclusivement des documentaires d'animation et quelques rares films de fiction francophone.

Le sénateur Champagne : Lorsque vous faites la production de ces films, qui les écrit, qui s'occupe du côté technique? Est-ce que ça créé des emplois?

M. Turgeon : Oui.

La présidente : Ici même?

M. Turgeon : Oui.

La présidente : Combien?

M. Turgeon : Cela dépend des plateaux. Comme les petits plateaux de fiction qu'on a montés l'été dernier pour un court-métrage, il devait y avoir 20 ou 25 personnes qui ont travaillé là-dessus. Dans un tournage de documentaire, c'est de trois à cinq personnes. Généralement, ce sont des Acadiens, sauf qu'il n'y a pas de bassin de 20 directeurs pour les photos, alors quand que les gens qui sont déjà sur place travaillent sur d'autres choses, on doit aller chercher des ressources à l'extérieur.

La présidente : Des spécialistes?

M. Turgeon : Mais on privilégie tout le temps les techniciens et artistes de chez nous.

La présidente : Est-ce que ça se compare un peu, excusez mon ignorance là, mais nous avons au Manitoba Productions Rivard.

M. Turgeon : Ah oui, je connais bien.

La présidente : Est-ce que vous connaissez Louis Paquin?

M. Turgeon : Oui, très bien.

La présidente : Est-ce que c'est comparable?

M. Turgeon : Oui, mais disons que Louis Paquin est un peu différent qu'en Acadie, le noyau de maisons de production est plus grand que celui dans l'Ouest. Il y a six ou sept maisons de production actives actuellement en Acadie. Dans l'Association des producteurs francophones du Canada, les producteurs acadiens sont majoritaires.

La présidente : Et les gens de chez vous que vous allez chercher pour la production, est-ce qu'ils ont besoin de formation?

M. Turgeon : Oui.

La présidente : Vous les formez de quelle façon?

M. Turgeon : Avec des mentors qui souvent viennent de l'extérieur. Et puis ça fait partie de nos activités courantes. Annuellement, j'ai des ateliers de scénarisation, de réalisation, de direction-photo, de montage sonore. Quand il arrive de nouveaux

equipment. At the moment, we have some training sessions being offered by a director of photography on HD. Yes, we are very active in this area.

The Chair: Do you have people from the region who can write screenplays? Or do you have to find this talent elsewhere? Do you also provide training in this field?

Mr. Turgeon: Yes, we do provide training in this. I would just like to tell you a little anecdote. At the elementary school level and at the high school level, and not just in Acadia, people make a few mistakes in their writing. Whether we are talking about Montreal, Quebec City or Moncton, there are a few problems in the writing of screenplays. This is a general problem.

The Chair: So, basically, you are involved in training, and you stimulate people's imagination. You provide training in screenplay writing and in the technical aspects of filmmaking — and you do all that in your community?

Mr. Turgeon: We often do this through competitions. For documentaries, there is a competition called: "Tremplin à l'extérieur du Québec", which involves short documentaries. We do two or three a year, but the workshop on writing is held with six or seven people we choose on the basis of the work they submit. Then they get training in screenplay writing and we pick one to three of them, depending on our production budget.

The Chair: How many people do you work with in a year in this region? Whether we are talking about writing screenplays, production or whatever, how many people do you work with?

Mr. Turgeon: About 50.

The Chair: And in most cases they are young people?

Mr. Turgeon: Yes. I set up a two- or three-year competition here as well. It worked very well. It was to train young people. Not for their first work, but for the second. It is often said that in hockey, the second session is the hardest one. In film it can also happen that the second film may be harder than the first. So the competition was for people who were working on their second or third production.

The Chair: My final question is whether things would be the way they are if there had not been any decentralization, if you did not have Studio Acadie here? Would there be about 50 young Acadians involved in this field?

Mr. Turgeon: No, I think that decentralization is a plus. I am sure of that.

The Chair: For Acadian culture.

Mr. Turgeon: Yes. And we do a great deal of co-production. I would say that independent production is still quite new in Acadia. We are training people in production administration, for example, and we also have training programs in Montreal. We have been doing this for 10 years, and we have some idea how it works, so we can pass on our expertise to independent production companies.

équipements aussi. En ce moment, on a fait des stages donnés par un directeur photo sur le H.D., qui vient d'entrer. Oui, on est assez actif à ce niveau-là.

La présidente : Pour ce qui est de l'écriture des scénarios, avez-vous des gens chez vous qui peuvent les écrire? Devez-vous aller chercher de l'expertise ailleurs? Faites-vous une formation dans ce domaine aussi?

M. Turgeon : Oui, on fait une formation. Mais j'aimerais juste vous dire une petite anecdote. Que ce soit au primaire ou au secondaire, et pas seulement en Acadie, les gens écrivent avec des fautes rares. Que ce soit à Montréal, à Québec ou que ce soit à Moncton, on a des petits problèmes d'écriture de scénario. C'est général ça.

La présidente : Alors essentiellement, vous faites de la formation, vous suscitez l'imagination. Vous faites de la formation en l'écriture, la formation d'équipement technique, vous faites tout ce genre de choses là dans votre communauté?

M. Turgeon : C'est souvent par des concours. Comme en documentaire, on a un concours qui s'appelle : « Tremplin à l'extérieur du Québec », où l'on fait des courts-métrages documentaires. On en fait deux ou trois par année, mais le stage en écriture se donne auprès de six ou sept qu'on a choisi selon ce qu'ils nous ont envoyé; ils ont ensuite la formation en scénarisation et on en retire un à trois dépendant de ce qu'on a comme budget pour la production.

La présidente : Dans un an, vous rejoignez combien de vos personnes ici là? Que ce soit au sujet de la technique d'écriture de scénario, de production, combien de gens touchez-vous?

M. Turgeon : Une cinquantaine.

La présidente : Et c'est des jeunes dans la plupart des cas?

M. Turgeon : Oui. Même ici, j'ai mis sur pied un concours de deux ou trois ans. Cela a bien marché. C'était pour la relève. Pas pour la première oeuvre, mais pour la deuxième. On dit souvent ça au hockey, que c'est la deuxième saison qui est la plus difficile. On pense qu'en cinéma, ça peut arriver aussi que le deuxième film puisse être plus dur que le premier, ça fait qu'on l'avait fait pour les gens qui en étaient à la deuxième ou la troisième oeuvre.

La présidente : Ma dernière question, s'il n'y avait pas eu décentralisation, si vous n'aviez pas le Studio Acadie ici, est-ce que cela se passerait ainsi? Est-ce qu'il y aurait une cinquantaine de jeunes, d'Acadiens?

M. Turgeon : Non, je pense que le fait que ce soit décentralisé, c'est un plus, j'en suis convaincu.

La présidente : En termes de culture acadienne.

M. Turgeon : Oui. Et puis on fait beaucoup, beaucoup de coproduction. Je vous dirais que c'est quand même assez jeune la production indépendante en Acadie. Les gens qu'on forme en administration de production entre autres, et on a des stages aussi à Montréal. Cela fait dix ans qu'on en fait, et on a une petite idée de comment ça marche, alors on peut faire bénéficier notre savoir-faire aux maisons de production indépendantes.

Something that is very important to me personally has to do with the fact that we noticed that there is very little academic film training available in Acadia. The exception is in animation, where there is a program at the community college in Miramichi and Tracadie, in the Tracadie-Sheila area. I have tried to set up some programs to help out with typically Acadian animation in French, because the young people who finish their training in animation automatically go to Toronto, Vancouver or Los Angeles, where they are in great demand. So I am trying to break this pattern. And now, in the last three years, we have produced about 10 animated shorts. We are trying to carry on with that, but it is not always easy. It is difficult, but we are trying to do what we can.

The Chair: Do senators have any other questions? I would like to thank Ms. Leblanc and Mr. Turgeon for accepting our invitation to appear before the committee.

The committee adjourned.

BATHURST, NEW BRUNSWICK, Wednesday June 4, 2008

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 2:09 p.m. to study and report from time to time on the application of the Official Languages Act and of the regulations and directives made under it, within those institutions subject to the act.

Senator Maria Chaput (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Honourable senators, we shall welcome our witnesses in a few moments, but in the meantime, the deputy chair and myself have just reread the news release, and we were wondering if it should be sent out today. This news release pays tribute to Justice Bastarache and thanks him for his services. We would like you to review it and tell us if it is suitable.

The news release reads as follows:

The Standing Senate Committee on Official Languages pays tribute to Justice Bastarache

Bathurst, June 4, 2008 — The members of the Standing Senate Committee on Official Languages today unanimously applauded the contribution of the Honourable Justice Michel Bastarache of the Supreme Court of Canada to Canadian legal culture. “Justice Bastarache was deeply dedicated to recognizing the rights of official language minority groups, and his interpretation of the legislation and decisions respecting these groups has had and will continue to have an impact on Canadian jurisprudence. We are immensely indebted to him,” said the committee chair, Senator Maria Chaput.

It was Justice Bastarache who wrote the Supreme Court of Canada’s unanimous ruling ordering the RCMP to provide fully bilingual services in New Brunswick, finding in favour of Marie-Claire Paulin, a francophone in the

Il y a un élément qui me tient personnellement à coeur, c’est qu’on a vu qu’il y a très peu de formation académique en matière de cinéma en Acadie, sauf je dirais en animation, il y a le collège communautaire qui donne des formations à Miramichi puis au collège de Tracadie, dans le coin de Tracadie-Sheila. J’ai essayé de mettre sur pied des programmes pour donner un coup de main dans le domaine de l’animation francophone typiquement acadienne parce que les jeunes qui sortent des écoles d’animation s’en vont automatiquement soit à Toronto ou Vancouver ou Los Angeles où la demande est forte. Alors, j’essaie de briser ça. Et puis là depuis trois ans, on produit une dizaine de courts films d’animation. On essaie de poursuivre, ce qui n’est pas évident là. C’est difficile, mais on essaie.

La présidente : Est-ce qu’il y a d’autres questions sénateurs? Je vous remercie beaucoup madame Leblanc et monsieur Turgeon d’avoir accepté de comparaître devant notre comité.

La séance est levée.

BATHURST, NOUVEAU BRUNSWICK, le mercredi 4 juin 2008

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd’hui à 14 h 9 pour étudier, afin d’en faire rapport de façon ponctuelle, l’application de la Loi sur les langues officielles, ainsi que des règlements et instructions en découlant, au sein des institutions assujetties à la Loi.

Le sénateur Maria Chaput (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Honorables sénateurs, nous allons accueillir nos témoins dans quelques instants, mais en attendant, vous avez reçu un communiqué que la vice-présidente et moi-même avons relu et nous nous demandions si nous pouvions l’envoyer aujourd’hui. Ce communiqué rend hommage au juge Bastarache et le remercie pour ses services. Nous aimerions que vous y jetiez un coup d’oeil et que vous nous disiez si cela vous convient.

Voici le texte du communiqué :

Le Comité sénatorial des langues officielles rend hommage au juge Bastarache

Bathurst, le 4 juin 2008 — Les membres du Comité sénatorial des langues officielles ont unanimement salué aujourd’hui la contribution à la culture juridique canadienne de l’honorable juge Michel Bastarache de la Cour suprême du Canada. « Le juge Bastarache était passionnément attaché à la reconnaissance des droits des minorités de langue officielle et son interprétation des lois et ses décisions concernant la protection de ces minorités ont marqué et continueront de marquer la jurisprudence canadienne. Nous lui sommes immensément redevables », a déclaré la présidente du Comité, le sénateur Maria Chaput.

On se souviendra que c’est le juge Bastarache qui a rédigé un arrêt unanime de la Cour suprême décidant que la GRC devra dorénavant fournir des services entièrement bilingues au Nouveau-Brunswick donnant ainsi gain de cause à

province who was issued a speeding ticket in English. The decision was seen by the francophone and Acadian communities as a major victory whose impact would be felt across the country. The Beaulac case also deserves mention, in which Justice Bastarache moved away from the Supreme Court's traditionally restricted interpretation of language rights, calling for a broader and more liberal interpretation.

Senator Champagne:

“With Justice Bastarache’s retirement, Canadians have lost not only an eminent jurist but also a bicultural model. Since his involvement in the Société des Acadiens du Nouveau-Brunswick in the 1970s and throughout his university career and on the bench, his influence has led to significant gains for language rights in Canada. We wish him a well-deserved retirement,” added the committee’s vice-chair, Senator Champagne.

The Chair: We will now begin.

Senator Murray: There is one last paragraph, Madam Chair.

The Chair: Very well, I will conclude with the last paragraph of the news release, which reads as follows:

Justice Bastarache’s philosophy can be summed up by the following excerpt from the debate entitled *Building a just society*, in which he participated in 1998: “In a modern democracy, the concept of majority rule is not applied to language; instead, language reflects citizens’ shared values and their understanding of the requirements of a diverse society. The message of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms* is that respect and equality are the core of Canada’s system of common values. We therefore have the commitment to promote the linguistic and cultural safeguards that minority groups require.”

This afternoon, the Standing Senate Committee on Official Languages welcomes two witnesses. Allow me to begin by introducing you to members of the Standing Senate Committee on Official Languages. To my right is the deputy chair of the committee, Senator Andrée Champagne, who is from Quebec. We then have Senator Lowell Murray from the province of Ontario. To my left is Senator Losier-Cool from New Brunswick, as well as Senator Corbin who is also from New Brunswick.

Our two witnesses are Mr. Jacques Ouellet from La Grande Marée Ltd., publisher and author. According to my notes, Mr. Ouellet founded Éditions La Grande Marée Ltd. publishing house in 1993, based in Tracadie-Sheila. Since June 1, 2008, he has been serving as president of the Public Lending Right Commission, and is a member of many associations, as well as an advocate, author, publisher and employee of the Department of Health of the province of New Brunswick since 1974.

Mr. Ouellet, like many other francophones, you wear several hats, don’t you?

Marie-Claire Paulin, une francophone de la province qui avait reçu en anglais une contravention pour excès de vitesse. Ce jugement est interprété par les communautés francophones et acadienne comme une victoire majeure qui aura un impact sur l’ensemble du pays. On se doit également de mentionner l’arrêt Beaulac dans lequel le juge Bastarache a établi que les droits linguistiques doivent recevoir une interprétation large et libérale, écartant ainsi l’interprétation restrictive qui avait été donnée à ces droits dans le passé par la Cour suprême.

Le sénateur Champagne :

« Nous les Canadiennes et Canadiens perdons en la personne du juge Bastarache non seulement un éminent juriste, mais un modèle biculturel. Depuis son implication à la Société des Acadiens du Nouveau-Brunswick, dans les années 1970 et tout au long de sa carrière universitaire et à la magistrature, son influence aura profondément fait progresser la promotion des droits linguistiques au pays. Nous lui souhaitons une paisible retraite bien méritée. »

La présidente : Nous allons maintenant procéder.

Le sénateur Murray : Il y a un dernier paragraphe, madame la présidente.

La présidente : Très bien, je termine avec le dernier paragraphe du communiqué qui se lit comme suit :

Le credo du juge Bastarache pourrait se résumer en cet extrait d’un débat intitulé *Bâtir une société juste* à laquelle il participait en 1998 : « Dans une démocratie moderne, le régime linguistique n’est pas tributaire de la loi du plus grand nombre; il doit refléter les valeurs que partagent les citoyens et leur compréhension des exigences d’une société hétérogène. Le message de la *Charte canadienne des droits et libertés* c’est que les Canadiens partagent des valeurs au centre desquelles se retrouvent le respect et l’égalité. De là l’engagement à promouvoir la sécurité linguistique et culturelle qui doivent caractériser la vie des groupes minoritaires.

Nous accueillons cet après-midi au Comité sénatorial des langues officielles deux témoins. J’aimerais d’abord vous présenter les membres du Comité sénatorial des langues officielles. À ma droite, la vice-présidente du comité, sénateur Andrée Champagne, du Québec. Ensuite, le sénateur Lowell Murray, de la province de l’Ontario. À ma gauche, la sénatrice Losier-Cool, du Nouveau-Brunswick, ainsi que le sénateur Corbin, du Nouveau-Brunswick.

Nos deux témoins sont M. Jacques Ouellet, de la Grande Marée ltée, éditeur et auteur. D’après les notes qui m’ont été remises, on dit aussi qu’il est le fondateur des Éditions la Grande Marée ltée, fondée en 1993, à Tracadie-Sheila. Il est le président de la Commission du droit de prêt public depuis le 1er juin 2008, membre de plusieurs associations ainsi que représentant, auteur, éditeur et employé du ministère de la Santé du Nouveau-Brunswick depuis 1974.

Monsieur Ouellet, comme bien d’autres francophones, vous avez porté plusieurs chapeaux, n’est-ce pas?

Mr. Jacques P. Ouellet, publisher, author, La Grande Marée Ltd.: Yes, I have worn many hats, and I believe there are more to come.

The Chair: Our second witness is Mr. Bourque, Director General of Éditions Perce-Neige.

Each one of our witnesses have five to seven minutes to make a presentation. Senators will then ask questions.

Honourable Senators, you also have received a copy of Mr. Ouellet's book on the history of the men and women of Acadia, which is a very lovely souvenir. Thank you, Mr. Ouellet.

Mr. Ouellet: Madam Chair, thank you. I do not have any written statement about Éditions de La Grande Marée, because I wasn't sure of exactly what aspect to focus on. I will give you a brief history of our publishing house.

Everything began in 1993 following a market study in the northeastern region of New Brunswick to determine whether or not the creation of a regional, Acadian French-language publishing house was possible and viable. This study confirmed that such a project was feasible, but that it would require an all-out effort, 24 hours, seven days a week. We have changed since then; this year we are celebrating our 15th anniversary. Over the years, we have published more than 70 French-language Acadian titles. Some of our authors have even received literary prizes.

The publishing house of La Grande Marée publishes French-language Acadian authors as well as authors from Quebec who deal with Acadia as a subject matter or whose story takes place in Acadia. For example, in 2005, we published a trilogy written by Ms. Lili Maxime, who comes from Sherbrooke. Her piece was on Acadians, or Cajuns, of Louisiana. She won the France-Acadie prize for her first volume. The reason she won that prize is because she was published by an Acadian publishing house. Her nomination was made possible for that very reason, because as a Quebecker, she would not have been eligible. Sylvain Rivière is an author from the Gaspé whose case is similar. He has also been published by Éditions d'Acadie. We submitted his nomination, and he won the France-Acadie prize. I do not recall in which year he won it; I believe it was in 1995.

Our operations are funded mainly through book sales. We are members of the French-Canadian publishers' network and we are distributed in Quebec by Prologue. La Grande Marée is responsible for distribution in New Brunswick. We receive subsidies from the New Brunswick Arts Branch, the Canada Council for the Arts, and for the first time this year, we submitted an application to the Book Publishing Industry Development Program, which is another program offered by the Department of Canadian Heritage. That is where we are at.

Mr. Paul Bourque, Director General, Éditions Perce-Neige: Madam Chair, good afternoon, my name is Paul Bourque, and I have been the director of Éditions Perce-Neige for the last 15 years. In 1980, les Éditions Perce-Neige was founded because the Association des écrivains acadiens wanted to give young

Jacques P. Ouellet, éditeur, auteur, La Grande Marée ltée : Oui, j'ai porté plusieurs chapeaux et je pense que ce n'est pas terminé.

La présidente : Et notre deuxième témoin représente les Éditions Perce-Neige, M. Bourque, directeur général.

Les témoins ont chacun de cinq à sept minutes pour nous faire une présentation et par la suite, les sénateurs vous poseront des questions.

Vous avez aussi, honorables sénateurs, le livre que M. Ouellet a bien voulu nous apporter sur l'histoire des Acadiens et Acadiennes, qui est un très beau souvenir. Merci, monsieur Ouellet.

M. Ouellet : Madame la présidente, je vous remercie. Je n'ai rien d'écrit comme tel au sujet des Éditions de la Grande Marée, car je n'étais pas certain sur quoi m'orienter alors, je vais faire un bref historique de la maison d'édition.

Tout a commencé en 1993 suite à une étude de marché dans la région du nord-est du Nouveau-Brunswick, pour voir si l'implantation d'une maison d'édition francophone acadienne régionale était possible et viable. Cette étude a confirmé que c'était faisable, mais qu'il fallait s'en occuper à 100 p. 100, vingt-quatre heures par jour et sept jours par semaine. On a évolué depuis ce temps-là, il y a 15 ans cette année. Au cours de ces années, on a publié au-delà de 70 titres francophones acadiens. Certains de nos auteurs ont même reçu quelques prix littéraires.

Notre maison d'édition la Grande Marée a pour but surtout de faire la publication d'auteurs acadiens francophones, mais on a publié aussi des auteurs du Québec, dont la thématique était l'Acadie ou tout ce qui gravite autour de l'Acadie. Par exemple, en 2005 on a publié une trilogie de Mme Lili Maxime, de la région de Sherbrooke, qui portait sur les Acadiens ou les Cajuns de la Louisiane. Elle a gagné le prix France-Acadie avec le premier tome. La raison pour laquelle elle a gagné ce prix-là, c'est parce qu'elle était publiée par une maison d'édition acadienne. Sa nomination a été possible pour cette raison, car en étant Québécoise, elle n'était pas admissible. Sylvain Rivière, un auteur de la Gaspésie, est un cas semblable qui a été publié aussi aux Éditions d'Acadie. On a soumis sa nomination et il a gagné le prix France-Acadie. Je ne me souviens pas en quelle année, je pense que c'était en 1995.

On finance nos opérations surtout par la vente des livres. On fait partie du regroupement d'éditeurs canadiens-français, et on est distribué au Québec par Prologue. La distribution au Nouveau-Brunswick se fait par la Grande Marée. On reçoit des subventions de la Direction des arts du Nouveau-Brunswick, du Conseil des arts du Canada, et pour la première fois cette année, on a fait une demande au Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ), qui est un autre programme du ministère du Patrimoine canadien. Voilà on l'on est rendu.

Paul Bourque, directeur général, Éditions Perce-Neige : Madame la présidente, bonjour. Mon nom est Paul Bourque, je suis directeur des Éditions Perce-Neige depuis maintenant 15 ans. Les Éditions Perce-Neige sont nées d'une volonté de la part de l'Association des écrivains acadiens en 1980 parce que les Éditions

authors presenting new manuscripts a chance, something Éditions d'Acadie was not doing. Authors rallied together to publish a first book called *Graines de Fée*, written by Dyane Léger, which won the France-Acadie prize that year. The authors were encouraged, and things continued. Other authors such as Gérard Leblanc and Daniel Dugas and many other Acadian authors were able to publish for the first time. To date, we have published more than 135 titles, in addition to more than a dozen co-publications with Quebec, France, Luxembourg and Belgium. Our authors have been nominated three times for the Governor General's Award in the last five years, twice in this past year. We won a prize for Serge Patrice Thibodeau's novel, *Seul on est*.

I could not talk about Éditions Perce-Neige without talking about Gérard Leblanc, who was an ardent advocate of Acadian literature and poetry for many years. He was my partner. Recently, following the death of Gérard, Serge Patrice has replaced him as the head of the literary branch.

This past year, 2007, was a record year for us. Our sales amounted to \$34,000, which is a first step for us, and due in large measure to New Brunswick's book policy, first suggested by Marguerite Maillet, and then implemented by Mr. Bernard Lord, former premier of New Brunswick. This allowed us to make direct sales to school libraries and regional libraries, which is excellent, and something we had always hoped for.

With respect to literary prizes, we have won prestigious awards, and we are a regular recipient of the Prix Antonine Maillet-Acadie-Vie, here in Acadia. We have also been nominated for the Emile Nelligan Prize, which is a Quebec prize for young poets. We have never won, unfortunately but we will not give up.

Pardon me for jumping back and forth on the details, but we have always given a special place to young authors as well. That is our primary mandate. Our literary director works to further literary development by working closely with young authors. Our objective and our mandate is to provide quality literature. We constantly strive to improve publication, and I believe that we have an excellent reputation with regard to literary quality. I am also a graphic artist; I work on book covers, as well as everything to do with administration. There are two of us working at Perce-Neige, myself and Serge Patrice Thibodeau. We deploy tremendous efforts to promote Acadian literature throughout the world, throughout the francophonie, mainly in France and Belgium.

We are now being distributed in the French-speaking countries of Europe, through our collaboration with Distribution du Nouveau Monde, which is a Quebec company with offices located throughout French-speaking Europe. This is pursuant to an agreement we signed two or three years ago, which has begun producing good results.

d'Acadie à l'époque ne prenaient pas beaucoup de chance avec des jeunes auteurs et des nouveaux manuscrits, donc les auteurs se sont regroupés pour publier un premier livre d'auteur qui était *Graines de Fée*, de Dyane Léger, qui a remporté le prix France-Acadie cette année-là. Cela les a encouragés, ils ont continué. Ont suivi les premières oeuvres de Gérard Leblanc, de Daniel Dugas, de plusieurs auteurs acadiens que l'on connaît maintenant. Jusqu'à présent, on a publié plus de 135 titres, en plus d'une quinzaine de coéditions avec le Québec, la France, le Luxembourg et la Belgique. Nous avons eu trois nominations pour le prix du gouverneur général dans les cinq dernières années, dont deux l'année passée. On a eu un prix pour Serge Patrice Thibodeau pour *Seul on est*.

Je ne pourrais pas parler des Éditions Perce-Neige sans mentionner M. Gérard Leblanc, qui a été un fervent défenseur de la littérature acadienne et de la poésie acadienne pendant plusieurs années. C'était mon partenaire. Récemment, suite au décès de Gérard, M. Serge Patrice est venu le remplacer à la direction littéraire.

On a eu une année record l'année passée, en 2007. On a fait des chiffres de ventes de 34 000 \$, ce qui est un premier pas pour nous, et c'était beaucoup grâce à la politique du livre du Nouveau-Brunswick qui a été entamée avec une suggestion de Marguerite Maillet, et depuis que M. Bernard Lord, ancien Premier ministre du Nouveau-Brunswick, a enclenché le processus. Cela nous a permis des ventes directes à des bibliothèques scolaires et régionales, ce qui est excellent, et on a toujours souhaité.

En ce qui concerne les prix littéraires, on remporte des prix prestigieux, et régulièrement le Prix Antonine Maillet-Acadie-Vie ici, en Acadie. On a remporté aussi des nominations pour le prix Émile Nelligan, qui est le prix de la jeune poésie au Québec. On n'a jamais gagné par exemple, malheureusement, mais on ne lâche pas.

Excusez-moi, je vacille un peu entre les détails là, mais on a toujours privilégié les jeunes auteurs aussi. C'est notre mandat premier. Il y a un travail de développement littéraire qui se fait avec notre directeur littéraire auprès des jeunes auteurs parce que nous, avant tout, notre mandat et notre créneau, c'est la qualité littéraire. On essaie de toujours s'améliorer au niveau de la production des livres, et je crois qu'on a une excellente réputation au niveau de la qualité littéraire. Je suis aussi graphiste et je fais le graphisme des livres, et tout ce qui a trait à l'administration de la boîte. On est deux personnes qui travaillent à Perce-Neige, il y a moi et Serge Patrice Thibodeau. Nous faisons énormément de promotions de la littérature acadienne à travers le monde, à travers la francophonie, c'est-à-dire en France et en Belgique.

On a maintenant une distribution en Europe francophone avec Distribution du Nouveau Monde, qui est une boîte québécoise qui a des installations un peu partout en Europe francophone. C'est une entente qu'on a signée il y a deux ou trois ans, et qui commence à porter fruit.

One of our Acadian authors is from the Acadian peninsula, from the town of Petit-Rocher, and is now residing in Paris. He is a young, brilliant author named Jean-Philippe Raïche. His first novel, *Une lettre au bout du monde*, was nominated for three major awards, the Antonine Maillet-Acadie-Vie award, the Émile Nelligan prize, as well as that year's Governor General's Award.

For us, Perce-Neige is a symbol of excellence. We encourage young people and show them that they can be published here in Acadia, and that they do not need to move to large urban centres. We work on that relentlessly, and we are seeing concrete results. All this to say that Perce-Neige is doing very well, in fact things have never been better, and we intend to continue working hard to carry through our vision of contemporary, quality Acadian literature and supporting talented young authors.

The Chair: Are you a profit-making or non-profit organization?

Mr. Bourque: We are a non-profit organization.

The Chair: Non-profit. And you, Mr. Ouellet?

Mr. Ouellet: A for-profit organization.

The Chair: Are there any promotion or information links between the two publishing houses, is there a bridge between the two of you? Do you work together? Because the two of you are located here in New Brunswick.

Mr. Ouellet: No, no links as such. We are Acadian publishers; we are part of the same network as other Canadian publishers. There are certain types of literature that we publish, such as novels. Perce-Neige specializes mainly in poetry. La Grande Marée publishing house deals with several literary genres, but we publish mainly novels, short stories and essays.

Mr. Bourque: But we do have some links, I believe. We are the ones who made sure that Grande Marée was part of the French-Canadian publishing network. I do not know if you remember, Jacques? We also see each other regularly at all of the book fairs. We are involved in the same book fairs. We are always aware of what is going on, and are in regular contact. Our authors know each other. I would say, rather, that there is quite a bit of connivance between the two.

Senator Corbin: I was wondering if you publish books at author's expense as well.

Mr. Ouellet: No, because firstly, if we were to publish author-funded books, we would not be recognized by the Canada Council for the Arts, and we would not be eligible for the Book Publishing Industry Development Program and the New Brunswick Arts Branch program, which subsidizes us once a year.

Senator Corbin: Do you know if authors can be published at their own expense in New Brunswick?

Mr. Bourque: This is mostly done in Quebec. Books are produced in Quebec, and exported here, as though they were Acadian. Les Éditions de la francophonie is the publishing house.

On a un auteur acadien de la Péninsule acadienne, de Petit-Rocher, qui reste à Paris maintenant. C'est un jeune auteur brillant et son nom est Jean-Philippe Raïche. Son premier livre, *Une lettre au bout du monde*, a remporté trois nominations majeures, donc pour le prix Antonine Maillet-Acadie-Vie, le prix Émile Nelligan et pour le prix du gouverneur-général cette année-là.

Pour nous Perce-Neige, c'est le symbole par excellence de ce qu'on représente. On est là pour encourager les jeunes et leur montrer qu'ils sont capables de produire ici en Acadie, sans avoir besoin d'aller dans les grands centres. On s'acharne là-dessus, et finalement cela donne des résultats très concrets. Tout cela pour dire que Perce-Neige est en très bonne santé, le plus en santé qu'il n'a jamais été, et on a l'intention de continuer à travailler très fort pour poursuivre cette vision-là que la littérature acadienne contemporaine de jeunes auteurs est de qualité.

La présidente : Êtes-vous un organisme à but lucratif ou non lucratif?

M. Bourque : On est un organisme sans but lucratif.

La présidente : Sans but lucratif. Et vous monsieur Ouellet?

M. Ouellet : Lucratif.

La présidente : Est-ce qu'il y a un lien de promotion, d'information, entre les deux maisons d'édition? Est-ce qu'il y a un lien entre les deux? Est-ce que vous travaillez ensemble? Parce que vous êtes tous les deux ici au Nouveau-Brunswick.

M. Ouellet : Non, on n'a pas de liens comme tels. On est des éditeurs acadiens, on fait partie du même regroupement des éditeurs canadiens. Et puis il y a certains genres littéraires qu'on va publier, tels les romans. Perce-Neige est surtout spécialisé en poésie. À la Grande Marée, on va toucher un peu différents genres littéraires, mais c'est surtout le roman, le conte et les essais.

M. Bourque : On a quand même des liens, moi je trouve. Je veux dire, c'est nous qui avons signé pour que la Grande Marée rentre dans le regroupement des éditeurs canadiens-français. Je ne sais pas si tu te souviens Jacques? Et aussi, on se voit régulièrement, à tous les Salons du livre. On participe aux mêmes Salons du livre. On est toujours au courant, on a des contacts réguliers. Les auteurs se connaissent. Je dirais qu'il y a plutôt beaucoup de connivence.

Le sénateur Corbin : Je voudrais demander si vous faites de la production à compte d'auteur aussi?

M. Ouellet : Non, parce que, premièrement, si on faisait de la production à compte d'auteur, on ne serait pas reconnu par le Conseil des arts du Canada et on ne serait pas éligible pour le PADIÉ, et la Direction des arts du Nouveau-Brunswick, ils nous subventionnent une fois par année.

Le sénateur Corbin : Êtes-vous au courant s'il se fait de la production à compte d'auteur au Nouveau-Brunswick?

M. Bourque : Oui, plutôt au Québec. C'est fait au Québec et exporté ici comme si c'était Acadien. C'est les Éditions de la francophonie.

Senator Corbin: Many people, at the end of their careers, decide to write their autobiographies. You won't publish that sort of thing?

Mr. Ouellet: No, not at all.

Mr. Bourque: No, but I am glad that it exists.

Senator Corbin: They are the archives of the human experience.

Mr. Bourque: Yes. And there is a real need for that. I, for one, am in favour of that.

Senator Corbin: My question is addressed to both of you. As regards production, what is your biggest challenge, exactly? There are the inherent costs of publishing, there is all the preparatory work that goes into developing the text, editing, language, et cetera. There are graphics. What is your greatest challenge?

Mr. Ouellet: I think one of the challenges for all francophone publishers in New Brunswick are production costs, more specifically the cost of printing and distribution. If our market was limited strictly to the region of New Brunswick, from the distribution point of view, there would be no problem because we could take care of the distribution ourselves. But once we go beyond our borders, into Quebec for example, that is where we are confronted with all of the Quebec publishers. There are several independent Quebec distribution houses that compete with one another, and as two members of the French-Canadian network of publishers, we are being introduced to the Quebec market, and elsewhere. I believe that Prologue distributes outside of Quebec, and even in Europe.

Senator Corbin: So, there is contact, ultimately.

Mr. Bourque: They mainly distribute in Quebec. And a little to the French-language market in Ontario, but it is negligible.

Mr. Bourque: Quebec is the major market, and this is logical because that is where the majority of French-speakers are. It is a large French-speaking market, there is no denying it.

Senator Corbin: What are your greatest challenges?

Mr. Bourque: For me, I would say that the greatest challenge lies in promotion costs. To have an author tour is extremely expensive. What helps us are book fairs. At least here in New Brunswick, through the Edmundston Book Fair, specifically, we are able to invite many of our authors, so that helps cut back on the expensive promotional costs. Since there is not a lot of distribution infrastructure in New Brunswick, the book fairs are essential, and without them we would not be able to reach out to our readers. Therefore, for me, it is a given that book production, printing costs, et cetera, represent major challenges. But I want to go further, I would like to promote our authors more, to the fullest extent possible. Because a little effort can go a very long way. For example, Jean-Philippe Raïche's book was published last summer, his second, and it has already won two major awards in Europe, including the Louise Labbé prize and another prize. He has won two prizes. We have been selling poetry in Paris for the last 15 years, at the poetry book fair. We attend regularly,

Le sénateur Corbin : Il y a beaucoup de gens, qui à la fin d'une carrière, décident d'écrire leur autobiographie. Vous ne touchez pas à ce genre de choses là?

M. Ouellet : Non, du tout.

M. Bourque : Non, mais je suis content que ça existe.

Le sénateur Corbin : C'est un dépôt d'expérience humaine.

M. Bourque : Oui. Il y a un besoin réel aussi pour ça. Donc moi, je suis pour ça.

Le sénateur Corbin : Maintenant votre plus grand défi tous les deux au niveau de la production, c'est quoi au juste? Il y a des coûts inhérents à l'édition, il y a tout le travail préparatoire du texte, la mise au point, la langue, et cetera. Il y a le graphisme. C'est quoi votre plus grand défi?

M. Ouellet : Je pense qu'un des défis que tous les éditeurs francophones du Nouveau-Brunswick ont c'est les coûts de production, plus spécifiquement l'impression et les coûts de distribution. Si notre marché était limité à la région du Nouveau-Brunswick, au point de vue de distribution, il n'y aurait presque pas de problème parce que tu peux faire ta propre distribution comme maison d'édition. Mais lorsqu'on dépasse les bornes de la province, au Québec par exemple, mais là on s'embarque dans un autre marché parce qu'il faut affronter tous les autres éditeurs québécois. Il y a plusieurs maisons de distribution indépendantes au Québec qui se font concurrence, alors en étant tous les deux membres du Regroupement des éditeurs canadiens-français, cela nous permet de nous introduire dans le marché québécois et ailleurs. Parce que je pense que Prologue distribue à l'extérieur du Québec, même en Europe, je crois.

Le sénateur Corbin : Il y a un contact qui se fait finalement.

M. Bourque : Ils sont surtout distributeurs au Québec. Et un peu en Ontario français, mais même pas.

M. Bourque : En quelque part, c'est vraiment ciblé pour le Québec et c'est logique parce que c'est là qu'est la majorité. C'est un grand marché francophone, n'est-ce pas?

Le sénateur Corbin : Quels sont vos plus grands défis?

M. Bourque : Pour moi, je dirais que le plus grand défi, c'est les dépenses de promotion. De faire tourner un auteur, c'est extrêmement dispendieux. Ce qui peut nous aider, ce sont les Salons du livre. Au moins ici au Nouveau-Brunswick, et spécifiquement le Salon du livre d'Edmundston, a tendance à inviter une bonne partie de nos auteurs, donc cela coupe énormément de dépenses de promotions. Pour nous les Salons du livre, étant donné qu'il n'y a pas beaucoup d'infrastructure de distribution du livre au Nouveau-Brunswick, sont essentiels, parce que sans eux on ne pourrait pas rejoindre nos lecteurs. Donc pour moi, c'est comme un fait accompli, la production du livre et les frais d'impression et tout ça, mais je veux aller plus loin. Je veux promouvoir davantage nos auteurs, le plus possible. Parce qu'un petit effort dans ce sens-là fait beaucoup de résultats normalement. Par exemple, le livre de Jean-Philippe Raïche qu'on a publié l'été dernier, son deuxième recueil, il a déjà remporté deux prix majeurs en Europe, dont le prix Louise Labbé et un

each year. We spend about a week in Paris, and it is very intense. We man a kiosk for four days, 12 hours per day, in the blazing sun, selling books to people, and this is producing more and more results. Last sales, our sales doubled compared to the year before, so I believe that promotion is extremely important. Approximately 60 per cent of my budget goes to promotion.

Mr. Ouellet: The same applies to us, even though for now, I am not making huge expenditures to promote authors for the simple reason that I want to take care of the promotional aspect by accompanying the authors. We do not necessarily have the budgets to do so, and as long as I remain an employee of the government of New Brunswick, I cannot afford to make such expenses.

Senator Corbin: Are the subsidies you receive, either from the Canada Council for the Arts, or the province of New Brunswick, specifically targeted? Are they to be used at a specific point in the publication process, or can you use the subsidies when and where you want?

Mr. Ouellet: This is a yearly subsidy, but it must be applied for. There is a deadline that we have to meet, but once we receive the subsidy, we can apply it at any step of the publication process. We can spend the subsidy on promotion, printing or on any other aspect of book publication. I cannot talk about the other subsidies, such as the Canada Council for the Arts subsidy; Paul will speak briefly about it. There are two components; there is a subsidy for new publishers and a general subsidy. The general subsidy is also annual, and must be applied for. It is reviewed by a committee of peers who make a recommendation to the Canada Council. The same process also applies for subsidies given through the Book Publishing Industry Development Program. The application process for the Book Publishing Industry Development Program is very demanding and costly for small publishing houses. We are asked to produce accounting reviews which can cost up to \$5,000. We could publish two or three books with \$5,000; therefore, it is a sacrifice that must be made. I made the sacrifice this year. I do not know what will come of it. We will only be receiving an answer by the end of November, and we can be into the next year before the funds come in.

Mr. Bourque: Perce-Neige has been receiving a general subsidy from the Council for the Arts since 1994. Last year we received \$46,000 I believe. This subsidy is earmarked specifically for the production of books per se, namely the cost of editing, printing, graphics and all of that, so that gets us to this point and that is when the Council of the Arts stops. The Council has a separate program to promote the book, and that includes the authors' tours. Last year we received \$3,500, I believe. There is also an advertising program in the written media, which is another purpose of the general subsidy. We are given a percentage of the

autre prix. En tout cas, il y en a deux. Cela fait une quinzaine d'années qu'on vend au marché de la poésie à Paris, c'est un événement ponctuel, tous les ans. On va là pour à peu près une semaine, c'est très intense. On occupe un kiosque pendant quatre jours, 12 heures par jour, au gros soleil, à vendre des livres aux gens, et cela donne de plus en plus de résultats. Nos ventes ont doublé l'année passée par rapport à l'année d'avant, donc la promotion je pense que c'est hyper important. À peu près 60 p. 100 de mon budget va à la promotion.

M. Ouellet : C'est un peu la même chose pour nous, quoique pour l'instant, je ne fais pas tellement de dépenses du côté de la promotion des auteurs, pour la simple raison que je voudrais faire la promotion, mais en accompagnant les auteurs. On n'a pas nécessairement les budgets pour le faire et tant et aussi longtemps que je vais être employé par le gouvernement du Nouveau-Brunswick, je ne pourrai pas me permettre ces dépenses-là.

Le sénateur Corbin : La subvention que vous recevez, soit du Conseil des arts soit de la province du Nouveau-Brunswick, est-elle étiquetée? Est-ce qu'elle doit servir à une étape spécifique de la production ou que vous l'appliquez là où vous voulez?

M. Ouellet : C'est une subvention qu'on reçoit annuellement, mais il faut en faire la demande. On a une date de tombée à rencontrer, et quand on la reçoit, on l'applique où on veut dans la production de l'édition comme telle. On peut l'appliquer soit sur la promotion, sur l'impression, tout ce qui constitue la production du livre. Les autres subventions, je ne peux pas parler de la subvention du Conseil des arts du Canada, mais Paul peut en parler un petit peu plus. Il y a deux volets, il y a la subvention aux nouveaux éditeurs et la subvention globale. Cela aussi, c'est annuel, mais il faut qu'on fasse la demande. Elle sera dirigée à un comité de pairs qui vont faire l'évaluation et faire la recommandation au Conseil des arts. Après cela, on une subvention du PADIÉ, et c'est encore le même processus. Surtout celle du PADIÉ, qui est une subvention dont l'application est très exigeante et dispendieuse pour des petites maisons d'édition. On nous demande des révisions comptables et ce sont des coûts qui effleurent le 5 000 \$. Pour 5 000 \$, tu peux sortir deux ou trois livres, mais c'est un sacrifice qu'il faut faire. Je l'ai fait cette année. Je ne sais pas qu'est-ce qu'il va en advenir, mais avant qu'on obtienne la réponse, c'est tard à la fin novembre, puis avant que les argents entrent, cela peut aller à l'année d'ensuite.

M. Bourque : Perce-Neige bénéficie d'une subvention globale du Conseil des arts depuis 1994. L'année dernière, on a reçu, je pense, 46 000 \$. C'est spécifiquement pour tout ce qui a trait à la production du livre comme tel, c'est-à-dire des frais de révision, l'impression, le graphisme et tout ça, donc pour qu'on arrive à ceci, c'est là que le Conseil des arts arrête. Ils ont un programme séparé pour la promotion du livre, donc pour la tournée des auteurs. On a reçu 3 500 \$, je pense, l'année passée. Il y a aussi un programme de publicité dans les médias écrits, qui est une autre fonction de la subvention globale. C'est un pourcentage de la

general subsidy, and we are reimbursed for two-thirds of the money we spend on purchasing advertising in the media. So that is more or less how the system works.

Senator Corbin: One final question. I have here what looks to be a very high-quality publication, *L'Histoire des Acadiens et des Acadiennes du Nouveau-Brunswick*, which is published by La Grande Marée and printed in Quebec. Does that mean that New Brunswick does not have the capacity to print a publication of this quality?

Mr. Bourque: No. During my first 10 years in Perce-Neige, I always requested tenders here in the province, and it was always twice the price. That would mean that I would be producing fewer books per year, and that was unacceptable. The book which we have given you as a gift is to welcome you to New Brunswick; this was a project that the Ministry of Education charged us with last year or in 2006, because our schools never had any book on the history of New Brunswick's Acadians. This ministerial project, which was spearheaded by Ms. Rosemonde Chiasson, was distributed to all the third, fourth and fifth grades in francophone schools throughout the province. But we must not stop there. Finally, when I was a young student, we did not see any history books written in French. They were translations of books written by English or American historians.

Senator Champagne: Mr. Ouellet, earlier you said that one of the ways to enable you to publish other books was to get money through sales. You received some aid from New Brunswick, the Council for the Arts and the Department of Canadian Heritage, and that must apply to you as well, Mr. Bourque.

This morning, you said that a huge problem in this region of the country was the lack of local newspapers. There is the *Acadie Nouvelle*. So I was wondering how you would manage to advertise, if you wanted to sell your books in Acadie, to get yourself known to the people living here? Do they purchase the books that you publish here, for them, in Acadie?

Mr. Ouellet: Most of our sales occur at the book fairs held in New Brunswick. We have three francophone book fairs in the province. We have one held in early October in the Acadian Peninsula. In mid-October, there is one in Dieppe and in early April there is one in Edmundston. Most of our sales take place there.

As for the newspapers, it is true that there is only one francophone daily newspaper in the province. There are some small francophone weekly papers here and there, in various communities. As far as La Grande Marée is concerned, we do not bother purchasing advertising in these newspapers for the simple reason that it is very costly for the little money that the ads bring in. We tried to promote books in Quebec's big newspapers, such as *Le Soleil* and *Le Devoir*, but the cost is beyond our means and it hardly resulted in anything.

subvention globale qui nous est allouée, et on est remboursé les deux tiers du montant pour l'achat des publicités dans les médias. Donc, c'est à peu près comme ça que ça marche.

Le sénateur Corbin : Une dernière question. Je vois que ce qui m'apparaît être une publication de très grande qualité, *L'Histoire des Acadiens et des Acadiennes du Nouveau-Brunswick*, publiée par la Grande Marée, est imprimée au Québec. Cela veut dire qu'il n'y a pas de capacité d'impression pour une oeuvre de cette qualité au Nouveau-Brunswick?

M. Bourque : Non. Moi, pendant les dix premières années à Perce-Neige, j'ai toujours fait des soumissions ici dans la province, et c'était le double du prix. Donc cela voulait dire que je faisais moins de livres dans l'année, donc ce n'était pas acceptable. Le livre qu'on vous a remis en cadeau c'est pour vous souhaiter la bienvenue au Nouveau-Brunswick; c'est un projet, qui nous a été demandé l'an passé ou en 2006, par le ministère de l'Éducation, parce que dans les écoles, il y a jamais eu de livre sur l'histoire des Acadiens du Nouveau-Brunswick. Ce projet du ministère, chapeauté par Mme Rosemonde Chiasson, a été distribué dans toutes les troisièmes, quatrièmes et cinquièmes années des écoles francophones de la province. Il ne faut pas que ça s'arrête là. Finalement, les livres d'histoire en français, quand j'étais jeune étudiant, on n'en voyait pas. C'était des traductions des historiens anglais ou américains.

Le sénateur Champagne : Monsieur Ouellet, vous disiez tout à l'heure qu'une des façons pour vous d'avoir des fonds pour en publier d'autres, c'était la vente. Vous aviez un peu d'aide du Nouveau-Brunswick, du Conseil des arts et du ministère du Patrimoine canadien, et ce doit être la même chose pour vous M. Bourque.

Ce matin, on nous disait qu'il y avait un problème énorme dans ce coin de pays qui était le manque de journaux locaux. Enfin, il y a l'*Acadie Nouvelle*. Alors, je me demandais, si vous voulez vendre vos livres en Acadie, comment vous vous y prenez au niveau publicitaire, pour réussir à vous faire connaître par les gens d'ici? Est-ce qu'ils en achètent les livres que vous publiez ici pour eux en Acadie?

M. Ouellet : La majorité des ventes se font dans les Salons du livre au Nouveau-Brunswick. On a trois Salons du livre francophone dans la province. Il y a la Péninsule acadienne, au début d'octobre. À la mi-octobre, il y a Dieppe, et puis au début avril, il y a Edmundston. La plus grande partie des ventes se fait là.

Quant aux journaux, c'est vrai qu'il n'y a qu'un seul quotidien francophone dans la province. Il y a de petits hebdomadaires francophones ici et là, dans différentes communautés. En tout cas, pour la Grande Marée, on ne s'aventure pas à acheter de la publicité dans ces journaux-là pour la simple raison que c'est très dispendieux pour le peu que cela rapporte. On a tenté de faire la promotion dans les grands journaux du Québec, comme *Le Soleil*, *Le Devoir*, mais ce n'est pas achetable, et cela ne donne pratiquement rien.

Senator Champagne: I asked this question while saying to myself that it is all well and good to produce books, but people still have to buy them so that you can get money to publish others later on.

Mr. Ouellet: Yes.

Senator Champagne: Thank you for your answer. I would like to wish you good luck for the book fairs, and I hope that you, along with your authors, will have good success. I will get back to this issue later.

Mr. Bourque: I would just like to make an additional comment. Most of our sales take place in New Brunswick. We sell most of our books here in the province.

Senator Champagne: But how do people find out when a book is coming out?

Mr. Bourque: We have a press agent who issues releases. We hold book launches, we have book fairs, we are very visible in our community. So we are relatively well known and when our books come out, with a little bit of promotion, they are picked up. We have a good rapport with the local bookstores, who in turn promote our books to their clients as well, and that is where most of our clients come from. To add to what Paul said, this is a system that can work if it is encouraged.

Mr. Ouellet: Yes, we must not forget our Acadian bookstores. There are five of them, I believe. Edmundston has one, as does the Acadian Peninsula. There are three, four, five, six, in all, which indirectly promote our titles.

Mr. Bourque: It is ironic but there is a very strong tie between the local bookseller and the book fair. Often the booksellers are involved in the book fair, and they have been the ones who have been behind this concept. I know that this is true for the Acadian Peninsula. Isabelle Bonin and Julien Cormier have had a lot to do with the fact that this book fair is still occurring.

Senator Losier-Cool: First of all, Mr. Bourque, I am pleased to learn of the success of one of my former pupils, Jean-Philippe Raïche. I taught him in tenth grade and he was already a poet when he was a teen in high school. I knew that he was in France, but I was unaware of the success he had. Thank you for the book.

I have a question that follows up on what Senator Champagne said. If I wanted to purchase a book, either from Grande Marée or Perce-Neige, in Ottawa, where could I find some of your books?

Mr. Ouellet: At the Librairie Soleil, and you could also consult the website.

Senator Losier-Cool: I know that this is often done at the book fair in Shippagan.

Mr. Bourque: Yes.

Senator Losier-Cool: Some witnesses in our meetings here have talked about a policy on culture, a general policy on culture. Mr. Bourque, you said that, as a result of pressure exerted by Marguerite Maillet, there is now a policy on books in New

Le sénateur Champagne : Je posais la question en me disant c'est bien beau de faire des livres, mais encore faut-il que les gens l'achètent pour que vous recueilliez des fonds pour en publier d'autres par la suite.

M. Ouellet : Oui.

Le sénateur Champagne : Merci de votre réponse. Pour ma part, je vais vous souhaiter bonne chance lors des Salons du livre, en espérant qu'avec vos auteurs, vous arriverez à faire le maximum. Je reviendrai plus tard.

M. Bourque : Je voudrais juste faire une petite parenthèse. La majorité de nos ventes se font au Nouveau-Brunswick. La majorité de notre chiffre de ventes, c'est ici dans la province.

Le sénateur Champagne : Mais comment les gens apprennent-ils la sortie du livre?

M. Bourque : On a une agente de presse qui fait des communiqués. On fait des lancements, on fait des Salons du livre, on est très présent dans notre communauté. On est connu un peu quoi, et nos livres quand ils sortent, avec un petit peu de promotion, ils se les arrachent. On a un bon contact avec les libraires locaux, ce qui fait qu'eux font la promotion de nos livres auprès de leurs clients aussi, et c'est là que vient majorité des clients. Pour ajouter à ce que Paul dit, c'est un système qui peut marcher si c'est encouragé.

M. Ouellet : Oui, il ne faut pas oublier nos libraires acadiens. On en a cinq en tout, je crois. Il y a Edmundston qui en a un et la Péninsule acadienne. Il y en a trois, quatre, cinq, six, en tout, qui eux indirectement font la promotion de nos titres.

M. Bourque : L'ironie, c'est qu'il y a un lien très fort avec le libraire local et le Salon du livre. C'est souvent des gens qui sont impliqués dans le Salon du livre, et nécessairement aussi qui ont été des « impulseurs », des générateurs de ce concept-là. Je sais que c'est vrai pour la Péninsule acadienne. Isabelle Bonin et Julien Cormier, ont beaucoup à faire avec le fait que cela existe toujours.

Le sénateur Losier-Cool : D'abord, Monsieur Bourque, je suis heureuse d'apprendre le succès d'un de mes anciens élèves, Jean-Philippe Raïche. Je lui ai enseigné en dixième année et déjà adolescent au « high school », il était poète. Je savais qu'il était en France, mais je ne connaissais pas le succès qu'il avait. Je vous remercie pour le livre.

Une question pour faire suite à ce que le sénateur Champagne a dit. Si je veux acheter un livre, soit de la Grande Marée, soit de Perce-Neige, à Ottawa, où pourrait-on retrouver certains de vos livres?

M. Ouellet : Librairie Soleil, puis vous pouvez toujours consulter le site web.

Le sénateur Losier-Cool : Je sais que souvent on le fait au Salon du livre à Shippagan.

M. Bourque : Oui.

Le sénateur Losier-Cool : Certains témoins dans ces rencontres ici nous ont parlé d'une politique sur la culture, d'une politique générale sur la culture. Vous avez mentionné monsieur Bourque pour la politique du livre, que suite aux pressions de Marguerite

Brunswick. Should a policy on books be separate or should it be part and parcel of a general national policy on culture? Is there any danger that the policy on books could be diluted if it were part of another policy?

Mr. Ouellet: Not at the national level. I do not see a policy on books. I do not think that this could be applied from one province to the next. Quebec has a policy on books, and has had one for several years now, and this is one of the reasons why New Brunswick wanted to have such a policy. I think that the primary purpose of this policy was to ensure that our Acadian productions were recognized in our own environment and finally, in our schools, in our bookstores, in our municipal libraries. Too often we were simply set aside.

Senator Losier-Cool: Is it preferable to have a separate policy?

Mr. Ouellet: The best thing is to begin with our own province because the policy on books is not yet a piece of legislation per se.

Mr. Bourque: It has not been ratified either.

Mr. Ouellet: It has not been ratified and this was supposed to have been done last fall. It was postponed to the winter, and we are still waiting. We will finally have it this spring, but when?

Senator Losier-Cool: But Mr. Bourque, did you not say that New Brunswick's book policy had helped your or had helped you get known? Did this policy help you?

Mr. Bourque: Oh yes, that is clear. That translated into nearly \$10,000 in sales last year, after the discounts.

Senator Losier-Cool: The Government of Quebec has also come up with a Canadian policy on culture, on Canadian francophonie.

Mr. Bourque: Yes.

Senator Losier-Cool: Does this policy have anything on books? Are you aware of this?

Mr. Ouellet: At the national level? No.

Mr. Bourque: I am not familiar with this, I am sorry.

Senator Losier-Cool: On Quebec's Canadian policy? No?

Mr. Ouellet: No. I would like to make an additional comment. It is not because of the policy on books per se that Perce-Neige or Grande Marée have had good sales.

Mr. Bourque: No.

Mr. Ouellet: We work very hard, and there was a budget envelope associated with the policy on books.

Mr. Ouellet: It is a purchase program, and it was more of a pilot project than anything else. That was for last year.

Mr. Bourque: Yes.

Maillet, qu'au Nouveau-Brunswick il y a une politique. Est-ce qu'une politique du livre doit être distincte ou est-ce qu'on pourrait insérer une politique du livre dans une politique nationale générale sur la culture? Est-ce qu'il y a le danger que la politique du livre soit diluée si on l'insérait dans une autre?

M. Ouellet : Pas au national. Je ne verrais pas une politique du livre. Je ne pense pas que ça passerait d'une province à l'autre. Le Québec a une politique du livre, cela fait plusieurs années, et c'est une des raisons pourquoi le Nouveau-Brunswick voulait se procurer une telle politique. Je pense que le but premier, c'était de faire reconnaître nos productions acadiennes dans notre propre milieu finalement, dans nos écoles, dans nos librairies, les bibliothèques municipales. C'est que trop souvent, on nous mettait de côté.

Le sénateur Losier-Cool : Il est préférable d'avoir une politique distincte?

M. Ouellet : La meilleure chose, c'est de commencer par notre propre province parce que la politique du livre, ce n'est pas encore une loi comme telle.

M. Bourque : Ce n'est pas entériné non plus.

M. Ouellet : Ce n'est pas entériné et c'était censé l'être l'automne passé. Cela a été reporté à l'hiver, et on attend toujours. Finalement, on va l'avoir ce printemps, mais quand?

Le sénateur Losier-Cool : Mais monsieur Bourque, est-ce que vous avez dit que la politique du livre du Nouveau-Brunswick vous avait aidés ou bien vous a fait connaître? Elle vous a aidés?

M. Bourque : Ah oui, c'est certain. Cela nous a rapporté à peu près 10 000 \$ de ventes l'année passée, et ce, après les rabais.

Le sénateur Losier-Cool : Le gouvernement du Québec a aussi sorti une politique canadienne sur la culture, sur la francophonie canadienne.

M. Bourque : Oui.

Le sénateur Losier-Cool : Est-ce qu'il y a à l'intérieur de cette politique quelque chose sur la politique du livre? Êtes-vous au courant?

M. Ouellet : National? Non.

M. Bourque : Je ne suis pas au courant, je suis désolé.

Le sénateur Losier-Cool : Sur la politique canadienne du Québec? Non?

M. Ouellet : Non. J'aimerais ajouter une petite parenthèse. Ce n'est pas la politique du livre comme tel qui a fait que Perce-Neige ou la Grande Marée ont fait de bonnes ventes.

M. Bourque : Non.

M. Ouellet : On travaille très fort, et il y a eu une enveloppe budgétaire qui était associée à la politique du livre.

M. Ouellet : C'est un programme d'achat, et c'était plus un projet-pilote qu'autre chose. C'était pour l'an passé.

M. Bourque : Oui.

Mr. Ouellet: The only news I received about the book policy, concerning whether it was going to include a purchase program, was that it probably would not. There probably will be purchase program pilot projects for Acadian publishers from time to time, but to date, nobody knows what is going to be contained in this policy. A committee was struck to draft the policy but we have never obtained the results. This was to be announced by Minister Hédard Albert, from Caraquet. He is the one responsible for this department.

Mr. Bourque: I think that it would be a good idea to include aspects of a national book policy within a national cultural policy, but I do believe that some aspects need to be examined. It is quite complicated, so I could not tell you exactly what aspects need to be examined, but I do believe that, with the United States below us and France gobbling up just about the entire book market here in French Canada or in francophone Canada, there are some things that need to be taken a look at nationally.

However, I think that New Brunswick's book policy came, to some extent, from the bookstores originally, because the bookstores were looking at the province of New Brunswick. The Ministry of Education bought their books in Nova Scotia. So the entire budget for millions of books, for purchasing books, was spent in Nova Scotia, so that really did not make any sense. And it is funny because I do not think that they managed to correct this situation in the book policy.

Mr. Ouellet: No.

Senator Losier-Cool: But they did resolve the issue as to whether or not a book policy was required as a result of this?

Mr. Bourque: More or less. We had sales, but there are no documents and nothing official, it is weird. Moreover, there is a lack of transparency surrounding the New Brunswick Arts Branch.

The Chair: I have a supplementary question to the one raised by Senator Losier-Cool. You said that there is a purchase policy within the book policy.

Mr. Ouellet: A purchase program.

The Chair: That enabled you to sell more books. Does that mean that the schools received money to purchase books?

Mr. Ouellet: Absolutely.

Mr. Bourque: Absolutely.

The Chair: So the schools received so much money and they could buy so many books for the schools?

Mr. Bourque: They increased their book purchasing budget, yes.

Mr. Ouellet: That is right.

The Chair: And this was a pilot project for only one year?

M. Ouellet : La seule nouvelle que j'ai eu de la politique du livre, à savoir s'il allait y avoir un programme d'achat d'inclus dans la politique du livre, je ne pense pas. Il va tout probablement y avoir, de temps à autre, des projets-pilotes de programmes d'achat de livres des éditeurs acadiens, mais à date, il n'y a personne qui est au courant de ce qu'il y a dans cette politique-là. Il y a eu un comité de formé pour élaborer la politique comme telle, mais on n'a jamais reçu les résultats. C'est censé être annoncé par le ministre Hédard Albert, de Caraquet. C'est lui qui est responsable de ce ministère.

M. Bourque : Je crois que cela ne serait pas une mauvaise idée d'inclure des éléments d'une politique du livre nationale à l'intérieur d'une politique culturelle nationale, mais je pense qu'il y aurait des éléments qu'il faudrait regarder. C'est quand même assez compliqué, donc je ne pourrais pas vous suggérer exactement quel volet, mais je pense qu'avec les États-Unis en dessous de nous et la France qui gobe presque tout le marché du livre ici au Canada français ou dans le Canada francophone, je pense qu'il y aurait des choses à regarder au national.

Par contre, je crois que la politique du livre du Nouveau-Brunswick est venue un peu des libraires originellement, parce que les libraires voyaient la province du Nouveau-Brunswick. Le ministère de l'Éducation achetait leurs livres en Nouvelle-Écosse. Donc tout le budget des millions de livres, d'achats de livres, se faisait en Nouvelle-Écosse, donc cela n'avait vraiment pas de sens. Puis c'est drôle parce que je ne pense pas que dans la politique du livre, ils ont même réglé cette question-là.

M. Ouellet : Non.

Le sénateur Losier-Cool : Mais ils ont réglé la question d'avoir une politique du livre suite à cette question?

M. Bourque : Plus ou moins. On a eu des ventes, mais il n'y a pas de documents et rien d'officiel encore, c'est bizarre. Il y a un manque de transparence au niveau de la direction des arts du Nouveau-Brunswick aussi.

La présidente : J'ai une question supplémentaire à celle du sénateur Losier-Cool. Vous dites que dans la politique du livre, il y a une politique d'achat.

M. Ouellet : Un programme d'achat.

La présidente : Cela vous a permis de vendre plus de livres. Est-ce que cela veut dire que les écoles recevaient de l'argent pour acheter des livres?

M. Ouellet : Absolument.

M. Bourque : Absolument.

La présidente : Alors, les écoles recevaient tant d'argent et ils pouvaient acheter tant de livres et cela retournait dans les écoles?

M. Bourque : Ils ont bonifié leur budget pour acheter nos livres, oui.

M. Ouellet : C'est ça.

La présidente : Et cela a été un projet-pilote pour un an seulement?

Mr. Ouellet: Yes.

Mr. Bourque: Yes.

The Chair: This was not ongoing. And this purchase policy, did this also apply to municipal public libraries?

Mr. Bourque: Yes.

Mr. Ouellet: Yes, to both.

Mr. Bourque: I believe so.

The Chair: So they had money to purchase books to put into their library?

Mr. Bourque: Yes.

Mr. Ouellet: All libraries, be they municipal or school libraries, in the province. They had increases in their budget to purchase Acadian books. Or I should say books edited by Acadian editors.

Mr. Bourque: It is a bit ironic because they already had money in their budgets to purchase our books, but we have to go to these lengths in order to encourage them to purchase the books.

The Chair: You have to give them money.

Mr. Bourque: It is not the same throughout the province. Some bookstores and libraries always supported our books, they always bought what we produced, and they wanted to have our books in their libraries. However, some were harder to convince and they viewed Quebec culture as the standard, so they would say: "Well we have to import because we do not have anything here." And it is precisely this type of attitude that we are trying to change, and I think that we are now starting to see results.

The Chair: Was the provincial Ministry of Education involved in this policy?

Mr. Ouellet: Yes.

The Chair: Did the ministry officials participate in drafting the policy?

Mr. Bourque: We do not know.

The Chair: You have no idea?

Mr. Bourque: We really do not have any details. I do know that Marcel Ouellette was hired to draft the policy. He submitted it to the Parliament of New Brunswick, to the provincial legislature, excuse me, and we did not receive any answer, we never received any documents or response. There is very little information.

Mr. Ouellet: I thought I heard that there was a representative from the Ministry of Education on the committee. So there were several individuals involved.

The Chair: Interesting.

Senator Corbin: I am a hardcore booklover and I browse in every francophone bookstore that comes across my path. I am happy to learn that the Librairie Soleil in Ottawa sells your books, but I also shop in another fairly significant store, the Coin du livre, which is just outside the downtown area. Also, I do not

M. Ouellet : Oui.

M. Bourque : Oui.

La présidente : Ce n'est pas perpétuel. Et cette politique d'achat, est-ce que c'était le même principe pour les bibliothèques publiques des municipalités?

M. Bourque : Oui.

M. Ouellet : C'est tous les deux, oui.

M. Bourque : Je crois que oui.

La présidente : Alors, ils avaient de l'argent pour acheter des livres pour les placer dans leur bibliothèque?

M. Bourque : Oui.

M. Ouellet : Toutes les bibliothèques, municipales et scolaires de la province. Ils avaient des bonifications de budget pour acheter des livres acadiens. Ou je devrais dire des livres édités par des éditeurs acadiens.

M. Bourque : C'est un peu ironique parce qu'ils ont déjà des budgets pour acheter nos livres, mais il faut les encourager à ce point-là de les acheter.

La présidente : Leur donner de l'argent.

M. Bourque : Ce n'est pas partout pareil dans la province. Il y a des libraires et des bibliothécaires qui ont toujours soutenu notre production, qui ont toujours acheté de ce qu'on faisait, et qui tenaient à avoir nos livres dans leur bibliothèque. Par contre, il y en a qui sont moins faciles à convaincre et qui prennent la culture québécoise comme la norme, donc ils disent : « Bon, bien il faut importer parce que nous on n'a rien ici. » Et c'est justement cette espèce de mentalité qu'on essaie de changer, et je pense que cela commence à porter fruit.

La présidente : Et est-ce que le ministère de l'éducation provincial est impliqué dans cette politique?

M. Ouellet : Oui.

La présidente : Est-ce qu'ils ont participé à l'élaboration de la politique?

M. Bourque : On ne le sait pas.

La présidente : Vous n'avez aucune idée?

M. Bourque : On n'a pas de détails, vraiment. Je sais qu'il y a Marcel Ouellette qui a été embauché pour la rédiger. Il l'a soumis au Parlement du Nouveau-Brunswick, à la législature, pardonnez-moi, et on n'a pas eu de résultats, on n'a pas eu de documents ou de réponses. Il y a très peu d'information.

M. Ouellet : J'ai cru entendre qu'il y avait une représentante du ministère de l'Éducation sur le comité. Alors, il y avait plusieurs personnes.

La présidente : Intéressant.

Le sénateur Corbin : Je suis un bouquineur de la pire espèce et je vais fouiller dans toutes les librairies francophones qui me tombent sous les yeux. Je suis heureux d'apprendre que la Librairie Soleil à Ottawa vend vos livres, mais je fréquente aussi une autre boutique assez importante, le Coin du livre, qui est en

know the name of the organization, but these are Ontario francophone teachers who have a huge store in the downtown area, in what used to be known as Vanier.

Mr. Bourque: The CFA.

Senator Corbin: That is it. They carry all of the school manuals, et cetera, a lot of Canadian and therefore Quebec products. I cannot tell you whether or not I saw anything from New Brunswick or Acadie in general. I did not see anything at the Coin du livre, so is that the fault of the distributors?

Mr. Ouellet: I do not want to blame anyone. It is the responsibility of the distributors because the Centre franco-ontarien is part of the group of French-Canadian publishers, along with us.

Mr. Bourque: We provide a special service to these bookstores. It is like purchasing advertising in the bookstore. The book is sent or presented, our business agent presents the book to the bookseller, and then he in turn decides if he will take four or five copies on spec to show clients. Unfortunately, the bookseller often never bothers to show them to his clients and so the books remain in their boxes and are returned after a certain amount of time. This is still going on, unfortunately. We have tried to ensure that our business agent is more vigilant with respect to this matter, but it is not that easy since there are many bookstores to cover. It is unfortunate.

Senator Corbin: Yes.

Mr. Bourque: It hurts me to hear that our books are not there, because we pay for this.

Senator Corbin: Because there is a tremendous number of Acadians living in Quebec and outside of Quebec as well.

Mr. Bourque: Yes.

Senator Corbin: This is a potential market for your production, there is no doubt about that. Finally, I would like to know, if this is not a professional secret, how many books do you print, on average, for a first edition?

Mr. Ouellet: That depends on the genre.

Senator Corbin: Do not talk about genre, because this is sponsorship. But on average.

Mr. Ouellet: The novel, if I am not mistaken, and correct me if I am wrong, Paul, but the novel is —

Mr. Bourque: But that depends, it is different for everybody.

Mr. Ouellet: Yes. It depends on the author you are publishing.

Senator Corbin: Known or unknown.

Mr. Ouellet: If the author is known, we print more books.

Mr. Bourque: We never print fewer than 500 copies. Even if we are printing a book of poetry written by a new author, we always produce at least 500 copies. We can sell them.

périphérie du centre-ville. Ensuite, je ne sais pas quel est le nom de l'organisme, mais ce sont les enseignants francophones de l'Ontario qui ont une grosse boutique en plein centre-ville, dans ce qui était autrefois Vanier.

M. Bourque : Le CFA.

Le sénateur Corbin : Voilà. Ils ont tous les manuels scolaires, et cetera, beaucoup de productions canadiennes, donc québécoises. Je ne peux pas vous dire que j'y ai vu quoique ce soit du Nouveau-Brunswick ou de l'Acadie en général. Au Coin du livre, je n'ai rien vu, alors est-ce que c'est la faute des distributeurs?

M. Ouellet : Je ne veux pas jeter la faute sur personne. C'est la responsabilité des distributeurs parce que le Centre franco-ontarien fait partie du regroupement des éditeurs canadiens français, avec nous autres.

M. Bourque : On fait un service d'office avec ces librairies-là. Un office, c'est comme acheter une publicité en librairie. On envoie ou on présente le livre, notre agent commercial présente le livre au libraire, et puis le libraire décide s'il va prendre quatre ou cinq copies en office, donc pour montrer à ses clients. Et malheureusement, souvent ils ne les montrent jamais à leurs clients de toute façon; ce sont des livres qui restent en boîte et qui sont retournés après un certain temps. Cela se fait toujours malheureusement. On essaie que notre agent commercial soit vigilant par rapport à cela, mais ce n'est pas évident parce qu'il y a beaucoup de librairies à couvrir. C'est dommage.

Le sénateur Corbin : Oui.

M. Bourque : Cela me blesse d'entendre que nos livres ne sont pas là, parce qu'on paye pour ça.

Le sénateur Corbin : Parce qu'il y a énormément d'Acadiens qui vivent au Québec puis à l'extérieur du Québec également.

M. Bourque : Oui.

Le sénateur Corbin : C'est un marché potentiel pour votre production, il n'y a aucun doute. Enfin, je voudrais savoir, si ce n'est pas un secret professionnel, quel est le tirage moyen d'une première édition par exemple.

M. Ouellet : Cela dépend du genre.

Le sénateur Corbin : Ne parlons pas de ce genre-ci, parce qu'il s'agit d'une commandite. Mais en moyenne.

M. Ouellet : Le roman, si je ne me trompe pas, et tu me corriges Paul, mais le roman c'est...

M. Bourque : Mais cela dépend, c'est différent pour tout le monde.

M. Ouellet : Oui. Ça dépend de l'auteur que tu publies.

Le sénateur Corbin : Connue ou pas connue.

M. Ouellet : Connue, le tirage est plus grand.

M. Bourque : On ne fait jamais moins de 500 copies. Même un titre de poésie d'un premier auteur, c'est toujours au moins 500. On peut réussir à l'écouler.

Mr. Ouellet: We recently published a brick by the author Jules Boudreau on Acadian theatre, and it includes eight plays. We are talking about a brick of about 500 or so pages. This is not something that is going to make a lot of money. First of all, this will not sell, but my objective in publishing this book was not to make money, but rather because I had made a promise to a playwright who is now deceased; I told him that I would produce a collection of theatrical works, plays written by Acadian authors, for the Centre d'études acadiennes at the University of Moncton. I began this project in 1995 or 1996, and from time to time, I publish it; the Council for the Arts requires that, for theatrical works, we print a minimum of 350 copies. The number may be somewhat higher for children's books.

Senator Losier-Cool: And for poetry?

Mr. Bourque: For poetry, a minimum of 500. Georgette Leblanc, whom I would like to point out to you, produced a book which got us through 2007 and will continue on for several more years. She won the Félix Leclerc prize in Quebec with this book. This is the first time that a non-Quebecker has ever won this award. She also won the Antonine Maillet-Acadie-Vie prize with this book, and she was a finalist for the Émile Nelligan prize. In less than a year we have had to print this book three times. We started with 500 copies and we have printed 750 copies twice since then. We have about 300 copies left. So you can see that poetry can sell. Do not be mistaken. It is not because something is culturally valid that it will not sell.

Senator Losier-Cool: I do not have that book.

Mr. Bourque: I will leave it for you.

Mr. Ouellet: I would also like to mention the life of a book, once it has been published. This is quite an aggressive market. New publications come out practically every week for francophone books published in Canada, particularly in Quebec. The shelf life of a book is, I would say, about two, three months maximum. If the book is not selling, the booksellers remove it and put it back in the box as Paul mentioned earlier.

Senator Losier-Cool: Very quickly, based on your experience, is the life of a book, whether it be in English or French, different?

Mr. Ouellet: No, it is the same thing.

Senator Losier-Cool: In Canada or in New Brunswick, I should say, is the francophone book in better or worse shape?

Mr. Ouellet: If you go to the big centres, Quebec City, Montreal, et cetera, obviously the book has a better chance. However, there is more competition. There are many more publishers and distributors. There is also the fact that booksellers are always interested in winning books, and they will make displays, as they say in English. These displays will hit you in the face when you walk into the bookstore, and in order to have this premier spot, you have to negotiate. That is not our problem. The distributor looks after this aspect. He has to do his homework.

M. Ouellet : Dernièrement, on a publié une brique sur le théâtre acadien de l'auteur Jules Boudreau, qui contient huit pièces de théâtre. C'est quand même une brique de 500 quelques pages. Ce n'est pas quelque chose qui va être payant. Cela ne se vend pas premièrement, mais ce n'était pas mon but de publier pour faire des sous, c'est que j'avais fait une promesse à un dramaturge qui est maintenant décédé, que j'allais faire une collection d'oeuvres littéraires en dramaturgie d'auteurs acadiens pour le Centre d'études acadiennes de l'Université de Moncton. Je l'ai commencé en 1995 ou 1996, et une fois de temps en temps, je vais en publier; le tirage minimum exigé par le Conseil des arts pour le théâtre c'est 350 copies. Les contes pour enfants, c'est peut-être un peu plus.

Le sénateur Losier-Cool : Et la poésie?

M. Bourque : La poésie, minimum 500. Georgette Leblanc, que je tiens à vous mentionner, c'est un livre qui nous a fait passer à travers l'année 2007 et qui va durer encore plusieurs années. Elle a remporté le prix Félix Leclerc au Québec avec ce livre. C'est la première fois qu'une non-québécoise ou un non-québécois le remporte. Elle a aussi remporté le prix Antonine Maillet-Acadie-Vie avec ce livre, et elle était finaliste pour le prix Émile Nelligan. C'est le troisième tirage qu'on a fait dans moins d'un an. On a commencé avec 500 copies et on a fait deux autres tirages de 750 copies depuis. Il nous reste à peu près 300 copies. Donc, la poésie peut se vendre, hein? Détrompez-vous. Ce n'est pas parce que quelque chose est culturellement valide que cela ne se vend pas.

Le sénateur Losier-Cool : Je ne l'ai pas celui-là.

M. Bourque : Je vais vous le laisser.

M. Ouellet : Une chose que j'aimerais mentionner aussi c'est la vie d'un livre, une fois qu'il est publié. C'est un marché qui est très agressif. Si on prend l'ensemble des livres francophones publiés au Canada, surtout au Québec, ils ont un tournant de nouvelle publication pratiquement toutes les semaines. La vie d'un livre sur étagère, c'est à peu près deux mois je dirais, trois mois maximum. S'il ne se vend pas, les libraires l'enlèvent, et les mettent dans les boîtes comme Paul l'a mentionné tout à l'heure.

Le sénateur Losier-Cool : Rapidement, selon votre expérience, la vie d'un livre, qu'il soit anglais ou français, est-elle différente?

M. Ouellet : Non, c'est la même chose.

Le sénateur Losier-Cool : Au Canada ou au Nouveau-Brunswick si on peut dire, est-ce que le livre francophone est en meilleure santé ou en moins bonne santé?

M. Ouellet : Si tu vas dans les grands centres, Québec, Montréal, et cetera, c'est sûr que le livre a une meilleure chance. Par contre, on a plus de compétition. On a beaucoup plus d'éditeurs, et beaucoup plus de distributeurs. Puis il y a aussi le fait que les libraires sont toujours intéressés aux livres gagnants, ça fait qu'ils vont faire des « displays », excusez l'anglicisme. Ils vont te braquer ça dans la face lorsqu'on rentre dans la librairie, et pour avoir cette place de choix, il faut qu'on négocie. Et cela, ce n'est pas notre problème. C'est le distributeur qui s'en occupe. Il faut qu'il fasse ses devoirs.

Senator Corbin: Do we read less now than we used to and what is the future of the book in Acadia with regard to competition, the Internet, and so on?

Mr. Bourque: We do not know yet, but people have been talking a great deal about e-books. This was supposed to really take off, but people have been saying so for five years and I do not see the results. Obviously, if we start publishing PDF files on the Internet, there would be no more sales. We would not have any more money. So there is not really any miracle solution. I know that some French publishers are very knowledgeable about this. A great deal of analysis is being done right now to see what type of transformation is occurring. I think that, because of computers and the Internet, people, and youth in particular, are reading less and less. This is worrisome. However, if we look at the situation in France, the French read a great deal, so there are still potential markets where we can expand, and this is what we are aiming to do now, we want to make some little inroads into Europe and export our culture there. So I do not know, I have no answer as to what the future will bring, but I do believe that the book will remain for a good while. I sincerely believe so.

Senator Corbin: The same thing happened when the computer came out, people said: "That is the end of everything."

Mr. Bourque: We had to make CD-ROMs.

Mr. Ouellet: If I may, I would like to take a couple of minutes to explain another way that authors receive payment or copyright. I do not know whether you are familiar with or have heard of the Public Lending Right Commission, in Ottawa.

Senator Corbin: Yes.

Mr. Ouellet: Do you know how it works? The Public Lending Right Commission has a list of all of the public municipal libraries and school libraries in Canada, both English and French, and then it selects 10 libraries where an inventory is carried out once a year, and when the name of an author, with his or her work, is found there, the author is given so much money. However, the authors have to participate in the program. This program began in 1985 and I believe that 4,000 authors enrolled the very first year.

This year, we made payments totalling close to \$9 million to 16,000 authors. And every year, and I am speaking here as the new chair of the commission, we are always after the Canada Council to increase the budget for authors. In 1985, the first authors received \$400 for each title. In 2008, they get barely \$40 for each title. There has been an increase in the number of authors who take part in the program, but the amount has remained the same, year after year. It is a constant battle with the Canadian government to get increases. In order to get the same amount or to get something close to the \$400, we would need to have close to \$2 million, perhaps a little more, to distribute to authors.

The Chair: Times is flying by, Mr. Ouellet and Mr. Bourque, and I must now thank you for taking the time to come and meet with us.

Le sénateur Corbin : Est-ce qu'on lit moins maintenant qu'autrefois et quel est l'avenir du livre en Acadie avec la compétition, Internet, et cetera?

M. Bourque : On ne sait pas encore, mais les gens parlent énormément des e-books. C'est censé faire fureur, mais cela fait cinq ans qu'ils le disent et je ne vois pas les résultats. C'est sûr que pour nous, si on commence à publier des PDF sur Internet, là il n'y a plus de ventes. On n'a plus d'argent. Donc il n'y a vraiment pas de solution miracle. Je sais qu'il y a des éditeurs français qui sont très ferrés là-dessus. Il y a beaucoup d'analyse qui se fait en ce moment pour voir quelle transformation est en train de se faire. Je crois qu'à cause des ordinateurs et de l'Internet, les gens, surtout les jeunes, lisent de moins en moins. C'est inquiétant. Par contre, si on regarde en France, les Français lisent énormément, donc il y a encore des marchés potentiels, où on peut grossir encore, et puis c'est ce qu'on vise maintenant, c'est de s'épanouir un petit peu plus en Europe, d'exporter notre culture là-bas. Donc je ne sais pas, je n'ai pas la réponse à ce que l'avenir va apporter, mais je crois que le livre va être là pour un bon bout. Je le crois sincèrement.

Le sénateur Corbin : C'est la même chose lorsque l'ordinateur est sorti, on a dit : « C'est la fin de tout. »

M. Bourque : Il fallait faire des CD-Rom.

M. Ouellet : Si vous me permettez, j'aimerais prendre une couple de minutes pour vous expliquer une autre façon dont les auteurs reçoivent des paiements ou des droits d'auteur. Je ne sais pas si vous êtes au courant ou vous avez entendu parler de la Commission du droit de prêt public, à Ottawa.

Le sénateur Corbin : Oui.

M. Ouellet : Vous savez comment cela fonctionne? C'est que la Commission du droit de prêt public a une liste de toutes les bibliothèques municipales publiques et scolaires qui existent au Canada, tant anglais que français; ensuite ils sélectionnent 10 bibliothèques où ils vont faire un inventaire une fois par année, et lorsqu'on trouve le nom d'un auteur avec son oeuvre, on lui donne tant de sous. Par contre, il faut que les auteurs participent à ce programme. C'est un programme qui a commencé en 1985, je crois, et il y a eu 4 000 auteurs inscrits dès la première année.

Cette année, on a fait des paiements de près de 9 millions à 16 000 auteurs. Et puis chaque année, et je vous parle en tant que nouveau président de la Commission, on est toujours en train de talonner le Conseil des arts du Canada pour augmenter l'assiette budgétaire pour payer les auteurs. Les premiers auteurs en 1985 recevaient 400 \$ par titre. Puis en 2008, ils reçoivent à peine 40 \$ par titre. Il y a eu une augmentation d'auteurs qui participent au programme, mais le montant est toujours le même, année après année. C'est une bataille constante avec le gouvernement canadien pour avoir des augmentations. Pour réussir à avoir le même montant ou aller chercher le 400 \$ ou tout près, ça nous prendrait près de 2 millions, et peut-être un peu plus, pour donner cela aux auteurs.

La présidente : Écoutez, le temps file, Messieurs Ouellet et Bourque, je vous remercie beaucoup d'avoir pris le temps de venir nous rencontrer.

Mr. Bourque: It was an honour for me. Thank you very much.

The Chair: We have received some very good information. You can be sure that it will be helpful in drafting our report at the end of this study. So thank you very much, gentlemen.

Mr. Ouellet: Thank you very much.

The Chair: Honourable senators, on behalf of committee members, I am pleased to welcome our next two witnesses. Ms. Ginette Duguay, from school district 9 in the Acadian Peninsula, is a literacy mentor for cultural and identity development. And from the Fédération des conseils d'éducation du Nouveau-Brunswick, we have Ms. Anne-Marie Gammon, President.

As is our custom, I will be asking each of you to make a five- to seven-minute presentation, after which senators will have some questions for you.

Anne-Marie Gammon, President, Fédération des conseils d'éducation du Nouveau-Brunswick: Madam Chair, I will give you a little background about myself. I am a teacher. I taught for 32.7 years in various environments, in the English-language system, worked in school adjustment programs and as vice-principal and principal. I have worked at all the different levels. I have taught in all the French-language schools in the Bathurst region, and I had the pleasure of teaching with Senator Cool. In my first teaching position in Sainte-Famille, the senator was teaching French as a second language to grade five students, who were also my students as well. I believe that you were teaching this program to all the students at that time.

Since my retirement from teaching, not from life, I have held the position of project officer for the Association des aînés francophones, employment advisor for women, the coordinator of a project called "Capsule santé", under which we produced some health tips, TV programs and workbooks to promote health among francophones with literacy issues in the northeastern part of the province. At the moment, I am the president of the Fédération des conseils d'éducation du Nouveau-Brunswick, the outgoing president of the New Brunswick Coalition for Pay Equity, and I was recently elected as a municipal counsellor and school board trustee.

Madam Chair, honourable senators, I am pleased to be here to talk to you about the federation and its vision regarding the importance of arts and culture in education. I would like to give you a little background on the federation. In 1994, the government of the day abolished school boards and set up an Education Commission. The members of the commission were appointed by the government to manage the province's education system. In 1999, when the next government came into office, one of its election promises had been to re-establish school boards. That was done, in a slightly different form, and that is now called the New Brunswick School Boards. There are five in New Brunswick. After a few years, people understood that they needed to establish a federation.

M. Bourque : C'est un honneur pour moi, merci beaucoup.

La présidente : On a reçu de très bonnes informations, vous pouvez être sûrs que cela va nous aider à rédiger notre rapport lorsque nous aurons terminé cette étude, alors merci beaucoup messieurs.

M. Ouellet : Merci beaucoup.

La présidente : Honorables sénateurs, je suis heureuse, au nom des membres du comité, d'accueillir les deux nouveaux témoins. Madame Ginette Duguay, du district scolaire 9 de la Péninsule acadienne, mentor en littératie au développement culturel et identitaire. Et de la Fédération des conseils d'éducation du Nouveau-Brunswick, nous avons Mme Anne-Marie Gammon, présidente.

Alors tel que nous le faisons habituellement, je vais vous demander, chacune d'entre vous, de nous faire une présentation d'environ cinq à sept minutes, et par la suite les sénateurs pourront vous poser des questions.

Anne-Marie Gammon, présidente, Fédération des conseils d'éducation du Nouveau-Brunswick : Madame la présidente, je vais vous donner un bref historique de qui je suis. Je suis une enseignante de profession. J'ai enseigné 32,7 années dans différents milieux, dans le milieu anglophone, en adaptation scolaire, et comme directrice adjointe et directrice. J'ai fait tous les niveaux. J'ai enseigné dans toutes les écoles francophones de la région de Bathurst, et j'ai eu le plaisir d'enseigner avec la sénatrice Cool. Dans mon premier poste d'enseignement à Sainte-Famille, la sénatrice enseignait le français langue seconde aux élèves de cinquième année, qui étaient aussi mes élèves. Je pense que vous l'enseigniez à tous les élèves à ce moment-là.

Depuis ma retraite de l'enseignement et non pas de la vie, j'ai occupé le poste d'agente de projet pour l'Association des aînés francophones, conseillère à l'emploi pour les femmes, coordonnatrice d'un projet qui s'appelle « Capsule santé », dont nous avons produit des capsules santé, des émissions de télévision et des petits cahiers pour faire la promotion de la santé chez les francophones peu ou pas alphabétisés du nord-est. Présentement, je suis la présidente de la Fédération des conseils d'éducation du Nouveau-Brunswick, la présidente sortante de la Coalition du Nouveau-Brunswick pour l'équité salariale et récemment élue conseillère municipale et conseillère scolaire.

Madame la présidente, honorables sénateurs et sénatrices, il me fait plaisir d'être ici pour vous présenter la Fédération des conseils d'éducation du Nouveau-Brunswick et sa vision quant à l'importance des arts et de la culture en éducation. J'aimerais vous donner une petite historique de la Fédération. En 1994, le gouvernement du temps avait aboli les conseils scolaires et avait mis sur pied une Commission de l'éducation, qui était des gens qui étaient nommés par le gouvernement pour gérer le système éducatif de la province. En 1999, lorsque le prochain gouvernement a été élu, une de ses promesses électorales était de ré-instaurer les conseils scolaires. Les conseils scolaires ont été ré-instaurés, mais sous une version modifiée, et maintenant cela s'appelle les Conseils d'éducation du Nouveau-Brunswick. Il y en a cinq au Nouveau-Brunswick. Après quelques années, les gens ont compris l'importance de former une Fédération.

Despite the fact that the School Act provides an education manager and a fund to finance all the activities of school boards, the presidents of these bodies thought it would be a good idea to set up a federation. At the federation we discuss provincial issues. That is why I am here today, because the arts and culture are of interest to all school boards. It is an issue that school boards must deal with, and the federation speaks on their behalf.

Our objective is to facilitate the work done by district school boards in their primary responsibility of managing French-language schools. We feel very strongly about section 23 of the Charter, which gives eligible parents the right to manage their institutions, including schools.

Under section 23 of the Charter, one of the important features is the passing on of the language and culture. And that is one of the most important roles we have as district school boards. The federation represents the school boards, looks after outreach and acts as their representative in provincial matters, as I explained earlier. It also looks after training and the distribution of information to the district school boards.

The federation is dedicated to promoting the development of a francophone and Acadian society that stresses public education, celebrates our language and culture and defends the rights and interests of the francophone community in New Brunswick. Education becomes part of our efforts to ensure the survival of the francophone community.

As regards our vision of the arts and culture in our educational system in New Brunswick, we think that the survival of our francophone community depends on education and the arts and culture. Without these important pillars, the francophone community as we know it, which is both so vital and so fragile, is doomed to disappear. The role of the arts and culture in our French-language schools in minority communities must therefore be heightened and emphasized. The artistic and educational communities must get to know each other better, understand better their mutual needs and work together better to achieve what needs to be done. This is necessary for us to maintain what we have achieved, but also to guarantee the development of our francophone communities that share a language, a culture and a history — in other words a heritage.

The arts and culture are vital in building the identity of francophone students. The role of the arts and culture in schools has become an issue for society, particularly in minority communities, where schools have a dual mandate: to have their students succeed and to help build their identity.

The Department of Education has made a commitment to develop a strong cultural and linguistic identity. Furthermore, the department is about to establish a committee that will look into the special challenges facing the francophone community. We look forward to this committee with optimism and impatience. In

Malgré que la Loi scolaire prévoit pour les Conseils d'éducation une gestionnaire à l'éducation et un fonds de financement pour financer toutes les activités des Conseils d'éducation, les présidents des Conseils d'éducation ont cru bon de former une Fédération. Nous à la fédération, on parle de sujets provinciaux, c'est pourquoi je suis ici aujourd'hui parce que les arts et la culture touchent tous les conseils. C'est un sujet dont tous les conseils scolaires doivent traiter, et la Fédération parle en leur nom.

Notre objectif, c'est de faciliter la tâche des CÉD, des Conseils d'éducation de districts, dans leur fonction de premier responsable de la gestion scolaire des francophones. Nous, on tient beaucoup à l'Article 23 de la Charte qui a donné aux parents ayant droit le droit de la gestion de leur institution, et les institutions scolaires en font partie.

Selon l'Article 23 de la Charte, une des composantes importantes, c'est la transmission de la langue et de la culture, et aux CÉD, c'est une de nos missions qui nous tient à coeur. La fédération représente les conseils d'éducation, voit à leur rayonnement et agit comme leur porte-parole dans les dossiers d'ordre provincial, comme je vous l'ai dit. Elle voit aussi à la concertation et à la formation et la dissémination d'information au niveau des CÉD.

La fédération est dédiée à contribuer au développement d'une société francophone et acadienne où l'éducation publique est valorisée, où la langue et la culture sont célébrées, où les intérêts et les droits de la communauté francophone du Nouveau-Brunswick sont défendus et où l'éducation devient un projet de société dans le but d'assurer la survie de la francophonie.

Pour ce qui est de notre vision quant à l'importance des arts et de la culture dans notre système éducatif du Nouveau-Brunswick, nous croyons que la survie de notre francophonie passe par l'éducation et les arts et la culture. Sans ces piliers importants, la francophonie telle qu'on la connaît, dans sa vitalité et sa fragilité, est vouée à disparaître. La place des arts et de la culture dans nos écoles francophones en milieu minoritaire doit donc être accrue et valorisée. La communauté artistique et éducative doit mieux se connaître, mieux comprendre ses besoins respectifs et mieux se mettre en oeuvre pour accomplir la tâche qu'elle doit accomplir. Ceci est nécessaire pour maintenir nos acquis, mais aussi pour garantir le développement de nos communautés francophones qui ont en partage une langue, une culture, une histoire commune, donc un patrimoine commun.

Les arts et la culture sont vitaux dans la construction identitaire des élèves francophones. La place des arts et de la culture dans les écoles est devenue un enjeu de société, particulièrement en milieu minoritaire où les écoles ont le double mandat de la réussite scolaire et de la construction identitaire.

Le ministère de l'Éducation s'est engagé à développer une forte identité culturelle et linguistique. D'ailleurs, le ministère est sur le point de mettre sur pied une commission qui étudiera les défis particuliers au secteur francophone. Nous attendons avec optimisme et impatience cette commission. À cet effet, les

this regard, community bodies interested in French, including our federation, are preparing to put forward their views to the head of this committee, once he or she is named.

The Fédération des conseils d'éducation took part in the education, arts and culture component that was held as part of the Estates General on Arts and Culture in the Acadian Peninsula in May 2007. The themes were the integration of professional artists and their work into the school environment, teaching arts and culture, and the school in the community: a place for cultural development.

We know that there are many good initiatives underway at the moment and that we must build on what we have to promote cohesion and give a greater role to the arts and culture in students' lives, particularly those living in official language minority communities.

The report on this project on education, the arts and culture, highlighted the positive features, and the challenges, and made some recommendations to better integrate the arts and culture into the current education system. One positive finding was that government authorities and the district school boards are very aware of their dual mandate: to provide an education and to build an identity.

In a number of districts, there is a move to give the arts and culture a greater role within schools. A number of school boards have already established cultural policies. They also have people like Ms. Duguay, with various titles. They do not always use the same title she has, which is literacy officer. Sometimes these people are called cultural officers.

In our community schools, something new in New Brunswick is to have community development officers. And the role of these individuals is to bring more culture and more of the arts to the school to bring the community closer to the school.

Saint-André School has become an entrepreneurial community model for the province. If you are familiar with the movement at the school, there is a major emphasis on entrepreneurial considerations and another on the arts and culture.

The children at this school have produced a disk, a recipe book and a number of other things. These initiatives are funded by the official languages in education program.

In conclusion, the school boards must be part of the follow-up to the Estates General on the Arts and Culture and develop cultural and linguistic policies in a coherent way. They will have to determine their ultimate objectives, because school boards are responsible for the ultimate objectives in schools. When we talk about "ultimate objectives", we have in mind the education that students should have by the time they complete grade 12. School boards are responsible for that.

So in our opinion at the federation, school boards should be involved at all stages in the decision-making process for the introduction of the arts and culture into our schools. We are the

partenaires du milieu associatif qui ont à coeur l'éducation en français, incluant notre fédération, se préparent à faire valoir leur point de vue au commissaire qui sera nommé.

La Fédération des conseils d'éducation a participé au Chantier éducation, Arts et Culture, qui s'est tenu dans le cadre des États généraux des arts et de la culture dans la Péninsule acadienne en mai 2007. Le thème qu'a abordé le Chantier éducation, c'est l'intégration des artistes professionnels et de ses oeuvres en milieu scolaire, l'enseignement des arts et de la culture, et l'école dans la communauté : un foyer d'épanouissement culturel.

On a constaté qu'il y a plein de belles initiatives qui se font actuellement et qu'il faut bâtir sur ce qui existe pour favoriser la cohésion et donner davantage de place aux arts et à la culture dans la vie des enfants à l'école, surtout les enfants en situation minoritaire.

Le rapport du Chantier éducation, arts et culture a permis de mettre en lumière les éléments positifs, les défis et émettre des recommandations pour mieux intégrer les arts et la culture dans le système d'éducation actuel. Un constat positif, les instances gouvernementales ainsi que le CÉD, le Conseil d'éducation des districts, sont très conscients de leur double mandat, c'est-à-dire un mandat éducatif et identitaire.

Dans plusieurs districts, c'est en mouvance d'accorder plus de place aux arts et à la culture au sein des écoles. Plusieurs conseils scolaires ont déjà mis en place des politiques culturelles. Ensuite, ils ont mis en place des personnes comme Mme Duguay ici, sous différents titres. Ils ne sont pas toujours sous son titre à elle, qui est agente en littératie. Parfois, ce sont des agentes culturelles.

Dans nos écoles communautaires, ce qui est nouveau au Nouveau-Brunswick, il y a des agents de développement communautaire, et le rôle de ces personnes-là c'est d'apporter davantage de culture, des arts et de la culture au sein de l'école pour rapprocher la communauté au sein de l'école.

L'école Saint-André est devenue le modèle d'école communautaire entrepreneurial pour la province. Si vous connaissez le mouvement au niveau de l'école de Saint-André, il y a une grosse composante de tout ce qui se fait entrepreneurial et une grosse composante des arts et de la culture.

Les enfants ont produit un disque, un livre de recettes, ils ont produit beaucoup de choses. Ces initiatives sont financées par le programme des langues officielles dans l'enseignement.

En conclusion, il faut que les Conseils d'éducation fassent partie des suivis des États généraux sur les arts et la culture et développent leurs politiques culturelles et linguistiques d'une façon cohérente. Ils devront déterminer leur finalité, parce que les Conseils d'éducation, c'est eux qui sont responsables des finalités dans les écoles. Quand on dit « les finalités », c'est à quoi doit ressembler l'éducation d'un enfant lorsqu'il va terminer sa douzième année. Ce sont les Conseils d'éducation qui sont responsables de cela.

Donc les Conseils d'éducation, selon nous à la fédération, doivent être partie prenante à toutes les étapes des décisions de l'implantation des arts et de la culture dans nos écoles. C'est nous

people who make the decisions; we are responsible for this. Because school boards are the only body responsible for education at the provincial level.

At the moment, there are parent support committees in schools in New Brunswick that help run the school, but when it comes to policies for school districts, the school boards are responsible for this, and that is why their involvement is so important.

School boards should also take a position on the issue of cultural development and be front-line partners. I am repeating this, because I think it is important. However, school boards should be front-line partners in future discussions regarding the development of infrastructure to support the arts and culture in their community.

I should tell you that the document you received is a draft. I printed out the wrong document this morning. I am a woman with many hats this morning, and I pushed the wrong button. When I leave here, I will send the clerk a copy of the right document, including the corrections, by e-mail. The structure, the sentences have been changed.

Ginette Duguay, Mentor in Literacy and Cultural and Identity Development, School District 9 of the Acadian Peninsula: Good afternoon, Madam Chair, and thank you for inviting me to appear before the committee. I am a field worker. For the last three years in School District 9 in the Acadian Peninsula, which is 99.9 per cent francophone, we have been trying to play a proactive role, to use the arts and culture as tools to develop the culture and identity of young people.

How can we equip teachers and the school management with the tools they need to assume this role? As we know, schools are responsible for passing on culture, but I am not sure we have the tools we need. So we have tried to equip these people by hiring people like myself and by hiring cultural and linguistic officers.

We talk about development, because we need to develop, we need to create, and we need to know who we are and what we want. We need to know our school community and what we can give young people as part of their cultural development. We also need to know the community in which the school is located very well, as well as its artistic and cultural community.

We started by setting up a cultural policy. With that, we have the basis we need to protect our culture to some extent. When we established this policy, we set out the guiding principles we need to develop and to build.

The guiding principles are: to build children's cultural and linguistic identity; to develop a feeling of belonging to the francophone and Acadian community; to support the linguistic and cultural vitality of our region; to develop attitudes that

qui prenons les décisions, c'est nous qui sommes responsables. Parce que nous, au niveau des Conseils d'éducation, nous sommes les seuls qui ont le mandat de l'éducation au niveau de la province.

Présentement, dans le système d'éducation au Nouveau-Brunswick, il y a des comités d'appuis parentaux aux écoles qui aident à la gestion de l'école, mais lorsqu'on parle de politiques des districts scolaires, c'est les Conseils d'éducation qui sont responsables de cela, et voilà l'importance de l'implication des Conseils d'éducation.

Les Conseils d'éducation devront également se positionner sur la question de l'aménagement culturel et être des partenaires de première ligne. Je le répète, parce que je trouve que c'est important. Mais des partenaires de première ligne dans les discussions à venir quant à l'aménagement des infrastructures qui soutiendront les arts et la culture dans leur communauté.

Je dois vous dire que le document que vous avez reçu, c'est l'ébauche. J'ai imprimé le mauvais document ce matin. Une femme a plusieurs chapeaux ce matin, c'est le mauvais piton. En sortant d'ici, je vais envoyer par courriel au greffier le bon document, qui comprend les corrections. Il y a des structures de phrases qui ont changées.

Ginette Duguay, mentor en littératie, au développement culturel et identitaire, District scolaire 9 de la Péninsule acadienne : Madame la présidente, bonjour, et merci de l'invitation. Je suis une femme de terrain. Depuis les trois dernières années au sein du district scolaire 9 de la Péninsule, qui est à peu près à 99.9 p. 100 francophones, on essaie de jouer un rôle proactif, c'est-à-dire de prendre les arts et la culture comme outil de développement culturel et identitaire chez les jeunes.

Comment outiller les enseignants et les directions d'école à assumer ce rôle-là? Parce que le rôle de passeur culturel, on le sait, c'est le rôle de l'école, mais je ne suis pas certaine que nous sommes outillés. Donc, on a tenté d'outiller ces gens-là en embauchant des personnes comme moi puis en embauchant des agents culturels et linguistiques.

Le développement : parce qu'on a besoin de développer, on a besoin de créer, on a besoin de savoir qui on est et ce qu'on veut. On a besoin de connaître notre milieu scolaire et ce qu'on peut donner aux jeunes dans leur développement culturel, et on a besoin de bien connaître la communauté dans laquelle l'école se retrouve et sa communauté artistique et culturelle, donc c'est dans ce sens-là.

On a commencé par se doter d'une politique culturelle. En ayant une politique culturelle, cela nous donne les fondements et protège un peu cette culture. En se dotant de cette politique-là, cela nous a donné les principes directeurs pour développer et construire.

Donc les principes directeurs sont : bâtir l'identité culturelle et linguistique des jeunes; développer un sentiment d'appartenance à la communauté francophone et acadienne; soutenir la vitalité linguistique et culturelle de notre région; développer des attitudes

encourage children to live in French and to speak French and to develop the creativity, team approach, self-esteem and leadership required for the linguistic and cultural vitality of our region.

We developed a cultural mandate for our schools, and that involves producing citizens who are active artistically and culturally. I will come back with more concrete information later.

It is important to build bridges between the schools and the cultural community by establishing relationships with the entire francophone cultural network. The presence of people like myself means that we can build ties with all the cultural bodies in our region because principals and teachers cannot always see how an art gallery could have an impact on learning. I will speak about this in more concrete terms in a few moments.

Our role is not just to disseminate the arts and culture, but also to educate young people to become responsible consumers of culture.

Let me now turn to some concrete examples. And I should make one very important point. For the last three years, the official languages program has been transferring money to school boards and since that time, three cultural and linguistic officers have been hired, and one mentor, myself, as well. In the last three years, we have been able to take concrete steps such as the hiring of those individuals, to work on development, not just animation activities. Without development, our efforts are not sustainable. People are in place, but they do not necessarily know what their mandate is, and this is not always clear when it comes to the arts and culture. So we introduced a cultural policy and then looked at whether we would do animation activities or development, development both for the school and for the cultural and artistic community. These individuals play a leadership role in the area of culture by building links or bridges between the community, the school and their respective area of activity. The fact is that in rural communities, we do not have many specialists, but we do have a great many artists. It is very important to recognize their role, but it is also important to provide support to artists within the schools, because this must be done properly. There is a proper approach, and we provide this type of support.

They have a mandate to support them, and must also develop the tools to support the administration and staff in carrying out their cultural conduit role. We know we have a responsibility, but it is not always easy to take action, and there is no instant solution. Support is very important and training for these people is also important because they often come from the cultural sector. It is important to have artists involved in the development because they have a vision, they have a creative process which we can benefit from in our schools.

To know how to go into a school and do development work, we decided to draw up a cultural profile of our 22 schools. We wanted to determine the direction, actions and development goals that we wanted to implement, so that we could take part and

qui incitent à vivre et à s'exprimer en français, et développer la créativité, le travail d'équipe, l'estime de soi, le leadership nécessaire à la vitalité linguistique et culturelle de notre région.

On a développé un mandat culturel de nos écoles, et c'est de développer des citoyens et des citoyennes actifs sur le plan artistique et culturel. Et je reviendrai avec plus d'information sur le terrain par la suite.

Créer des passerelles entre le milieu scolaire et culturel tout en établissant des relations avec l'ensemble du réseau culturel francophone, c'est important. En ayant des personnes comme moi, on peut faire des liens avec tous les organismes culturels qui sont dans notre région parce que ce n'est pas donné à un directeur, une directrice d'école ou à un enseignant de voir comment une galerie d'art peut avoir un effet sur l'apprentissage. Je vais vous en parler plus concrètement tantôt.

Nous ne sommes pas seulement là pour diffuser, nous sommes là aussi pour éduquer le jeune à devenir un consommateur, une consommatrice culturelle responsable.

Les actions concrètes maintenant. Et je dois dire quelque chose de très important. Depuis trois ans, le programme des langues officielles fait un transfert dans les districts scolaires et depuis ce temps-là, on a fait l'embauche de trois agents culturels et linguistiques et une mentor, qui est moi. Depuis trois ans, on peut avoir des actions concrètes telles que l'embauche de ces personnes-là pour faire du développement et pas juste de l'animation. Quand on ne développe pas, les actions ne sont pas durables. Les gens sont là, ils ne savent pas nécessairement c'est quoi leur mandat puis au niveau des arts et de la culture, ce n'est pas évident, donc on s'est doté d'une politique culturelle et par la suite, on a dit : « Est-ce qu'on fait de l'animation ou on fait du développement, du développement autant pour les écoles que pour la communauté artistique et culturelle? » Ces personnes jouent un rôle de leadership culturel en établissant des ponts, des liens, des passerelles entre la communauté, l'école et leur secteur respectif parce qu'en milieu rural, on n'a pas beaucoup de spécialistes, mais on a beaucoup d'artistes. C'est très important de reconnaître leur rôle, mais c'est très important d'accompagner aussi les artistes à l'intérieur de l'école parce que tu ne rentres pas n'importe comment dans les écoles. Il y a une façon de faire, et nous on les accompagne à ce niveau-là.

Ces agents-là ont comme mandat d'accompagner et de développer des outils qui permettront de soutenir les directions et le personnel dans l'intégration de leur rôle de passeur culturel. On le sait qu'on a une responsabilité, mais comment le faire, ce n'est pas toujours évident, et on n'a pas la recette tout de suite. C'est très important d'accompagner et de former ces gens-là parce qu'ils arrivent souvent du secteur culturel, et cela est important aussi. C'est important d'avoir des artistes qui entrent pour faire du développement parce qu'ils ont une vision, ils ont un processus de création dont nous on peut profiter et bénéficier dans nos écoles.

Pour savoir comment entrer dans une école et faire du développement, on a décidé de dresser un profil culturel de nos 22 écoles. On voulait dégager les orientations, les actions et les axes de développement que nous, on allait faire, et ensuite

support school principals and teachers in integrating the cultural, identity and artistic aspects within their educational plan and mission. Then, we went a little further. We said: “We have a community, so we are going to draw up a cultural profile of our communities to see what they have to offer our schools.”

We wanted to acknowledge the educational value of artistic, cultural and literary activities. So, we looked at what existed in our region, how groups and individuals could come to support our schools, then we accompanied cultural and artistic groups so that they could be integrated within schools. By drawing up these profiles, we laid out the groundwork for cultural development.

I would now like to address partnership and development. We currently have a rural art gallery, the Galerie d'art Bernard Jean at the Caraquet Cultural Centre. We said it was important. It is important to me. It is important for the schools, but how can we support it so that the youth, their parents, and the community value it? I am first and foremost a teacher, so, with my cultural workers, we produced an accompaniment guide for art galleries: How do you visit an art gallery? What do you do there? How do you behave? What kind of issues should the teacher look into?

We gave the gallery these tools and then asked each exhibiting artist to be there with the students because it is important for the artist to see them and for them to see the creator of the works of art. So, we gave our art gallery the tools it needed. We went back to the basics, to see how better to accompany them and then we said: “If you can go get a grant to do this, all the better.”

We have a very significant partnership with the Salon du livre de la Péninsule acadienne. As far as we are concerned the youth component is managed by the school district, meaning at least 95 visits in schools, and that is part of my duties within the school district of the Acadian Peninsula.

You know that I also play a literacy role; if there is a cultural event taking place, and there are artists or writers there, we must take part in this literacy movement. We support each other.

And at one point, we said: “How can we better integrate artists and their media within schools and recognize that they play a role when it comes to learning, cultural development and identity?” We created an annual cultural menu involving several components. This year it was video, improvisation and visual arts. So we look within our community to find people who are prepared to give workshops, but not at any price. The schools are responsible for paying the artists.

By recognizing the role and significance of cultural and identity development, we saw that it was important to offer quality cultural programming free of charge for all students from kindergarten to grade 12. You know, this is the Acadian Peninsula. The economic situation is what it is. Should children

comment intervenir, et accompagner les directions d'école et les enseignants dans l'intégration de la dimension culturelle, identitaire et artistique dans leur plan éducatif et dans leur mission éducative aussi. Ensuite, on est allé un peu plus loin. On a dit : « On a une communauté, donc on va dresser un profil culturel de nos communautés pour savoir ce qu'ils ont à offrir à nos écoles. »

On voulait reconnaître la valeur éducative de leurs activités artistiques, culturelles et littéraires. Donc, on a fait un profil de ce qu'il y a dans notre région, de comment ils peuvent venir soutenir nos écoles, puis on a accompagné les organismes culturels et artistiques à leur intégration dans le milieu scolaire. En établissant ces profils, la table était mise pour le développement culturel.

Quelques exemples de partenariat et de développement. Nous avons actuellement une galerie d'art, en milieu rural, qui est la galerie d'art Bernard Jean du Centre culturel de Caraquet. On a dit c'est important. Pour moi, c'est important. C'est important pour les écoles, mais comment on va la nourrir pour inciter les jeunes, inciter les parents, inciter la communauté à reconnaître sa valeur? Je suis avant tout une enseignante, donc avec mes agents culturels, on a produit un guide d'accompagnement dans une galerie d'art : Comment on rentre dans une galerie d'art? Qu'est-ce qu'on y fait? Quel comportement on a? Quel questionnement l'enseignant peut-il aller chercher?

On a outillé la galerie et ensuite on a demandé à chaque artiste qui exposait, d'être présent avec les jeunes parce que c'est important que l'artiste voit les jeunes et c'est important que les jeunes voient le créateur. Donc on a outillé notre galerie d'art à cet effet-là. On est allé chercher dans nos fondements, pour mieux les accompagner et ensuite on a dit : « Si vous pouvez aller chercher une subvention pour cela, tant mieux. »

On a un partenariat important, très important avec le Salon du livre de la Péninsule acadienne. Pour nous, tout le volet jeunesse est assumé par le district scolaire, cela veut dire au moins 95 animations dans les écoles, et cela fait partie de mes tâches au sein du district scolaire de la Péninsule acadienne.

Vous savez que j'ai un rôle aussi au niveau de la littératie, et on sait que s'il y a un événement culturel qui se passe, qu'il y a des artistes, qu'il y a des écrivains qui sont là, il faut se joindre avec tout ce mouvement de littératie. On se soutien mutuellement.

Puis à un moment donné, on s'est dit : « Comment intégrer de plus en plus l'artiste et son médium dans les écoles en reconnaissant le rôle qu'il a au niveau de l'apprentissage et en reconnaissant son rôle au niveau du développement culturel et identitaire? » Nous avons créé un menu culturel annuel qui comporte certains volets. Cette année, c'était la vidéo, l'improvisation et l'art visuel. Donc on va chercher dans notre communauté des gens qui sont prêts à venir donner des ateliers, mais pas à n'importe quel prix. Les écoles doivent assumer les frais de ces artistes-là.

En reconnaissant le rôle et l'importance du développement culturel et identitaire, nous avons cru important d'offrir une programmation culturelle de qualité et gratuite à tous les élèves de la maternelle à la 12e année. Vous savez, on est dans la Péninsule acadienne. Il y a une conjoncture économique. Est-ce que les

in the Peninsula not have access to quality shows? So we got to work and we currently are responsible for a \$60,000 annual budget so children from kindergarten to Grade 12 can have access to quality entertainment. Each year we try to offer them a different media.

There is one premise that is important to us, Acadian first. We start by seeking quality artistic and cultural products from here first, but if we cannot find it here, we will go elsewhere. We try to wholeheartedly support our two theatre groups, le Théâtre l'Escaouette and the TPA, by giving them as much business as we can.

Why would we go looking elsewhere for shows or plays when high-quality plays like "Vie de cheval" are shown here. This year, what we did in our programming was to ask them, if they did not have something to offer, to direct us and suggest certain plays.

Learning through culture enhances student education. It actively includes the basics of adaptive dimension pedagogy. Some young people learn through arts and culture and only that way. It is good for self-esteem and gives students a sense of belonging to a community. It has a direct effect on identity development. It shows to what extent arts and culture bring people together.

I would like to point out that the Acadian Peninsula is a community in need of being brought together. I had a mandate when I took on this position, and it was to bring the youth together through arts and culture.

In summary, it allows for the dissemination of artistic projects. It is an essential link which gives meaning to schools. Without this type of programming, you cannot carry out cultural and identity development.

Senator Champagne: Thank you for coming this afternoon and for sharing with us everything that is happening in your beautiful part of the country. I must say that I was pleased to hear, two days before we left to come here, that the federal government and the province of New Brunswick had reiterated their commitment to French education in the province. It may not be a huge amount, but still, 1.7 million additional dollars can certainly help, and hopefully some of it will make its way to you.

When you recruited these cultural workers, you said you wanted artists. But I would imagine there must have been other factors. You were in charge of finding them, recruiting them, so, what were you looking for at the start and what did you find to get the results you wanted?

Ms. Duguay: First of all we were looking for people who knew the community. Not necessarily the school community. I knew it, so I could brief them on the basics. That is something you can learn when you go into schools. I do not know why, but it is easy to learn the basics, et cetera. What mattered to me was for these people to have a good knowledge of their community. We have

enfants de la Péninsule ne doivent pas voir des spectacles de qualité? Donc on s'y est mis et c'est nous qui assumons un budget de près de 60 000 \$ par année pour que les enfants voient de la maternelle à la 12^e année des spectacles de qualité. On essaie tous les ans d'offrir un médium différent pour eux.

Et il y a une prémisse qui est importante pour nous, c'est le produit acadien avant tout. On recherche d'abord la qualité artistique ou culturelle des gens d'ici, mais si n ne trouve pas ici, on va aller à l'extérieur. On essaie de soutenir avec autant de coeur qu'on peut, autant d'engagements, nos deux institutions théâtrales qui sont le Théâtre l'Escaouette et le TPA.

Nous n'allons pas chercher un spectacle ou une pièce de théâtre de l'extérieur lorsqu'une pièce de théâtre de grande qualité comme « Vie de cheval » était présentée ici. Cette année, ce qu'on fait dans notre programmation, on demande à ces gens-là, s'ils n'en ont pas, de nous diriger ou de nous suggérer certaines pièces de théâtre.

L'apprentissage par la culture bonifie la formation générale de l'élève. Elle inclut activement les fondements de la pédagogie différenciée. Il y a des jeunes qui apprennent au travers des arts et de la culture et qui apprennent de cette façon-là et uniquement de cette façon-là. Elle favorise l'estime de soi en nourrissant son sentiment d'appartenance à sa communauté. Elle agit étroitement sur le développement identitaire. Elle reconnaît les capacités de rassemblement des arts et de la culture.

Je tiens à dire que la Péninsule acadienne est une communauté qui a besoin d'être rassemblée. J'avais un mandat quand j'ai accepté le poste, et c'est de rassembler les jeunes au travers des arts et de la culture.

Et je résume, cela permet la diffusion des projets artistiques. Enfin, c'est un tandem essentiel qui donne du sens à l'école. Sans le transfert de ces programmes-là, on ne pourra pas faire du développement culturel et identitaire.

Le sénateur Champagne : Merci de vous être déplacées cet après-midi et de nous avoir fait part de tout ce qui passe dans votre magnifique coin de pays. Je dois dire que j'ai été ravie, deux jours avant que nous quittions pour venir ici, d'apprendre que le gouvernement fédéral et la province du Nouveau-Brunswick avaient réitéré leur engagement respectif d'appuyer l'éducation en français dans la province. Ce n'est peut-être pas un montant énorme, mais quand même, 1,7 million de dollars de plus, cela pourra sûrement aider, en espérant qu'il y en a qui se rendent jusque chez-vous.

Quand vous avez recruté ces agents culturels, vous avez dit : « On voulait des artistes. » Mais j'imagine qu'il y a autre chose. Puisque c'est vous qui étiez chargée de les trouver, de les recruter, qu'est-ce que vous cherchiez au départ et qu'est-ce que vous avez trouvé pour avoir les résultats que vous escomptiez?

Mme Duguay : Tout d'abord, on cherchait quelqu'un qui connaissait la communauté. Pas nécessairement la communauté scolaire. Moi je la connaissais, donc je pouvais leur donner le « briefing » et les éléments nécessaires. Cela s'apprend quand tu entres dans une école. Je ne sais pas pourquoi, mais on apprend vite les rudiments, et cetera. Mais pour moi, c'était fondamental

four regions, and three and a half cultural workers, and it was important for these people to know their communities and to have contact points within them.

Senator Champagne: And did you find what you were looking for?

Ms. Duguay: We did.

Senator Champagne: In fact, that is the most important thing. What is the first thing a cultural worker has to do when arriving in the region you have assigned to him or her? What is the cultural worker really supposed to do in that school when he or she gets there?

Ms. Duguay: Well, there are seven or eight schools which she has to deal with. That means knowing the culture, the cultural profile, of those schools. That is important. There are five components in a cultural profile, so she has to know what the school's status is, talk with the school's principal and the student body and determine their needs. What do they want to work on? What do they want to explore that year? Often, the cultural workers feed the school, as it were. Cultural workers feed the school's management and the student body by knowing their community. We set the table for them, and then provide a meal that is so interesting that they become really engaged.

Senator Champagne: I find the whole idea extraordinary, and I hope that, with all the work you seem to put into this, you get the results you hope for.

Ms. Duguay: Thank you.

Ms. Gammon: In other districts, cultural workers may also be called community development workers, where we do community development. That is very similar to what they do, what they call literacy development.

In other regions, literacy workers deal with this, because as you know in our region 66.7 per cent of the population has a literacy level lower than 2. So you can see that in schools, children are having literacy problems. Arts and culture is one means that helps us in developing literacy.

That is why the federation strongly believes in the importance of these cultural workers. Regardless of what we call them — community development workers, arts and culture development workers, literacy development workers, or anything else — their work is very, very important. We want to help our people survive, we want to make it possible for French language and culture to survive among our people, so we have to ensure that our students improve their literacy.

Senator Champagne: Obviously, literacy then becomes quite fundamental.

Ms. Gammon: Yes.

que ces personnes-là aient une connaissance de leur communauté. On a quatre régions, on a trois agents culturels et demi, et c'était important que ces gens-là connaissent et aient des liens dans leur communauté.

Le sénateur Champagne : Et vous avez trouvé?

Mme Duguay : On a trouvé.

Le sénateur Champagne : C'est ce qui est, en fait, le plus important. Quelle est la première chose qu'un agent ou une agente culturelle doit faire quand elle arrive dans la région que vous lui destinez? Qu'est-ce qu'elle doit faire vraiment dans cette école-là quand elle arrive?

Mme Duguay : Quand elle arrive, elle a environ sept à huit écoles où elle doit intervenir. C'est connaître la culture de son école, connaître son profil culturel. C'est important. Parce qu'il y a cinq éléments dans un profil culturel, connaître où ils sont rendus, c'est s'asseoir avec la direction d'école et la vie étudiante et savoir c'est quoi leurs besoins? Qu'est-ce qu'ils veulent travailler? Qu'est-ce qu'ils veulent explorer cette année? Et souvent, ils les alimentent. C'est eux les agents culturels qui alimentent les directions d'école ou la vie étudiante en connaissant leur communauté. On leur met la table, puis des fois on leur met un service qui est tellement intéressant qu'ils s'engagent dedans.

Le sénateur Champagne : Je trouve l'idée extraordinaire et avec tout le travail que vous semblez y mettre, j'espère que vous aurez tous les résultats que vous espérez obtenir.

Mme Duguay : Merci.

Mme Gammon : Dans certains autres districts, ces agents-là peuvent être nommés aussi comme agents de développement communautaire, où on fait le développement de nos communautés, et c'est très semblable à ce qu'eux font, ce qu'ils ont appelé des développements de littératie.

Dans d'autres régions, ce sont des agents de littératie qui s'en occupent, parce que comme vous savez, dans notre région, 66,7 p. 100 de la population ont moins d'un niveau deux en littératie. Donc vous pouvez voir qu'au niveau scolaire, c'est difficile avec les enfants au niveau de la littératie et les arts et la culture, c'est un moyen pour nous aider dans le développement de la littératie.

C'est pour cela que nous, à la fédération, on croit beaucoup à l'importance des agents. Qu'on les appelle des agents de développement communautaire, des agents de développement des arts et de la culture, des agents de développement de littératie, c'est très, très important. Parce que si on veut assurer la survie de notre peuple, la survie de la francophonie chez notre peuple, on doit s'assurer que nos élèves augmentent leur niveau de littératie.

Le sénateur Champagne : Évidemment, l'alphabétisation à ce moment-là devient une chose de base.

Mme Gammon : Oui.

Senator Champagne: Otherwise, they will not be able to read the books we were talking about earlier, and be blocked from a lot of other things.

Ms. Gammon: Exactly.

Senator Champagne: And if that can be achieved through the arts, you will certainly have my support.

Ms. Duguay: Thank you.

Ms. Gammon: The literacy programs in New Brunswick are now what we call educational, so are geared more to people who want to get a job or go back to work. If you are a parent, a grandparent or a significant person in a child's life, if you want to improve the child's French literacy, that is very difficult. In the past, there were 250 or so literacy classes, while now there are only 55. That is why it is so important for our schools to have something that motivates children to read, or to want to have books around, because often they are no books at home. So when we say that the literacy level is under 2, we are talking about people whose reading comprehension is under fifth-grade level.

Senator Losier-Cool: My questions are on funding. Are the cultural development programs funded solely by the Department of Education? Someone mentioned the official languages program. Does all or part of the funding come from the official languages program?

Ms. Gammon: Yes. One portion comes from the department through the official languages program, particularly funding for artistic and cultural development agents, like Ms. Duguay. But some districts that have community schools — schools within the community, a new concept in New Brunswick — have to seek funding from partners in the community. The community schools concept began as a pilot project, with Saint-André as one such school. Robertville School was another, and there was one more in the southwest. All were community schools, and received a lot of funding. That funding came from the federal government, specifically to develop community schools, within the community.

Then the provincial Department of Education adopted the concept. Now, five schools are identified across the province each year, one school in each district. They are renamed community schools, and have funding for community development workers.

In Étoile du Nord, a sub-district in School District 5, management obtained over \$500,000, in partnership with the community, to fund the community schools concept and ensure that the community is there in the schools and that people and programs can be funded.

Senator Losier-Cool: So community schools are not just in francophone school districts?

Ms. Gammon: They are community schools.

Le sénateur Champagne : Et ils n'arriveront pas à lire les livres dont on nous parlait tout à l'heure et ainsi de suite.

Mme Gammon : C'est ça.

Le sénateur Champagne : Et si cela peut se faire par le monde des arts, vous trouvez en moi quelqu'un qui vous approuve.

Mme Duguay : Merci.

Mme Gammon : Les programmes d'alphabétisation au Nouveau-Brunswick maintenant sont ce qu'on appelle scolarisant, donc c'est plutôt pour les personnes qui veulent retourner ou aller sur le marché du travail. Si vous êtes un parent, un grand-parent ou une personne significative dans la vie d'un enfant, que vous voulez augmenter son taux de littératie en français, c'est très difficile. Anciennement, il y avait 250 quelques classes d'alphabétisation, et maintenant il y en a 55. Voilà l'importance dans nos écoles d'avoir quelque chose pour motiver les enfants à avoir des livres à leur disposition parce que souvent à la maison, il n'y en a pas. Donc lorsqu'on dit que c'est moins d'un niveau 2 en littératie, ce sont des personnes qui ont moins d'une cinquième année en compréhension de lecture.

Le sénateur Losier-Cool : Mes questions portent sur le financement. Ces programmes de développement culturel, sont-ils uniquement du ministère de l'Éducation? Parce que quelqu'un a mentionné les programmes de langues officielles, alors il y a une partie ou tout qui vient du PLO?

Mme Gammon : Oui. Une partie qui vient du ministère par l'entremise du PLO, surtout les agents de développement artistique et culturel, un peu comme Mme Duguay. Mais dans certains districts où ils ont des écoles communautaires, des écoles au coeur de la communauté, qui est un nouveau concept au Nouveau-Brunswick, les districts doivent aller chercher des partenaires dans la communauté. Le concept « Les écoles au coeur de la communauté » a commencé comme un projet-pilote, dont Saint-André en était un. L'école à Robertville aussi et une autre dans le sud-est qui étaient des écoles communautaires. Eux, ils ont eu beaucoup de financement. C'était du financement qui provenait du fédéral, spécifique pour le développement de ces écoles communautaires, au coeur de la communauté.

Par la suite, la province, au ministère de l'Éducation, ont adopté le concept puis maintenant à chaque année, on identifie cinq écoles à travers la province, une école par district. Ils sont renommés « écoles au coeur de la communauté », des écoles communautaires, où il y a du financement pour des agents de développement communautaire.

Dans le district de l'Étoile du Nord, dans le district scolaire 5, la direction générale, est allée chercher au-delà de 500 000 \$ en partenariat avec la communauté pour financer ce concept-là qui est d'assurer que la communauté entre dans les écoles, qu'on puisse financer des gens et des programmes.

Le sénateur Losier-Cool : Alors, ce n'est pas simplement dans les districts scolaires francophones?

Mme Gammon : Les écoles au coeur de la communauté.

Senator Losier-Cool: So the cultural development thrust can be provided in anglophone schools as well?

Ms. Duguay: Our mandate is twofold. Is education in English — I do not know.

Senator Losier-Cool: You are not sure if that concept exists outside the francophone districts.

Ms. Duguay: I do not know whether that cultural and identity development concept exists elsewhere, no.

Senator Losier-Cool: How long has the program been in place?

Ms. Duguay: In District 9, it has been in place since 2005. We have a budget from the official languages program. As I said earlier, without it we could not do any cultural and identity development.

Senator Losier-Cool: Do you have some assurance that the budget will be maintained?

Ms. Duguay: I think so. My management team is in the room. I think yes. But if we do not have it, we do have the funding for education. It is like a sundae, where we can add things to the basic ice cream.

Ms. Gammon: Community schools exist in both language communities, but the cultural and identity development component is stronger in francophone community schools, because we are surrounded by anglophone arts and culture. It is a real challenge, because young people find it cool to speak English, cool to hear English music, and cool to do all that stuff.

Senator Losier-Cool: It is still cool.

Ms. Gammon: It is a real challenge. We are very lucky in our schools now to have people like her to help the teachers. By having those activities, by seeing those artists, young people are impressed and it is very, very important for them. Young people are fascinated by all that, and they see that it is really cool now to have artistic and cultural activities in French.

Senator Losier-Cool: Ms. Duguay, in your presentation you said you wanted to develop cultural consumers, and that is part of your mandate as well. I think that is the term you used.

Ms. Duguay: Yes.

Senator Losier-Cool: In the past three years, have you been able to assess whether young people are consuming more French-language products, or still buying American music?

Ms. Duguay: I have not gone through all the measures we have taken. For example, one thing that is important for me as a consumer of arts and culture is not to go have to see a show in a gym. We need to have enough self-respect as human beings to go see our shows in theatres and proper venues. That is very important to us. Children see the shows in theatres and proper venues.

Le sénateur Losier-Cool : Mais toute la question de développement culturel, elle peut exister du côté anglophone aussi?

Mme Duguay : On a un double mandat. Est-ce que l'éducation de langue anglaise... Je ne le sais pas là.

Le sénateur Losier-Cool : Vous ne savez pas si cela existe ailleurs.

Mme Duguay : Si ce concept-là de développement culturel et identitaire existe, je ne le sais pas.

Le sénateur Losier-Cool : Depuis combien de temps ce programme existe-t-il?

Mme Duguay : Au district 9, depuis 2005. Puis on a une enveloppe qui vient du Programme des langues officielles. Comme je l'ai dit au tout début, si on n'avait pas ça, on ne pourrait pas faire du développement culturel et identitaire.

Le sénateur Losier-Cool : Et cette enveloppe, vous avez une certaine assurance qu'elle va continuer?

Mme Duguay : Je pense. Ma direction générale est dans la salle. Je pense que oui. Mais si on n'a pas ça, on a les sous nécessaires pour faire l'éducation. Le reste, c'est comme un sundae, on peut ajouter des choses.

Mme Gammon : Les écoles communautaires sont dans les deux communautés linguistiques, mais le développement au niveau de la culture identitaire, c'est certain que c'est plus fort chez la communauté linguistique francophone parce que nous sommes baignés dans les arts et la culture anglophone. C'est un défi parce que pour les jeunes, c'est « cool » de parler en anglais, c'est « cool » d'avoir de la musique en anglais, c'est « cool » de faire ces choses-là.

Le sénateur Losier-Cool : C'est encore « cool ».

Mme Gammon : C'est vraiment un défi. On est vraiment choyé dans nos écoles maintenant d'avoir des personnes comme elle qui aident les enseignants. En ayant les activités, en voyant les artistes, c'est vraiment très, très important pour les jeunes parce que cela crée une impression. Les jeunes sont fascinés par tout ça et ils voient que c'est maintenant « cool » d'avoir des activités artistiques et culturelles en français.

Le sénateur Losier-Cool : Madame Duguay, dans votre présentation et dans votre mandat, il y avait votre intention de développer des consommateurs culturels. Je pense que c'est les termes que vous avez utilisés.

Mme Duguay : Oui.

Le sénateur Losier-Cool : Est-ce que depuis trois ans vous pouvez évaluer si les jeunes consomment plus du côté francophone ou s'ils achètent encore de la musique américaine?

Mme Duguay : Je n'ai pas tout dit les actions qu'on avait faites, entre autres pour moi être un consommateur d'arts et de culture, c'est aussi de ne plus aller voir un spectacle dans un gymnase. C'est de se respecter comme un être humain et d'aller voir un spectacle dans une salle de spectacles. Pour nous, c'est fondamental. Tous les enfants voient des spectacles dans des salles de spectacles.

Yes, because we are in the process of establishing partnerships with cultural entities. Those people work really hard, and often it is particularly women who work hard with small budgets to try to create partnerships and put on family-oriented shows.

There is a lot of work to do in educating parents on quality shows, shows that are something other than magic shows or American shows. I think that young people are indeed very proud of our shows, and ask for them.

On the development side, we have to move on to the next stage. That is where they do the selection, and they become culturally engaged. We are going to arrange a conference on young people as the vehicles of culture, and then use the Congrès mondial acadien to carry on the momentum, to wake people up and to engage them.

We have a number of avenues for development, and we use the theoretical SELF framework and the theoretical framework of a young researcher to determine how to engage young people, and to determine what actions are sustainable. We will go level by level.

Senator Losier-Cool: That is also a very extensive challenge from a chronological standpoint.

Ms. Duguay: It is a development effort, yes.

Senator Losier-Cool: This morning, the witnesses we heard talked about the lack of infrastructure, about the lack of theatres and performance venues in the region.

Ms. Duguay: Yes.

Senator Losier-Cool: So the young people you want to develop as cultural consumers will, in a few years, be those making demands and putting on pressure — political pressure, if necessary — to have the infrastructure. I thank you very much for the excellent work you are doing.

Ms. Duguay: Thank you.

Senator Losier-Cool: I congratulate you.

Ms. Gammon: In the new educational specifications and guidelines set out when schools are built, we have to ensure that theatres are provided. Quite often, when a school is built and there are budget cuts, the performance venues are cut. This is an important specification.

I also wanted to point out that the problem of establishing arts and culture is twofold — there is an issue with training and with recruiting people to come to rural regions like Chaleur and the Acadian Peninsula. The district is lucky because Ms. Duguay is from the peninsula. That is her home, she is proud of it, so she can contribute. But to get people with appropriate education to come and teach in a New Brunswick classroom, it is difficult. You need a basic degree and an education degree, and that means experts in the arts need to get a first degree, like a bachelor of arts, then do a year in education, and that means four, five and even six years of education. It is quite a challenge to recruit people to work in arts

Et oui, parce que là on est en train de créer des partenariats avec les sociétés culturelles. Ils travaillent fort ces gens-là, surtout que c'est souvent des femmes qui travaillent fort avec peu de budget, puis on essaie de créer un partenariat pour des spectacles familiaux.

Donc, on a toute une éducation à faire pour éduquer les parents sur des spectacles de qualité, des spectacles qui sont autres que de la magie ou autres qu'un spectacle américain, et je pense que oui, nos spectacles, les jeunes en sont très fiers, ils en demandent.

Quand on fait du développement, il faudrait aller à une autre étape. C'est où eux vont faire des sélections, où eux vont s'engager culturellement. On va avoir un colloque sur le jeune comme passeur culturel, puis on va se servir du Congrès mondial acadien dans ce sens-là, pour réveiller les gens, pour les engager.

Cela fait que nous, on a des axes de développement et on utilise le cadre théorique de la SELF et le cadre théorique d'une jeune chercheuse sur comment engager les jeunes, et que ce soit des actions durables aussi. On va aller niveau par niveau.

Le sénateur Losier-Cool : C'est un défi très, très échelonné aussi.

Mme Duguay : C'est du développement, oui.

Le sénateur Losier-Cool : Ce matin, les témoins que nous avons entendus ont mentionné le manque d'infrastructure, de belles salles dans la région ici, de salles de spectacles.

Mme Duguay : Oui.

Le sénateur Losier-Cool : Alors, les jeunes que vous voulez développer comme des consommateurs culturels seront dans quelques années d'ici les personnes qui feront des demandes et des pressions, et des pressions politiques s'il le faut, pour avoir les infrastructures nécessaires. Je vous remercie vraiment de ce beau travail que vous faites.

Mme Duguay : Merci.

Le sénateur Losier-Cool : Je vous félicite.

Mme Gammon : Ce serait important, dans les nouveaux devis pédagogiques dans la construction des écoles, qu'on s'assure qu'il y a des salles de spectacles à l'intérieur des écoles. Souvent, lorsqu'on construit une école et qu'il y a des compressions budgétaires à faire, c'est là qu'on coupe, donc c'est important.

Je voulais aussi mentionner que la problématique d'implanter les arts et la culture, joue sur deux niveaux, la formation et le recrutement des personnes pour venir dans les régions rurales telles la région Chaleur et la Péninsule acadienne. Le district est chanceux parce Mme Duguay vient de la Péninsule, c'est son chez-eux, elle est fière d'elle donc elle peut contribuer. Mais pour avoir des gens qui ont une formation pour enseigner dans une salle de classe au Nouveau-Brunswick, il faut avoir une formation de base et une formation en éducation, ce qui veut dire qu'une personne spécialiste dans le domaine artistique, ça peut vouloir dire un baccalauréat en arts et ensuite une année de formation en

and culture, and to do the development needed in our schools. With regard to recruitment, I know that some school districts have hired recruitment workers to meet the needs at all levels, but specifically in arts and culture, because we already have a problem there.

Senator Losier-Cool: Do those programs and that development exist elsewhere? Are there any literacy mentors among Franco-Ontarians?

Ms. Gammon: There are cultural facilitation programs, and that is more or less the same thing. I provide support. You cannot let those people do whatever they like because they do not know the school system. I have been there 20 or so years, so I know it. I have managed to understand it, because it does need to be understood and worked with. But someone who comes in from the outside for development can have a hard time. In Ontario, they did have the concept, but at some point it just did not work.

Research tells us that we need specific people to promote cultural development in schools, if it is going to happen. We need those people. I did not want to do facilitation. When you do facilitation, you beat your wings a lot and at some point you cannot get off the ground anymore. You just get exhausted.

The Chair: Yes, that is right.

Ms. Gammon: We took stock and gained awareness, made those development efforts and tried to take sustainable action. We recognized the problem, and we have developed young people.

The Chair: I have a question, which is a supplementary to those questions put by Senator Losier-Cool. Earlier, you talked about funding and you said that you received funding under the Official Languages Program. Does that go through federal or provincial education funding agreements, or are there three envelopes — first language, second language and special projects? Or do you get funding under the other agreement, the Canada-community agreement, or under the Official Languages Action Plan? Do you know?

Ms. Duguay: I do not know.

Ms. Gammon: The funding comes from two sources — some under the Official Languages Action Plan, and some under the Official Languages and Education Plan. Most of it comes from the latter source.

The Chair: Are those not the education agreements? There are three envelopes.

Ms. Gammon: In New Brunswick, the situation is somewhat different because the funding is transferred to the Department of Education, which then distributes it within the province. Some of that funding is also put towards immersion programs.

éducation; ce qui veut dire quatre, cinq ans, peut-être six ans de formation. C'est donc un défi de recruter des personnes pour agir au niveau des arts et de la culture, faire le développement dans nos écoles. En ce qui concerne le recrutement, je sais qu'il y a certains districts scolaires qui ont embauché des agents de recrutement pour combler nos besoins dans tous les niveaux, mais spécifiquement dans les arts et la culture parce que c'est déjà une problématique.

Le sénateur Losier-Cool : Est-ce que ce développement et ces programmes-là existent ailleurs? Est-ce qu'il y a des mentors en littérature chez les Franco-ontariens?

Mme Gammon : Ils ont eu des programmes d'animation culturelle, c'est à peu près la même chose. Comme moi, je suis la personne accompagnatrice. Si tu laisses ces gens-là aller, ce n'est pas des gens qui connaissent le système scolaire. Moi je suis là depuis 20 quelques années, je le connais. Je l'ai apprivoisé, parce qu'il a besoin d'être apprivoisé. Mais quelqu'un de l'extérieur qui arrive pour faire du développement, ce n'est pas évident. En Ontario, ils ont eu le concept, mais à un moment donné cela a tombé à l'eau.

La recherche nous dit que pour faire du développement culturel à l'intérieur des écoles, il faut avoir des gens qui s'en occupent. Il le faut. Pour ma part, je ne voulais pas faire de l'animation. Quand tu fais de l'animation, tu bas les ailes et à un moment donné il n'y a rien qui est fait. Tu t'épuises.

La présidente : Oui, c'est ça.

Mme Gammon : On a fait une prise de conscience, on fait du développement et on essaie de poser des actions qui sont durables. On va le reconnaître et on aura formé des jeunes.

La présidente : J'ai une question supplémentaire aux questions de la sénatrice Losier-Cool. Quand vous avez parlé du financement tout à l'heure et que vous avez dit que ça provenait des langues officielles, à titre d'exemple, est-ce que cela passe par l'entremise des accords de financement en éducation, fédéraux et provinciaux, où il y a trois enveloppes : langue première, langue seconde et les projets spéciaux? Ou est-ce que cela provient de l'autre entente, Canada-communauté, ou du plan d'action des langues officielles, le savez-vous?

Mme Duguay : Je ne le sais pas.

Mme Gammon : Cela vient en deux parties, le plan d'action des langues officielles et surtout le plan des langues officielles en éducation.

La présidente : C'est ça, les accords en éducation? Il y a trois enveloppes.

Mme Gammon : Au Nouveau-Brunswick, c'est particulier parce que les argents viennent au ministère de l'Éducation et c'est le ministère qui en fait la diffusion au niveau de la province. Il y a certains de ces argents qui sont aussi utilisés pour les programmes d'immersion.

The Association des enseignants et des enseignantes francophones du Nouveau-Brunswick (AEFNB) has been asking for detailed explanations of what is done with the funding from the federal government for years. They want to know where that money goes.

We hope that the education commissioner will be appointed soon, because that will be one of his or her tasks. It will be one of the French-language educational challenges to deal with, because our mission is not only an educational mission, but also a mission to build our young people's cultural identity.

This is very, very important in francophone culture, because it is cultural workers like her who build it at the arts and culture level.

The Estates General were funded primarily by the federal government, or at least largely by the federal government — that is the Estates General on Arts and Culture — and I think a lot of the funding came from Canadian Heritage. That woke up the province like nothing else did to the arts and culture needs within the educational sphere, and made them aware that this can ensure — almost guarantee — the survival of our French language and culture.

Senator Corbin: First of all, I would like to congratulate you. The work you do is extraordinary. I would have liked to have services like that when I myself was at school. It is only later in life that we realize everything that we have missed, and today's students are lucky to have people like you to help in their personal and community development. There is no doubt about it.

You have talked about integrating artists into the schools. I am putting this question specifically to Ms. Duguay. You said that the school would cover the costs. How would that work?

Ms. Duguay: When we institute our development measures, we look around in the community, have discussions with school management and teachers, so that we can target the areas where they want us to get resource people. This year it was theatre, and staging.

Senator Losier-Cool: For your whole sector?

Ms. Gammon: Yes.

Ms. Duguay: Yes, in all 22 schools. There was a video component, a visual art component, and a theatre component. We looked within the community to find people who wanted to come and help with staging, because there was a staging component, a scriptwriting component, a drama culture component. So we looked around in the community, then negotiated with the artists. We recognize the artist's role, so there needs to be a salary with the job, an appropriate salary. When artists come into our schools, they bring the fruits of what they have learned. They bring educational goals. This artist's mandate was to write a play, and to stage and direct it. These schools do not do those negotiations, we do. We have the names of people who come in, but we prepare a schedule for them. We organize it for the school, and then the artists can come and do their work.

L'Association des enseignants et des enseignantes francophones du Nouveau-Brunswick (AEFNB), depuis plusieurs années, demandent une explication détaillée des argents qui nous viennent du fédéral, et où ils sont placés.

On a espoir que le commissaire en éducation qui va être nommé sous peu, que ce sera une de ses tâches, parmi les défis au niveau de l'éducation en français parce que nous, on n'a pas seulement une mission éducative, on a une mission vers la construction identitaire de nos jeunes.

Pour la francophonie, c'est très, très important, puis ce que les agents comme elles font au niveau des arts et de la culture.

Les États généraux qui ont été financés majoritairement par le fédéral, ou en grande partie par le fédéral, les États généraux des arts et de la culture, je pense que beaucoup du financement est venu de Patrimoine Canada. Cela a éveillé la province comme rien d'autre au niveau du besoin des arts et de la culture au niveau de l'éducation et cela peut assurer, garantir quasiment notre francophonie.

Le sénateur Corbin : D'abord, je tiens à vous féliciter. Le travail que vous faites est extraordinaire. J'aurais aimé être récipiendaire de ce genre de service quand j'étais à l'école moi-même. C'est plus tard dans la vie qu'on vient à réaliser tout ce qui a pu nous manquer, et les élèves d'aujourd'hui sont fortunés d'avoir des personnes comme vous pour leur développement personnel et communautaire, il n'y a aucun doute.

Vous avez parlé de l'intégration de l'artiste à l'école. C'est à vous madame Duguay spécifiquement que je pose cette question. Et vous avez dit : « L'école assume les frais. » Comment cela se déroule?

Mme Duguay : Quand on fait du développement, on va voir dans notre communauté, et avec les directions d'école, le personnel enseignant, on cible des volets où ils souhaiteraient qu'on aille chercher des personnes ressources. Cette année, c'est un volet théâtre, dans la mise en scène.

Le sénateur Corbin : C'est pour l'ensemble de votre secteur?

Mme Gammon : C'est ça.

Mme Duguay : Oui, dans les 22 écoles. Il y avait un volet vidéo, un volet art visuel, un volet théâtre. On va chercher dans la communauté des gens qui peuvent venir faire de la mise en scène, parce qu'il y avait un volet mise en scène puis il y avait un volet écriture théâtral, culture dramatique. Donc, on est allé chercher dans notre communauté et on négocie ensuite avec l'artiste. Nous, on reconnaît son rôle, donc il doit y avoir un salaire qui vient avec, un salaire convenable. Quand il entre dans les écoles, c'est sûr et certain qu'il vient avec des résultats d'apprentissage, il vient avec des objectifs pédagogiques, donc son mandat était d'écrire une pièce de théâtre, faire une mise en scène. L'école ne fait pas cette négociation. Nous on fait la négociation. On a les noms des gens qui peuvent venir, mais on leur fait un horaire. On organise pour l'école, puis là la personne doit se rendre sur place.

Senator Corbin: You prepare a schedule for the year?

Ms. Duguay: A schedule, a program. It is the cultural menu. I gave you a copy.

Senator Corbin: Is Paquetville in your sector?

Ms. Duguay: Yes, it is.

Senator Corbin: Is Édith Butler involved in a program like that?

Ms. Duguay: Ms. Butler was very involved in one of our community schools. She became the program's godmother, and next year, in 2009, she will be part of the cultural programming because she will be touring the schools.

Senator Corbin: All 22 schools?

All 22 schools. We have to be careful, because for the longest time people thought that kids at the kindergarten level, teenagers and young adults could all see the same show. We do not accept that. We have shows for kindergarten level at age three, ages four to six, ages seven to nine, ages ten to twelve, and sometimes ages seven to twelve. That is the secondary level, all three cycles, and then secondary one, two and three.

When we started taking on the costs of cultural programming, we had to change things and to tell school principals that we could not put on the same shows for kindergarten kids and older kids.

And there are groups like Les Jeunesses Musicales, young musicians, and that's not negotiable. Young people have to hear the music. It comes from outside, and that is all right, because if not, they would never come to know such forms of music as opera, among other things.

Senator Corbin: At one point, you said that the Acadian Peninsula needed to be brought together. What did you mean by that?

Ms. Duguay: As you know, the Acadian Peninsula is made up of four large regions that are fairly isolated. But I believe in the power of arts and culture. It has no barriers. There is no limit that stops us from bringing the young people together. We are seeing young people move away, young families move away, and what we need to tell them is that they would be fine if they stayed here. They would be fine if they stayed, not if they left. We need to do something to keep them here.

We believe in the power of arts and culture. We set up a cultural event called Buzz Arts, which lasts four or five days a year. It is an arts and culture exhibit of what was done in our schools, and it has no borders. It takes place at Shippagan, but it really has no borders. That is what arts and culture are all about. It does not work against things, it is a positive force.

Senator Corbin: I congratulate you again.

Senator Losier-Cool: Yes, absolutely.

Senator Corbin: What you are doing is fantastic.

Le sénateur Corbin : Vous faites un calendrier pour l'année?

Mme Duguay : Un calendrier, une programmation. Le menu culturel, je vous en ai laissé une copie.

Le sénateur Corbin : Est-ce que Paquetville, c'est dans votre secteur?

Mme Duguay : Oui.

Le sénateur Corbin : Est-ce que Édith Butler a été impliquée dans un programme de ce genre?

Mme Duguay : Madame Butler a été très impliquée au niveau d'une école communautaire chez nous. Elle est devenue la marraine et l'an prochain, en 2009, elle fera partie de la programmation culturelle parce qu'elle va faire une tournée dans les écoles.

Le sénateur Corbin : Dans les 22 écoles?

Mme Duguay : Dans les 22 écoles. Il faut faire attention, parce que longtemps on a pensé que les enfants de la maternelle, les ados et les jeunes adultes pouvaient voir le même spectacle. Nous, on refuse cela. On a un spectacle de la maternelle à trois ans, de quatre à six ans, de sept à neuf ans et de dix à douze ans, puis des fois les sept à 12 ans. C'est le secondaire ici, premier cycle, deuxième et troisième là, secondaire un, deux et trois.

Quand on a commencé à assumer les coûts de la programmation culturelle, on a dû changer, travailler avec les directions d'école puis leur dire : « Regarde, on ne peut pas offrir un même spectacle qu'à un enfant de la maternelle. »

Puis il y a des gens comme les jeunesses musicales ici que c'est du non négociable. Les jeunes doivent en voir parce que cela vient de l'extérieur; c'est correct, car sans cela les enfants ne connaîtraient pas ça, de l'opéra et puis, et cetera.

Le sénateur Corbin : Vous avez dit à un moment donné que la Péninsule acadienne avait un besoin de rassemblement. Que vouliez-vous dire par cela?

Mme Duguay : Vous savez que la Péninsule acadienne, c'est quatre grandes régions qui sont plus ou moins isolées. Moi je crois dans le pouvoir des arts et de la culture. Il n'y a pas de barrière. Il n'y a pas de limite pour regrouper ces jeunes-là. On a un phénomène de jeunes qui partent, de jeunes familles qui partent et nous, on a besoin de leur dire : « Si vous restez ici, vous êtes bons. Ce n'est pas parce que tu pars, c'est parce que tu restes ». On doit faire quelque chose pour retenir, faire la rétention.

On a cru dans le pouvoir des arts et de la culture. On fait un rassemblement culturel de quatre, cinq jours par année qui s'appelle le Buzz Arts. C'est une exposition aux arts et à la culture, ce qui se fait dans nos écoles, et ça n'a pas de frontière. C'est à Shippagan, mais c'est comme pas de frontière. Les arts et la culture, c'est ça. Ce n'est pas contre. Ce n'est pas quelque chose contre, c'est avec.

Le sénateur Corbin : Mes félicitations encore une fois.

Le sénateur Losier-Cool : Oui, félicitations certain.

Le sénateur Corbin : C'est formidable ce que vous faites.

Ms. Gammon: It is doubly difficult to do what we do in the Acadian Peninsula in a bilingual environment, like at the Centre Samuel de Champlain, the Centre Beausoleil and the Chaleur region, because those are regions where the language breakdown is 51 per cent and 49 per cent. It is more difficult to rally young people together. It is more difficult. The language issue is particularly thorny in the Chaleur region. Rose-Marie knows all about it, because she comes from there.

We have to be careful with the language issue, and that means in our region that it is doubly difficult to bring people together, because there are many, many mixed-language marriages.

The Chair: But you do it anyway.

Ms. Gammon: Yes, we do it anyway. We do it, but it is more difficult to bring people together than it is in regions like the Peninsula where everyone speaks the same language, or at least most people do.

Senator Losier-Cool: Ms. Gammon, now that you have been elected to the municipal council, you have to bring this challenge before them. The Bathurst municipal council has to reflect very carefully on what's happening in the entire Chaleur region.

Ms. Gammon: We have already begun to do that. We took the oath in both languages. It was the first time it was taken in French.

Senator Losier-Cool: There you go.

The Chair: Ladies, I would like to thank you both very sincerely on behalf of the members of the Standing Senate Committee on Official Languages. Your testimony has been very interesting. I come from Manitoba, I must confess I am jealous. We have to find success elsewhere and perhaps see how we can reproduce it in our own regions. Thank you, congratulations, and we wish you every success.

The committee adjourned.

TRACADIE-SHEILA, NEW BRUNSWICK,
Thursday, June 5, 2008

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 1:40 p.m. to study and report from time to time on the application for the Official Languages Act and of the regulations and directives made under it, within those institutions subject to the act.

Senator Maria Chaput (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: Honourable senators, with your permission we will now call this meeting to order. First of all, I would like to introduce the senators here with me today to our distinguished witnesses.

To my left is Senator Andrée Champagne, from Quebec. Also to my left are Senator Losier-Cool and Senator Eymard Corbin, who are both from New Brunswick. My own name is Maria Chaput, and I am a senator from Manitoba.

Mme Gammon : C'est que c'est doublement difficile de faire tout ce qui se fait dans la Péninsule acadienne dans des milieux bilingues, comme au Centre Samuel de Champlain, au Centre Beausoleil, dans la région Chaleur, parce que ce sont des régions qu'ils sont 51 p. 100 et 49 p. 100. C'est plus difficile de rallier les jeunes. C'est plus difficile. Et dans la région Chaleur particulièrement, la question de la langue, c'est épineux. Rose-Marie connaît, elle vient d'ici.

Il faut faire attention au niveau de la question de la langue, ça fait que c'est doublement difficile dans nos régions de rassembler, parce qu'il y a beaucoup, beaucoup de mariages exogames.

La présidente : Mais vous le faites quand même.

Mme Gammon : On le fait quand même. Oui, ça se fait, mais c'est un peu plus difficile de rallier les gens que ce l'est dans une région comme la Péninsule où tout le monde a la même langue ou la grande majorité des gens ont la même langue.

Le sénateur Losier-Cool : Madame Gammon, suite à votre élection au Conseil municipal, vous devrez maintenant apporter ce défi-là au Conseil municipal de Bathurst afin que la municipalité reflète bien ce qui se passe dans toute la région Chaleur.

Mme Gammon : On a commencé, on a fait l'assermentation dans les deux langues. C'est la première fois que cela se fait en français.

Le sénateur Losier-Cool : Voilà.

La présidente : Laissez-moi mesdames vous remercier très sincèrement au nom des membres du Comité sénatorial des langues officielles. Cela a été fort intéressant. Moi qui viens du Manitoba, je dois vous avouer que je suis jalouse à cause des belles choses qui se passent ici. Il faut regarder les succès d'ailleurs peut-être puis voir comment ça peut se faire chez nous. Merci beaucoup, félicitations, et bon succès.

La séance est levée.

TRACADIE-SHEILA, NOUVEAU-BRUNSWICK,
le jeudi 5 juin 2008

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui à 13 h 40 pour étudier, afin d'en faire rapport de façon ponctuelle, l'application de la Loi sur les langues officielles, ainsi que des règlements et instructions en découlant, au sein des institutions assujetties à la loi.

Le sénateur Maria Chaput (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

La présidente : Honorables sénateurs, si vous me le permettez nous allons commencer notre réunion. J'aimerais tout d'abord, chers témoins, vous présenter les sénateurs qui sont ici avec moi aujourd'hui.

À ma gauche, le sénateur Andrée Champagne, de la province de Québec, le sénateur Losier-Cool, du Nouveau-Brunswick, le sénateur Eymard Corbin, du Nouveau-Brunswick. Et moi-même, Maria Chaput, je suis un sénateur représentant le Manitoba.

Before introducing the witnesses, I would like to say a few words to explain why the Senate Standing Committee on Official Languages is here today.

The committee has begun a study on culture in order to better understand the issues in minority francophone communities and their commitment to the strengthening of cultural diversity.

Arts and culture are two of the pillars on which francophone and Acadian communities across Canada ground their development and flourish.

We have chosen to hold our public hearings in New Brunswick. We have already travelled to Bathurst and Tracadie, and are here with you today. We want to listen to what Acadians have to say about the state of the language and culture characteristic to Acadia.

Today, we welcome Father Zoël Saulnier, artist and protector of the arts and culture; Mr. René Cormier, from the États généraux des arts et de la culture en Acadie, who is responsible for the follow-up on arts and culture; and Mr. Calixte Duguay, artist and protector of the arts and culture. Gentlemen, welcome.

We will hear all of your presentations first, and you will each have five to seven minutes. After that, senators will have questions for you.

Father Zoël Saulnier, Artist and Protector of the Arts and Culture, as an individual: Madam Chair, today, I appear before the committee first with a quote from Senator Viola Léger, which tells us how important culture is in our Acadian community today. She is an actress from our part of the world who makes us laugh and feel emotion when she is on stage, but she has also said some things about culture that certainly could initiate a productive discussion. I quote Senator Léger:

Culture is like breathing. Culture breathes. It is in our blood. It lives between the lines. Art is the hope of humanity, and culture is the vehicle through which that art is expressed. The art that makes us believe. That makes us want. That makes us live.

At the outset, I must say I have been haunted by that comment of Senator Léger's, and I think it would be only right before this committee to remind everyone that our culture here in Acadia is a manifestation of our way of existing in this world, in Canada, and elsewhere. Our culture — as a "vehicle" — enables what we are as rooted, recognized citizens to become visible. That is what makes us want to preserve and protect it, not for ourselves, but so that we can promote, disseminate and share it with a country that is the most beautiful in the world because its cultural diversity is accessible.

How do we keep this culture alive, this culture that is the very breath of our people? That is the main challenge we have in the U.S.-style "fast-food" culture that surrounds us today.

Avant de présenter les témoins, j'aimerais parler un peu de la raison pour laquelle le Comité sénatorial des langues officielles est ici avec vous aujourd'hui.

Notre comité a entrepris l'étude sur la culture afin de mieux comprendre les enjeux des communautés francophones en situation minoritaire et leur engagement en faveur de l'affirmation de la diversité culturelle.

Les arts et la culture font partie des principaux axes de développement des communautés francophones et acadienne à travers le pays.

Nous avons choisi de tenir nos audiences publiques au Nouveau-Brunswick. Nous sommes allés à Bathurst et Tracadie, et aujourd'hui nous sommes avec vous. Nous voulons écouter les Acadiens et ce qu'ils ont à dire sur la situation de la langue et de la culture propre à l'Acadie.

Nous recevons aujourd'hui le Père Zoël Saulnier, artiste et défenseur des arts et de la culture; M. René Cormier, des états généraux sur les arts et la culture en Acadie, et responsable du suivi de ces états généraux; M. Calixte Duguay, artiste et défenseur des arts et de la culture. Messieurs, je vous souhaite la bienvenue.

Nous allons vous écouter l'un après l'autre, de cinq à sept minutes maximum, et ensuite les sénateurs vous poseront des questions.

Père Zoël Saulnier, artiste et défenseur des arts et de la culture, à titre personnel : Madame la présidente, je viens aujourd'hui devant votre comité, avec une réflexion d'abord de madame le sénateur Viola Léger, qui nous dit quelle place occupe la culture à l'heure actuelle dans notre communauté acadienne. Cette comédienne de chez nous, nous fait rire sur la scène et émouvoir, mais aussi ces quelques mots sur la culture pourraient enclencher une discussion efficace, et je la cite :

Il en va de la culture comme de la respiration. La culture respire. On l'a dans la peau. C'est entre les lignes que vit la culture. L'art est l'espoir de l'humanité. Et la culture, c'est le véhicule qui transporte cet art. Qui nous fait croire. Qui nous fait vouloir. Qui nous fait vivre.

D'entrée de jeu, cette citation de Mme Viola Léger me hante et je pense qu'il est de bon ton devant votre commission de rappeler que notre culture ici en région, c'est notre manière d'être au monde, au Canada et ailleurs dans le monde. Notre culture, comme « véhicule », c'est elle qui rend visible ce que nous sommes comme citoyens et citoyennes enracinés et reconnus. C'est elle qui nous fait vouloir la conserver non pas pour nous-mêmes, mais afin de la promouvoir, de la diffuser et la partager au coeur d'un pays qui est plus beau parce que sa diversité culturelle est accessible.

Comment maintenir toujours vivante cette culture qui est la respiration de notre peuple? Voilà le principal défi qui est le nôtre dans une culture du « fast food » à l'américaine qui nous entoure.

How do we develop a cultural policy that provides the needed culture to nourish young Acadians, the new generation? I fear that the loss of French among young people in some parts of the province is a harbinger of declining interest in Acadian culture as well.

Would it be too much to say that the Congrès mondial acadien 2004 noted that failure — a failure little publicized or studied — and saw the decline of our culture in this part of the Maritimes, in Nova Scotia, which is where we come from.

During a huge performance, when I saw Acadian artists raising our flag on the Halifax citadel, I cried — because I knew that the next day would be the same and that we would never feel at home in a land that was once ours. In the depths of my confusion, I found myself wondering: “Is there within us still a land that is stronger than forgetfulness?”

I was born in Tracadie, a francophone stronghold, and carried within me the cultural reality of my people and my environment as my daily sustenance, like the air I breathe, because my family and those who taught me infused me with culture. That is how I learned and saw culture as a vital reality, a force that could ground the identity of the community. Unfortunately, I do not see that love of Acadian culture among the young generation. They simply see folk music, and folk tales. That is another challenge that we face in our Acadian families and institutions.

I would like to add a comment made by John Saul, who spoke at the Estates General on Arts and Culture in the Acadian Peninsula in May 2007. This is a comment I subscribe to completely:

Culture is a force that directs all other endeavours of a people or a nation, because our culture enables to create our image, our identity, and even our economy.

Both Saul and I deplore the fact that our municipal, provincial and federal politics are all too often not based on culture and tradition, but on the economy. Often, I wonder whether we gradually and unwittingly allow that way of thinking to turn our culture into a poor parent, a way of thinking that destroys our faith in the works through which our culture is expressed. Legislation may be good, but that same legislation, without a national cultural policy, is often expressed in wording that lacks the enforceability we need.

In 1992, the UNESCO Conference on Culture held in Mexico declared that culture encompasses the value systems, traditions, beliefs, and way of life of a people. The Quebec philosopher Thomas de Konninck says much the same in his work: *La nouvelle ignorance et le problème de la culture*. I will read you an excerpt:

Culture makes it possible not only to wake people up, but to keep them awake. When culture drains away, there is no longer a place for human beings. The community cannot do without the collective imagining of rites and symbols.

Comment penser à une politique culturelle pour répondre aux sources d'alimentation culturelle des jeunes générations acadiennes? Je crains que la décroissance linguistique chez les jeunes dans certaines parties de la province annonce aussi un manque d'engouement pour la culture acadienne.

Serait-ce trop affirmé que le Congrès mondial acadien 2004 a fait ce constat d'échec, lequel constat a été très peu publicisé et étudié comme un appauvrissement de notre culture dans cette partie des Maritimes, la Nouvelle-Écosse, qui est toujours le lieu de nos origines?

Au coeur d'un méga spectacle, quand j'ai vu des artistes acadiens hisser notre drapeau sur la citadelle d'Halifax, j'ai pleuré, car je savais que le lendemain, rien ne serait changé et qu'on ne se sentirait jamais chez nous dans une terre qui jadis a été la nôtre. Dans ma perplexité, je me disais : Y aurait-il encore au fond de nous un pays plus fort que l'oubli?

Né dans un fief francophone, Tracadie, j'ai porté en moi la réalité culturelle des miens et de mon milieu comme une nourriture quotidienne, comme l'air que je respire parce que ma famille et mes éducateurs m'ont donné le vaccin de la culture. Et ainsi, j'ai toujours cru à la culture comme une réalité vitale, comme une force d'identification d'une collectivité. Je regrette de le dire, je ne retrouve pas ce goût d'une culture acadienne chez la jeune génération qui soit plus que du folklore. Voilà un autre défi qui est le nôtre, au coeur de nos familles et institutions acadiennes.

J'ajoute à cette réflexion la pensée de John Saul qui est intervenu aux états généraux des arts et de la culture, en mai 2007, en Péninsule acadienne et que je fais mienne, et je cite :

La culture, c'est une force qui commande tous les autres projets d'un peuple ou d'une ethnie, car dans notre culture, nous fabriquons notre image, notre identité et puis même notre économie.

Avec lui, je déplore le fait que trop souvent, nos politiques municipales, provinciales et fédérales sont basées non pas sur la culture et la tradition, mais sur l'économie. Souvent, je me demande si sans le vouloir, peu à peu, à petites doses, une telle manière de penser notre culture en fait un parent pauvre qui détruit chez nous notre foi dans les oeuvres qui expriment notre culture. Souvent, la promulgation d'une loi est louable, mais cette même loi contenue dans un texte est souvent déficitaire dans son application sans une politique nationale sur la culture.

En 1992, la conférence sur la culture de l'UNESCO à Mexico déclarait que la culture englobe les systèmes de valeurs, de traditions, de croyances, et le philosophe québécois, Thomas de Konninck, aborde dans le même sens dans l'ouvrage : *La nouvelle ignorance et le problème de la culture*, et je le cite :

La culture permet non seulement d'éveiller un peuple, mais aussi le tenir éveillé. Quand il n'y a pas plus de culture, il n'y a plus de place pour l'humain. La communauté ne peut se passer de l'imaginaire collectif de rites et de symboles.

Like those I have quoted, I will say before you today that investing in culture is sowing the future, and refusing to invest in culture is tantamount to ordering the slow death of a people.

All these comments tell us that culture must be integrated as part of a whole, a whole that requires an effective national cultural policy so we can keep our people awake to their cultural reality, be it as an audience, as participants, or as artists.

In a country like Canada, our country, a vast and varied country, a country of seasons, a country of strength but also vulnerability in the regions, where assimilation is an inherent part of the context, we must do everything we can to establish a national cultural policy, not piecemeal but wholesale, comprehensive, so that minorities with cultures like ours can draw strength. We are tired of being lauded on August 15, and often forgotten at other times, somewhat like a by-product that is somewhat amusing, and that relies on volunteer effort for its survival.

We have chosen, I have chosen, to live in the region, in the Acadian Peninsula, in the heart of a country — Canada — which in the past was more aware of regional differences than it appears to be in current policies. We are not asking for preferential treatment, but for recognition tangibly manifested in support that confirms our political decision-makers' genuine faith in our culture and in the different places where it is expressed.

How do we activate cultural policy in our region, where cultural workers are often exhausted because they lack both financial and structural resources? I would add that the complexity of applying for contributions to a variety of levels of government only adds to their exhaustion.

I live in a municipality that has just woken up to the value of our built and material legacy. We are trying to conserve and revitalize the Académie Sainte-Famille building, which will soon be 100 years old, and where Senator Losier-Cool and myself were infused with our culture, if I can put it that way. In the same building, a museum is doing whatever it can, with what little it has, to remind the people of the region and the people of the country of a unique and compassionate effort to care for lepers, a facility that operated between 1949 and 1965, in a unique effort of its type in North America.

In cultural causes like those I have mentioned, volunteers often lose energy. They become exhausted, because they are the people who keep the valuable projects going, but they are always the same people. We live in a province where people are not very much aware of the value of their heritage, and fail to give enough attention to projects that seem overly idealistic and not sufficiently profitable economically. Nonetheless, I remain optimistic, and affirm that Acadian culture in the heart of world and Canadian francophonie looks like us. It has our face, our accent, and our way of life. That is a challenge — remaining faithful for life.

En écho à ces textes-synthèses, j'affirme devant vous aujourd'hui qu'investir dans la culture, c'est semer l'avenir à pleins champs et refuser d'investir dans la culture, c'est décréter la mort lente d'un peuple.

Des textes cibles nous disent qu'il est urgent d'intégrer la culture dans un ensemble qui demande une politique culturelle nationale efficace afin de maintenir l'éveil de notre peuple à sa réalité culturelle, soit comme public, comme intervenant ou comme artiste.

Dans un pays comme le Canada, notre pays, un pays immense et varié, saisonnier, un monde fort, mais aussi vulnérable en régions, dans une structure assimilante, nous devons tout faire pour penser des politiques culturelles nationales non pas à compte-gouttes, mais englobantes afin qu'une minorité où la réalité culturelle comme la nôtre est parfois fatiguée d'être encensée le 15 août et qui est souvent oubliée à d'autres moments comme un sous-produit qui amuse et qui repose tout simplement sur le bénévolat.

Nous avons fait, et j'ai fait le choix de vivre en régions, à la Péninsule acadienne, au coeur d'un pays, le Canada, qui par le passé était plus conscient des disparités régionales que dans les politiques d'aujourd'hui. Nous ne demandons pas un traitement de faveur, mais une reconnaissance qui se concrétise dans un soutien qui confirme que nos décideurs politiques ont vraiment foi en notre culture dans ses différents lieux d'expression.

Comment activer les politiques culturelles dans notre région où les intervenants culturels souffrent d'essoufflement à cause d'un manque de carburant financier et structural? J'ajouterais que la complexité des demandes de subventions à différents piliers de gouvernement ne fait qu'ajouter à l'essoufflement des intervenants culturels.

Je demeure dans une municipalité qui vient de s'éveiller à la valeur du patrimoine bâti et du patrimoine matériel. Nous essayons de conserver et revitaliser l'édifice bientôt centenaire, l'Académie Sainte-Famille, où la sénatrice Losier-Cool et moi-même, avons été tricotés culturellement parlant. Dans ce même édifice, un musée essaie, de peine et de misère, de rappeler à la mémoire des gens d'ici et du pays, une expérience unique de compassion dans le soin des lépreux, une expérience unique en Amérique de 1949 à 1965.

Dans des causes culturelles comme celles que je viens de mentionner, il y a souvent des pertes d'énergie et souvent une fatigue chez les bénévoles qui maintiennent à bout de bras des projets valables, mais des projets qui mobilisent toujours les mêmes personnes. Nous sommes dans une province où on n'est pas tellement éveillé aux valeurs du patrimoine et qui traite en parents pauvres ces projets trop rêveurs, pas assez porteurs de forces économiques. Malgré tout, avec un optimisme nourri, j'affirme que la culture acadienne au coeur de la francophonie mondiale et canadienne nous ressemble, elle est notre visage, elle est notre accent, notre manière de vivre. Voilà un défi à vivre dans une fidélité permanente.

I would say that Acadian culture is our vision of the world and our perception of humanity, of how human beings relate to others, our perception of the meaning of life, and of social and economic organization. Our culture lives as we do, and makes us the players in our own stories. Our culture brings us together as well. That is how Acadian culture is a phenomenon that brings people together, the best way to bring people together around our history, our way of life, our artists and our symbols. In the Acadian Peninsula, the population of 50,000 live the founding culture of this country, a culture that takes us beyond our differences and our problems, because it is the only, the sole, thing that brings us all together.

In conclusion, I will quote something I remember reading in the works of Rose Després, a woman poet from Acadia, who received the Antonine Maillet et Acadie-Vie prizes. These are her words:

The proud dignity of our tenacious passion, the rightness of our words, will transform more than paper.

Well, that is the tenacious passion I share with my friends Calixte and René, and that is the wish I put before you. I would like our words to transform more than paper, and I would like the culture of Acadia, supported by all levels of government here in the Peninsula, for many years to make it possible for our people to believe in their own opportunities for invention and possibilities for creativity. I would like the poets and singers of Acadia, the artists of all disciplines, to forever continue naming things, events, and states of minds so that they can exist in greater depth, beyond time and space. I hope that culture can always bring with it, as it does today, the spirit and the words and that we look to the future with more than just lip service, the purpose that supports the one thing most vital to Acadia — our culture.

One author whom I have read a great deal, a former French minister of culture, whose name is André Malraux, wrote, and I quote:

Culture is a collection of forms that have proved stronger than death.

Nothing could be truer. That is a quote that perfectly expresses Acadian culture, which is stronger than our past, and which is with us today in the beautiful language we speak, it is a culture that transcends time, and, as the Estates General on Arts and Culture stated, claims its place in the reality of a people.

If our words today can give rise to tangible actions, actions that follow up on the conclusions of the États généraux sur les arts et la culture held in May 2007, I can say proudly before you today that our culture will be immortal!

René Cormier, responsable for follow-up on the États généraux sur les arts et la culture en Acadie (2007): Madam Chair, honourable senators, dear Acadian friends and colleagues, good afternoon. I am here before you as the director of the office responsible for the follow-up of the États généraux sur les arts et la culture en Acadie (2007), which is in fact a vast process of coordination-cooperation, in Acadia by Acadian society since

Je dirais que dans la culture acadienne, c'est notre vision du monde et notre perception de la personne humaine, de sa relation aux autres, du sens de la vie, de l'organisation sociale et économique. Notre culture, elle est vivante comme nous et elle fait de nous les acteurs de notre histoire. Notre culture aussi nous rassemble. C'est ainsi que la culture acadienne est le phénomène rassembleur par excellence autour de notre histoire, de nos manières de vivre, de nos artistes et de nos symboles. En Péninsule acadienne, dans un bassin de population de 50 000 habitants se vit la culture fondatrice de notre pays et cette culture au quotidien au-delà de notre tiraillement et de nos esprits de clocher, c'est le seul et unique élément rassembleur.

En terminant, je me souviens d'avoir lu dans une oeuvre d'une femme poète acadienne, Rose Després, lauréate du prix Antonine Maillet et Acadie-Vie, et je cite :

La fière dignité de notre passion tenace, la justesse de nos paroles transformera plus que le papier.

Et bien, dans cette passion tenace que je partage avec mes amis Calixte et René, c'est un souhait qui est le mien devant vous, je voudrais que nos paroles transforment plus que le papier, et que pour longtemps ici en Péninsule acadienne, la culture soutenue par les gouvernements à tous les paliers permette à notre peuple de croire en ses possibilités d'invention et de créativité et que toujours les poètes, les chansonniers acadiens et les artistes de toutes les disciplines continuent à nommer des choses, des événements et nos états d'âme afin d'exister plus en profondeur, au-delà du temps et de l'espace. Que la culture apporte toujours comme aujourd'hui ce souffle d'une parole et que plus que dans les mots, nous portions un regard d'avenir sur ce qui est vital en Acadie, notre culture.

Un écrivain que j'ai beaucoup lu, un ancien ministre de la Culture en France, André Malraux, a écrit, et je cite :

La culture, c'est l'ensemble des formes qui ont été plus fortes que la mort.

Rien n'est plus vrai. C'est une citation qui habille la culture acadienne qui est plus forte que notre passé et qui nous rejoint ici dans la belle langue de chez nous, une culture qui résout le problème du temps et qui, à la suite des états généraux des arts et de la culture, une culture qui revendique la place qui est la sienne dans la réalité d'un peuple.

Si nos prises de parole aujourd'hui pouvaient donner acte aux conclusions des états généraux des arts et de la culture de mai 2007, j'affirmerais devant vous avec fierté que notre culture sera immortelle!

René Cormier, responsable de suivi, États généraux sur les arts et la culture en Acadie (2007) : Madame la présidente, sénateur, chers amis et collègues acadiens, bonjour. Je me présente devant vous comme directeur du bureau de suivi des États généraux des arts et de la culture, qui est un vaste processus de concertation, qui a été tenu en Acadie par l'ensemble de la société acadienne depuis 2005. C'est un processus par lequel nous avons

2005. This is a process whereby the Acadian community — people from all levels of society — reflects on the role of arts and culture in the development of our Acadian society.

Given that arts and culture have contributed to defining our past and who we are today, how can arts and culture be an instrument to construct what we are to become tomorrow?

Obviously, we approached that question through a process of reflection with people in education and the economy, municipal officials, provincial officials, federal officials and all levels of government. I am now going to provide a brief overview of the major issues that flowed from that process.

It would certainly be useful to see everything that happened during the Estates General. There is a substantial documentation that we could provide to your committee, and that in my view could be helpful to you in the course of your work.

I will therefore put forward a number of issues, and at the end of my presentation look at them from the federal institutions' standpoint when it comes to integrating arts and culture in our communities. I will of course look at funding as well. I will be somewhat less poetic than our friend Zoël, whose pen I much admire as well as his ability to deliver political content, but I will be somewhat more pragmatic, because that is my task. As Zoël — Father Saulnier — has already said, arts and culture contribute to the development of our society. That was the perspective of the États généraux sur les arts et la culture en Acadie.

Many issues put forward touch on various aspects of arts and culture, because we often do not really know what tools arts and culture must be given in minority communities and elsewhere to flourish and play their role to the full.

First of all, at the core of the artistic continuum, we have the artist. Professional artists are the raw material, if you will, of the development of arts and culture. They must have a recognized socio-economic status, and they must also be properly educated and trained, they must have access to artistic training. They must also have access to professional development so that they can work as artists, in partnership with other sectors of the community. Here, as artists and as cultural and artistic organizations, we have a somewhat broader mandate than in other sectors. We perceive and illustrate our society as artists, but at the same time we have the role of encouraging and guiding our sectors when it comes to culture. And that is the responsibility, a special characteristic and duty that falls upon artists and cultural organizations in minority communities.

So how do we give artists the tools they need, how do government programs and federal institutions help professional artists in Acadia get the tools they need in terms of training and development, and how do they make sure their status is recognized? All those are major issues, and there is also the labour mobility aspect, which we should not forget.

collectivement, tous les citoyens et citoyennes de tous les secteurs de la société, réfléchi sur le rôle des arts et de la culture dans le développement de cette société acadienne.

Si les arts et la culture ont contribué à définir notre passé et qui nous sommes aujourd'hui, comment les arts et la culture sont-ils un instrument pour construire qui on va être demain?

Évidemment, on a abordé cette question-là par le biais d'une réflexion avec les gens du domaine de l'éducation et de l'économie, les élus municipaux, provinciaux, avec la fonction publique de tous les paliers gouvernement. Aujourd'hui, je vais vous faire un bref rappel des grands enjeux qui en sont ressortis.

Je vous dirais que ce serait certainement au bénéfice de tout le contenu de la démarche des états généraux. Il y a une documentation substantielle qu'on pourrait faire acheminer à votre comité qui, je crois, pourrait vous aider dans la poursuite de vos travaux.

Je vais donc poser quelques enjeux et à la fin de ma présentation, je vais les aborder sous l'angle du rôle des institutions fédérales dans le domaine de l'intégration des arts et de la culture dans nos communautés, et évidemment sur les enjeux liés aux programmes de financement. Je serai un peu moins poétique que notre Zoël, dont j'admire et la plume et la capacité à livrer un contenu politique, mais je serai un peu plus pragmatique parce que cela a été ma tâche. Ce que je peux vous dire, d'une part, c'est qu'effectivement, comme l'a dit Zoël, Père Saulnier, les arts et la culture contribuent au développement de notre société. C'est vraiment sous cet angle que les états généraux se sont tenus.

Plusieurs des enjeux qui ont été mis sur la table touchent différents aspects des arts et de la culture parce qu'il y a une méconnaissance des outils nécessaires pour que les arts et la culture, en milieu minoritaire comme ailleurs, puissent jouer pleinement leur rôle.

En premier lieu, au coeur de ce continuum artistique, il y a les artistes. Les artistes professionnels sont la matière première du développement des arts et de la culture, ils doivent avoir un statut social économique reconnu, ils doivent également être formés, et avoir accès à une formation artistique. Ils doivent aussi avoir accès à du développement professionnel pour pouvoir oeuvrer comme artiste, et ce, en lien avec les autres secteurs de la communauté. On a ici, comme artiste et comme organisme culturel et artistique, un mandat un peu plus large que dans d'autres milieux. On a le rôle de témoigner de notre société comme artiste, et on a en même temps un rôle d'animer nos milieux sur le plan culturel. Et cela est une responsabilité, une particularité qui appartient beaucoup aux artistes et aux organisations culturelles qui oeuvrent en milieu minoritaire.

Alors comment outiller les artistes et comment les programmes gouvernementaux et les institutions fédérales aident les artistes professionnels ici en Acadie à être mieux outillés sur le plan de la formation et du perfectionnement et sur le plan de la reconnaissance de leur statut? Voilà des enjeux majeurs, en tenant compte qu'il y a dans ces enjeux, une question qui touche la mobilité de la main-d'oeuvre.

Today, artists and young artists are still infused with that culture. There, I am somewhat more optimistic than my colleague — I think that, in Acadia, there is now incredible vitality among young artists who want to practice their art, who want to contribute to minority community development here, and we need the tools to do it. They act differently than we do and work differently than we do — they circulate much more than we do. They travel throughout the country. They come back here. They create both here and elsewhere, and move around a lot. So how do we support their way of working? These are important issues too.

To support artists and their works, we have the artistic and cultural infrastructure, obviously — organizations, theatres, companies, associations, cultural industries like books and publishing, film and music. So how do those infrastructures themselves get support from the federal government in terms of official languages? For example, what kind of multi-year financing do they get, how is their special status in minority communities recognized, minority communities where they must not only create their works but invigorate their environment and act in concert with other sectors? How is that achieved? How do federal programs take account of realities, industries and market openness in applying official languages, and here I am thinking of ACOA and other federal programs. How are markets developed in minority communities?

These are issues that are at the core of arts and culture development in Acadia. Obviously, the human resources aspect affects artists, but it also affects cultural industry managers. If we gave you statistics on how much an artist in Acadia earns, you may not be surprised. If we gave you statistics on how much cultural industry managers in Acadia earn, you would see the huge gap between the minority community in other communities. This is a major issue, as federal institutions recognize.

Now, let us look at integrating arts and culture into education. For instance, to promote the integration of artists and works into our education environment, how can agreements between the federal government and the provinces be more helpful in integrating artists and works? These are major issues as well.

There are also major issues associated with the circulation of artists and works. I think that Acadia's future will depend on its ability to broadcast and disseminate its works in the Maritimes, the Atlantic provinces and New Brunswick, as well as in the francophone world, francophone communities in Canada and francophone communities internationally. So how will government programs — be it the Canadian Heritage Arts Presentation Canada Program or Canada Council — promote the development of markets for our artists so that they can have a

Les artistes aujourd'hui et les jeunes artistes sont encore très imprégnés par cette culture. Et je serais à ce niveau un peu plus optimiste que mon collègue, c'est-à-dire que je crois qu'il y a en Acadie en ce moment un dynamisme incroyable de la part des jeunes artistes qui veulent pratiquer leur métier, qui veulent contribuer au développement des communautés en milieu minoritaire ici et qui ont besoin d'outils pour le faire. Ils agissent autrement et ils oeuvrent d'une autre manière que nous, c'est-à-dire qu'ils circulent beaucoup plus. Ils se déplacent à travers le pays. Ils reviennent ici. Ils créent autant ici qu'ailleurs, et ils se déplacent. Alors comment les soutient-on dans cette façon de faire? Voilà des enjeux qui sont importants.

Pour soutenir les artistes et leurs oeuvres, il y a toute l'organisation artistique et culturelle évidemment, les infrastructures, les organismes, les théâtres, les compagnies, les associations, les industries culturelles que sont les livres, le cinéma, la musique. Alors comment toutes ces infrastructures sont-elles soutenues par l'appareil fédéral dans le contexte des langues officielles? Comment par exemple, sur le plan du financement pluriannuel, sur le plan de la reconnaissance de leur statut particulier dans un milieu minoritaire, où ils doivent non seulement créer des oeuvres, mais animer leur milieu et agir en lien avec les autres sections, comment fait-on cela? Comment les programmes fédéraux par exemple pour les industries, puis là je pense à l'APECA et à d'autres programmes fédéraux, en fonction de l'application des langues officielles, tiennent-ils compte des réalités, des industries, de l'ouverture des marchés? Comment se fait le développement des marchés dans des milieux minoritaires?

Voilà des enjeux qui sont au centre même du développement de la culture et des arts en Acadie. Évidemment, la question des ressources humaines touche les artistes, mais elle touche aussi les gestionnaires du secteur culturel. Si on vous donnait des statistiques sur combien gagne un artiste en Acadie, vous ne seriez peut-être pas étonné. Si on vous donnait des statistiques sur combien gagnent des gestionnaires culturels en Acadie, il y a dans le milieu minoritaire un décalage flagrant par rapport à d'autres milieux. Comment les institutions fédérales le reconnaissent, c'est un enjeu majeur.

La question de l'intégration des arts et de la culture en éducation maintenant. Par exemple, pour favoriser l'intégration des artistes et des oeuvres dans nos milieux d'éducation, comment les ententes qui sont passées entre le gouvernement et les provinces peuvent-elles aider davantage à intégrer les artistes et les oeuvres? Je crois qu'il y a là des enjeux majeurs.

Il y a également de grands enjeux liés à la circulation des artistes et des oeuvres. Je pense que l'avenir de l'Acadie passe par sa capacité à se déployer ici sur le territoire des Maritimes, de l'Atlantique et au Nouveau-Brunswick, mais également ailleurs dans la francophonie, dans les communautés francophones de ce pays et dans la grande francophonie internationale. Alors comment, par les programmes gouvernementaux, que ce soit le programme Présentation des arts du ministère du Patrimoine canadien ou le Conseil des arts du Canada, favorise-t-on un

presence and visibility in other francophone markets? That is how they make a living, and at the same time, that is how Acadian culture gains visibility.

One major concept established within the framework of the Estates General on Arts and Culture is the concept of cultural management within the territory, in other words, organizing our communities on the ground so that arts and culture can play their proper role. In a region like the Acadian Peninsula, how do we do that? What tools do we have so that arts and culture can play their proper role in community development? What is interesting is that minority communities are suddenly thinking about the future of arts and culture in a very decentralized, very regional, way.

How will regions organize themselves? How will they work together to think about the tools they need so that arts and culture can happen? That is a very interesting and certainly constructive vision that is not yet a part of government programs or federal institutions, who tend to have a very comprehensive and centralized view of how arts and culture are organized.

A few questions, then. For instance, we know that we have an Official Languages Act, and we know that federal institutions are covered by the act and must comply with it. I confess that there are two major issues relating to the act and the way in which it is applied within federal institutions. For example, the Canada Council — which recently established a new strategic plan in which there is an equity component — never recognized, in all the meetings and negotiations we have had with them, never formerly acknowledged in its strategic plan the importance of taking strategic action with respect to official language communities. We are incorporated into more comprehensive initiatives that have an impact on diversity in our communities, but never do we see the specific needs of artists in minority language communities set out in specific terms. That need is never specified, never explicitly set out. We therefore consider this a real issue, because it would translate into programs and specific measures, and we do not see those specific measures at the Canada Council.

The National Art Centre has a program that supports the development of regional theatre. The program is supposedly threatened because, there again, as a federal institution, how does the National Arts Centre comply with the Official Languages Act by providing programs and support for artists in minority communities?

One major issue facing artists and cultural organizations in our region is visibility in the national media. For us, media are essential to our visibility, making it possible for us to raise our profile and develop markets. So how does the Canadian Broadcasting Corporation comply as a national organization, and does it broadcast Acadian culture within its programming? It does so regionally, through Radio-Canada Atlantique. It does not

développement de marché pour nos artistes afin qu'ils puissent être présents et accéder aux autres marchés francophones? C'est une manière pour eux de vivre et c'est une manière en même temps de faire rayonner la culture acadienne.

Un des grands concepts qui a été imaginé dans le cadre des états généraux des arts et de la culture, c'est cette notion d'aménagement culturel du territoire, c'est-à-dire comment nos communautés sont organisées sur le terrain pour que les arts et la culture puissent jouer leur rôle? Comment dans une région comme la Péninsule acadienne ou de quels outils dispose-t-on pour que les arts et la culture puissent pleinement jouer leur rôle dans le développement des communautés? Ce qui est intéressant par rapport aux communautés minoritaires, c'est que tout d'un coup, on est en train de réfléchir à l'avenir des arts et de la culture d'une manière très décentralisée, d'une manière régionale.

Comment les régions s'organisent-elles et comment réfléchissent-elles ensemble aux outils dont ils ont besoin pour que les arts et la culture se fassent? C'est une vision intéressante et certainement constructive qui n'est pas encore intégrée dans les programmes gouvernementaux et auprès des institutions fédérales qui ont tendance à penser de manière très globale la façon dont les arts et la culture s'organisent.

Donc quelques questions. Par exemple, on sait qu'on a une loi sur les langues officielles, et on sait qu'il y a des institutions fédérales qui sont tributaires de cette loi et qu'elles doivent y répondre. Je vous avoue qu'il y a des enjeux majeurs entre cette loi et la manière dont elle est appliquée dans les institutions fédérales. Par exemple, au Conseil des arts du Canada, qui s'est donné un nouveau plan stratégique récemment dans lequel il y a un axe qui touche l'équité, dans toutes les rencontres et négociations que nous avons pu avoir avec le Conseil des arts du Canada, jamais le Conseil des arts n'a reconnu de manière formelle dans son plan stratégique l'importance d'agir stratégiquement sur les communautés de langues officielles. On est intégré à des initiatives plus globales qui touchent la diversité de nos communautés, mais jamais on ne nomme les besoins particuliers qui touchent les artistes qui oeuvrent en milieu minoritaire. Ce besoin-là n'est pas nommé tel quel. Donc pour nous, c'est un réel enjeu parce que cela se traduit par des programmes, par des mesures particulières, et on ne retrouve pas ces mesures particulières au Conseil des arts.

Au Centre national des arts du Canada, il y a un programme pour les théâtres qui s'appelle : « Le développement des théâtres en régions ». Ce programme est censé être menacé parce que là encore, comment le Centre national des arts, qui est une institution fédérale, répond-il à la Loi sur les langues officielles en offrant des programmes et un soutien aux artistes en milieu minoritaire?

Un des grands enjeux des artistes et des organisations culturelles dans notre milieu, c'est la visibilité que nous avons dans les médias nationaux. C'est à la fois pour nous un outil fondamental de visibilité qui nous permet de rayonner et qui nous permet de développer des marchés. Donc comment la Société Radio-Canada, comme organisme national, répond-elle et fait-elle rayonner la culture acadienne au sein de sa programmation?

do it very much nationally, but I can tell you that Acadian artists and works have little presence nationally. We see the impact of the series “Belle-Baie”, which is produced here in Acadia. We see the impact on recognition of francophone communities in this country, on their reality and their culture. If we are to strengthen this great country, there is no doubt that our communities will have to know one another somewhat better. So how can the CBC play its role more effectively in helping to achieve that? I think there are issues there. And lastly, we know that there is an Official Languages Action Plan to be announced by Canadian Heritage, our main interface with the federal government. We are eager to see the plan, and we find it is taking quite a long time. We are eager to see it because we hope it will contain a focus on arts and culture.

The last thing that I would say with respect to the Department of Canadian Heritage, and it would also apply to many other departments, is that there is one fundamental issue in the way the Canadian government delivers its programs to francophone and Acadian communities throughout the country. Wait times to receive grants and contributions jeopardize our activities, jeopardize the way we do things, and we have seen it with the Estates General on Arts and Culture. There are several festivals and events which contribute to the development of Acadian and francophone culture which at this point have yet to receive a response. It is catastrophic. I say this in no uncertain terms, this is a major problem. Why is it difficult to raise the issue? Because we are somewhat muzzled, you understand? We are waiting. We cannot bite the hand that feeds us. So, that is the situation we are in, but somebody has got to say it. Someone needs to tell the Canadian government that it makes no sense to have such complex programs and complex delivery. They are putting us in a position which is barely legal. So, we have sounded the alarm. I would end here and state that I would obviously be very much available and interested in responding to your questions.

Calixte Duguay, Artist and Protector of the Arts and Culture: Madam Chair, thank you for having saved me for dessert. That may be pretentious on my part, but said more humbly, we could say that René Cormier is being sandwiched between Zoël and myself, and everybody knows that the best part of a sandwich is its filling. I say this because I hesitated for quite a while before agreeing to appear before this committee and I realized that Zoël shared my reluctance. Why? Not because I consider myself an idiot, just because I doubted somewhat my ability to bring anything substantial and new to the table, given what you have heard before on so many occasions. I would imagine you have heard it all. On the one hand, there are those who produce the arts and culture and on the other, those who consume it, watch it, scrutinize it, study it and attempt to create mechanisms to improve access and circulation. I am part of the first group. I am a creator, even though that may sound a bit pompous, that is the

Elle le fait sur un plan régional, on le reconnaît à travers Radio-Canada Atlantique. Elle le fait un peu au niveau national, mais je vous dirais que la présence des artistes et des oeuvres acadiennes sur la scène nationale est déficiente. On voit l'impact de la série « Belle-Baie », qui est produite ici en Acadie, auprès de la population; on voit l'impact sur la reconnaissance des communautés francophones de ce pays, leur réalité, leur culture. Quand on pense à ce grand pays, si on veut le fortifier, il faut certainement que nos communautés se connaissent un peu mieux. Alors comment Radio-Canada peut-elle mieux jouer son rôle là-dedans? Je pense qu'il y a des enjeux. Et enfin, nous savons qu'il y a un plan d'action des langues officielles qui doit être annoncé par le ministère du Patrimoine canadien, qui est notre interlocuteur principal au fédéral. Nous l'attendons impatiemment et nous trouvons que cela prend honnêtement bien du temps avant que ce soit annoncé parce qu'à l'intérieur de ce plan-là, nous souhaitons qu'il y ait un axe sur les arts et la culture.

La dernière chose que je dirais par rapport au ministère du Patrimoine canadien, et cela s'applique certainement à beaucoup de ministères, c'est qu'il y a un enjeu fondamental dans la façon dont le gouvernement canadien livre ses programmes auprès des communautés francophones et acadiennes de ce pays. Les délais d'attente pour recevoir les subventions et les contributions menacent nos activités, menacent nos façons de faire, et on l'a vécu avec les états généraux des arts et de la culture. Il y a plusieurs festivals et événements en ce moment, qui contribuent au rayonnement de la culture acadienne et francophone et qui sont toujours en attente de réponse. C'est catastrophique. Je vous le dis de manière très ferme, c'est un problème majeur. Pourquoi a-t-on de la misère à en parler? Parce qu'on est un peu muselé, vous comprenez? On attend. On ne peut pas à la fois mordre la main qui nous nourrit. Bon, on est dans cette dynamique-là, mais il faut que quelqu'un le dise. Il faut que quelqu'un auprès du gouvernement canadien dise que cela n'a pas de sens la complexité des programmes et la complexité de la livraison. Ils nous mettent dans des situations à la limite de la légalité. Alors, voilà pour ce cri d'alarme. Je conclurai là-dessus, et puis je serai évidemment très disponible et intéressé à répondre à vos questions.

Calixte Duguay, artiste et défenseur des arts et de la culture : Madame la présidente, merci de m'avoir gardé pour le dessert. C'est prétentieux de ma part, mais dit d'une façon plus humble, disons que René Cormier se trouve pris en sandwich entre Zoël et moi, et on sait très bien que la meilleure partie du sandwich, c'est ce qu'il y a au milieu. Je dis cela parce que j'ai hésité longuement avant d'accepter de venir comparaître devant ce comité et je me suis rendu compte que Zoël avait les mêmes hésitations. Pourquoi? Non pas parce que je me considère comme un crétin, c'est juste que je doutais un peu de ma compétence à pouvoir apporter quoi que ce soit de substantiel et de nouveau à ce que vous avez déjà entendu maintes fois. J'imagine que vous en entendez des vertes et des pas mûres. C'est que d'un côté, il y a ceux qui font la culture et de l'autre, il y a ceux qui la consomment, la regardent, la scrutent, l'étudient et tentent de mettre en place des mécanismes qui pourraient en favoriser l'accès

accepted term. In other words, creators are used to handling images, symbols and metaphors more so than concepts as such, although I was once a professor of literature.

Personally, I would like to add another point to my preamble, and that is that like Félix Leclerc, who was frequently asked to give conferences on songwriting, and who responded “But if I spend all of my time discussing it, when will I have time to do it?” That may be why I have personally given conferences on culture, stated my views on the matter, but I very often decline invitations and today I do not know what propelled me to appear before you, but I was probably expecting to find you to be a very friendly group, which is the case.

There are some people, many in fact, whose full-time job it is to deal specifically with culture. First of all one fundamental truth, I would like to say that arts and culture are not synonyms. You refer to culture. When I received the documentation, I saw that it referred to culture, but there was no definition of the word. Obviously, culture, as you know, is an extremely complex notion. It is a bit like Acadia, it slips between the fingers of our hand and just when we try to grasp it, it is fleeting, it is very difficult to define and those who have tried have come up with as many definitions as there are individuals.

I would however like to draw a small distinction. First of all, we did say “Estates General” on Arts and Culture. Not just arts or culture. There is a small nuance to be made and sometimes we forget. Art is what I would call an organized, well-ordered reproduction of reality through various means of expression such as painting, architecture, literature, music, et cetera. Art is a concerted effort. We decide to do art. Even when we do, sometimes we try to set reason aside and draw solely on our unconscious mind and our instinct. The decision to do art is informed. We decide. We are artists, but we decide to practice a given art on a large scale. Culture is far broader. Customs and the way we behave on a daily basis are also part of culture. So, it is an important distinction to draw. When we talk about cultural dissemination, access to culture, I feel we are mainly referring to arts, in other words, this transformation of reality.

Now, let us move to more serious matters. I often imagine culture as a huge triangular territory, so, a triangle whose three points belong to specific human groups. On one point is the creator, and I have not forgotten, Senator Losier-Cool, my old habits as a professor. I taught Senator Losier-Cool, did I not? You see, this afternoon I am proud to see that she has turned out well, that she now sits in the Senate. So, there is a triangle here. On one of the points, there is the creator. In other words, the artists. This group is made up of an impressive number of sub-groups, including painters, sculptors, musicians, cartoonists, novelists, poets, singer-songwriters, let us not forget them, I am

et la circulation. Je fais partie du premier groupe. Je suis un créateur, même si c'est pompeux comme expression, mais c'est l'expression consacrée, c'est-à-dire quelqu'un qui est plus habitué à manier des images, des symboles, des métaphores que des concepts comme tels, même si j'ai été professeur de littérature autrefois.

Personnellement, je veux ajouter autre chose dans cette précaution oratoire, c'est qu'un peu à l'instar de Félix Leclerc, à qui on demandait fréquemment de faire des conférences sur la chanson, et il avait répondu : « Mais si je passe mon temps à parler de la chanson, quand est-ce que je vais avoir le temps de la faire? ». C'est un peu pour cela que j'ai fait des conférences moi-même sur la culture, je me suis prononcé là-dessus, mais je décline très souvent les invitations et aujourd'hui je ne sais pas quel démon m'a poussé à venir ici, mais sans doute que je m'attendais à vous trouver très sympathique, ce qui est le cas.

Il y a des gens, et ils sont nombreux, dont c'est la tâche à temps plein de s'occuper spécifiquement de culture. D'abord une première vérité fondamentale, je voudrais dire que « arts et culture » ne sont pas synonymes. On parle de culture. Quand j'ai reçu la documentation, on y parle de culture, mais on ne précise pas ce qu'on voulait dire par « culture ». C'est évident que la culture, et vous le savez, c'est une notion extrêmement complexe. C'est un peu comme l'Acadie, elle nous glisse d'entre les doigts et quand on essaie de la saisir là, c'est évanescent, c'est très difficile à définir et ceux qui s'y sont essayé, il y a autant de définitions qu'il y a d'individus.

Je voudrais quand même tenter une petite distinction. D'ailleurs les états généraux, on a bien dit « des arts et de la culture ». On n'a pas dit juste des arts ou juste de la culture. Il y a une petite nuance à faire et parfois on oublie. C'est que l'art, c'est ce que j'appellerais une reproduction organisée, ordonnée du réel à travers un mode d'expression qui peut être la peinture, l'architecture, la littérature, la musique, et cetera. C'est une activité concertée l'art. On décide de faire de l'art. Même au moment où on la fait parfois, on essaie de mettre de côté la raison et se fier uniquement à son inconscient et à son instinct. La décision de faire de l'art, je pense que c'est concerté. On décide. On est artiste, mais on décide de pratiquer cet art sur une grande échelle. La culture est beaucoup plus large. Les coutumes, la manière de se comporter chaque jour, font aussi partie de la culture. Donc, c'est une distinction qui est importante de faire. Quand on parle de diffusion culturelle, d'accès à la culture, à mon avis, on pense surtout aux arts, c'est-à-dire à cette transformation du réel.

Passons maintenant aux choses sérieuses. Moi j'imagine souvent la culture comme un immense territoire triangulaire, un triangle donc, dont chacune des pointes est habitée par une espèce humaine particulière. Sur une des pointes se trouve le créateur, et je n'ai pas oublié, sénateur Losier-Cool, mes vieux réflexes de professeur. J'ai enseigné au sénateur Losier-Cool, n'est-ce pas? Vous voyez, je suis fier cet après-midi parce que je vois qu'elle a bien tourné, elle est rendue au Sénat. Alors, il y a un triangle ici. Sur une des pointes, on aurait le créateur. C'est-à-dire les artistes. Cette espèce est composée d'un nombre assez impressionnant de sous-espèces, dont les peintres, les sculpteurs, les musiciens, les

one of them, et cetera. The second point would be the consumers, the public, and there are as many subspecies there as there are for the creator. The third point would be made up of all others, which I would refer to as facilitators. So, there are many people within that world. It is the cohort of disseminators, funders, critics, media, cultural groups and, with respect, of this very Senate committee. It is made up of both spectators of and witnesses to the cultural happenings and as I said a moment ago, they scrutinize, study, analyze it with a view to finding ways to facilitate access and circulation.

Things have not always been this way. The “facilitator” as I refer to it is a relatively recent occurrence. In primitive society, I would have seen the cultural process as a straight line. I think that at some point, culture could no longer be symbolized as a straight line connecting creator and consumer. At some point, certain people began to think, and as is the case in any evolving society, they began to look at culture and said: “Oh, it is this way, it is that way. We will try to facilitate the relationship between creator and consumer”. You may ask when did this new group appear, the facilitator? Well, I do not personally have any statistics on it, I have not carried out in-depth studies on the matter, but instinctively I would say that it dates back to the advent of democracy. You know, under absolute monarchy, artists would request support from noblemen, et cetera, mostly by begging for it.

When you read, for instance, the preface to certain Molière and Racine plays, you see everything people do to draw people in, right? That is what people do today when they ask for grants. So, it is a recent phenomenon. I would like to point out that these categories I am referring to are not mutually exclusive. They are open and the creator sometimes is the consumer, who can be a creator and a facilitator as well.

For instance, René falls within both categories. René, he is the expert. He fell into culture three years ago when he became director general of the États généraux sur les arts et la culture. That is why I agreed. I said “We are going to be very, very well-supported.” Not only that, but I strongly suspect he was involved before the Estates General, because he was a part of various organizations and we have certainly discussed the matter a great deal.

So, it is an open triangle. There are three types of triangles. To remind you of a few notions of geometry, there is the isosceles and the equilateral triangle. Equilateral means a triangle whose sides and angles are equal. Isosceles means only two sides and two angles are equal. Finally, there is the scalene triangle of which no angles and no sides are equal. You may say “Why talk geometry?” You will understand in a moment. It is the professor in me talking; when I used to teach 18th century

bédésistes, les romanciers, les poètes, les auteurs-compositeurs, et il ne faut pas les oublier, c’est ce que je suis, et cetera. La deuxième pointe sera occupée par le consommateur, le public, dont les sous-espèces sont aussi nombreuses que celles qui occupent le pays du créateur. Sur la troisième pointe enfin, tous les autres, que je regrouperais sous le vocable de facilitateur. Alors, il y a beaucoup de monde là-dedans. C’est la cohorte des diffuseurs, des « subventionneurs », des critiques, des médias, des sociétés culturelles et avec tout le respect que je vous dois, de ce comité sénatorial lui-même. Il s’agit de ceux qui sont à la fois spectateurs et témoins du phénomène culturel, ceux et celles qui, comme je l’ai dit il y a un instant, le scrutent, l’étudient, l’analysent dans le but de trouver les moyens d’en faciliter l’accès et la circulation.

Il n’en a pas toujours été ainsi. Le phénomène du « facilitateur » comme je l’appelle est un phénomène relativement récent. Dans une société primitive, moi j’imagine plus le phénomène culturel comme une ligne droite. Je pense que la culture, on ne pouvait plus la symboliser comme une ligne droite où l’accès et la circulation entre le créateur et le consommateur se faisaient de cette façon-là. À un moment donné, il y a des gens qui ont commencé à penser, comme toute société qui évolue, puis ils ont commencé à regarder le phénomène culturel puis ils ont dit : « Oh, c’est comme ci, c’est comme ça, on va essayer de rendre la relation qui existe entre le créateur et le consommateur, plus facile. » Vous allez peut-être me demander à quand remonte cette apparition d’une nouvelle espèce humaine, qui est le facilitateur. Moi, je n’ai pas de statistiques, je n’ai pas fait d’études approfondies sur le sujet, mais d’instinct, je situerais cela peut-être avec l’avènement de la démocratie. Vous savez à l’époque de la monarchie absolue, chaque artiste faisait une demande, essayait d’obtenir auprès d’un noble ou de quelqu’un une aide, souvent en rampant.

Quand on lit, par exemple, les préfaces qui précèdent certaines pièces de Molière et de Racine, tout ce que ces gens pouvaient dire pour essayer d’attirer, n’est-ce pas? C’est comme on le fait aujourd’hui quand on va demander des subventions. Donc phénomène récent. Je voudrais préciser que ces catégories dont je parle ne sont pas hermétiques. Ce sont des catégories ouvertes et que le créateur, et peut-être parfois le consommateur qui peut être un créateur et le facilitateur aussi.

René par exemple, il patauge dans les deux plats. René, c’est le spécialiste. Lui, il est tombé dans la potion magique de la culture il y a trois ans quand il est devenu directeur général des États généraux. C’est une raison pour laquelle j’ai accepté. J’ai dit : « On va être très, très bien épaulé. » Non seulement ça, mais je le soupçonne fortement d’y avoir bu à grandes gorgées avant les États généraux parce qu’il faisait partie d’organismes divers au cours desquels on en a certainement parlé beaucoup.

Donc, c’est un triangle ouvert. Il y a trois sortes de triangles. Pour rappeler vos notions de géométrie, il y a un triangle isocèle et équilatéral. Équilatéral, c’est-à-dire un triangle dont les côtés et les angles sont égaux. Le triangle isocèle, seulement deux côtés et deux angles sont égaux. Enfin, il y a le triangle quelconque ou scalène dont aucun des côtés et aucun des angles ne sont égaux. Vous allez me dire : « Pourquoi cette géométrie? » Vous allez comprendre mon propos tout à l’heure. Ce sont de vieux

literature, the century of philosophy, Montesquieu and the various forms of government, I felt as though my students did not understand, so I would draw diagrams like this one to try to help them understand.

So equilateral is the perfect triangle if you will, and that is the triangle I am dreaming of. It would lie flat horizontally and there would be a very good connection between the various groups. It is utopia. I do not think that is what we have. What we do have in reality is an imperfect triangle, which is often isosceles, let us say, and which I would describe in the following way: below you have the consumer, and there, the creator, and above, you have the facilitator watching from up above and trying, as much as possible, to facilitate things. What I have noticed is that if the connection is good, as was the case at the dawn of humanity, between consumers and creators, in other words, consumers need their audience, and the audience needs its artists. That is the starting point, and I think that what is strange — René did not raise it earlier on — is that artists continue to create despite everything. It is almost as though they are compelled to do it, they cannot help themselves. It may be terrible to say that, some may say “Well then, why give them grants, if they will do it anyways?” What I mean to say is that there seems to be a fairly good connection between the two. Where there is a problem is in the connection between the facilitator and the creator, and between the consumer and the facilitator.

It was said earlier on two occasions, so I will not reiterate all of the problems it can cause. It is what I would call an imperfect triangle; artists have to climb, beg for things, and they are only given grants in dribs and drabs, most often, and very late. It is the least well-travelled path, if you will. But beware, we should not think everything is for the best. Some artists, those who are unwilling to compromise, I would say true artists, those who go beyond our daily existence sometimes get the impression they are offering caviar to hot dog eaters or champagne to Pepsi drinkers. In other words, what they have to offer, for any given reason, is unpalatable to the broader public. I will not dwell on this point because I continue to believe it is the artist's problem to try to find a solution, a magic bullet allowing him or her to remain faithful to artistic ideals while accessing a broader public. Some artists have done that over the course of history. There was Charlie Chaplin, whose movies have stood the test of time and are very, very palatable to a broad audience. In other words, it is not impossible. Because something is popular does not necessarily mean it is bad. Not necessarily. On a smaller scale in Quebec, Yvon Deschamps, for instance, produced a considerable body of work of great quality, but which reached everyone. The same applies to Vigneault. In the 1970s, there was that movement. Today, I do not know. Zoël, my friend Zoël mentioned fast food and I have a theory according to which today's fast-food culture — I would draw a distinction between junk food and fast food, in that we want to consume quickly. I think this trend has rubbed off on culture, contaminated culture so that today, people want to

réflexes de professeur; à l'époque où j'enseignais le XVIII^e siècle, ce siècle de philosophie, Montesquieu et les différentes formes de gouvernement, j'avais l'impression que mes élèves ne comprenaient pas, alors je faisais des diagrammes comme ceux-là pour essayer de leur faire comprendre.

Donc équilatéral, c'est le triangle parfait si on peut dire, et je rêve moi d'un triangle parfait comme celui-ci qui serait disposé à l'horizontal et où la circulation se ferait très bien entre les différents groupes. Ça, c'est l'utopie. Je pense qu'on n'a pas ça. Ce qui se passe dans la réalité, c'est que c'est un triangle imparfait souvent, qui est isocèle, disons, et que je verrais un peu de la façon suivante : vous avez en bas le consommateur, et là le créateur, et tout en haut, vous avez le facilitateur qui regarde par-dessus et qui essaie, autant que possible, de faciliter les choses. Ce que je constate c'est que si la circulation se fait relativement bien, comme dans les premiers temps de l'humanité, entre le consommateur et le créateur, c'est-à-dire que le consommateur a besoin d'un public et le public a besoin des artistes. Cela est le point de départ, et je pense que ce qui est curieux, René ne l'a pas soulevé tout à l'heure, c'est que les artistes continuent de créer malgré tout. Ils sont comme forcés de le faire, c'est plus fort qu'eux. C'est peut-être terrible de dire ça, parce que vous allez peut-être me dire : « Ben alors, pourquoi les subventionner, puisqu'ils font ça? » Ce que je veux dire, c'est que le courant passe assez bien entre les deux. Là où il y a un problème, c'est l'accès entre le facilitateur et le créateur, l'accès entre le consommateur et le facilitateur.

On l'a souligné tantôt à deux reprises, donc je ne reviendrai pas sur tous les problèmes que cela peut causer. C'est le triangle, je dirais, imparfait; l'artiste doit toujours monter, quémander pour des choses, et on leur accorde les subventions souvent au compte-gouttes, et avec beaucoup de retard. C'est la voie, si vous voulez, la moins bien fréquentée. Attention là, il ne faut pas penser que tout se passe dans le meilleur des mondes. Il arrive parfois que certains artistes, ceux qui ne font pas de compromis avec leur art, je dirais les véritables artistes, ceux qui vont plus loin que la quotidienneté des choses, qu'ils ont l'impression de proposer du caviar à des mangeurs de hot-dogs ou du champagne à des buveurs de Pepsi. En d'autres mots, ce qu'ils nous proposent, et souvent pour des raisons « X », est inabordable par le grand public. Je ne m'étendrai pas là-dessus parce que je persiste à croire que c'est le problème de l'artiste de trouver une formule, la formule magique qui va faire que tout en restant fidèle à ses idées artistiques, il va pouvoir accéder à un plus vaste public. Il y en a qui l'ont fait dans l'histoire. Je pense par exemple au cinéma, à Charlie Chaplin, qui a une oeuvre qui vit encore aujourd'hui, mais qui est une oeuvre très, très abordable auprès du grand public. En d'autres mots, il n'y a pas impossibilité. Cela ne veut pas dire que parce qu'on est populaire, que c'est mauvais. Cela ne veut pas dire nécessairement cela. À une échelle plus restreinte au Québec, on a vu Yvon Deschamps, par exemple, produire une oeuvre considérable et de grande qualité, mais qui rejoignait tous les gens. Vigneault, la même chose. Dans les années 1970, il y a eu ce mouvement-là. Aujourd'hui, je ne sais

consume cultural products very quickly. There is no time to waste.

For instance, take Marie-Jo Thério's most recent album. If you listen to it once it is not off-putting, but it is so rich that you feel the need to listen to it a second and third time, and each time you discover something new. If you listen to Beethoven's Ninth Symphony 100 times, you will always find something else. These are great masterpieces.

I do not want to stray too much. So, there are faulty connections between the consumer and facilitator and creator and facilitator. I will not dwell on the matter because we have raised all of these issues. I just wanted to address one point that was not dealt with. We have mentioned the difficulty and complexity of forms, the complexity of the entire process for receiving support, and René practically described a horror show, which I think is the case in some circumstances.

I wonder why we persist in maintaining a system which provides grants sparingly, often too late or at a time when people have to run to complete projects, and in some cases, projects that were completed before reception of the grant do not count. Take Musique Action. You have to give them a demo and these days when you produce a demo you are told "No, no, that will not work, you are going to have to do something else". There are many factors such as these, and I think that, ladies and gentlemen members of the committee, if there is one point I would like to insist upon and which I would like to see you put on your agenda, it is that of "multi-yearity." I do not believe this word exists in the dictionary, but you know what I mean. Why persist in giving yearly or even six-month grants? Why not develop a system which would consist of five-year plans or at least three-year plans so that genuine cultural groups that have proven their worth —

But it is one size fits all, is it not? Whether you are a serious artist, whether you have had major successes or not, you must go through this extremely complex process. That is the message I would like to convey, "multi-yearity" for grants, so that cultural organizations or artists who receive them do not constantly have to walk on eggshells to try to bring their projects to fruition. They could at least anticipate things and prepare. I am referring to serious people. For instance, another thing I have noticed, is why would someone who has been doing this for 40 years, successfully in many cases, still have to go through a host of complex procedures to ask for support? All this without knowing whether or not it will be forthcoming. For instance, asking for a business plan. You know that business plans are complicated for a \$4,000 or \$5,000 grant. A business plan which is well put together

pas. Zoël, mon ami Zoël a parlé du « fast food », et moi j'ai une théorie à l'effet que la culture de la mal-bouffe qu'on vit aujourd'hui du « fast food »... Parce qu'il y a une différence entre mal-bouffe puis « fast food », c'est-à-dire le fait qu'on veuille consommer rapidement. Je pense que ce phénomène a déteint sur la culture, a contaminé la culture de sorte qu'aujourd'hui, on veut consommer des produits culturels très rapidement. On ne s'arrête pas trop longtemps.

Par exemple, je prends un disque comme le dernier disque de Marie-Jo Thério. Vous l'écoutez une première fois et ce n'est pas que c'est rebutant, mais c'est tellement riche que vous éprouvez le besoin de l'écouter une deuxième et une troisième fois, et chaque fois on y trouve d'autre chose. Écoutez la neuvième de Beethoven 100 fois, et vous y trouverez toujours quelque chose. Ce sont de grandes, grandes oeuvres.

Je ne veux pas trop m'égarer. Difficulté donc entre la voie qui va du consommateur au facilitateur et du créateur au facilitateur. Je ne m'étends pas là-dessus parce qu'on a soulevé tous les problèmes. Je voudrais juste parler d'un point dont on n'a pas traité. On a parlé par exemple de la difficulté, de la complexité des formulaires, de la complexité de tout ce mécanisme qui consiste à aller chercher de l'aide, et René nous a dépeint presque un spectacle d'horreur, et je pense que c'est cela dans certains cas.

Je me demande pourquoi on persiste à maintenir un système qui donne des subventions au compte-gouttes et qui les donne souvent en retard ou à des moments où on doit courir pour réaliser un projet et même dans certaines instances, on vous dit que ce qui a été fait avant qu'on vous donne la subvention, cela ne compte pas. Je pense à Musique Action. On vous demande de présenter des maquettes, des démos, et aujourd'hui quand on fait des démos, on vous dit : « Non, non, cela ne passera pas, il faut que vous fassiez autre chose. » Il y a une foule de choses comme ça, et je pense que s'il y a un point, messieurs et mesdames du comité, sur lequel je voudrais insister et que je voudrais que vous mettiez à votre agenda, c'est celui de ce que j'appellerais la « pluriannualité ». Je ne pense pas que le mot existe dans le dictionnaire, mais vous comprenez ce que ça veut dire. Pourquoi persister à donner des subventions à l'année ou aux six mois? Pourquoi n'assurerait-on pas un système qui permettrait la quinquennalité, des plans quinquennaux ou du moins, on se contenterait de la « triennialité », tous les trois ans, de sorte que les sociétés culturelles sérieuses, qui ont fait leurs preuves...

Mais tout le monde passe par le même moule, hein? Qu'on soit sérieux, qu'on ait eu de grandes réalisations, tout le monde doit passer par ce processus extrêmement complexe. C'est ce que je voudrais vous laisser comme message, la « pluriannualité » des subventions, de sorte que les organismes culturels ou les artistes qui en bénéficient ne seraient pas pris à chaque fois à marcher sur la pointe des pieds pour essayer de réaliser leur projet. Ils pourraient au moins voir venir et préparer la prochaine fois. Je parle des gens sérieux. Par exemple, une autre chose que j'ai remarquée, pourquoi quelqu'un qui a 40 ans de métier, qui a réalisé une foule de choses avec succès, doit-il encore passer par toute une gamme de procédures complexes pour demander de l'aide? Et ce, sans savoir s'il va l'avoir. Par exemple, demander un plan d'affaires. Vous savez un plan d'affaires, c'est compliqué

can cost \$1,500. And in some cases, which I will not specify, it is required. Well then, facilitate! If we are talking about facilitators, let them facilitate the system, simplify it. I am simply repeating what my colleagues have already said, so I will not take up any more of your time. I simply wanted to make sure I said what I had to say.

So there is this administrative burden, this complexity. It should all be simplified. And I will end with that. Some people may claim that the reason why cultural facilitation is ailing in this way is that it is more politically profitable for a minister or a member to announce a grant every six months or each year rather than every three years or five years.

But the Sagouine said: “Gapi, il badgeule”; we should not be forced to listen to him or her all the time.

Senator Champagne: I would like to sincerely thank all three of you for your presentations. They were indeed as varied as they were beautiful, full of sensitivity, poetry, pragmatism and a bit of both in the case of Mr. Duguay. I listened to you carefully. Clearly in the case of arts and culture, money is essential. No one had any doubts about that. Nevertheless, the available funds are not unlimited and what I would like would be for you to point us in the right direction.

Should we make life easier for producers, facilitators, who will enable artists to present a show? I would like you to draw a clearer path for us. Now, I totally agree with the fact that grant application forms are complex and cause problems. As far as I am concerned, that is one thing that should be part of our report. I find it difficult. However, Mr. Duguay, I was listening to you and you said that some people who have been working for 35 or 40 years have to resubmit — I recently experienced this with people that I have known since the end of the 1950s who did indeed want to receive support to do a show in Europe. For one reason or another, I was never able to impress upon them that they needed to sign the document. It causes problems, but within government you cannot go ahead and grand funding without having something really tangible to show for it.

I know that wait times for receiving cheques when people are producing albums, have to go on tour and never know whether they will receive the money, all this is horrible. I certainly hope we will mention this in our report.

Yesterday, someone mentioned a similar problem. He said: “We’ve been told we are going to receive a \$25,000 grant, but split up in five cheques”. So they may be receiving \$5,000 or \$2,500 at a time, and they have to wait, and that is a problem.

pour une subvention de 4 000 \$ ou 5 000 \$. Un plan d'affaires, quand on veut le faire sérieusement coûte 1 500 \$. Et il y a des endroits, je ne les nommerai pas, où on le demande. Bon sens, qu'on facilite! Puisqu'on parle de facilitateur, qu'on s'arrange pour faciliter ce système, qu'on le rendre plus simple. Je ne fais que répéter ce que mes collègues ont dit, alors je ne prendrai pas de votre temps plus longtemps. Je voulais juste m'assurer que j'ai dit ce que je voulais.

On parle donc de lourdeur administrative, de complexité. Il faudrait qu'on allège tout ça. Et je vais terminer là-dessus. Certaines mauvaises langues prétendent que la raison pour laquelle la facilitation du phénomène culturel est si mal-en-point, c'est que c'est plus rentable politiquement pour un ministre ou un député d'annoncer une subvention tous les six mois ou à chaque année plutôt qu'à tous les trois ans ou à tous les cinq ans.

Mais comme disait la Sagouine : « Gapi, il badgeule, » on n'est pas obligé de l'écouter tout le temps.

Le sénateur Champagne : Je veux vous remercier très sincèrement tous les trois de ces présentations. Elles étaient effectivement, aussi différentes qu'elles étaient belles, pleines de sensibilité, de poésie, de pragmatisme et d'un peu des deux dans le cas de M. Duguay. Je vous ai écouté avec beaucoup de soin. C'est évident que pour les arts et la culture, des sommes d'argent importantes sont nécessaires. Je pense qu'il n'y a personne qui en doute. Il n'en reste pas moins que les sommes disponibles ne sont pas illimitées et ce que je souhaiterais, c'est que vous nous pointiez dans la bonne direction.

Est-ce qu'on doit faciliter la vie au producteur, au facilitateur, qui va faire que l'artiste va nous présenter un spectacle? J'aimerais que vous essayiez de nous rapetisser la ligne qui nous y amène. Ensuite, je suis tout à fait d'accord avec les problèmes causés par la complexité des formulaires de demande de subventions. Je pense que s'il n'en tient qu'à moi, ce sera une des choses qui fera partie de notre rapport. Je trouve cela difficile. Par contre, Monsieur Duguay, je vous écoutais et vous disiez que des gens qui ont peut-être 35, 40 ans de métier qui doivent se soumettre à cela à nouveau... J'ai vécu cette situation dernièrement avec des gens que je connais depuis la fin des années 1950 et qui justement voulaient obtenir de l'aide pour aller présenter un spectacle en Europe. Pour une raison ou pour une autre, je n'ai jamais pu leur faire comprendre qu'il fallait signer la formule. Cela cause des problèmes, mais on ne peut quand même pas disperser l'argent sans qu'on ait quelque chose de vraiment concret si on est au gouvernement.

Les délais d'attente pour les chèques quand on doit faire un disque, quand on doit faire une tournée, et qu'on ne sait jamais si on va avoir l'argent, je sais que c'est épouvantable. Cela fait partie des choses que j'espère nous aurons dans notre rapport.

Hier, un intervenant nous parlait d'un problème similaire, il a dit : « Voilà, on nous annonce qu'on va nous donner une subvention de 25 000 \$, mais on va la donner en cinq chèques. » Ou alors dans le cas où ils auront 5 000 \$ ou 2 500 \$, et il faut attendre, et cela a causé un problème.

I am fully aware of the needs of artists, specifically those in minority settings like here. I am very very conscious of this. Mr. Saulnier, you said earlier on that Acadia would not be forgotten, would be “stronger than forgetfulness.” That really got to me.

Before I ask you to comment on the various points I’ve raised, I would like to briefly discuss the problem relating to the action plan which you are expecting, which we are all expecting. I think we have to be honest and look back at the recent history of the francophonie. When Ms. Bev Oda was the Minister for Canadian Heritage, she could not be minister for the francophonie, it was under another department. At the time of the shuffle, the francophonie went to the Department of Foreign Affairs. Given the recent commotion, with an anglophone minister at Foreign Affairs, the francophonie was transferred to the Department of Canadian Heritage, where Minister Josée Verner is pulling everything together, and believe me, she will be setting it out as quickly as possible, for herself, for us and for you as well.

That is a small overview of my reaction to your comments, and if you could perhaps direct us through some practical suggestions, I think that would be of assistance to you and you would be helping us help you.

Mr. Cormier: In fact, you know that when the question is put in that way, when we say: is it the artist who needs more support? Or the facilitator? I think it becomes an impossible dilemma. In fact, we cannot say. Take the analogy of the human body. You cannot say you need an arm more so than a leg or your head more so than your heart, you need it all. You need to have an in-depth understanding of this cultural continuum, from the artist to the public.

Today, I would say that the main issue, the main priority, given the limited financial resources, is how to give all components of the cultural continuum the tools they need to work among themselves and work with other sectors. In other words, how can the arts and culture extend beyond the Department of Canadian Heritage or the Canada Council for the Arts? How can it also be taken up by other departments? Through the Canadian government’s relationship with the provinces, how can they work together to diversify funding sources for the arts and culture? I think the main issue revolves around that today. We are experiencing it. We have experienced it in the Estates General on arts and culture in the following way: we realized that when you start to work with the educational sector, when you work with the economy, and when you are given the tools to do so, you find solutions which go beyond additional funding support.

The future of the arts and culture goes beyond funding, it has to do with how we understand and support the arts and culture continuum. Obviously, it has an impact, obviously, it is related to

Je suis tellement consciente du besoin des artistes, particulièrement ceux et celles qui oeuvrent dans des situations minoritaires comme ici. J’en suis très, très consciente. Je garderai une phrase que vous avez dit tout à l’heure Monsieur Saulnier qui était : « L’Acadie, un pays plus fort que l’oubli. » C’est celle qui m’a vraiment fait ravalé deux fois.

Avant de vous permettre de faire des commentaires sur les différents points que j’ai touchés, je vais vous parler brièvement du problème du plan d’action que vous attendez, que nous attendons tous. Je pense qu’il faut avoir une certaine honnêteté et retourner dans notre courte histoire au sujet de la francophonie. Lorsque Mme Bev Oda était au ministère du Patrimoine canadien, elle ne pouvait pas être ministre de la Francophonie, c’était un autre ministère. Au moment d’un remaniement, la Francophonie est allée au ministère des Affaires extérieures. Avec le branle-bas récent, avec un ministre anglophone au ministère des Affaires extérieures, la Francophonie est revenue au ministère du Patrimoine canadien, où la ministre Josée Verner est à mettre tout ça ensemble, et croyez-moi, elle va nous l’offrir le plus rapidement possible, pour elle, pour nous et pour vous tous aussi.

C’est un petit survol de mes réactions à vos commentaires, et si vous pouvez mieux nous diriger dans le côté pragmatique particulièrement, je pense que vous nous rendrez service et vous nous aiderez à vous aider.

M. Cormier : En fait, vous savez quand on pose la question de cette manière-là, en se disant : est-ce que c’est l’artiste qu’on doit soutenir davantage? Ou est-ce que ce sont les facilitateurs? Je crois qu’on se lance dans une aventure impossible. En fait, on ne peut pas. Je vais prendre l’analogie avec le corps humain. On ne peut pas dire qu’on a besoin plus d’un bras que d’une jambe, ou qu’on n’a pas besoin plus de notre tête que de notre coeur, on a besoin de tout ça. Je pense qu’il faut d’abord avoir une compréhension approfondie de ce qu’est ce continuum culturel, de l’artiste jusqu’à la population.

Aujourd’hui, je crois que l’enjeu central, la priorité centrale, étant donné les sources de financement réduites, c’est comment on outille toutes les composantes du continuum culturel pour qu’ils puissent travailler entre eux et travailler avec les autres secteurs. En d’autres mots, comment les arts et la culture peuvent-ils devenir plus que l’affaire du ministère du Patrimoine canadien et du Conseil des arts du Canada? Comment cela peut-il être aussi l’affaire d’autres ministères? Comment, dans la relation que le gouvernement canadien a avec les provinces, peuvent-ils travailler de manière plus complémentaire pour faire en sorte de diversifier les sources de financement aux arts et à la culture? Je pense que l’enjeu central, il est là aujourd’hui. On le vit. On l’a vécu par le processus des états généraux des arts et de la culture dans le sens suivant, c’est-à-dire qu’on a réalisé qu’effectivement, quand on commence à travailler avec le secteur de l’éducation, quand on commence à travailler avec l’économie et quand on nous donne les moyens pour le faire, on trouve là des solutions qui ne passent pas simplement par des financements supplémentaires.

Les enjeux de l’avenir des arts et de la culture ne se situent pas seulement dans le financement, ils se situent dans comment on comprend le continuum des arts et de la culture et comment on

funding, but it is also very much related to the creation of networks. At this point, within the federal government, the Department of Canadian Heritage and the Canada Council for the Arts do not work hand in hand enough. We think there is a problem there. It has to do with mandates. What falls under the Department of Canadian Heritage? What falls under the Canada Council for the Arts? In the area of dissemination of the arts and culture, when you look at funding given by the Canada Council for the Arts to artists and funding granted through Canadian Heritage for those who disseminate the artist's work, is this complementary? How is this facilitated?

There are a number of issues there. Several of them relate to funding. How do we support artists, the machinery and all artistic sectors to collaborate with other sectors within society? I think that type of approach could be a win-win situation for all of us. Now, how will the Canadian government go beyond silos to have departments work together when they draw up a vision and contributions?

That is part of the answer. Sincerely, Senator Champagne, I think you cannot ask the cultural sector to tell the Canadian government or ask Acadian society to tell the Acadian government: "We want you to take charge of artists over the next five years. We do not want you to be responsible for organizing artistic and cultural events" or "We do not want you to get involved in the relationship that the arts and culture sector has with the economy or with municipalities."

We took three years to think about how things could be integrated, how we could work in a complementary fashion and I think that the federal government will need to take part in that reflection on how this should be done.

Senator Champagne: I find this extremely interesting, and it is probably up to us to try to find how to make that link. I was delighted last week to learn that, for example, the Government of Canada was going to renew the agreement on French-language education with New Brunswick. So, I thought, that is already one step. It has been renewed. This may be normal, but I also learned that when artists go to the Canada Council with their forms properly filled out, they are almost automatically asked if they have gone to knock on the provincial government's door in order to try to get some of the funding they need. Is this one of the links you are recommending?

Mr. Cormier: Yes. I think that this is one of the links. I am going to use your example of the federal-provincial agreement on education. For example, when the federal government is negotiating with the province of New Brunswick or another province, how does it ensure that some of the money allocated will go to the integration of arts and culture within the Department of Education? Because in actual fact, the provinces have a great deal of latitude, clearly, with regard to the moneys

l'appuie. C'est sûr que cela a un impact, c'est sûr que c'est lié à du financement, mais c'est lié beaucoup à de la mise en réseaux, et moi je pense que l'enjeu central en ce moment, pour le gouvernement fédéral est quand on regarde comment le ministère du Patrimoine canadien et le Conseil des arts du Canada travaillent si peu en complémentarité. On se dit qu'il y a un problème là. Il y a un problème de mandat. Qu'est-ce qui appartient au ministère du Patrimoine canadien? Qu'est-ce qui appartient au Conseil des arts du Canada? Comment, par exemple dans la chaîne de la diffusion des arts et de la culture, entre le financement que le Conseil des arts du Canada donne à l'artiste et le financement que le ministère du Patrimoine canadien donne au diffuseur pour qu'il accueille l'artiste, comment est-ce complémentaire? Comment est-ce facilité?

Il y a beaucoup d'enjeux là. Plusieurs enjeux sont de l'ordre du financement. Comment aide-t-on les artistes, l'appareil et tous les secteurs artistiques à collaborer avec d'autres secteurs de la société? Moi je pense que ça, c'est une approche qui pourrait être gagnante pour nous tous. Et ensuite, comment le gouvernement canadien va décloisonner sa manière de fonctionner pour que les ministères travaillent ensemble pour essayer d'élaborer des visions et des contributions?

En fait, c'est une partie de réponse. Sincèrement sénateur Champagne, je crois qu'on ne peut pas demander au secteur culturel de dire au gouvernement canadien ou à la société acadienne de dire au gouvernement acadien : « Nous là, pour les prochains cinq ans, on veut que vous vous occupiez des artistes. On ne veut pas que vous vous occupiez de l'organisation artistique et culturelle », ou « on ne veut pas que vous vous occupiez du rapport que le secteur des arts et de la culture a avec l'économie ou avec les municipalités ».

On a réfléchi depuis trois ans à comment on peut intégrer les choses, comment on peut travailler en complémentarité, et il faudra un peu réfléchir, je pense, avec le gouvernement canadien de cette manière-là.

Le sénateur Champagne : C'est une chose que je trouve très intéressante, et c'est à nous probablement d'essayer de trouver cette façon de faire le lien. J'ai été ravie la semaine dernière d'apprendre que par exemple, le gouvernement du Canada venait de renouveler l'entente avec le Nouveau-Brunswick en éducation en français. Alors, je me suis dit, c'est déjà un pas. C'est renouvelé. C'est peut-être normal, mais j'ai aussi appris qu'au Conseil des arts, quand des artistes vont venir avec leur formule dûment remplie, on va presque automatiquement leur demander s'ils sont allés frapper à la porte de leur province, pour essayer d'obtenir une partie du financement dont ils ont besoin. Est-ce que c'est un des liens que vous préconisez?

M. Cormier : Tout à fait. Je pense que c'est un des liens. Mais je vais reprendre votre exemple de l'entente fédérale-provinciale en éducation. Comment par exemple le gouvernement fédéral, quand il négocie avec la province du Nouveau-Brunswick ou d'autres provinces, s'assure que dans les enveloppes qui seront retrasmises, qu'il y ait des sommes qui soient affectées à l'intégration des arts et de la culture dans le ministère de l'Éducation? Parce que ce qui se passe concrètement, c'est que

they are allocated. They have various obligations, and perhaps not other obligations, and we are not always convinced that the federal funds allocated to the provinces under the agreements on education wind up ensuring the integration of arts and culture. And this applies to numerous agreements.

Senator Champagne: I will have to give my colleagues a chance to ask questions, but, yesterday, we learned from the regional cultural officers that funding is coming from the federal government and there are agreements to make culture come alive and teach our young people that they have a culture and that it is beautiful and meaningful.

Mr. Cormier: Yes.

Senator Champagne: I will speak again later. I will give the floor to one of my colleagues.

Mr. Duguay: Perhaps I unconsciously sounded idealistic earlier. I think that we are not so unaware that we would think that we do not need any guidelines, not at all. However, I think that the system, while establishing guidelines, can be significantly improved because it is suffering. Controls are needed. Not just in the arts either. What about tax returns?

Senator Champagne: The telephone.

Mr. Duguay: Yes, good, the telephone. As they say, we live in difficult times. In other words, we live in an era where the client, and this applies across the board, is no longer right. That is my view of society. The client is no longer right. I had a friend in Montreal who worked for Bell; 10 years before, they were sent on courses to learn how to keep their clients. Ten years later, it is no longer necessary to keep them. I think this is symptomatic.

When we prepare applications and terms and conditions, and I am going to be mean here, but it has to be said, it is more to make things easier for public servants than to make it easier for artists and consumers.

Senator Champagne: Why make things easy when it is so much nicer to make them harder.

Senator Losier-Cool: I want to thank the three of you. I must say that I am very pleased to be here. Over the past two days, my colleagues and I have had great experiences and great meetings. I will be quite brief because I can already see that the next witnesses are here. Rest assured that your testimony will make a very significant contribution to our report. We will be looking very seriously at recommendations from the États généraux sur les arts et la culture.

Father Saulnier, you talked about a national cultural policy, and you said what you wanted to see and what this policy should include, and that we should recommend that the government adopt a cultural policy. A number of witnesses have already said this to us, and pointed out that Canada was the only G-8 country

les provinces ont beaucoup de latitude évidemment dans les enveloppes qui leur arrivent. Ils ont certaines obligations, et peut-être pas d'autres, et on n'est pas toujours sûrs que les enveloppes fédérales qui arrivent dans les provinces pour les ententes en éducation se retrouvent pour aider l'intégration des arts et de la culture. Et cela s'applique à beaucoup d'ententes.

Le sénateur Champagne : Il faudra laisser la place à mes collègues, mais nous avons appris hier, avec la visite des agents culturels de la région, que c'est de l'argent qui vient du fédéral et ce sont des ententes pour animer et faire vivre la culture et faire savoir aux jeunes d'ici qu'ils ont une culture et qu'elle est belle et importante.

M. Cormier : Oui.

Le sénateur Champagne : Je reviendrai tout à l'heure. Je laisse la place à l'une ou l'autre de mes collègues.

M. Duguay : J'ai peut-être inconsciemment fait preuve d'utopisme tout à l'heure. Je pense qu'on n'est pas inconscient au point de penser qu'on n'a pas besoin de balises là, pas du tout. Mais je pense que le système, tout en gardant des balises, peut être amélioré grandement parce qu'il est mal-en-point. Il faut un contrôle. D'ailleurs, ce n'est pas seulement dans le domaine des arts. Les déclarations d'impôts, n'est-ce pas?

Le sénateur Champagne : Le téléphone.

M. Duguay : Oui, bon, le téléphone. On dirait qu'on vit à une époque de complications. C'est-à-dire qu'on vit à une époque où le client, et le client c'est dans n'importe quel domaine, n'a plus raison. C'est ma conception de la société. Le client n'a plus raison. J'avais une amie à Montréal qui travaillait pour la compagnie Bell; dix ans auparavant, on leur faisait suivre des cours pour leur apprendre comment fidéliser le client. Dix ans plus tard, ce n'était plus nécessaire de les fidéliser. Je pense que c'est symptomatic.

Quand on prépare des formulaires et quand on prépare des modalités et des mécanismes, et là, je vais être méchant, mais qu'est-ce que vous voulez, il faut le dire, c'est beaucoup plus fait en fonction de faciliter la tâche des fonctionnaires que de faciliter la tâche des artistes et des consommateurs.

Le sénateur Champagne : Pourquoi faire les choses simplement quand c'est si agréable de les compliquer, voilà.

Le sénateur Losier-Cool : Merci à vous trois. Je dois vous dire que je suis très heureuse d'être ici. Dans les deux dernières journées, j'ai réussi avec mes collègues à vivre de belles situations, de belles rencontres. Je serai assez brève parce que je vois déjà que nos autres témoins arrivent. Soyez assurés que vos témoignages seront une contribution très significative à notre rapport. Nous nous pencherons très sérieusement sur les recommandations des états généraux.

Père Saulnier vous avez mentionné la politique culturelle nationale, et vous demandez ce que vous voudriez voir et ce que doit comprendre cette politique, et qu'on devrait recommander au gouvernement de mettre sur pied une politique culturelle. Plusieurs témoins nous l'ont déjà dit, nous ont déjà signifié, que

not to have a cultural policy. So, I would like you to talk a little bit more about this.

Mr. Cormier, I want to ask you to comment on the media, because we heard from the CBC; but how could they contribute even more? Perhaps some of my colleagues will remember that someone gave a specific answer of 30 minutes per week or something like that.

Mr. Cormier: Yes.

Senator Losier-Cool: Mr. Duguay, yesterday, we heard from people working in education and on the school board, including Ms. Ginette Duguay, who is a cultural mentor in the schools. Since you grew up in the region, can you tell me if there is more or less support for culture? You know Bathurst. Bathurst is a municipality that puts a lot of emphasis on sports. They have a very large centre. There is no cultural community centre. The community, and when I talk about community, I am talking about neighbours, cousins, aldermen, does not naturally support the arts. The community more naturally supports sports, and not culture.

Senator Losier-Cool: Well, Father Saulnier can talk to us about cultural policy, if you wish, because you had mentioned this.

Mr. Saulnier: Yes, I mentioned it. I just want to point out that I see the word “artist” and I am not an artist. I am extremely interested in culture, but, in the Calixte triangle, I am the consumer or the public. I am often sitting in the theatre rather than on stage.

Mr. Cormier: He is an extraordinary facilitator.

Mr. Saulnier: I am often called upon to speak at activities by cultural groups, Heritage Canada, in any event, at a number of activities and at foundations; say it and I will do it. But at some point, I think, “Could there not be one single source above all that in order to do that. . .” As Calixte said, I find this terribly complicated. The other day, I was talking to somebody who had just finished a big project, a self-help foundation for the Acadian Peninsula, and his name was Mr. Germain Blanchard. I phoned him to congratulate him and he said, “You are lucky you got me on the phone. I am feeling very discouraged.” He said, “I cannot make it through all these funding applications.” And this man has a university education. So when I come back to my little town where I try to encourage people to apply for project funding, and so forth, well I think, “Is it as complicated as all that?” The difference between the grant and the final product is incredible and I wonder does it have to be so complicated in order for the end product to be beautiful? I do not think so, on the contrary. And that is what I mean. Would there not be a way to develop a national cultural policy that would bring together all the stakeholders, the Canada Council, the National Arts Centre and all these people so that they are all working for the same cause, to ensure culture for the local markets? This sounds utopic, in any event.

le Canada était le seul pays des G8 qui n’avait pas de politique culturelle. Alors, je voudrais que vous commentiez un petit peu plus là-dessus.

Monsieur Cormier, je vais vous demander de commenter sur les médias, parce que nous avons reçu Radio-Canada, mais de quelle façon ils pourraient contribuer encore plus, et peut-être que certains de mes collègues se rappelleront qu’il y en a une qui avait apporté de quoi de précis, 30 minutes par semaine ou quelque chose comme ça.

M. Cormier : Oui.

Le sénateur Losier-Cool : Monsieur Duguay, nous avons reçu hier les personnes de l’éducation et du conseil scolaire, dont Mme Ginette Duguay, qui est une mentor culturelle dans les écoles. Parce que vous avez grandi dans la région, est-ce qu’il y a plus ou moins d’appui pour la culture si on peut dire? Et vous connaissez Bathurst. Bathurst c’est une ville qui favorise plutôt les sports. Ils ont un très, très gros centre. Il n’y a aucun centre communautaire pour la culture. La communauté, et quand je parle de communauté, je dis le voisin, le cousin, les élus municipaux, mais ce n’est pas un appui naturel pour les arts. La communauté aura plus un appui naturel pour les sports, et non pour la culture.

Le sénateur Losier-Cool : Bien, Père Saulnier parlera un peu sur la politique de culture, si vous êtes d’accord, parce que c’est vous qui l’avez soulignée.

M. Saulnier : Oui, je l’ai soulignée. Moi d’abord mon intervention, je vois « artiste », et moi je ne suis pas un artiste. Je m’intéresse à la culture énormément, mais je suis plutôt, dans le triangle de Calixte, le consommateur, le public. Je suis assis souvent dans la salle, plus que sur la scène.

M. Cormier : C’est un facilitateur extraordinaire.

M. Saulnier : J’interviens beaucoup sur le plancher au niveau des activités des sociétés culturelles, de Patrimoine canadien, en tout cas dans un tas d’activités et de fondations, nommez-les, et je suis content de le faire. Mais à un moment donné je me dis : « Est-ce qu’il n’y aurait pas une source unique au-dessus de tout ça pour y arriver... » Je trouve ça terriblement compliqué comme dit Calixte. Je parlais l’autre jour à un type qui vient de terminer un beau projet, une fondation d’entraide pour la Péninsule acadienne, M. Germain Blanchard. Je lui téléphone pour le féliciter et il dit : « Une chance que je reçois ton téléphone. Je suis assez écoeuré. » Il dit : « Avec toutes ces demandes de subventions, je ne peux pas en sortir. » Et il a quand même une formation universitaire cet homme-là. Alors quand je reviens de mon petit milieu où j’essaie d’encourager des gens à faire des demandes de subventions de projets, ainsi de suite, bien je me dis : « C’est-tu compliqué à ce point-là? » La différence qu’il y a entre la subvention puis le produit qui est extraordinaire, je me demande, faut-il que ce soit tellement compliqué pour que la production soit plus belle? Je ne crois pas, pas du tout. Et c’est dans ce sens-là. Est-ce qu’il n’y a pas moyen de penser à une politique nationale culturelle qui rassemble tous ces intervenants, le Conseil des arts, le Centre des arts et tous ces gens-là, d’une façon que ce soit unifié pour une seule cause, que la culture soit sur le marché chez nous? En tout cas, c’est une utopie.

Senator Losier-Cool: On the subject of a cultural policy, yesterday publishers told us that when New Brunswick adopted a policy on books, this helped sales.

Mr. Saulnier: Yes.

Senator Losier-Cool: This helped with promotions.

Mr. Saulnier: It helps to unify.

Senator Losier-Cool: Mr. Cormier, what more should the CBC be doing?

Mr. Cormier: In fact, as a segue before speaking of the CBC, I would say that the challenge of developing a Canadian cultural policy is really the challenge of defining what cultures are, how we live and live together and how we recognize our cultures of origin, new cultures and so forth. A cultural policy is not only an institutional issue, it is a matter of collective identity and that is why Canada has perhaps waited so long to adopt one, because it is complex to define how we recognize cultures in this country, how we recognize the founding cultures, even if I know that we cannot or should not say that. How do we do that in a country such as ours? I think that it is a major challenge that goes beyond our institutions.

With regard to the CBC, which is one of the major institutions, I think that there are number of very concrete ways to integrate more Acadians into our national showcases. On the one hand, we need to remember that the CBC, apart from the discussions we could have with upper management there, is in fact a very complex institution because there are hierarchies and decision-making powers at all levels. In other words, the board of the CBC can say that it is integrating Acadian artists in all shows, that directors will have a certain level of autonomy in the choices they make and that things are being done not only at the board level within the CBC but also from the ground up, meaning by researchers and the people developing the shows.

We have an instrument that is not an instrument solely for the Acadians, but rather a national one for the francophonie called ZOF Montreal Bureau de promotion, an office created by the Fédération culturelle canadienne française, to which most of the Acadian organizations belong, be it the AAPNB or the CPSC. ZOF Montreal is a way to showcase Acadian and francophone cultures throughout Quebec, and establish concrete and permanent connections with arts and culture organizations in Montreal. This office has a great deal of difficulty obtaining funding, and I cannot understand why.

I do not understand why the federal government does not recognize that there is an active organization in Montreal, that is helping to build bridges between Acadian arts and culture stakeholders and Quebec stakeholders. . . How can such an instrument not be essential? It has a lot of difficulty getting

Le sénateur Losier-Cool : En ce qui concerne la politique culturelle, hier les maisons d'édition nous ont dit que lorsque le Nouveau-Brunswick a adopté une politique du livre, cela a aidé la vente.

M. Saulnier : Oui.

Le sénateur Losier-Cool : Cela a aidé la promotion.

M. Saulnier : Cela unifie.

Le sénateur Losier-Cool : Monsieur Cormier, qu'est-ce que Radio-Canada doit faire de plus?

M. Cormier : En fait, la transition pour aller à Radio-Canada, je vous dirais que le défi de l'élaboration d'une politique culturelle au Canada, c'est le défi de définir quelles sont nos cultures, comment nous habitons et cohabitons ensemble et comment on reconnaît les cultures d'origine, les nouvelles cultures, et cetera. L'enjeu d'une politique culturelle, c'est un enjeu pas seulement institutionnel, c'est un enjeu d'identité collective, et c'est pour cela que le Canada tarde peut-être à s'en donner une, parce que c'est complexe de définir comment on reconnaît les cultures de ce pays, comment on reconnaît les cultures fondatrices, même si je sais qu'on ne peut pas ou on ne doit pas dire ça. Comment fait-on cela dans un pays comme celui-ci? Je pense que c'est un grand défi qui effectivement dépasse les institutions.

Pour Radio-Canada, qui est une des institutions majeures, je pense qu'il y a plusieurs pistes très concrètes sur la façon d'intégrer davantage les Acadiens à l'intérieur des vitrines nationales. D'une part, il faut se redire que Radio-Canada, au-delà des discussions qu'on peut avoir avec les hautes instances de Radio-Canada, est effectivement une institution très complexe parce qu'il y a des niveaux de hiérarchie et des niveaux de pouvoir décisionnel à tous les échelons. En d'autres mots, la direction de Radio-Canada a beau livrer un message pour qu'on intègre les artistes acadiens dans toutes les émissions, les réalisateurs ont une certaine autonomie dans les choix qu'ils font, et à ce moment-là il faut qu'on agisse non seulement au niveau de la direction de Radio-Canada, mais à la base, c'est-à-dire au niveau des chercheurs, des gens qui conçoivent les émissions.

On a un instrument qui n'est pas un instrument au service seulement de la société acadienne, mais qui est un instrument national à la francophonie qui s'appelle le bureau de promotion ZOF Montréal, qui est un bureau qui a été créé par la Fédération culturelle canadienne française, dont font partie la plupart des organisations acadiennes, que ce soit l'AAPNB ou le CPSC. ZOF Montréal, est un instrument qu'on a pour faire rayonner la culture acadienne et francophone au Québec, établir des ponts concrets et permanents avec le milieu montréalais qui agit sur les arts et la culture. C'est un bureau qu'on a énormément de difficulté à faire financer, et je ne comprends pas pourquoi.

Je ne comprends pas pourquoi le gouvernement fédéral ne reconnaît pas qu'en ayant un bureau actif à Montréal, qui aide à faire les ponts entre le milieu artistique et culturel acadien et le milieu québécois... Comment se fait-il qu'un instrument comme celui-là ne soit pas essentiel? On a beaucoup de difficulté à le

funding. The government fails to understand its relevance, whereas if we had it, we could directly intervene with the CBC on the ground.

What could this mean in terms of results? Right now, we have Joseph Yvon Thériault, an Acadian living in Ottawa who is on Radio-Canada radio every Saturday afternoon. I listen to national Radio-Canada radio with a lot of pride when I hear Joseph Yvon because I think, that is one of our own who is making a contribution. Not just because he is Acadian, but because he has commented on major issues affecting all Canadians. So why are there not any Acadian artists or Acadian public figures on *Tout le monde en parle* or other national talk shows?

It is because the researchers and directors creating the shows do not go and seek out francophones and Acadians because they do not know they exist, because there are no everyday, permanent instruments or tools bringing them to us. So, it is not only to see a greater presence by creating shows from here, but also to see how we can invest and ensure our presence on national shows being watched by all Canadians and to which we can contribute. I do not know whether I am making myself clear in this regard, but there you have it.

Senator Losier-Cool: Mr. Duguay, you talked a little bit about community support for artists. Do artists need to be twice as good to survive in Acadia or in minority communities?

Mr. Duguay: René made the point earlier that if we did a comparative study on artists' salaries and salaries earned by people in other sectors of our society, we would see a considerable difference. I will not go into details because René is really the expert in the area and because I go more on my instincts, without really having statistics to back me up. I made my presentation this morning somewhat like someone who decides to write a doctoral thesis. They put forward a hypothesis and after they try to prove that point.

However, I am always surprised that governments always want to strike arts and culture off the list whenever they have to cut something or get rid of something. It is at the bottom of the priority list. It is the first thing to go.

Second, and this is a personal story, about two months or two and a half months ago, I cannot remember when exactly, I went to Fredericton because I am a member of the board of the Association acadienne des artistes professionnels du Nouveau-Brunswick and, as a result, I was accompanying the executive director and chair. Our premier gave a speech on how the province was doing and it was a brilliant speech, but he did not say the word culture once. At the Estates General on arts and culture in Acadia, all the politicians in the room make the most beautiful statements about culture. It all sounds great, and a few months later, no one remembers a thing. This is like a slap in the face, and I wrote a letter in the *Acadie Nouvelle* about this somewhat ironic phenomenon.

financer. Le gouvernement a de la difficulté à reconnaître sa pertinence, alors que si on avait ça, on pourrait agir directement auprès des instances de Radio-Canada sur le terrain.

Comment cela pourrait-il se traduire en résultat? On a en ce moment Joseph Yvon Thériault, qui est un Acadien qui vit à Ottawa et qui est présent à la radio de Radio-Canada tous les samedis après-midi. Moi, j'écoute la radio de Radio-Canada nationale avec beaucoup de fierté quand j'entends Joseph Yvon parce que je me dis c'est un de chez nous qui contribue. Pas juste parce qu'il est Acadien, mais aussi parce qu'il a commenté de grandes questions qui touchent l'ensemble des Canadiens et des Canadiennes. Alors pourquoi n'a-t-on pas d'artistes acadiens et de personnalités acadiennes à *Tout le monde en parle* ou à toutes les émissions nationales de réflexion?

C'est parce que les chercheurs et les réalisateurs qui conçoivent ces émissions ne vont pas puiser dans le bassin des francophones et des Acadiens parce qu'ils ne le connaissent pas, parce qu'on n'a pas d'instrument ou d'outils permanents quotidiens pour nous faire connaître. Alors, ce n'est pas seulement de vouloir une plus grande présence en créant des émissions ici, mais comment on peut investir et être présent dans les émissions nationales qui touchent l'ensemble des Canadiens et pour lequel on peut contribuer. Je ne sais pas si je me fais clairement comprendre par rapport à ça, mais voilà.

Le sénateur Losier-Cool : Monsieur Duguay, vous avez parlé un peu de l'appui de la communauté vis-à-vis des artistes. Est-ce qu'un artiste a besoin d'être doublement meilleur pour survivre en Acadie ou bien en situation minoritaire?

M. Duguay : René l'a souligné tout à l'heure que si on faisait une étude comparative entre les salaires que touchent les artistes et ceux des autres secteurs de la société, on verrait des divergences considérables. Je ne peux pas aller dans le détail parce que René, c'est vraiment l'expert dans ce domaine, dans le sens que je fonctionne beaucoup dans ce domaine-là par instinct, sans avoir de statistique. Ce que je vous ai présenté ce matin, c'est un peu comme quelqu'un qui décide de faire une thèse de doctorat. Il émet une hypothèse, et après il essaie de prouver son point.

Par contre, je trouve toujours surprenant que les gouvernements, dans la liste d'épicerie, quand ils ont à couper quelque chose, à abolir quelque chose, c'est toujours les arts et la culture. C'est au bas de la liste d'épicerie. C'est la première chose à sauter.

Deuxièmement, et là, c'est une expérience personnelle. Il y a environ deux mois, deux mois et demi, je ne m'en souviens plus, mais je suis allé à Fredericton parce que je suis membre du Conseil d'administration de l'Association des artistes professionnels du Nouveau-Brunswick et à ce titre là, j'accompagnais la directrice générale et la présidente. Un discours sur l'état de la province de notre premier ministre était un discours brillamment livré, mais dans lequel il n'a jamais prononcé une seule fois le mot culture. Alors qu'aux états généraux, tous les politiciens en place ont fait les plus belles déclarations à l'égard de la culture. Cela avait l'air tellement beau, et quelques mois plus tard, on avait tout oublié. C'est ce qui a fait que d'indignation, j'ai écrit une lettre dans l'*Acadie Nouvelle*, un peu ironique, à l'égard de ce phénomène-là.

The lieutenant-governor said it, and I saw it in the *Acadie Nouvelle*, when he said culture, among other things, was not selling, it was a bad seller. How can we convince governments that culture is profitable? It is because we are talking about an economic principle. In other words, if we put \$1 into culture, we can make about \$1.25, but that is not how it works. Culture produces benefits that are not necessarily economic in nature, and it is difficult to sell for that reason. It is a little bit like having an illness. Some people have an illness that you cannot see. When someone is mentally ill, we think, “He is not sick, he seems okay.” But they cannot see inside. However, if someone is missing an arm, well there — Do you understand? Do we need to cut off our arm? I mean, are we going to kill an artist? I do not know.

Obviously, the fact that culture is always the last thing on the list is a strange phenomenon, and I think that, despite all the promises we have heard, not much changes. I do not mean to be overly pessimistic, but that is often what happens.

Senator Losier-Cool: That is why I was happy yesterday when I saw the program that Ms. Duguay and the school board had in the schools. It is authentic. From my experience working on school board budgets, the first thing that got cut were music or art classes in the schools.

Mr. Duguay, at the beginning, you said to us, “You have probably already heard this, but I will say it again. . .” It needs to be said again. I think that it needs to be said again. I believe in the broken record method, that it needs to be said again, particularly when we are representing minorities. At each hearing, we have heard the words, “burnout,” “adequate funding” or “inadequate funding” or “complicated funding,” “complexity.” We heard that, and we also heard how little importance is given to culture, how it does make such a great political speech, it works in politics, but in reality — as they say in English “Walk the talk and talk the walk” or something like that — but it needs to be done.

Senator Corbin: I do not really have any questions. I agree with what you are saying. I have been hearing this for 40 years. I will be retiring from the Senate next year and as a pragmatic politician, if I may use that term, I have always regretted the frequency with which we change ministers in Ottawa, ministers responsible for handing out cultural benefits. They seem to be considered secondary departments and no one hesitates to shuffle the ministers. They are left there for a year, two years or three years at most, and then we have to start all over. Each minister has their own idea of what a cultural policy should be.

There is also the fact that there are ideological issues with regard to the governments in power, and all this serves to create greater confusion than assistance for culture. So, I simply want to share the frustration I have experienced over the years, but I quite clearly comprehend your message.

Le lieutenant-gouverneur le soulignait, et j’ai vu dans l’*Acadie Nouvelle* qu’il disait entre autres, en substance, que la culture ne se vend pas, se vend mal. Comment peut-on faire pour convaincre les instances que la culture, c’est rentable? C’est parce qu’on parle d’un principe économique. C’est-à-dire que si on met un dollars dans la culture, on s’attend qu’il va en sortir 1,25 \$, mais ce n’est pas comme ça que ça fonctionne. Il y a des retombées qui ne sont pas nécessairement économiques dans la culture, et c’est ça qui est difficile à vendre. C’est un peu comme des maladies. Certains ont des maladies qui ne paraissent pas. Les maladies mentales par exemple, on dit : « Il n’est pas malade, il a l’air correct. » Mais ils ne s’en vont pas là-dedans (geste). Mais s’il a un bras coupé, ah bien là...Comprenez-vous? Faut-il se couper le bras? Je veux dire, va-t-il falloir tuer un artiste? Je ne sais pas trop.

C’est sûr que c’est un curieux phénomène qui se passe selon lequel la culture est toujours le dernier point à l’agenda, et il me semble que malgré toutes les promesses qu’on nous fait, cela ne change pas beaucoup. Je ne veux pas être outrageusement pessimiste, mais cela m’apparaît souvent comme tel.

Le sénateur Losier-Cool : C’est pour cette raison que j’étais heureuse hier lorsque j’ai vu le programme que Mme Duguay et le district scolaire avaient dans les écoles. C’est authentique. De l’avoir vécu lorsqu’on faisait des budgets dans les conseils scolaires, la première chose qu’on coupait, c’était les cours de musique dans les écoles ou les cours d’art.

Monsieur Duguay vous avez dit au début : « Probablement que vous avez déjà entendu, mais on va se répéter [...] » Il faut répéter. Je crois qu’il faut répéter. Je crois dans la technique du disque brisé, qu’il faut répéter, et surtout lorsque nous faisons partie des minorités. À chaque intervention que nous avons eue, nous avons entendu les mots : « essoufflement », « financement adéquat » ou « financement inadéquat » ou le « financement compliqué », « complexité ». Nous avons entendu cela, et nous avons entendu aussi le peu d’importance qu’on donne à la culture, pourquoi est-ce un si beau discours politiquement, qu’en politique ça passe, mais qu’en réalité — comment disent les anglais « Walk the talk and talk the walk » ou quelque chose comme ça, — mais il faut le faire.

Le sénateur Corbin : Je n’ai vraiment pas de question. Je suis d’emblée d’accord avec ce que vous dites. Cela fait 40 ans que j’entends cela. Je prends ma retraite du Sénat l’an prochain et ce que j’ai toujours eu à regretter comme politicien pragmatique disons, employons ce terme, c’est la fréquence avec laquelle on change les ministres à Ottawa, les ministres chargés de dispenser les avantages culturels. On dirait que ce sont des ministères secondaires, et on n’hésite pas à chambouler les ministres. On les laisse là un an, deux ans, trois ans au plus, puis on recommence. Chaque ministre a son idéal de ce que devrait être une politique culturelle.

Il y a aussi le fait qu’il y a des enjeux idéologiques au niveau des parties en présence, et tout ça a pour effet de semer plus de confusion que d’aide à la culture. Donc, je vous exprime tout simplement la frustration que j’ai vécue au cours des années, mais je comprends très bien votre message.

I do not really have a question. I want to thank you for your excellent presentations. These were great presentations. It is not the first time I have heard each of you give a presentation, and I think it is important that you be clearly heard.

It is not so much the questions we ask you, it is our understanding of your concerns and our ability to pass that message along in the form of a well-written, strong report to the political authorities in Ottawa. That is all I want to say for now. Perhaps I will speak a little later during our hearing this afternoon, once I have had the opportunity to take in all these comments.

You have my full support. I cannot speak about sympathy. It is no longer a question of being sympathetic, the time has come for action. I will seek to work with my colleagues to the best of our abilities to ensure that your concerns and your representations are heard. Thank you very much.

The Chair: I second what my Senate colleagues have just said. Gentlemen, your presentations were excellent. This comes as no surprise, however, your comments were thought-provoking and truly reflect reality. We agree with what you have said, and you are before a Senate committee that understands the situation, senators who, no matter which party we represent, will come forward with recommendations to try to change various things that are not only complicating matters for arts and culture and artists, but also making their lives so difficult that at some point people are getting burnt-out and losing hope.

I want to conclude my comments by asking a very brief question. To all three witnesses, if you had one wish or one change, and I emphasize the word one, that would you wish to see happen out of all the things that you want to have happen, what would be your first recommendation pursuant to the États généraux sur les arts et la culture? What is the first thing that should be done? Father Saulnier, what would be the first thing that we could recommend that would restore your hope? Mr. Duguay, what would be the first thing that you would like to see happen? Perhaps you have already mentioned it, but I would like you to tell me again.

Mr. Cormier: I will repeat what I said to Senator Champagne. I think that if the Canadian government were to do just one thing, it should be to adopt the conditions and the funding to ensure a better relationship between the cultural sector and other sectors of society, to ensure that all sectors of our society feel concerned about the future of arts and culture, and that, together, they can help to build strong artistic and cultural communities, but above all strong Acadian communities.

The Chair: And with regard to networking, you mean support?

Mr. Cormier: Meaning support for networking. I am also referring to teaching, education. We need help making our fellow citizens better understand the value and contribution of arts and culture. In order to do that, we need the tools and means to do so.

Je n'ai vraiment pas de question. Je vous remercie pour l'excellence de vos présentations. Ce sont des présentations de haute qualité. Ce n'est pas la première fois que j'entends ces propos de chacun de vous, et je crois qu'il est important qu'on vous entende bien.

C'est pas tellement les questions qu'on va vous poser, c'est notre compréhension de vos soucis et notre capacité de pouvoir passer le message sous forme d'un rapport bien rédigé, vigoureux auprès des autorités politiques à Ottawa. C'est tout ce que je veux dire pour le moment. J'interviendrai peut-être un peu plus tard au cours de la séance de cet après-midi, quand j'aurai eu la chance de bien digérer tous ces propos.

Vous avez ma pleine et entière collaboration. Je ne veux pas parler de sympathie. Il n'est plus question de sympathie là, il faut passer aux actes. Je vais tâcher de collaborer avec mes collègues au meilleur de notre capacité pour que vos soucis et vos représentations soient entendus. Merci beaucoup.

La présidente : J'appuie ce que mes collègues du Sénat viennent de vous dire. Messieurs, vos présentations ont été de qualité. Il n'y a pas de surprise là, par contre c'est un contenu qui est réfléchi et qui reflète vraiment la réalité. Nous sommes en accord avec ce que vous venez de dire, et vous avez devant vous un Comité sénatorial qui saisit et qui comprend la situation, des sénateurs qui, indépendamment du parti que nous représentons, vont vouloir arriver avec des recommandations pour essayer de changer certaines choses qui, non seulement compliquent la vie du secteur culturel et de ses artistes, mais aussi qui la rendent tellement difficile qu'à un moment donné, les gens sont essouffés et perdre espoir.

J'aimerais terminer mon intervention en vous posant une question très brève. À tous les trois, si vous aviez un souhait, un changement, et je dis un, que vous aimeriez voir arriver dans tout ce que vous souhaitez, quel serait la première chose qui découle des états généraux? Quelle serait la première action qui devrait être prise? Vous, Père Saulnier, ce serait quoi la première chose qu'on pourrait recommander qui vous redonnerait espoir? Et vous, monsieur Duguay, ce serait quoi une des premières choses que vous aimeriez voir arriver? Vous l'avez peut-être déjà mentionné, mais j'aimerais que vous me le redissiez.

M. Cormier : Je vous redirais ce que j'ai dit au sénateur Champagne. Je crois que si le gouvernement canadien avait une seule action à faire, ce serait de mettre en place les conditions et le financement pour favoriser un meilleur arrimage entre le secteur culturel et les autres secteurs de la société, pour que tous les secteurs de la société se sentent concernés par l'avenir des arts et de la culture, et qu'ensemble ils puissent contribuer pour faire des communautés artistiques et culturelles fortes, mais surtout développer des communautés acadiennes fortes.

La présidente : Et dans le sens du réseautage, vous voulez dire, d'appui?

M. Cormier : Dans le sens d'appui au réseautage. Je fais référence aussi aux leçons pédagogiques d'éducation. On doit nous aider à faire mieux comprendre à nos concitoyens la valeur et la contribution des arts et de la culture. Pour le faire, ça prend

Artists and cultural organizations that want to sit down with businesspeople or a municipality need to be equipped, and in order to do that, they need the tools. I think that this is part of the priorities if we want to mobilize our communities around the issue of arts and culture.

Mr. Saulnier: I will make reference to what John Saul said at the Estates General on Arts and Culture: it may be urgent to set aside to some extent our economic vision and consider an inclusive culture, rather than having culture as a byproduct, but rather a reality that brings a community to life.

Mr. Duguay: To use a single word, I would say, “multi-year”. I would add that if governments have four or five years in which to implement their platform, why don't our cultural institutions have the same?

Senator Champagne: I was noting the last sentence. This has been an absolutely wonderful trip. Yesterday, we met with wonderful people and listening to you today has been a pleasure. You know, it is not even over, there are other witnesses who are waiting their turn and we will listen to them with the same attention, warmth, and open-mindedness. Thank you.

The Chair: Thank you very much, gentlemen, and do not forget to send us that report from the Estates General, the États généraux des arts et de la culture en Acadie.

Mr. Cormier: Yes.

The Chair: Honourable colleagues, senators, we have three other witnesses. First, from Productions Ode incorporées, we have Mr. Paul Marcel Albert, director general. Welcome, sir; from the Société culturelle des Tracadilles, we have Ms. Francine Brideau, cultural officer. Welcome, Madam; and from the Congrès mondial acadien 2009, we have Mr. Jacques Lanteigne, administrative director. Welcome, sir.

In keeping with what we have done to date, we would ask you to give us a five- to seven-minute presentation, and then the senators will be able to ask you some questions. We will begin with Mr. Paul Marcel Albert.

Paul Marcel Albert, Director General, Productions Ode inc.: Madam Chair, honourable senators, good day. I have been working in arts and culture since I was 15. I spent some 20 years as the head of the Festival acadien de Caraquet, which, over the years, has become one of the top cultural events in Atlantic Canada. In 2004, during 15 days of festivities, some 175,000 people took part in our scheduled activities. We attracted 50 times our population of 3,500 souls. To do the same, the Montreal Jazz Festival would have to draw 100 million spectators. At that time, the Festival acadien's budget was \$2.2 million. For several years, I also worked with someone whom you know quite well, one of the best actresses in Canada, Ms. Viola Léger.

des outils et des moyens. Pour qu'un artiste, qu'une organisation culturelle aille s'asseoir avec une personne d'affaires ou une municipalité, il doit être équipé, et pour bien le faire, ça prend des outils. Je dirais que ça fait partie des priorités si on veut mobiliser l'ensemble de nos communautés autour de la question des arts et de la culture.

M. Saulnier : Je reprends un peu ce que John Saul disait aux états généraux des arts et de la culture, il est peut-être urgent de laisser la vision économique un petit peu de côté et penser à une culture englobante, et non pas avoir la culture comme un sous-produit, mais comme une réalité qui donne la vie à une collectivité.

M. Duguay : Un seul mot, je dirais « pluriannalité ». J'ajouterais que si les gouvernements se donnent quatre ou cinq ans pour réaliser un mandat, pourquoi nos sociétés culturelles n'auraient pas le même temps?

Le sénateur Champagne : Je prenais seulement cette dernière phrase. Ce fut un voyage absolument extraordinaire. On a vu hier des gens merveilleux et vous écouter aujourd'hui fut un plaisir. Et vous vous rendez compte, ce n'est même pas fini, il y en a d'autres qui nous attendent et que nous allons écouter avec le même soin et le coeur aussi grand ouvert. Merci.

La présidente : Merci beaucoup messieurs, et n'oubliez pas de nous envoyer le rapport des états généraux.

M. Cormier : Oui.

La présidente : Honorables collègues, sénateurs, nous accueillons trois autres témoins. Dans un premier temps, de Productions Ode incorporées, nous avons M. Paul Marcel Albert, Directeur général. Bienvenue Monsieur; de la Société culturelle des Tracadilles, nous avons Mme Francine Brideau, agente culturelle. Bienvenue Madame; et du Congrès mondial acadien 2009, nous avons M. Jacques Lanteigne, directeur administratif. Bienvenue monsieur.

Alors tel que nous avons procédé jusqu'à présent, nous allons vous demander de nous faire une présentation d'environ cinq à sept minutes, et ensuite les sénateurs pourront vous poser des questions. Nous allons commencer avec M. Paul Marcel Albert.

Paul Marcel Albert, directeur général, Productions Ode inc. : Madame la présidente, honorables sénateurs, bonjour. J'oeuvre dans le domaine culturel depuis l'âge de 15 ans. J'ai passé une vingtaine d'années à la barre du Festival acadien de Caraquet, qui au fil des ans est devenu l'un des événements culturels par excellence en Atlantique. En 2004, durant les 15 jours de célébrations, quelque 175 000 personnes ont participé à l'ensemble des activités inscrites à la programmation. Nous avons alors attiré 50 fois notre population de 3 500 âmes. Pour réaliser l'équivalence, le Festival de Jazz de Montréal devrait attirer 100 millions de spectateurs. Le budget du Festival acadien était à ce moment-là de 2.2 millions de dollars. J'ai aussi travaillé quelques années avec une personne que vous connaissez bien, l'une des meilleures comédiennes au Canada, Mme Viola Léger.

At the end of the 1980s, we co-founded the Viola Léger Company, and its very first production, *Harold and Maude*, showcased Ms. Léger and a young recent graduate of the National Theatre School who was starring in his first professional role named Roy Dupuis. Eleven thousand people saw the show.

Since 2005, I have been in charge of Productions Ode, a not-for-profit company that was created to develop a show called *Ode à l'Acadie*. Created in 2004 by the Festival acadien de Caraquet, to celebrate the 400th anniversary of Acadia, this show was only supposed to be shown 25 times during the summer season. It was an instant hit and we celebrated our 100,000th viewer last month in Moncton after over 300 shows on three continents. This show had received initial and substantial support from the Department of Canadian Heritage and ACOA.

When projects receive a decent amount of funding, one of the winning conditions needed for their success is being fulfilled. I am not saying this is the only condition, but it is an important one. I give you these three examples to show you that, in the regions, we have success stories that often, all too often, are not acknowledged by decision-makers whose feet are firmly planted in Ottawa.

Today, I want to talk to you about pride, which I believe is an essential element in maintaining and developing any language or culture. I would like to be able to make my voice heard with regard to the difficulties of cultural production in the regions.

I think that we should be eligible for a remote-region benefit. Producing a show such as *Ode à l'Acadie* in Montreal would be significantly less expensive. There would be no transportation costs, per diems, accommodation costs, fees related to human resources and extensive specialized equipment, proximity to significant sponsors and so on.

I would also like to discuss our general ignorance of our brothers in arms, Franco-Ontarians, Franco-Colombians and Franco-Manitobans. We should be able to access and appreciate their cultural productions. There should be special programs for tours in order to enable Canadian minorities to better get to know each other. We need to increase the number of opportunities to meet.

At the same time, we should facilitate the export abroad of our renowned artists, and we should support the development of our cultural industries.

I would also like to talk to you about the importance of seeing, recognizing and hearing ourselves on the radio and, above all, our national television station. The Canadian francophonie should not be relegated to Saturday afternoons or the late, late show. Montreal teams also need to travel around the country in order to take the pulse and understand the Canadian reality, not just what is happening in Quebec. The regions must get more national air time.

Canada is a huge country, and few Canadians have the privilege of travelling around it. If only, at the very least, we could do it virtually. I am convinced that a number of communities

Nous avons à la fin des années 1980 cofondées la compagnie Viola Léger, dont la première production, *Harold et Maude*, présentait outre Mme Léger, un tout jeune finissant de l'École nationale de théâtre qui en était à son premier rôle professionnel, et son nom, Roy Dupuis. Le nombre de spectateurs, 11 000.

Je dirige depuis 2005 la destinée des Productions Ode, une compagnie à but non lucratif qui a été mise sur pied pour voir au développement du spectacle-phénomène *Ode à l'Acadie*. Créé en 2004 par le Festival acadien de Caraquet, pour souligner le 400^e anniversaire de l'Acadie, ce spectacle devait à l'époque n'être présenté qu'à 25 reprises en période estivale. Le succès fut instantané et nous avons célébré notre 100 000^e spectatrice le mois dernier à Moncton après plus de 300 spectacles sur trois continents. Ce spectacle avait reçu un appui initial substantiel du ministère du Patrimoine canadien et de l'APECA.

Lorsqu'on finance des projets décentement, on donne une des conditions gagnantes nécessaires au succès. Je ne dis pas que c'est l'unique élément, mais ça en est un d'importance. Je vous donne ces trois exemples pour vous démontrer qu'en régions, nous avons des « success stories » qui souvent, trop souvent, sont méconnues par les décideurs bien installés à Ottawa.

Aujourd'hui, j'aimerais vous parler de fierté, élément essentiel à mon avis au maintien et au développement de toute langue et de toute culture. J'aimerais pouvoir faire entendre ma voix sur la difficulté de production en régions dans le monde culturel.

Je pense que nous devrions être éligibles à une prime à l'éloignement. Produire un spectacle du type *Ode à l'Acadie* à Montréal serait beaucoup moins onéreux. Pas de dépense de transport, d'indemnités quotidiennes, d'hébergement, des ressources humaines et des équipements spécialisés en quantité, la proximité des commanditaires d'importance, et cetera.

J'aimerais également pouvoir échanger sur notre méconnaissance générale de nos frères d'armes, les Franco-Ontariens, Franco-Colombiens et Franco-Manitobains. Nous devrions pouvoir connaître et apprécier leurs productions culturelles. Il devrait y avoir des programmes spéciaux pour les tournées afin de mieux se connaître entre minorités canadiennes. Il faut multiplier les points de rencontre.

De même, nous devons faciliter l'exportation de nos artistes d'excellence sur la scène internationale, et nous devons appuyer le développement de nos industries culturelles.

J'aimerais aussi vous parler de l'importance de se voir, de se reconnaître, de se faire saluer à la radio et surtout à notre télévision d'État. La francophonie canadienne ne doit pas être cantonnée dans la case du samedi après-midi ou très tard en fin de soirée. Il faut également faire voyager les équipes montréalaises à travers le pays pour prendre le pouls et rendre compte de la réalité canadienne, et non seulement québécoise. Les régions doivent être plus présentes au national.

Nous avons un vaste pays, et peu de Canadiens ont le privilège de le visiter. Si au moins nous pouvions le faire de façon virtuelle. Je suis persuadé que plusieurs communautés aimeraient bien

would like to host Bernard Derome's team and his national *Téléjournal*. On the other hand, it is good to see our weatherman, William Bourque, presenting the national weather forecast on RDI. We need more such examples. We need more drama series. *Belle-Baie* is a good example of this.

I would also like to talk to you about how weary I am of various government programs that, through an excess of zeal and red tape, are discouraging cultural workers and discouraging volunteers from getting involved with organizations that are essential to the development and growth of minorities in this country. In my opinion, the budget envelopes for the Department of Canadian Heritage, among others, should be allocated to regional offices in Western Canada, Central Canada and Atlantic Canada. These are three completely different regions.

We need more regional structures such as ACOA. We need different applications and reports for subsidies of \$1,000 and \$50,000. We need to simplify the bureaucracy and stop making small companies pay for the sponsorship scandal as it was not caused by \$2,000 subsidies.

I want to speak in favour of decentralizing administrative decisions made by various government departments and agencies. We feel very far from the centre of power and it is our impression that a number of programs have been developed in accordance with the needs of organizations in major centres such as Montreal, Toronto, Vancouver and the National Capital.

In closing, I want to quote Gabrielle Roy who wrote:

Minorities are condemned to excellence or extinction.

I would add that cultural minorities, and particularly the Acadian people, have achieved excellence through their artists. Acadia is a real hive of artistic activity. Without a doubt, it is the place in Canada with the most artists per square metre. Perhaps this is the result of the survival instinct. After being deported and hiding out in the woods for years, Acadians are recovering through their words, paintings, theatre and songs. There are approximately 400,000 Acadians living in Atlantic Canada, the equivalent of, say, the population of the city of Laval. Well, if Laval had given birth to Arthur Leblanc, Thérèse Malenfant, Nérée DeGrâce, Gérald Leblanc, Antonine Maillet, the only Goncourt prize winner in Canada, Édith Butler, Viola Léger, Claude Roussel, Roch Voisine, Angèle Arsenault, Oscar winner Paul Leblanc, musical group 1755, Natasha St-Pierre, filmmaker Renée Blanchard, *Ode à l'Acadie*, Marie-Jo Thério, Calixte Duguay, Jacques Savoie, Nathalie Paulin, Rose-Marie Landry, Jean-François Breau, Annie Blanchard, Wilfred Lebouthillier, to name just a few. . . Acadia is the birthplace of excellence. Our governments have the duty to facilitate the emergence of that excellence and promote it. If in fact "Minorities are condemned to excellence or extinction", the Acadian people are not ready to throw in the towel.

Francine Brideau, Cultural Officer, Société culturelle des Tracadilles: Madam Chair, thank you for the invitation to appear before this committee. The Société culturelle des Tracadilles is over 30 years old and is the main arts and culture

recevoir l'équipe de Bernard Derome et son *Téléjournal* national. D'un autre côté, il est bon de voir notre M. Météo, William Bourque, présenter la météo au national à RDI. Il faut plus d'exemples de ce type. Il nous faut plus de dramatiques. *Belle-Baie* en est un bel exemple.

J'aimerais vous parler aussi de ma lassitude envers certains programmes gouvernementaux qui, par surcroît de zèle et de bureaucratie, découragent les travailleurs culturels et l'implication des bénévoles auprès d'organisations essentielles au développement et à l'épanouissement des minorités au pays. À mon avis, les budgets du ministère du Patrimoine canadien, entre autres, devraient être alloués par des bureaux régionaux pour l'Ouest, le centre du pays et l'Atlantique. Ce sont trois réalités différentes.

Il nous faut plus de structures régionales du type APECA. Il faut avoir des formulaires de demandes et des rapports différents pour des subventions de 1 000 \$ et de 50 000 \$. Il faut simplifier la bureaucratie et arrêter de faire payer les petits organismes pour le scandale des commandites qui n'a pas été causé par des subventions de 2 000 \$.

J'aimerais pouvoir plaider pour une décentralisation des décisions administratives de différents ministères et agences gouvernementales. Nous nous sentons très éloignés du pouvoir central et il nous semble que plusieurs programmes sont élaborés pour le besoin des organisations des grands centres comme Montréal, Toronto, Vancouver, et la capitale nationale.

En terminant, j'aimerais citer Gabrielle Roy qui a écrit :

Les minorités sont condamnées à l'excellence ou à disparaître.

J'ajouterais que les minorités culturelles et particulièrement le peuple acadien, est excellent par leurs artistes. L'Acadie est une vraie fourmilière artistique. C'est sûrement l'endroit au Canada où il y a le plus d'artistes au mètre carré. Comment l'expliquer, c'est possiblement l'instinct de survivance. Après avoir été déporté et s'être caché dans les bois pendant des années, le peuple acadien se reprend par sa parole, sa peinture, son théâtre, ses chansons. Nous sommes environ 400 000 Acadiens et Acadiennes en Atlantique, l'équivalent disons de la population de la ville de Laval. Et bien, si Laval avait enfanté Arthur Leblanc, Thérèse Malenfant, Nérée DeGrâce, Gérald Leblanc, Antonine Maillet, seul Goncourt au Canada, Édith Butler, Viola Léger, Claude Roussel, Roch Voisine, Angèle Arsenault, L'oscarisé Paul Leblanc, le groupe 1755, Natasha St-Pierre, la cinéaste Renée Blanchard, *Ode à l'Acadie*, Marie-Jo Thério, Calixte Duguay, Jacques Savoie, Nathalie Paulin, Rose-Marie Landry, Jean-François Breau, Annie Blanchard, Wilfred Lebouthillier, et j'en passe...L'Acadie génère l'excellence. Nos gouvernements se doivent d'en faciliter l'émergence et de la promouvoir. Si effectivement « Les minorités sont condamnées à l'excellence ou à disparaître », et bien le peuple acadien n'est pas prêt de disparaître.

Francine Brideau, agente culturelle, Société culturelle des Tracadilles : Madame la présidente, je vous remercie de l'invitation à comparaître devant ce comité. La Société culturelle des Tracadilles existe depuis plus de 30 ans et est le

presenter in the greater Tracadie region. In addition to its annual programming this cultural society heads the École Fontaine des arts and the Festival Moisson d'ART, which has the mandate to present art in all its forms by professional francophone artists from here and elsewhere. The arts are alive and well in the Tracadie-Sheila region thanks to the presence of publisher La Grande Marée, Productions Cojak, a theatre, schools of dance, choirs, community theatre groups and an amateur painters' cooperative.

The greater Tracadie-Sheila region is also extremely well represented throughout the francophonie thanks to artists such as actors Diane Losier and Robin Joël Cool, world-renowned singers Nathalie Paulin and Michèle Losier, singer-songwriter-composers Jean-François Breau and Wilfred Lebouthillier, painter Jean-Baptiste Comeau, storyteller Dominique Breau, multidisciplinary artist Raynald Basque, to name just a few. They are ambassadors of excellence for all of Acadia.

Despite an overwhelmingly francophone population, it is sometimes difficult to promote francophone artists, particularly among young people. Many of them are consumers of anglophone music, television and movies.

We often realize that even Acadian artists are not well known in the Acadian Peninsula and very few are able to make a living from their art here. As the saying goes, no man is a prophet in his own country.

Fortunately, Acadian pride is alive and very well, which has no doubt contributed to the French cause.

We face many challenges, but funding is the biggest. With less than \$30,000 in funding from the Department of Canadian Heritage for annual programming, the cultural society must pay for the services of an officer eight months a year, cover its operating costs, present diversified programming and ensure cultural development. The officer puts in numerous hours of volunteer work for minimum pay. The Festival Moisson d'ART, which the officer also coordinates, is subsidized through the Arts Presentation Canada Program under Canadian Heritage, the New Brunswick Arts Festivals Program, the Quebec-New Brunswick Agreement and the town of Tracadie-Sheila. In order for the event to be a success sponsors and the cooperation of a number of partners are also essential.

Other than funding, the most significant challenges are a lack of infrastructure, the aging of the population, the youth drain, the regional economy, the proximity of broadcasters and the lack of recognition for arts and culture by the various levels of government and the media.

We also face the challenge of cultural education among the general public, but above all among young people. Along with the schools and other cultural organizations, we need to make the arts accessible, both artistically and economically.

principal diffuseur d'art et de culture pour la grande région de Tracadie. En plus de la programmation annuelle, la société culturelle chapeaute l'École Fontaine des arts et le Festival Moisson d'ART qui a pour mandat la diffusion de toutes les formes d'art par des artistes professionnels et francophones d'ici et d'ailleurs. Les arts sont très présents dans la région de Tracadie-Sheila grâce à la présence de la maison d'édition la Grande Marée, des Productions Cojak, d'un cinéma, des écoles de danse, de chorales, de troupes de théâtre communautaire et d'un regroupement de peintres amateurs.

La grande région de Tracadie-Sheila est très bien représentée dans toute la francophonie grâce à des artistes tels que les comédiens Diane Losier et Robin Joël Cool, les cantatrices de renommée internationale Nathalie Paulin et Michèle Losier, les auteurs-compositeurs-interprètes Jean-François Breau et Wilfred Lebouthillier, le peintre Jean-Baptiste Comeau, le conteur Dominique Breau, l'artiste multidisciplinaire, Raynald Basque, pour ne nommer que ceux-là. Ils sont des ambassadeurs par excellence pour toute l'Acadie.

Malgré une population très majoritairement francophone, il est parfois difficile de promouvoir les artistes francophones, surtout auprès des jeunes. Beaucoup consomment de la musique, de la télévision et du cinéma anglophone.

On réalise souvent que même les artistes acadiens sont méconnus dans la Péninsule acadienne et très peu peuvent vivre de leur art ici. Comme on dit, nul n'est prophète dans son pays.

Heureusement, la fierté acadienne est très présente, ce qui contribue certainement à la cause du français.

Les défis auxquels nous devons faire face sont nombreux, mais le nerf de la guerre demeure le financement. Avec moins de 30 000 \$ de subventions du ministère du Patrimoine canadien pour la programmation annuelle, la société culturelle doit payer le salaire de l'agente huit mois par année, couvrir les coûts de fonctionnement, présenter une programmation diversifiée et faire du développement culturel. Les heures de bénévolat de l'agente sont nombreuses et le salaire est minime. Le Festival Moisson d'ART, qui est également coordonné par l'agente, est subventionné par le programme Présentation des Arts de Patrimoine canadien, par le programme Festivals artistiques de la province, par l'entente Québec-Nouveau-Brunswick et la ville de Tracadie-Sheila. Des commanditaires et la collaboration de plusieurs partenaires sont également nécessaires pour la réussite de l'événement.

Outre le financement, les défis les plus importants sont le manque d'infrastructure, le vieillissement de la population, l'exode des jeunes, l'économie de la région, la proximité entre les diffuseurs et le manque de reconnaissance des arts et de la culture de la part des différents paliers de gouvernement et de médias.

Nous avons également comme défi l'éducation culturelle chez la population en général, mais surtout chez les jeunes. Nous devons, avec les écoles et autres organismes culturels, rendre les arts accessibles tant du point de vue artistique qu'économique.

We realize that young people particularly like abstract visual art and that they see things differently than adults do. Young children who have never before been in a theatre were impressed both by the room and the show after we had transformed their gymnasium into a theatre. Drama classes are very successful. The young and the not-so-young see them as a unique way to express themselves. We need to remember that we have to remain accessible to the public, be open to its needs, all the while presenting them with new experiences.

It is most urgent that we receive stable funding that would enable our cultural society to operate year-round and to hire staff to work on various challenges such as preparing funding applications, recruiting and training volunteers — currently burnt out and discouraged — and public and media relations, since we get very little media coverage.

If cultural societies had better federal and provincial funding, it would be easier for them to fulfil their mandate to present cultural and artistic products and ensure development, including ensuring the involvement of the municipality and community. Infrastructure acquisition is essential in order to present a wider variety of artists from all disciplines. Dance and theatre companies have refused to put on productions in Tracadie-Sheila because our theatre does not meet their needs. Since there are only 230 seats in our theatre, we can only put on a limited variety of shows or face significant deficits. An art gallery and a creation workshop are also needed in order to promote the arts and artists.

There are commendable elements in part VII of the Official Languages Act as long as concrete action is taken. All these documents, studies and polls conducted by the federal government are so far removed from us. With all our concerns, we no longer have the time or energy to follow the progress of these studies or contribute to them. We cannot shake the feeling that, as francophones — and you will pardon the expression — we are beggars and whiners. Our ancestors came to Canada over 400 years ago and, in 2008, we still have to fight for our rights. Too much energy is being wasted justifying our existence as a cultural society in a francophone community. That energy should instead be invested in developing, promoting, presenting and preserving our culture and our artists.

Jacques C.F. Lanteigne, as an individual: Madam Chair, thank you. I want to start by welcoming you to our region. It is a pleasure to have you here. I am the Administrative Director of the Congrès mondial acadien 2009, however, I am appearing here as an individual. My organization has not given me the mandate to make this presentation to you. Earlier, I provided each of the committee members with a copy of our preliminary programming, so, next summer, we would be pleased to have you back for the Congrès mondial. This preliminary

Nous avons réalisé que les jeunes aiment beaucoup l'abstrait dans les arts visuels et ils perçoivent des choses différentes des adultes. De jeunes enfants qui n'avaient jamais été dans une salle de spectacle ont été autant impressionnés par la salle que par le spectacle lorsque nous les avons sortis de leur gymnase improvisé en salle de spectacle. Les cours de théâtre connaissent beaucoup de succès. Les jeunes et les moins jeunes y voient une forme d'expression exceptionnelle. Nous devons garder en tête qu'il faut demeurer près des gens, être ouverts à leurs besoins, tout en leur proposant de nouvelles choses.

Les besoins les plus pressants sont la mise sur pied d'un financement stable qui permettrait à la société culturelle d'opérer à l'année et de faire l'embauche de personnel qui travaille à contrer certains défis dont la préparation de demandes de subventions, le recrutement et la formation de bénévoles — présentement essoufflés et démotivés — le développement de public et les relations avec les médias desquels nous n'avons que très peu de couverture.

Avec de l'aide plus importante des gouvernements fédéral et provincial, il serait plus facile pour les sociétés culturelles de remplir leur mandat de faire de la diffusion de produits culturels et artistiques et du développement, y compris aller chercher l'implication municipale et communautaire. L'acquisition d'infrastructures est essentielle pour présenter une plus grande variété d'artistes de tous les domaines. Des compagnies de danse et de théâtre ont refusé de se produire à Tracadie-Sheila puisque la scène de notre salle de spectacle ne répond pas à leurs besoins. Avec une salle de seulement 230 places, nous sommes limités dans le choix des spectacles présentés à moins d'accuser des déficits importants. Une galerie d'art et un espace de création sont également nécessaires pour promouvoir les arts et les artistes.

Les éléments de la Partie VII de la Loi sur les langues officielles sont louables en autant que des actions concrètes soient prises. Tous ces documents, études, sondages réalisés par le fédéral sont tellement loin de nous. Avec toutes nos préoccupations, nous n'avons plus le temps ni l'énergie pour suivre ces dossiers et d'y contribuer. On a continuellement l'impression, en tant que francophones — excusez-moi l'expression — d'être des quêteux, des lamenteux. Nos ancêtres sont arrivés au Canada depuis plus de 400 ans et en 2008, on doit encore se battre pour faire valoir nos droits. Trop d'énergie est mise à justifier notre raison d'être en tant que société culturelle dans une communauté francophone. Cette énergie devrait être mise sur le développement, la promotion, la diffusion et la préservation de notre culture et de nos artistes.

Jacques C.F. Lanteigne, à titre personnel : Madame la présidente, je vous remercie. J'aimerais commencer par vous souhaiter la bienvenue dans la région. C'est un plaisir de vous recevoir. Je suis directeur administratif du Congrès mondial acadien 2009, par contre je suis ici à titre personnel. Je n'ai pas de mandat de mon organisation de vous faire cette présentation. Je vous ai laissé tout à l'heure un exemplaire chacun du programme préliminaire, alors l'été prochain, on serait tous heureux de vous accueillir pendant le Congrès mondial. C'est un programme

programming was released last year. We continue to work on the programming, but this document gives you a fair bit of information about the event.

I think that francophone culture plays an extremely significant role in our region, but I also think that we face a number of challenges; some of those challenges are a declining interest in young people in the French language; the penetration of communications mediums, such as the Internet; and, here, in the Peninsula, the inaction of young people and not-so-young people with regard to the daily struggle to preserve our language. Francophone culture plays an extremely important role in New Brunswick, but, here too, we face a daily struggle in order to preserve our language. I am not here to pass judgment, but budget cuts to the immersion program concern me. I think that language acquisition is the first factor in ensuring our open-mindedness to others, and that is what separates us as Canadians from Americans, and ensures that we will never be like the Americans. We appreciate and recognize the value of others and we also respect them.

You sent us a number of questions to help us write our presentations and one of those questions concerned the major challenges for cultural stakeholders. Clearly, the financial challenges are extremely significant and all too often, we feel like we are begging. Perhaps I did not clarify this when I started my presentation, but, unlike Paul Marcel and Francine to some extent, I am not an artist myself. Rather, I am a manager. I have known Paul Marcel for over 20 years, he is the creator and I help him manage the money side of creation. This gives me a different perspective.

Earlier, my friend, Father Zoël, made the argument that there should be more recognition for culture in our society, and I think that, in fact, Canada's cultural wealth includes the French language. In my opinion, the government needs to do more to support that wealth because that is what makes us a better country.

Another challenge is human resources. I am aware that such challenges also exist in urban centres, but I must tell you that, in rural regions, this challenge is particularly acute.

Paul Marcel mentioned something earlier that I want to comment on, if I may, and it is the issue of subsidies for \$5,000 projects compared to subsidies for \$50,000 projects. I am going to exaggerate somewhat and draw comparison between a \$5,000 project and a \$500,000 project. Currently, major projects and small projects are covered with the same application form. This in itself is not logical. If you are to take any message back to Ottawa, it should be to literally tell senior officials and deputy ministers, "For goodness' sake, give the people in the regions a little bit of power".

This works better at ACOA because it is located here. I deal with someone in Fredericton who regularly visits our offices: "What are you doing? How are you spending your money?" If we can demonstrate with an audit to that person that everything is in order, here is where the money is, then we get our funding. However, Canadian Heritage does things differently. We deal

préliminaire qu'on a lancé l'an dernier. La programmation est toujours en développement, mais le document vous donne plusieurs renseignements sur l'événement.

Je pense que la culture francophone occupe une place très importante dans notre région, mais je pense aussi qu'on a des défis; parmi ces défis, il y a l'intérêt à la baisse des jeunes envers la langue française; la pénétration des médiums de communication, comme Internet; et ici, dans la Péninsule, il y a la passivité des jeunes et des moins jeunes face aux combats de tous les jours pour préserver la langue. La culture francophone occupe une place très importante au Nouveau-Brunswick, mais là aussi il faut poursuivre le combat chaque jour pour préserver la langue. Je ne veux pas juger si c'est bien ou mal, mais les compressions budgétaires dans le cadre du programme d'immersion me préoccupent. Je pense que la connaissance de la langue, c'est le premier élément d'ouverture d'esprit face à l'autre, et c'est ce qui fait que nous les Canadiens, on n'est pas comme les Américains, et qu'on ne sera jamais comme les Américains. On apprécie et on sait reconnaître la valeur de l'autre, et on sait aussi la respecter.

Dans les questions que vous nous avez fait parvenir pour nous aider dans nos présentations, une de ces questions concernait les principaux défis des acteurs du milieu culturel. C'est certain, que les défis financiers sont très importants, et assez souvent on a l'impression de quêter. Je ne l'ai peut-être pas précisé en commençant mon allocution, mais contrairement à Paul Marcel et Francine dans une certaine mesure, moi je ne suis pas un artiste. Je suis plutôt un gestionnaire. Je côtoie Paul Marcel depuis une vingtaine d'années, lui fait les créations et moi je l'aide à gérer les sous autour de ça. Cela me donne une perspective différente.

Tantôt mon ami, Père Zoël, a fait l'argument que la culture devrait être plus reconnue dans notre société, et je pense qu'effectivement, la richesse culturelle du Canada inclut la langue française. À mon avis, le gouvernement doit faire plus pour appuyer cette richesse-là, parce que c'est ce qui fait de nous un plus beau pays tout simplement.

Un autre des défis est celui des ressources humaines. Je suis conscient que ces défis existent aussi en ville, mais je vous dirais qu'en régions rurales, c'est particulièrement aigu comme défi.

Paul Marcel a mentionné tout à l'heure un point sur lequel je voudrais faire un petit peu de ménage si vous me le permettez, c'est la question des subventions pour les projets de 5 000 \$ versus les subventions pour les projets de 50 000 \$. Je vais exagérer un peu et je vais faire une comparaison entre un projet de 5 000 \$ et un de 500 000 \$. Actuellement, c'est le même formulaire pour les projets d'envergure ou un tout petit projet. Cela en soit, c'est un non-sens. S'il y a un message que vous devriez rapporter à Ottawa, c'est littéralement de dire aux dirigeants, et sous-ministres : « Donnez donc un peu de pouvoir aux gens en région sapsristi! »

L'APECA fonctionne mieux dans ce sens-là parce qu'elle est ici. Moi je transige avec une personne de Fredericton qui régulièrement vient visiter nos bureaux : « Qu'est-ce que vous faites? Comment dépensez-vous notre argent? » Puis si on peut lui démontrer avec vérification que c'est correct, bien les sous sont là, finalement on relâche les sous. Par contre, avec Patrimoine

with people in Moncton who work very well with us, and we are very happy with them, but they do not have any decision-making powers; they have the power to sign documents and make recommendations, it goes to Ottawa, and we recently learned that in one case, the letter sat on the minister's desk for 10 weeks. It is a little frustrating.

Senator Champagne, you were minister. I worked for ministers when you were in cabinet, and I know how it works. At some point, we want to make certain that the money is being well spent, but being too cautious is worse.

I think that when you report back to Ottawa, you need to say: "My goodness, give the people in the region a bit of flexibility." It is not complicated. We do not want a \$500,000 margin. I think that the people in Moncton should have the authority to sign off on projects up to \$100,000 and things would be greatly improved. Unfortunately, this is not currently the case.

I want to talk to you about a success story in relation to the Congrès mondial. Before we prepared our major funding application for the federal government, which, in passing, gave us slightly more than \$3 million and we thank it very much for that, we talked simultaneously with the federal and provincial governments, in order to see what to put in our application and to whom we were going to apply for funding and so on. We, along with the people from ACOA and Canadian Heritage here in Atlantic Canada agreed that we would send in just one application. Subsequently, if the project was approved, and obviously we hoped that it would be, and it was, we would present only one quarterly report.

My conference has a budget that is six times greater than the budget for the Festival acadien, however, the people from Canadian Heritage and ACOA agreed to work together and say, « Instead of producing one report for ACOA, another report for Canadian Heritage and yet another report for the province, which is also providing us with slightly over a million dollars in funding, I would write a single report ». I would send that report to everybody and that would be the end of it. If they have any questions they could call me. This method should be encouraged across the board. Earlier, René talked about how onerous the Canadian Heritage process is. However, the people with whom we work are extremely kind-hearted, if I may say so, and accommodating, but unfortunately, they do not have any authority. The Congrès deals with ACOA and Canadian Heritage together, and I would say that this is a huge change. Speaking in concrete terms from a manager's perspective, I would say that this saves me maybe three weeks of work per year. When Francine sends in her applications every year on behalf of the cultural society she's doing the same amount of work she would be doing to send in a multi-year application, like Calixte talked about earlier, but she could be doing it once every five years. A follow-up would have to be done, "Okay, you said that you would do this at the Tracadilles, did you do it? Yes? Was it successful? Okay. Talk to you next year. Okay." But Francine has to spend one, two or three weeks a year filling out those stupid

canadien c'est différent. On fait affaire avec des gens de Moncton qui collaborent très bien avec nous, on en est très heureux, mais eux n'ont pas de pouvoir de décision; ils signent, ils recommandent, ça va à Ottawa, puis on a su récemment dans un cas particulier que la lettre a été sur le bureau du ministre pendant 10 semaines. C'est un peu frustrant.

Sénateur Champagne, vous avez déjà été ministre. Moi j'ai travaillé pour des ministres du même gouvernement que vous, et je sais comment ça fonctionne. Ce qui se passe à un moment donné, c'est qu'on veut être sûr que c'est bien dépensé, mais à ne pas vouloir rien faire, on fait pire.

Moi je pense que les choses que vous devez dire quand vous allez faire votre rapport aux gens d'Ottawa, c'est : « Sapristi, donnez une marge de manoeuvre aux gens en région. » Ce n'est pas compliqué. Puis on ne veut pas avoir une marge de manoeuvre pour 500 000 \$. Je pense que les gens de Moncton auraient l'autorité de signer sur des projets de 100 000 \$ et moins et que ce serait déjà beaucoup mieux. Ce n'est pas le cas malheureusement.

Je voulais vous parler justement d'une histoire à succès qu'on a vécu au Congrès mondial. Avant qu'on prépare notre demande de financement majeure au fédéral, qui en passant nous a donné un peu plus de trois millions de dollars, et on les remercie beaucoup, on a discuté avec les représentants du fédéral et en même temps à ceux de la province, pour voir comment on allait faire notre demande, et où on allait soumettre une demande de financement, ainsi de suite. Ce qu'on a convenu, avec les gens de l'APECA et de Patrimoine canadien ici en Atlantique, c'est qu'on ne ferait qu'une seule demande. Après cela, si le projet était approuvé, et évidemment on espérait bien que ce serait le cas, et il a été approuvé, on ne fournirait qu'un seul rapport par trimestre.

Le budget de mon congrès est six fois plus gros que celui du Festival acadien, mais les gens de Patrimoine canadien et de l'APECA ont convenu de travailler ensemble puis de dire : « Au lieu de faire un rapport à l'APECA, un autre rapport à Patrimoine canadien et un autre rapport à la province, qui eux aussi nous financent à un peu plus d'un million de dollars, moi j'écris un seul rapport. » Je le partage avec ces gens-là, et c'est fini. S'ils ont des questions, ils m'appellent. Cette façon de faire devrait être encouragée dans toutes les situations. René mentionnait tout à l'heure la lourdeur du processus de Patrimoine canadien, mais les gens avec qui on travaille, ils sont d'une très grande générosité d'esprit si je peux dire, et de bonne volonté, malheureusement ils n'ont pas de pouvoir. Dans le cas qui nous intéresse nous, le Congrès, on a fait affaires avec l'APECA et Patrimoine canadien ensemble, puis je vous dirais que c'est un énorme changement. Dans le concret, d'un point de vue de gestionnaire, je sauve peut-être trois semaines par année d'ouvrage. Francine quand elle fait des demandes à chaque année pour la société culturelle, bien ça serait à peu près le même travail pour faire une demande multi-annuelle ou pluriannuelle pour utiliser le mot de Calixte de tout à l'heure, mais elle le ferait une fois tous les cinq ans. Il y aurait un suivi à faire : « O.K., vous aviez dit que vous feriez ceci aux Tracadilles, l'avez-vous fait? Oui? Ça c'est bien passé? O.K. On passe à la prochaine année. O.K. » Mais là Francine, chaque année il faut qu'elle passe une semaine pis deux pis trois à remplir

applications. I am sorry, but as a manager, I have some dealings with business people and this would not fly. Public servants have the time to do that. We do not. Madam Chair, you talked about burnout. I can tell you that this burnout is in large part the result of this problem. I think that if you take any message back to Ottawa this should be it.

Use the example of the cooperation between ACOA and Canadian Heritage on the Congrès mondial acadien. It is possible. Initially, it was doubtful, and ultimately, it is working well. I would say that we are managing our funding as well as any other organization and there will not be any sponsorship scandal.

One thing I would like to add concerns the impact of Part VII of the new Official Languages Act. I am unfamiliar with the direct and concrete consequences, since I am not directly involved; however, I could tell you that when I read in the commissioner's notes that:

. . . the commissioner defines a positive measure as an action taken by a federal institution that has a real and positive effect. . .

A little later in the same document, it states:

Institutions can refer to three guiding principles, a proactive, systematic approach and an ongoing process for assessing. . .

I think that the commissioner is right. I think that one of the messages you need to take back to Ottawa as the Standing Senate Committee on Official Languages is this: "Has there really been any proactive action? We are not familiar with them, and I think that it would be in our interest to be. The various departments in Ottawa also would have an interest in publicizing what they do in this regard, if anything. When I was working in Ottawa, one of the things that we often heard — and I knew a politician who said that — was that Ottawa was 20 miles surrounded by reality. I would say that the regions sometimes think this too, to some extent because the decision-makers are in Ottawa. Ottawa is a very beautiful city, the people are nice and everything, but they cannot understand what is happening in Saint-John's, Newfoundland or Caraquet if they have never visited the regions.

There has to be a way in which the decision-making powers are shared. It is understandable for the federal government to maintain the authority to make the major decisions, but making it mandatory for the minister to sign a \$10,000 or a \$20,000 subsidy makes no sense whatsoever. Ask anyone and they will tell you the same thing, "Did you spend the money? Do you have proof that you spent it? Great, go on with your project". I think that you could mention this in your report.

A few additional comments on the media. Personally, I do not think that Radio-Canada exists in Canada, I think it is Radio-Montréal. That is how I see it. When an important event takes place in Montreal — Let me give you a concrete example: Vincent Lacroix defrauded a number of people, this was an economic crime, yes, there are people who lost nearly \$200 million, but my

ces sapristi de demandes là. Je suis désolé, mais moi en tant que gestionnaire, je côtoie un peu les gens d'affaires et cela ne passe pas. Les fonctionnaires, ils ont le temps de faire ça. Nous autres, on a moins le temps. Madame la présidente, vous avez mentionné l'essoufflement des gens. Je vous dirais que l'essoufflement est dû en grande partie à cette problématique. Je pense que s'il y a un message que vous devriez apporter à Ottawa, c'est celui-là.

Donnez en exemple la collaboration de l'APECA et de Patrimoine canadien par rapport au Congrès mondial acadien. Cela est possible. Au début, c'était incertain, puis finalement cela se passe bien. Je vous dirais qu'on gère aussi bien les sous que n'importe quelle autre organisation et il n'y aura pas de scandale des commandites.

Un élément que j'aimerais ajouter, c'est en ce qui a trait à l'impact de la partie VII de la nouvelle Loi sur les langues officielles. Je connais peu les impacts directs et concrets, je ne suis pas directement impliqué, par contre je pourrais vous dire ceci, quand je lis dans les notes du commissaire que :

[...] pour le commissaire, une mesure positive est une action d'une institution fédérale qui a un effet réel et positif [...]

Puis là je continue, puis je vois ensuite :

Les institutions peuvent s'inspirer de trois principes directeurs, une approche proactive et systématique puis un processus continu d'évaluation [...]

Je pense que le commissaire a raison. Je pense qu'un des messages que vous pourriez rapporter à Ottawa en tant que Comité sur les langues officielles c'est : « Y- a-t-il eu vraiment des gestes proactifs? Nous, on ne les connaît pas bien, et je pense qu'on aurait probablement intérêt à les connaître. Les différents ministères à Ottawa, eux aussi auraient intérêt à faire connaître ce qu'ils font, s'ils font quelque chose. Quand je travaillais à Ottawa, une des choses qu'on entendait souvent, il y avait un politicien que j'ai côtoyé qui disait que pour lui, Ottawa c'était 20 milles carrés entourés de réalité. Je vous dirais que des fois en régions, on pense un peu ça aussi parce que les décideurs sont à Ottawa. Ottawa est une très belle ville, les gens sont gentils et tout, mais ils ne peuvent pas comprendre ce qui se passe à Saint-Jean, Terre-Neuve, ou à Caraquet, si on n'est jamais venu en régions.

Il faut faire en sorte de répartir le pouvoir de décision. Que le gouvernement central veuille garder les grosses décisions, c'est compréhensible, mais que le ministre soit obligé de signer sur une subvention de 10 000 \$ ou 20 000 \$, cela n'a tout simplement aucun sens. Que vous intervieweriez n'importe quelle personne, elle vous dirait la même chose : « As-tu fait la dépense? As-tu la preuve que t'as fait la dépense? C'est correct, continue ton projet. » Puis moi je pense que vous pourriez soulever ce point-là dans votre rapport.

Quelques éléments additionnels sur les médias. Personnellement, je ne crois pas que Radio-Canada existe au Canada, je pense qu'on a Radio-Montréal. C'est comme cela que je le vois. Quand il y a un événement important qui se passe à Montréal... Je vais vous donner un exemple concret, Vincent Lacroix, qui a fraudé plusieurs personnes, c'est un crime

goodness, every time he left the courtroom, even if it was for less than five minutes, RDI would interrupt its programming to show him coming out of court. I am sorry, but this really frustrates me because we do not get the same treatment here.

The festival Acadie en fête, which Paul Marcel headed for a number of years, generally had very spectacular shows. And yet, despite the great collaboration from people at Radio-Canada in Moncton, who gave us a lot of help, this never was televised. Ottawa said that it was going to be broadcast live. No, it is not going to be broadcast live, it cannot be broadcast live on August 15. They can do it on June 24, and July 1st, which is Canada Day. But August 15 with the Acadians is less important. Earlier I was doing the math. I thought, “On a per capita basis, we would be broadcast once every 28 years because there are nearly 30 times more Quebeckers than Acadians”. I think that it is not right to think like that. I think that ensuring that August 15 is broadcast live more often means that, among other things, the more recognition there will be for how great it is to be a bilingual, multicultural country. Similarly, I would have absolutely no objections to live broadcasts of shows in Vancouver for the Chinese community, for example, because they too are part of our country and I think they should be recognized.

Earlier, I talked about provincial cooperation between Canadian Heritage, ACOA and New Brunswick, and previous speakers talked about education. I think that it is important for the federal government, even if I know that it is a very delicate and complex issue due to the Constitution, to support tours and arts presentations in the schools. It is extremely important to reach young people aged 10, 12 or 14, because sometimes it does more than reach them, it marks them. We are opening their minds for years to come and I think that the federal government can play an important role in the future.

In conclusion, I want to say that I am not surprised that artists or culture is the first thing to be cut, because perhaps their voice has not carried far enough or there are not enough votes to be had from those sectors. That is clearly how politicians operate. It is time to realize and recognize how rich our culture is. We need to acknowledge this and repeat it. Our country is rich because, too, we have a number of different cultures here, so it is important for the government, which you represent here today, to move in that direction.

I know that it is difficult, and there is always the funding issue, but I think we should do it and keep it anyway. Thank you.

The Chair: When we talk about proactive action, when we tell departments that they should be proactive about supporting culture — and as you well know, we have legislation that provides for positive measures — we often have to give senior officials in Ottawa and the department examples of what we consider positive, or proactive, measures. What we experience in our

économique, d'accord, puis il y a des gens qui ont perdu près de 200 millions de dollars, mais sapristi, toutes les fois qu'il sortait de la cour, quand même que ce fût rien que cinq minutes, on coupait RDI pour le montrer sortir de la cour. Je suis désolé, mais cela me frustre bien net parce qu'on n'a pas le même genre de traitement ici.

Le festival Acadie en fête que Paul Marcel a réalisé pendant plusieurs années, qui a généralement été des spectacles grandioses, malgré toute la bonne collaboration des gens de Radio-Canada à Moncton qui nous aident beaucoup, bien ça ne se rend jamais jusqu'en haut. Ottawa dit que ça va passer « live ». Non, ça ne passera pas « live ». Le 15 août, on ne peut pas faire ça « live ». Le 24 juin, on peut par exemple, puis le 1^{er} juillet, évidemment, c'est le Canada. Mais le 15 août chez les Acadiens c'est moins important. Puis tantôt, je faisais le calcul. Je me disais : « Si on allait selon la proportion, bien on passerait toutes les 28 ans parce qu'il y a à peu près 30 fois plus de Québécois que d'Acadiens ». Je pense que ce n'est pas correct de penser de même. Je pense qu'on devrait faire en sorte que le 15 août, plus souvent il passe « live », plus on va entre autres faire en sorte qu'on reconnaisse la richesse qu'on a d'être un pays bilingue, multiculturel. Dans le même ordre d'idées, j'aurais absolument aucune objection à ce qu'on nous passe « live » des spectacles à Vancouver qui s'adressent à des communautés chinoises par exemple, parce qu'eux aussi font partie de notre pays et je pense qu'on doit les reconnaître.

Tout à l'heure, j'ai parlé de collaboration provinciale entre Patrimoine canadien, l'APECA et les gens du Nouveau-Brunswick, et les intervenants précédents ont parlé d'éducation. Je pense que c'est important que le fédéral, même si je sais que c'est très délicat et très complexe à cause de la Constitution, qu'ils appuient les tournées et la diffusion des arts dans les écoles. C'est très important d'atteindre des jeunes de 10 ans, 12 ans ou 14 ans, car des fois c'est plus que les atteindre, cela les marque. On ouvre leur esprit pour longtemps et je pense que le gouvernement fédéral peut jouer un rôle important dans leur avenir.

Je conclurai en disant que cela ne m'étonne pas qu'on coupe toujours les artistes en premier ou la culture en premier, parce que peut-être leur voix ne porte pas assez et qu'il n'y a pas assez de votes à aller chercher là. C'est de même que les politiciens fonctionnent, ça c'est sûr. C'est le moment de se rendre compte et de reconnaître la richesse de notre culture. Il faut le dire et le répéter encore. La richesse de notre pays, c'est aussi parce qu'on a plusieurs cultures différentes, alors c'est important que le gouvernement, dont vous êtes les représentants ici aujourd'hui, aille dans ce sens-là.

Je suis conscient que c'est difficile, et il y a toujours la question du budget, mais moi je me dis qu'on doit quand même le faire et persévérer. Merci.

La présidente : Quand on parle de gestes proactifs, quand on dit que les ministères devraient être proactifs à l'égard de leur appui en fonction de la culture — et vous savez très bien, nous avons une loi où il est question de « mesures positives », — souvent, parmi les hauts fonctionnaires à Ottawa et au ministère, on doit leur donner des exemples de ce qui est pour nous une

regions, in our minority communities, is not what those people experience in other places. If I asked you, Mr. Lanteigne, to give me an example of a department that is proactive, could you name one?

Mr. Lanteigne: I would ask you to have a department like Industry Canada come to the region, either here to the Centre-Marin Aquarium or to a similar place, so that they could become known and engage in dialogue with people here about what they do and what we do here, for instance.

The Chair: That is a very good example. Please go on.

Mr. Lanteigne: As we know, they are fairly rigid in their approach. They have to leave the major cities and go to the regions, both your region in Manitoba and our regions here in New Brunswick. And to that suggestion, people will say: "There are costs, transportation costs and all of that." Yes, there are, but so what?

The Chair: They have obligations under the Official Languages Act.

Mr. Lanteigne: Exactly. And what I am trying to say is that those are the types of concrete actions we need to see. Let me give you another example.

The Chair: Take another department.

Mr. Lanteigne: Some departments, even though they may not have a cultural mandate, might choose to sponsor school tours or artists' tours and say that that is a way of becoming involved in the community. I know that officials might not see that in a very positive light, but that is not something I care about. There comes a time when you have to take tangible action, action that actually reaches people.

The Chair: I very much like the example you gave earlier in citing Industry Canada, because we cannot always say that it is up to Canadian Heritage to help us. On the contrary, the others should do their part too.

Mr. Lanteigne: Exactly.

The Chair: All federal departments have some responsibility under the Official Languages Act, and they are responsible for supporting our development and helping us flourish.

Mr. Lanteigne: I am in a bit of conflict-of-interest situation, because my Congrès mondial budget is somewhat insufficient, so we are shopping around in Ottawa for the last million we need. We met a group of 15 officials. The options we had, like a plan B, if you will, is this: If Industry Canada or a different department does not feel comfortable contributing to the Congrès mondial because that is too far from its mandate or for another reason, we said that they could transfer the money to Canadian Heritage and Canadian Heritage could make the contribution. In my view, that is simply a way of finding some mechanical means to get it done, since the source of the money is really the same. Those are taxpayers' dollars. So, in my view, if some departments find it too difficult to take the tangible action, then perhaps Canadian Heritage could become the channel through which they help. But of course we have to make sure that people in the regions have

« mesure positive » ou être proactif, car ce que nous vivons chez nous, dans notre réalité en milieu minoritaire, n'est pas ce que ces personnes-là vivent dans un autre contexte. Si je vous demandais monsieur Lanteigne un exemple d'un ministère qui est proactif?

M. Lanteigne : Je vous inviterais alors à avoir un ministère comme Industrie Canada, qui viendrait en région, soit ici à l'aquarium du Centre-marin ou un lieu de ce genre, pour se faire connaître et aussi partager avec les gens d'ici sur ce qu'ils font et sur ce qu'on fait ici par exemple.

La présidente : C'est un bon exemple, continuez.

M. Lanteigne : Parce que de ce qu'on en sait, ils sont relativement assez cadrés dans leur approche. Il faut sortir de la grande ville et venir en régions, autant chez vous au Manitoba qu'ici au Nouveau-Brunswick. Puis là bien O.K., on va dire : « Il y a des coûts, il y a des frais de transport et tout ça. » Et bien oui, puis « so what »?

La présidente : Ils ont des obligations à l'égard de la Loi sur les langues officielles.

M. Lanteigne : Exactement, puis moi je veux dire, ce sont des gestes concrets comme ceux-là. Je vais vous donner un autre exemple.

La présidente : Prenez un autre ministère.

M. Lanteigne : Certains ministères, même s'ils n'ont pas de vocation culturelle, pourraient choisir par exemple de parrainer des tournées scolaires ou des tournées d'artistes et dire : « Nous, c'est comme ça qu'on s'implique dans la communauté. » Je sais que cela pourrait faire réagir un fonctionnaire, mais encore là je m'en fous de ça. À un moment donné, il faut poser des gestes, il faut faire des choses concrètes qui rejoignent les gens.

La présidente : J'aime beaucoup l'exemple que vous nous avez donné au début en parlant d'Industrie Canada parce qu'on ne peut pas toujours dire que c'est uniquement la responsabilité de Patrimoine canadien de nous aider, au contraire.

M. Lanteigne : Exactement.

La présidente : Tous les ministères fédéraux ont une responsabilité à l'égard de la Loi sur les langues officielles et ils ont une responsabilité d'appuyer notre développement et notre épanouissement.

M. Lanteigne : Je suis un peu en conflit d'intérêts parce que mon budget du Congrès mondial n'est pas complètement bouclé, alors on magasine à Ottawa pour le dernier million qu'il nous manque. On a rencontré un groupe de 15 fonctionnaires. Les options qu'on avait, comme un plan B là, c'est que si Industrie Canada par exemple ou le ministère « X » ne se sentait pas à l'aise de s'impliquer dans le Congrès mondial parce que c'est trop loin de son mandat ou quoique ce soit, nous on leur a dit : « Bien regardez, si vous ne pouvez pas là, passez l'argent à Patrimoine canadien, eux vont le faire. » Selon moi, c'était simplement la mécanique pour faire la chose parce que l'argent vient du même endroit. C'est nous qui payons, les payeurs de taxes. Alors moi je me dis : « Si c'est trop difficile dans certains contextes de certains ministères par exemple de faire ce genre de choses là, possiblement que Patrimoine canadien pourrait devenir un conduit. » Par

decision-making authority, because if we have to go to Ottawa and wait for weeks and months before decisions are made, we will be no better off.

The Chair: And if people in the region had decision-making authority, let's say that the regional office of Canadian Heritage had decision-making authority, if things were changed to allow that, then we would have an example of a proactive department or positive measure, wouldn't we?

Mr. Lanteigne: As a manager, I would say no. It would simply be sound management.

The Chair: I like that answer. Thank you, Mr. Lanteigne.

Mr. Lanteigne: Well, all you have to do is look at any private-sector corporation, really any major corporation, and see whether it is the CEO who decides how many pencils and erasers are going to be purchased. That is not how it works.

As for the government, even though sound money management is extremely important, I think it has shown abundantly that money would in fact be better managed if more money went to the regions and everything did not go through Ottawa. That is my view.

The Chair: Ms. Brideau, do you have an example of what a proactive department or a positive measure by a department might be?

Ms. Brideau: I think that it all starts with recognition, be it from the different levels of government, from the community, or from business people. As far as I am concerned, that is the foundation. When the need for cultural organizations and non-profit organizations is recognized, then departments might invest more. Of course, funding is the most proactive measure there is, in our view.

The Chair: Multi-year funding?

Ms. Brideau: Yes. As far as possible, obviously, even for larger amounts.

Ms. Brideau: By filling positions, and hiring people to discharge our cultural development mandate, we can ensure that language and education are protected. If we had half the budget that sports get in municipalities, we would appreciate it very deeply and would be able to do more. As long as the community and governments do not recognize culture as a necessary cause, we will not be able to operate. We will not be able to do any more than what we do today. I believe that the governments are so used to seeing us do a lot with nothing, that they expect us to continue in that vein. But we are exhausted, and at the end of our rope. Volunteers are not interested any more, and do not want to be involved any more, because we are asking them to do work that should be done by paid employees. So what we need is funding and recognition by the entire community and by governments as well.

contre, en faisant en sorte évidemment que les gens en régions aient le pouvoir de décision, parce que si on est obligé d'aller à Ottawa puis d'attendre des semaines et des mois pour des décisions, ce n'est pas mieux.

La présidente : Et si les gens en région avaient le pouvoir de décision, disons que Patrimoine Canadien, en région a le pouvoir de décision, si c'était changé pour que cela arrive, ce serait un exemple d'un ministère proactif ou d'une mesure positive, n'est-ce pas?

M. Lanteigne : En tant que gestionnaire, je vous dirais que non. Ce serait simplement de la saine gestion.

La présidente : J'aime votre réponse. Merci, monsieur Lanteigne.

M. Lanteigne : Je suis désolé, mais regardez toute entreprise du secteur privé, ce n'est pas vrai que dans les grandes entreprises, c'est le grand patron qui décide de l'achat de gommes à effacer. Ce n'est pas de même que ça se passe.

Puis je pense que le gouvernement, même si c'est important qu'il gère les sous correctement, moi je pense qu'il a démontré à outrance que dans le fond, cela serait probablement mieux géré s'il y avait plus de sous qui allaient en régions et pas tout à Ottawa. C'est mon opinion.

La présidente : Madame Brideau, avez-vous un exemple de ce qui pourrait être proactif ou une mesure positive d'un ministère quelconque?

Mme Brideau : Je pense que tout part de la reconnaissance, que ce soit des différents paliers gouvernementaux, de la communauté, des gens d'affaires. C'est la base pour moi. Quand on reconnaîtra la nécessité des sociétés culturelles et des organismes à but non lucratifs, peut-être que les ministères pourront investir plus. La façon la plus concrète pour nous, c'est sûr que c'est le financement.

La présidente : Pluriannuel?

Mme Brideau : Oui. Autant que possible, c'est sûr, même à des montants plus importants aussi.

Mme Brideau : Qu'on puisse combler des postes, embaucher des personnes pour remplir notre mandat de développement culturel, de s'assurer de la conservation de la langue, et l'éducation. Si on avait la moitié des budgets que les sports ont dans les municipalités, ce serait déjà très apprécié et on pourrait faire plus. Donc tant que la communauté et les différents paliers gouvernementaux ne reconnaîtront pas la cause de la culture, on ne peut pas fonctionner. On ne peut pas avancer plus que ce qu'on fait maintenant. Je pense que tous ces paliers gouvernementaux sont tellement habitués qu'on fasse beaucoup avec rien, qu'ils s'attendent qu'on puisse continuer comme ça, mais on est épuisé, on est essoufflé. Les bénévoles ne veulent plus rien savoir, ne veulent plus s'impliquer, parce qu'on demande de faire du travail qui devrait être fait par des employés payés. C'est le financement puis la reconnaissance de toute la communauté et des gouvernements aussi.

Mr. Albert: I was talking about the role of major institutions, in that it might be more difficult to ask certain departments to take proactive action when their mandate does not really cover culture or covers it in a more distant way. Take the Canadian Broadcasting Corporation, for example. I think the French-language network, Société Radio-Canada, makes a real effort, particularly on radio. We can feel that their radio network is really a national radio. As for television, I believe that an effort is continuing and has been made in recent years, but there is no real will to do anything spectacular. I think it should be fairly simple for Bernard Derome to come and do the *Le Téléjournal* in Caraquet on August 15, because that is National Acadian Day. And if those people come to our communities, they will remember us. Not only are Acadians welcoming, they will find when they do the news in Acadia they will not just be talking about Quebeckers. When we listen to the *Téléjournal* on Radio-Canada, we often feel that it is focused solely on Quebeckers, at least in most of the news. And when our friend William Bourque does the weather, he does not introduce it by giving the temperatures in Moncton, New Brunswick. He starts by talking about Montreal, almost as if he were in a Montreal studio. But that takes a change in attitude. Not all national news programs can broadcast from elsewhere, and I remind myself that minorities do not know one another. Does the Productions du Théâtre Molière in Manitoba do any major tours? Do our plays and theatre groups go to Manitoba? Yet the communities in both places would be very interested. We have a great deal of affinity with Ontarians, with Manitobans, with everyone in Canada's French-speaking world, yet we do not know one another. We bring in artists from Quebec, we go to Quebec, but we do not really see our other cousins much.

Senator Champagne: I have been listening to you on the subject of Radio-Canada. Unfortunately, even our responsible minister cannot give the CBC orders, even if it appoints their president.

I think that all of us should say what we feel is necessary and what should be done whenever we get the opportunity, because some of our messages do get through, perhaps through the crack in the door or through chinks in the wall, wherever.

Mr. Albert and Mr. Lanteigne, you also talked about taking your show on tour. Aren't there programs at the Canada Council to help you do that? I think there are.

Mr. Albert: There are programs. I think we looked at them last year, and found that the criteria were really very difficult to meet.

Senator Champagne: Difficult? It would clearly be difficult.

Mr. Albert: And I think that there should be some flexibility. Quite often, you read the programs and you can see that they are geared towards major cities. In the past, the Canada Council had the Touring Office.

The Chair: Yes, that is right.

M. Albert : Je parlerai du rôle des grandes institutions, dans le sens que c'est peut-être difficile de demander à certains ministères qui ne sont pas très près de la culture de faire des actions proactives lorsque ceux qui ont le mandat de le faire le font de façon mitigée. Je prends l'exemple de la Société Radio-Canada. Je pense qu'il y a vraiment un effort, surtout du côté de la radio. On sent qu'au niveau de la radio, c'est plus une radio nationale. En ce qui concerne de la télé, je pense que dans les dernières années, il y a toujours un effort, mais il n'y a pas vraiment une volonté de faire des coûts d'éclat. Moi, que Bernard Derome vienne faire *Le Téléjournal*, le 15 août, à Caraquet parce que c'est la fête nationale des Acadiens, il me semble que ça devrait être simple. Et si ces gens-là viennent dans nos communautés, ils vont se rappeler de nous parce que d'abord, les Acadiens sont très accueillants et lorsqu'ils vont faire leurs nouvelles, ils ne salueront pas juste les Québécois, car souvent lorsqu'on écoute *Le Téléjournal* à Radio-Canada, on a l'impression qu'on s'adresse uniquement aux Québécois dans la majorité des nouvelles. Et notre ami William Bourque qui fait la météo, en l'introduisant il ne dit pas : « C'est quoi la température à Moncton, au Nouveau-Brunswick? » Il commence par parler de Montréal, on fait presque comme s'il était dans un studio à Montréal. Mais cela demande un changement d'attitude. Ce n'est pas toutes les émissions nationales qui peuvent se promener, et moi je dis qu'entre minorités, on ne se connaît pas. Les Productions du Théâtre Molière du Manitoba, font-elles de grandes tournées? Est-ce que nos théâtres vont au Manitoba? Pourtant, il y aurait un grand intérêt de part et d'autre. On a beaucoup d'affinités avec les Ontariens, avec les Manitobains, avec tous les gens de la francophonie canadienne et entre nous, on ne se connaît pas. On fait venir les artistes du Québec, on va au Québec, on ne va pas beaucoup voir nos cousins.

Le sénateur Champagne : Je vous écoute parler de ce qui se passe à Radio-Canada. Malheureusement, même notre ministre responsable ne peut pas donner d'ordre précis à la douce société, même si c'est elle qui nomme le président.

Je pense que tous et chacun, si dans des occasions vous émettez des souhaits, à un moment donné peut-être qu'il y a certaines de nos paroles qui passeraient au travers, quelque part en dessous d'une porte ou je ne sais quoi, je ne sais où.

Vous avez parlé aussi, monsieur Albert et monsieur Lanteigne, d'une tournée de votre spectacle. Mais il n'y a pas de programmes au Conseil des arts pour faire ça? Il me semblait.

M. Albert : Il y a des programmes. On a regardé, je crois l'an passé, et selon les critères, disons que ce n'est pas simple de rentrer dans les critères.

Le sénateur Champagne : Simple? C'est sûr que cela ne peut pas être simple.

M. Albert : Et je pense qu'il devrait y avoir une certaine flexibilité. On lit souvent les programmes et tout ça, puis on se dit que ça a été fait pour les grands centres. Il y avait l'Office des tournées auparavant.

La présidente : Ah oui, c'est vrai.

Mr. Albert: As far as I know, the Touring Office no longer exists. So if I take our show as an example, an established theatre company would clearly be much more organized when it came to tours. When it comes to music, or a musical show, we —

Senator Champagne: Musical theatre is not included in the criteria.

Mr. Albert: It is difficult. And that is where Canadian Heritage could support some projects in the regions, particularly projects that do not fit in the programs but that are very successful. Here in Acadia, the show *Ode à l'Acadie* has been running for a long time. I do not really think senior officials at Canadian Heritage are that aware of our show back in Ottawa. So if decisions were made here, by us and other cultural stakeholders, I think it would be much more useful, because people are close to things. They know us, they have seen our shows, and they would be more likely to support us.

Senator Champagne: For instance, I know that when an art gallery in the region prepares an exhibit, they get more financial assistance for organizing it in the region if they take it on tour afterwards.

Mr. Albert: But has that funding been restored recently? There had been talk of cutting budgets for moving works from gallery to gallery. I do not know if that funding has been restored. I do not understand why Canadian Heritage does not have programs to raise the profile of Franco-Manitobans and people from Newfoundland, for example, so that there is some exchange. Minority communities have to get to know one another, whether they are in Quebec or outside Quebec.

Senator Champagne: Let's say that that is one of the things we hope to put forward with this committee's report. Earlier, you were saying that there were many things politicians did not deal with because those things did not get them any votes. In my humble opinion, that is a very good reason for keeping our Senate as it is. We do not need anyone to vote for us.

Senator Losier-Cool: I have just one question for Ms. Brideau. What area does the Société culturelle des Tracadilles cover?

Ms. Brideau: We serve the former school district of Tracadie, which extends from Rivière-du-Portage to Saint-Isidore, and includes many small regions in between, such as Pont-Lafrance, Saumarez and Pont-Landry.

Senator Losier-Cool: Not just Néguaac?

Ms. Brideau: No. Néguaac — that is a cultural association from elsewhere.

Senator Losier-Cool: Yesterday, Ms. Diane Leblanc, from the Société culturelle Nepisiguit, was talking to us about her large region. She also said she lacked infrastructure, as you did, and considers it essential.

Ms. Brideau: Yes.

M. Albert : Et l'Office des tournées, à ma connaissance, n'existe plus. Si je prends l'exemple de notre spectacle, disons, si on était une compagnie de théâtre établie c'est beaucoup plus organisé en ce qui concerne les tournées. Au niveau de la chanson, un spectacle musical, on...

Le sénateur Champagne : Le théâtre chanté, cela ne fait pas partie des critères.

M. Albert : C'est difficile. Et c'est là où Patrimoine canadien pourrait décider d'appuyer certains projets en régions, surtout des budgets pour des projets qui ne « fit » pas dans les programmes, mais qui sont de grands succès. Ici en Acadie, le spectacle *Ode à l'Acadie* a fait la pluie et le beau temps. Je ne suis pas sûr que la haute fonction publique au ministère du Patrimoine canadien est très au courant de notre spectacle à Ottawa. Par contre si les décisions étaient prises ici, pour nous et pour l'ensemble des joueurs culturels, je pense que ce serait beaucoup plus intéressant parce que les gens sont à proximité. Ils nous connaissent, ils ont vu nos spectacles, donc ils sont plus à même de nous appuyer.

Le sénateur Champagne : Je sais par exemple que si une galerie d'art en région prépare une exposition, ils auront davantage d'aide financière pour l'organiser dans la région si elle doit voyager par la suite.

M. Albert : Mais est-ce qu'ils l'ont rétabli dernièrement? Il avait été question de couper les dépenses pour justement le déplacement des oeuvres de galerie en galerie. Je ne le sais pas si ça a été rétabli. Je ne comprends pas pourquoi Patrimoine canadien n'a pas de programmes pour mieux connaître les Franco-manitobains, les gens de Terre-Neuve, afin qu'il y ait un échange. Que ce soit Québec, hors Québec, pour qu'on se connaisse vraiment entre minorités.

Le sénateur Champagne : Disons que c'est une des choses que nous espérons mettre de l'avant avec le rapport que notre comité prépare. Vous disiez tout à l'heure que pour telle ou telle chose, les politiciens ne s'en occupaient pas parce qu'il n'y a pas de votes. À mon humble avis, c'est une bonne raison de garder notre Sénat comme il est, on ne cherche pas les votes.

Le sénateur Losier-Cool : J'ai simplement une question pour madame Brideau. La Société culturelle des Tracadilles couvre quel territoire?

Mme Brideau : On dessert l'ancien district scolaire de Tracadie, qui est de Rivière-du-Portage jusqu'à Saint-Isidore, en passant par toutes les petites régions, Pont-Lafrance, Saumarez, Pont-Landry.

Le sénateur Losier-Cool : Et non jusqu'à Néguaac?

Mme Brideau : Non, Néguaac. Ici, c'est la société culturelle d'ailleurs.

Le sénateur Losier-Cool : Parce que hier, Mme Diane Leblanc, qui est de la Société culturelle Nepisiguit nous a parlé de toute sa grande région. Et elle a parlé aussi du manque d'infrastructure, que vous mentionnez vous aussi, être essentiel.

Mme Brideau : Oui.

Senator Losier-Cool: I know that this is a pipe dream, and because I come from Tracadie, it is my dream as well, but could we not have major performance venues in all parts of the Peninsula, or would that start up a whole different debate? Could we not have a cultural forum?

Ms. Brideau: We do try to work with others every so often. For instance, we put on a show in Lamèque with the Société culturelle de Shippagan. We have put on a show with Néguaac as well. We do work with others, but it is difficult for Tracadie-Sheila. People are willing to drive, but we would like to give them something in their own regions. The same goes for schools as well. With a large school that has 1,000 students and a theatre venue that has 200 seats, we often have to put on the play or show there, and it costs more. We do not have the technical equipment, so it costs us more to get the technicians than it does to pay the artist's fee. Obviously, having several theatres in the Peninsula is a challenge, but I think that with good theatres we would have a wider choice of good shows, good quality shows. We would be less limited.

Senator Losier-Cool: And the theatres would be closer to the consumers as well.

Ms. Brideau: Exactly.

Senator Losier-Cool: Is that wonderful cultural venue in Caraquet accessible to the rest of the Peninsula?

Mr. Albert: In my view, when governments provide funding to build cultural infrastructure, they should be obliged to make sure that those venues are accessible to the broader community, and that events like the Festival de musique, where young people come into contact with their culture, are open and almost free for those cultural organizations.

To see the Festival de musique de Caraquet give concerts in a variety of inappropriate venues when we have a theatre that costs \$3 to \$5 million is a bit, let us say. . . So when governments build infrastructure for cultural purposes, particularly in small regions, that infrastructure has to be multi-functional. Be it a school, a city hall or whatever else, designers have to think not only of its principal use but of other uses as well. They should think about whether a reception hall is needed. They should think about different things the community might need and cannot afford, because of its numbers. I do not think we need huge 1,000-seat theatres in too many places.

Senator Losier-Cool: Right, I agree.

Mr. Albert: We do not need as many theatres as we have gas stations. That is a different debate. But I do think that venues should be multi-functional and accessible to the community.

Senator Losier-Cool: Another simple question. Given the success of *Ode à l'Acadie*, are you starting to receive any funding?

Le sénateur Losier-Cool : Je sais que c'est un beau rêve et venant de Tracadie, je le souhaiterais moi aussi, mais est-ce qu'on peut avoir de grandes salles de spectacles à chaque coin de la Péninsule ou bien est-ce qu'il n'y a pas un danger de recommencer un autre débat? On ne pourrait pas faire un rassemblement culturel?

Mme Brideau : On essaie à l'occasion de faire des collaborations. On a déjà présenté avec la Société culturelle de Shippagan par exemple un spectacle à Lamèque. On a présenté avec Néguaac aussi. On fait des collaborations, mais pour Tracadie-Sheila, c'est difficile. Les gens se déplacent, oui, mais on aimerait pouvoir leur présenter quelque chose dans leur région. Puis pour les écoles aussi; avec une polyvalente de 1 000 étudiants et une salle de spectacle de 200 places, il faut là présenter souvent la pièce ou le spectacle, donc c'est plus coûteux. On n'est pas équipé au niveau de la technique. Des fois ça nous coûte plus cher pour la technique que pour payer le cachet de l'artiste comme tel. C'est sûr qu'en ayant plusieurs salles dans la Péninsule, c'est un défi, mais je pense que d'avoir des bonnes salles, on peut avoir plus de choix de spectacles, et plus de bonne qualité. On serait moins limité.

Le sénateur Losier-Cool : Et c'est plus près du consommateur aussi.

Mme Brideau : C'est ça.

Le sénateur Losier-Cool : Est-ce que cette magnifique salle de culture qu'il y a à Caraquet, est accessible au reste de la Péninsule?

M. Albert : Je dirais que lorsque les gouvernements donnent des montants pour la construction d'équipements culturels, il devrait y avoir une obligation que ces lieux-là soient accessibles à la grande communauté et que des événements comme le Festival de musique, où on a toute la jeunesse qui prend contact avec la culture, et bien que ces équipements-là soient ouverts et le soient de façon presque gratuite pour ces organismes.

Que de voir le Festival de musique de Caraquet être présenté dans divers lieux inappropriés pendant qu'on a une salle qui a coûté trois à cinq millions de dollars, c'est un peu disons... Et je pense que lorsque les gouvernements font des constructions, surtout dans des petits milieux, il faut que les différents lieux soient multifonctionnels. Que ce soit une école, un palais de justice ou que ce soit n'importe quoi, il faut que les concepteurs à la base pensent : « O.K., l'utilisation principale, c'est ceci, mais est-ce qu'on a besoin d'une salle de réception? Est-ce qu'on a besoin de différentes choses que la communauté, à cause de son nombre, ne peut se permettre? » Je ne crois pas qu'on puisse avoir de grandes salles de spectacles de 1 000 places à tous les coins de rue.

Le sénateur Losier-Cool : Oui, d'accord.

M. Albert : Comme on a des camions de pompiers à tous les coins de rue. C'est un autre débat, mais je crois vraiment que les locaux doivent être multifonctionnels et accessibles à la communauté.

Le sénateur Losier-Cool : Une autre petite question bien simple. Avec tout le succès que connaît *Ode à l'Acadie*, vous commencez à avoir de l'argent?

Mr. Albert: Financially, I would say we are having success. From the very start, we managed to generate a million dollars, or over one million dollars, just in box office takings. Obviously, we could not operate without government and sponsorship support, but we are starting to get some useful contracts. This summer, we are going to France, to the Festival interceltique de l'orient. At present, we are negotiating with one of France's major tourist attractions for another stay. That is all very difficult to fund. When it comes to artists and all the rest of it, unless we have a certain amount of minimum funding, it is very difficult. The cost of taking 10 people and all the requisite equipment on tour is quite high, but let's say we are managing.

Senator Losier-Cool: I wish you many more years to come. I have seen it four times and I am amazed every time, so do not stop.

Mr. Lanteigne: I would like to come back to a point that Senator Losier mentioned. You are right that in the regions, we have to be careful not to have theatres on every corner because we cannot afford that. The opposite of that is that we are also entitled to our share, like the major centres, for example.

In my family, my father was in politics, he was involved in politics for a very long time, and he always said to me: "How is it that the English in the south have more?" And not just in the big cities, in smaller places too, you know? So ultimately, we are all equal in this country, and I am not ashamed to ask for things because that is not all we are entitled to, we are also entitled to ask for the same things they ask for in the major centres. So in that sense, when we were talking before about action, concrete steps, positive measures, well maybe we could go there a bit too. I agree that it is very delicate, but I will just give you an example from the Google corporation. I was reading this yesterday. We use Google every day, but in that company, they force mistakes. An employee who never makes any mistakes is let go because that shows that the employee is never trying anything new. Nothing ventured, nothing gained, right? At Google, they have to make a certain percentage of mistakes in the projects they undertake because that shows the boss that they are doing something. Earlier, Paul Marcel referred to the fact that it would be easier if people in the regions had some decision-making power. We do not necessarily want to encourage the Government of Canada to make poor investments, but I think people in Moncton, for example, are just as able to make decisions as people in Ottawa. I think that could be the kind of positive measure that would not necessarily require any great upheaval, but would obviously require some attitude adjustments, because there would have to be an agreement to give up a little bit of control.

Senator Corbin: Ms. Brideau, I have here your text and with reference to the Moisson d'ART Festival, you say it is funded by various organizations; Arts Presentation, Canadian Heritage, the provincial Arts Festivals Program, the Quebec-New Brunswick agreement and the town of Tracadie-Sheila. So, my naïve

M. Albert : Financièrement, je dirais qu'on réussit. Depuis le début, on a généré un million de dollars ou plus d'un million de dollars juste en recettes de guichet. C'est sûr qu'on ne pourrait pas fonctionner sans l'appui des gouvernements et des commanditaires, mais on commence à avoir des contrats intéressants. Cet été, on s'en va en France au Festival interceltique de l'orient. On négocie présentement avec une des plus grandes attractions touristiques de la France pour un autre séjour cette année. C'est très difficile à financer. Au niveau des artistes et tout ça, tant qu'on n'est pas rendu à un certain niveau, c'est très difficile et les coûts pour transporter 10 personnes en tournée et les équipements et tout ça, c'est assez onéreux, mais disons qu'on se tire d'affaire.

Le sénateur Losier-Cool : Je vous souhaite encore longue vie. Je l'ai vu quatre fois et je suis émerveillée chaque fois alors n'arrêtez pas.

M. Lanteigne : J'aimerais revenir sur un point que la sénatrice Losier a mentionné. Vous avez raison de dire qu'en régions, il faut être prudent de ne pas avoir de salles de spectacles à tous les coins de rue parce qu'on ne peut pas se le permettre. L'opposé à ça, c'est qu'on a aussi droit à notre part comme les grands centres par exemple.

Dans ma famille, mon père était en politique, il a été impliqué en politique pendant très longtemps puis il m'a toujours dit : « Comment ça se fait que les anglais du Sud en ont plus? » Et pas juste dans les grandes villes, dans les petites places aussi, tu sais? » Cela fait que finalement, on est tous égaux dans ce pays, et je n'ai pas honte qu'on fasse des demandes pour des choses parce que ce n'est pas que ça nous est dû, c'est que nous aussi on a le droit de faire une demande, comme ils font dans les grands centres. Alors dans ce sens-là, quand on parlait tantôt d'actes, de gestes concrets, de mesures positives, bien peut-être qu'on pourrait aller là un peu aussi. J'en conviens que c'est très délicat, mais je vous donnerais simplement un exemple de l'entreprise Google. Je lisais ça hier. On utilise Google tous les jours, mais dans leur entreprise, ils forcent l'erreur. Un employé qui ne fait jamais d'erreur, il est remercié parce que ça leur démontre qu'il n'essaie jamais de nouvelles choses. Qui ne risque rien n'a rien, hein? Chez Google, il faut qu'ils fassent un tel pourcentage d'erreurs dans les projets qu'ils entreprennent parce que cela démontre au « boss » qu'ils font des choses. Paul Marcel tout à l'heure, faisait allusion au fait que ce serait plus simple si les gens en régions avaient un certain pouvoir de décision. Ce n'est pas qu'on veut encourager nécessairement les mauvais investissements du gouvernement du Canada, mais moi je pense que les gens qui sont à Moncton par exemple, ont autant de capacités de décider que les gens qui sont à Ottawa. J'ai l'impression que ça pourrait être le genre de mesure positive qui ne demanderait pas nécessairement de très grands chambardements, mais qui évidemment demanderait des ajustements en termes d'attitude, parce qu'il faut accepter de laisser aller un petit peu de contrôle.

Le sénateur Corbin : Madame Brideau, j'ai votre texte sous les yeux et en référence au Festival Moisson d'ART, vous nous dites qu'il est subventionné par différents organismes : Présentation des Arts, Patrimoine canadien, le programme Festivals artistiques de la province, l'entente Québec-Nouveau-Brunswick et la Ville de

question is this: is it easier to get financial or other support from the town of Tracadie-Sheila than from the province of New Brunswick or under the Quebec-New Brunswick agreement?

Ms. Brideau: I would say so, in that all you have to submit to the town is a written request and you get cooperation. We put on the festival in partnership with the town. Except that we just had an election, and I do not know how receptive the new town council is going to be. The province is pretty straightforward and the funding applications are pretty straightforward. The amounts are certainly smaller, but the funding applications and the reports are a lot easier to do. So it is a lot easier and the money is much more accessible.

As for the Department of Canadian Heritage, the applications are quite complex to fill out. It takes a long time. For example, my application for the Moisson d'ART 2008 Festival was sent on April 1, 2007, and I got my answer in March 2008. So it takes a year to get an answer for a festival that takes place in October. So I cannot confirm any artists before March, and I cannot finalize the programming.

Senator Corbin: Is it a lot of money?

Ms. Brideau: This year, it is \$12,000. My application for the moisson d'ART 2009 Festival was sent on April 1st, and they keep asking me all kinds of questions, and I know I will get an answer maybe in March; it is long and complicated. We often get calls about budget details. It is a lot of work and a lot of volunteer time; for example, I technically stop working at the end of April every year for the summer, but over the summer I always have to be available because I know that Canadian Heritage or other departments are going to call me for information. I have to go back over my budgets and make reports, answer questions, so that everything I do from May until August every year is volunteer. I am not the only one; it is like that for all cultural workers. I have to be available because I cannot tell Canadian Heritage: "I am not working right now, you will get your answer in September." That is not the way it works. If they want something today, I have to give it to them or else my application is going to be rejected or delayed further.

Senator Corbin: I also wanted to ask you as part of the same question, given that you have to plan so far in advance, is there any flexibility within the program? If you feel part way along that you should change your line of attack or add things to your program for the coming year, is Canadian Heritage receptive to accommodating you, for example?

Ms. Brideau: Yes, because obviously when I submit my application, I do not just ask for \$10,000, I present my dream program. I allow myself to dream, and then when I get the funding, I adjust accordingly. In my reports, I just have to say why my programming changed, it could be because of the artists,

Tracadie-Sheila. Alors, ma question naïve est la suivante : est-il plus facile d'obtenir un appui financier ou autre de la Ville de Tracadie-Sheila que de la province du Nouveau-Brunswick ou sous l'entente Québec-Nouveau-Brunswick?

Mme Brideau : Disons que oui, dans le sens que tout ce qu'on a besoin de soumettre à la Ville, c'est une demande écrite, puis on a la collaboration. On présente le Festival en partenariat avec la ville. Sauf que là, on vient d'avoir des élections, et je ne sais pas de quelle façon le nouveau conseil de ville va recevoir ça. La province, c'est assez simple et les demandes de subventions sont assez simples. C'est sûr que les montants sont moins importants, mais remplir les demandes de subventions est beaucoup plus simple ainsi que les rapports. C'est donc beaucoup plus facile et les agents sont très disponibles.

En ce qui concerne le ministère du Patrimoine canadien, les demandes sont assez complexes à compléter. C'est long. Pour vous donner un exemple, ma demande pour le Festival moisson d'ART 2008 a été envoyée le 1er avril 2007, et j'ai eu ma réponse au mois de mars 2008. Donc ça prend un an pour avoir une réponse pour un festival qui a lieu au mois d'octobre. Je ne peux donc pas confirmer d'artistes avant le mois de mars, je ne peux pas finaliser une programmation.

Le sénateur Corbin : Le montant est important?

Mme Brideau : Cette année, c'est 12 000 \$. Ma demande pour le Festival moisson d'ART 2009 est envoyée depuis le 1^e avril, et on me demande mille et une questions assez régulièrement, et je sais que j'aurai une réponse peut-être au mois de mars, c'est long et complexe. On nous appelle souvent pour des détails des budgets. C'est beaucoup de travail et c'est beaucoup de temps bénévolement; par exemple, moi je finis de travailler techniquement à la fin avril de chaque année pour la période estivale, mais l'été je dois toujours être disponible parce que je sais que Patrimoine ou d'autres ministères vont m'appeler pour avoir de l'information. Je dois revenir dans mes budgets et faire des rapports, répondre à des questions, ça fait que tout ce que je fais à partir du mois de mai de chaque année jusqu'au mois d'août, c'est bénévolement. Je ne suis pas la seule, tous les agents culturels c'est comme ça. On doit être disponible parce que je ne peux pas dire à Patrimoine : « Moi je suis au chômage, vous aurez votre réponse au mois de septembre. » Ça ne marche pas comme ça. S'ils veulent quelque chose aujourd'hui, il faut que je leur donne sinon ma demande va être rejetée ou encore retardée.

Le sénateur Corbin : Je voudrais aussi vous demander dans le cadre de la même question, étant donné que vous devez planifier aussi longtemps d'avance, est-ce qu'il y a, à l'intérieur du programme une possibilité de flexibilité? Si en cours de route vous considérez que vous devez changer votre angle d'attaque ou ajouter des éléments à votre programme pour l'année qui s'en vient, est-ce qu'on est réceptif à Patrimoine Canadien pour vous accommoder par exemple?

Mme Brideau : Oui, parce que c'est sûr que quand je fais ma demande, je ne demande pas seulement 10 000 \$, je présente la programmation dont je rêve. Je me permets de rêver, puis quand je reçois les montants des subventions, je m'ajuste. Dans mes rapports, j'ai juste à dire pourquoi ma programmation a changé,

but I have to include all art forms in the festival. The artists may change because sometimes the person is not available by the time I am able to confirm and all that. So they are receptive to that, yes.

Senator Corbin: A second question, if you will, about Radio-Montréal. You struck a nerve there. I fully agree with what you said, but I have witnessed the evolution of Radio-Canada's regional radio, and not just radio, television too. The decentralization of production was to meet community needs, for news all across New Brunswick and the French-speaking Maritimes, including our distant cousins in Newfoundland. If I understand correctly, what you are trying to do is to achieve greater national visibility? Is that where you have a problem with big bad Radio-Canada?

Mr. Albert: Yes, because regionally, Radio-Canada does an excellent job. Radio-Canada Atlantic, whether it be radio or television, but where Acadians take issue with Radio-Canada is really when it comes to national programs. The name is Radio-Canada, but when push comes to shove, we are not the target audience. Quebeckers are. Especially when it comes to the news.

Senator Corbin: Should there not be some Acadians, some francophones from the Maritimes, in Montreal, since that is head office for francophones? In the control room of a news bureau, a culture bureau, et cetera, et cetera, because that is where the big decisions are made. I am not talking about the artists who are there now. But it is the policy that is lacking. Their talent is there, but there is someone or something that is getting in the way.

Mr. Lanteigne: I think it has to be recognized that there are many problems. I am relatively young, and even I am aware of it, and it has to be recognized. Not more than one year ago, I met someone on a trip outside of the region who said: "You have a funny accent, where are you from?" And I answered: "Well, I am from Caraquet, New Brunswick." He said: "Really? You speak French in New Brunswick?" That was his reaction. And obviously, there will always be ignorance, but when Paul Marcel suggests that Bernard Derome should come to Caraquet on August 15, it seems pretty obvious to me. What difference would that make? Among other things, it would help us in terms of openness.

Senator Losier-Cool: He is an Acadian who travels all around the world to bring us the news, be it from China or elsewhere.

Mr. Lanteigne: Michel Cormier, of course.

Senator Losier-Cool: There is one of them, anyway, and I loved that big show on Prince Edward Island that was broadcast a few weeks ago, and I watched it at home. They are the exceptions that prove the rule.

ça peut être à cause des artistes, mais je me dois de présenter dans le festival toutes les formes d'art. Ce sont les artistes qui vont changer parce que des fois, la personne n'est pas disponible par le temps que j'ai pu confirmer et tout ça. Alors, ils sont réceptifs à ça, oui.

Le sénateur Corbin : Une deuxième question, si vous le permettez concernant Radio-Montréal. Vous avez touché une corde sensible là. Je suis entièrement d'accord avec ce que vous dites, cependant j'ai vu l'évolution de la radio de Radio-Canada régionale, et non seulement la radio, mais la télévision. Cette décentralisation de la production devait satisfaire les besoins communautaires, les besoins d'information de l'ensemble du Nouveau-Brunswick et des Maritimes francophones, y compris nos cousins éloignés de Terre-Neuve. Si je comprends bien, ce que vous cherchez à accomplir, c'est une plus grande visibilité nationale? C'est là que vous posez le grief dans vos relations avec la grosse boîte de Radio-Canada?

M. Albert : Oui, parce qu'on peut dire qu'au niveau régional, Radio-Canada fait un excellent travail. Radio-Canada Atlantique, que ce soit au niveau de la radio ou de la télévision, mais là où les Acadiens ont des griefs contre Radio-Canada, c'est vraiment lorsqu'on écoute les émissions nationales. Le nom, c'est Radio-Canada, mais dans le fond, on ne s'adresse pas à nous. On s'adresse aux Québécois. Et c'est surtout dans les émissions d'information.

Le sénateur Corbin : Est-ce qu'on ne devrait pas avoir à Montréal, puisque c'est la maison-mère pour les francophones, des Acadiens, des francophones des Maritimes? Dans un poste de commande au niveau du bureau de la nouvelle, au niveau de la culture, au niveau de ceci et de cela. Parce que c'est à ce niveau-là que se prennent les grandes décisions. Je ne parle pas des artistes qui sont en place. Mais c'est la politique qui fait défaut. Les talents sont là, mais il y a quelqu'un, il y a quelque chose qui bloque.

M. Lanteigne : Je pense qu'il faut reconnaître qu'il y a eu beaucoup de problèmes. Je suis relativement jeune, puis je m'en rends compte moi-même, et il faut le reconnaître. Il y a pas plus d'un an, j'ai rencontré quelqu'un dans un voyage à l'extérieur de la région puis il a dit : « Toi t'as un drôle d'accent, tu viens d'où? » Puis je lui ai répondu : « Bien, je viens de Caraquet, au Nouveau-Brunswick. » Il dit : « Ah oui? Vous parlez français au Nouveau-Brunswick? » C'était sa réaction. Et évidemment, il y aura toujours de l'ignorance sauf que quand Paul Marcel suggère que Bernard Derome vienne à Caraquet le 15 août là, il me semble que c'est l'évidence même. Qu'est-ce que cela ferait? Entre autres, ça nous aiderait au niveau de l'ouverture.

Le sénateur Losier-Cool : C'est un Acadien qui se promène partout dans le monde pour nous amener les nouvelles, que ce soit de Chine ou ailleurs.

M. Lanteigne : Michel Cormier, bien oui.

Le sénateur Losier-Cool : Il y en a un en tout cas là, et moi j'ai adoré ce gros spectacle sur l'Île-du-Prince-Édouard qu'on nous a présenté il y a quelques semaines, et je l'ai vu de chez moi. Ce sont les exceptions pour confirmer la règle.

Mr. Lanteigne: Yes.

The Chair: On that note, I think we are going to end this round table. Ladies and gentlemen, thank you very much for your presentations. I am sure you can see that they have not fallen on deaf ears. We were all ears and we will continue our work.

Colleagues, we are now going to hear from Mr. Armand Caron, from *L'Acadie Nouvelle*. This morning, we visited the site of *L'Acadie Nouvelle*, so we have a very good idea where you come from. We are really pleased to have you as a witness this afternoon. I will turn the floor over to you immediately, Mr. Caron.

Armand Caron, Editor, Director General, *L'Acadie Nouvelle*: I should say first off that les éditions d'Acadie Nouvelle de 1984 Ltd. are the owners of the daily newspaper *L'Acadie Nouvelle* and the Acadie Presse printers. I am going to echo what you said and begin by thanking you for having us this afternoon for this discussion. But I would also like to thank the committee for its visit, however brief it may have been, this morning. At the very least, I think it is always important, and I was telling my staff today that even if it is short, having an image. . . I am sure that when you hear *L'Acadie Nouvelle*, it will conjure up some kind of image. I could make the most beautiful speech for you this afternoon, but I think an image is worth a thousand words. So thanks again for coming this morning.

I would like to remind you of a few facts about our organization. And then I will present a few of the challenges we face as an organization. Because we have two divisions in the company, as I mentioned, one of which is the daily newspaper, *L'Acadie Nouvelle*.

So I would remind you that *L'Acadie Nouvelle* is the only French-language daily with a mission to inform, entertain and serve as a tool to bring together francophone and Acadian communities in New Brunswick. It is a regional daily founded in 1984 by a group of shareholders in the region following the closure of the daily *L'Évangéline* in 1982, and it became provincial in 1989. So in 2009, we will be celebrating the 25th anniversary of the founding of the daily *L'Acadie Nouvelle*. And for us, that is exciting because it also coincides with the Congrès mondial acadien, which is to be held in the region, so two organizations will be celebrating next year.

Our daily paper is published six days a week, from Monday to Saturday. About 80 people work in the company's newspaper division. Distribution is about 20,400 copies a day across the province, by subscription and through 650 points of sale. According to the last market analysis, we reach over 62,000 readers every day. The printing press was established in 1989, initially to print the daily newspaper *L'Acadie Nouvelle*. Acadie Presse is a printing operation that employs 45 people. It serves clients in Nova Scotia, Prince Edward Island, New Brunswick and some parts of Quebec, including the Gaspé and Magdalen Islands. Acadie Presse prints newspapers, and commercial products such as brochures, leaflets, posters and other things. I see that Senator Champagne has a small brochure from the

M. Lanteigne : Oui.

La présidente : Alors sur ce, je pense que nous allons terminer cette table ronde. Alors, messieurs et madame, je vous remercie beaucoup de vos présentations. Je suis sûre que vous voyez que ça ne tombera pas dans les oreilles de sourds. Nous avons été très attentifs et nous continuons notre travail.

Chers collègues, nous accueillons maintenant M. Armand Caron de *L'Acadie Nouvelle*. Nous avons visité ce matin les installations de *L'Acadie Nouvelle*, donc nous avons une très bonne idée de là où vous venez. Cela nous fait vraiment plaisir de vous recevoir cet après-midi comme témoin. Je vous laisse immédiatement la parole monsieur Caron.

Armand Caron, éditeur, directeur général, *L'Acadie Nouvelle* : Je dois dire tout d'abord que les éditions d'Acadie Nouvelle de 1984 Ltd. sont propriétaires du quotidien *L'Acadie Nouvelle* et de l'imprimerie Acadie presse. Je vais reprendre vos paroles en disant tout d'abord merci de nous accueillir cet après-midi pour nous permettre d'échanger avec vous. Mais je voudrais également vous remercier le comité pour sa visite, même si elle a été éclair ce matin. À tout le moins, je considère toujours important, et je disais à mes gens aujourd'hui que même si c'est court, le fait d'avoir une image... je suis certain que lorsque vous entendrez *L'Acadie Nouvelle*, vous aurez une image en quelque part. Je pourrais vous faire le plus beau discours cet après-midi, mais d'avoir une image, je pense que ça vaut 1 000 mots. Donc, je vous remercie encore une fois d'être venus ce matin.

Je vais rappeler quelques faits entourant notre organisation. Et ensuite, je vous présenterai quelques défis que nous rencontrons comme organisation. Parce que nous avons deux divisions dans l'entreprise comme je mentionnais, dont le quotidien *L'Acadie Nouvelle*.

Donc je rappellerai que *L'Acadie Nouvelle*, c'est le seul quotidien de langue française et qui a pour mission d'informer, de divertir et d'être un outil rassembleur des communautés francophones et acadienne du Nouveau-Brunswick. C'est un quotidien régional fondé en 1984 par un groupe d'actionnaires de la région suite à la fermeture du quotidien *L'Évangéline* en 1982, et c'est devenu provincial en 1989. Donc en 2009, nous allons fêter le 25^e anniversaire de fondation du quotidien *L'Acadie Nouvelle*. Et pour nous, c'est intéressant parce que ça coïncide également avec la tenue du Congrès mondial acadien dans la région, donc deux organisations qui seront en fête l'an prochain.

Notre quotidien est publié six jours semaine, soit du lundi au samedi. Il y a quelque 80 personnes qui travaillent à la division « journal » de l'entreprise. Notre distribution est de quelques 20 400 copies par jour aux quatre coins de la province, soit aux abonnés et par le biais de près 650 points de vente. Selon la dernière analyse de marché, nous rejoignons au-delà de 62 000 lecteurs quotidiennement. Quant à l'imprimerie, elle a été fondée en 1989 afin d'assurer l'impression, au départ, du quotidien *L'Acadie Nouvelle*. Acadie Presse est une imprimerie qui emploie 45 personnes. Elle dessert une clientèle de la Nouvelle-Écosse, de l'Île-du-Prince-Édouard et du Nouveau-Brunswick en passant par le Québec, entre autres la Gaspésie et les Îles de la Madeleine. Acadie Presse imprime des journaux, des produits

Congrès mondial acadien, which was printed by Acadie Presse. Our organization is in fact a partner of the Congrès mondial acadien. I will be talking to you briefly about that in a moment.

I will be talking primarily about the pride our company takes in producing, printing and delivering the newspaper each day, and providing other products for clients in the Acadian Peninsula, which is a rural area. We are clearly very proud of what we are, but obviously, like any organization that is growing and changing, we face some very specific challenges.

The first challenge I will talk about is the challenge of being an independent daily newspaper. During a meeting with the Senate Standing Committee on Transport and Communications in April 2005, we talked about the concentration of media in New Brunswick and the challenge of maintaining an independent daily newspaper for an official language minority, competing with an organization that has all the other major dailies as well as many weekly papers, both in French and English.

Our second challenge is our desire to cover Acadian culture as a whole but also regional culture within that. As the only French-language daily, we try to reflect the reality of a variety of regions, each of which is influenced by different historical, cultural, social and economic factors. Meeting the needs of the southwestern part of the province is a challenge, because it is more urban and has a tradition of reading English dailies, compared to the northeastern part of the province, which has a long tradition of having a weekly paper. There is also significant penetration by Quebec dailies which are produced close by, but do not necessarily meet the needs of the northeastern part of the province and particularly not those of the Peninsula, which has no weekly at all. All regions, including Saint John and Fredericton, have specific and different expectations.

Another challenge is that we are in a rural area, something that becomes particularly significant when distributing the paper. Subscribers and points of sale are scattered across the province, and delivery costs are very high. Unlike other dailies, ours is distributed using motor vehicles, rather than people on foot. Each day, distributors cover over 8,000 km. Obviously, the very rapid rise in gas prices we are seeing is creating additional problems.

Another challenge is information processing. Within its financial means, *L'Acadie Nouvelle* fields a team of journalists, contributors and columnists in the various regions to reflect regional and provincial current affairs as well as possible, something that remains our priority in the daily paper. Given the evolution of media and information processing, we have to make greater use of the Web and look at an electronic edition. In the fall, we should be launching a new website within a portal

commerciaux tels brochures, dépliants, affiches et autres. Et je vois entre autres que le sénateur Champagne a une petite brochure du Congrès mondial acadien qui a été imprimée chez Acadie Presse. Par ailleurs en passant, notre organisation est partenaire du Congrès mondial acadien. Je vous en parlerai brièvement tout à l'heure.

Donc évidemment, je vous parlerai essentiellement de la fierté de notre entreprise de produire, d'imprimer et de livrer quotidiennement le journal et d'autres produits pour d'autres clients à partir d'un milieu rural, soit la Péninsule acadienne. À travers tout ça, évidemment nous sommes très fiers de ce que nous sommes, mais évidemment nous avons comme toute organisation qui évolue des défis particuliers.

Le premier que je mentionnerai, c'est d'être un quotidien indépendant. Lors d'une présentation qui avait été faite en avril 2005 au Comité sénatorial permanent des transports et des communications, nous avons abordé la question de la concentration des médias au Nouveau-Brunswick et le défi que pose l'existence d'un quotidien indépendant pour une minorité de langue officielle face à une organisation qui possède tous les autres quotidiens et à grande majorité des hebdomadaires, tant de langue française que de langue anglaise.

Le deuxième défi que nous avons c'est celui de vouloir couvrir une culture, mais d'avoir également des cultures régionales. Seul quotidien de langue française, nous visons à refléter la réalité de diverses régions, influencées chacune par des facteurs historiques, culturels, sociaux et économiques. C'est un défi de répondre au besoin du sud-est de la province, plus urbain, et qui a une tradition de lecture de quotidien anglophone, par rapport aux besoins du nord-ouest de la province, avec une longue tradition d'un hebdo et la pénétration des quotidiens Québécois à proximité, à côté des besoins du nord-est de la province et particulièrement de la Péninsule, qui n'a pas d'hebdomadaire. Les attentes de toutes les régions, incluant Saint-Jean et Fredericton, sont également particulières.

Un autre défi que nous avons c'est celui d'être en milieu rural, et particulièrement au niveau de la distribution du journal. Les abonnés et les points de vente sont dispersés aux quatre coins de la province et les coûts de livraison sont très élevés. Contrairement à d'autres quotidiens, la distribution se fait à l'aide de route motorisée au lieu de camelots à pied. Quotidiennement c'est plus de 8 000 km qui sont parcourus pour la distribution. Vous comprendrez que l'augmentation fulgurante du prix de l'essence actuellement crée des défis additionnels.

Un autre défi, c'est au niveau du traitement de l'information. À la mesure de ses capacités financières, *L'Acadie Nouvelle* possède une équipe de journalistes, collaborateurs et chroniqueurs dans les diverses régions pour refléter le mieux possible l'actualité régionale ou provinciale, qui soit dit en passant demeure notre priorité dans notre quotidien. Avec l'évolution des médias et du traitement de l'information, nous devons passer davantage au niveau du web et de l'édition électronique. Et dans ce contexte,

designed to reach as many francophones and Acadians as possible across the world, and particularly in the Atlantic region.

Another challenge is our aging readership. If we want our newspaper to survive, we have to develop reading habits among young people. As we know, they are a Web generation; they spend more time on the Internet than reading the newspapers. Against that backdrop, we have established a cooperation agreement with the Department of Education in New Brunswick, through which we provide some 1,000 copies of our newspaper in French and humanities classes in all the province's francophone schools. That turns our newspaper not only into something that can be read but also into a tool that strengthens identity and raises awareness of current events. A study on the reading habits of francophones has been carried out, and we realized that there were very few francophones in the province, particularly among younger generations, that read a daily paper.

One of our challenges is both to fulfil our social mission and to remain profitable. I concede that those two considerations are not always easy to reconcile. We are also facing major competition when it comes to technology, for instance. Here in the Maritimes, we have a printer called Transcontinental, which is quite a significant player. That means we have to continually invest in technology and leading-edge equipment so that we can remain competitive and meet our clients' needs. Otherwise, if they go to a larger printer and then find we cannot offer them the same services, they could be lost to us completely. That means we have to make substantial ongoing investment in technology. And one last thing, which is not really a challenge, is this: our partnership with the francophone and Acadian community obviously translates into the delivery of a daily newspaper, but it also translates into a partnership between ourselves and a number of organizations, particularly in two sectors.

We are a major partner of the Congrès mondial acadien in the arts and culture sector. They are at present our largest sponsor in terms of investment and promotion. Second, in the language and culture sector, we are partners with three book shows held in the province, one in the Acadian Peninsula, one in the Dieppe region, and one in the Edmundston region. We are also their partners because we feel that supporting them is part of our mission.

The second dimension in which we act as partners is the dimension affecting education and youth. From that standpoint, we can be seen as major partners in an activity very important to Canadian youth — the Jeux de l'Acadie. As I said earlier when I was talking about distributing the daily newspaper in schools, we work with the Department of Education. This year, we have also

nous devrions lancer au début de l'automne un nouveau site web à l'intérieur d'un portail qui visera à rejoindre le plus possible les francophones et Acadiens de par le monde, et particulièrement la région Atlantique.

Un autre défi que nous avons c'est celui du vieillissement du lectorat. Pour assurer la pérennité du journal, il faut développer des habitudes de lecture chez les jeunes. Et on sait, que c'est une génération davantage Internet que lecteur papier. C'est dans ce contexte que nous avons développé une entente de collaboration avec le ministère de l'Éducation du Nouveau-Brunswick permettant d'offrir quelques 1 000 copies du quotidien dans les classes de français et de sciences humaines, dans toutes les écoles francophones de la province. Le quotidien devient ici non seulement un outil de lecture, mais également un outil de renforcement identitaire et d'éveil à l'actualité. Il y eut une étude sur les habitudes de lecture chez les francophones, et on avait réalisé qu'il y avait très peu de francophones dans la province, chez les jeunes particulièrement, qui lisaient un quotidien.

Un de nos défis, c'est d'à la fois remplir notre mission sociale et d'assurer notre rentabilité. Je vous avouerai que ce sont deux facteurs qui ne sont pas toujours évidents à conjuguer. En termes de concurrence et de technologie également, à l'imprimerie particulièrement, nous faisons face à des concurrents majeurs. Ici dans les Maritimes, entre autres, il y a un imprimeur qui s'appelle Transcontinental, qui n'est quand même pas un petit joueur. Conséquemment, ça nous emmène à continuellement investir dans la technologie, dans les équipements de pointe pour être en mesure de soutenir la concurrence et répondre aux besoins des clients parce que s'ils vont vers un plus gros imprimeur et qu'ensuite on ne peut leur offrir les mêmes services, on risque de les perdre. Cela nous demande des investissements continus assez considérables également au niveau des technologies. Je dirais enfin que ce n'est peut-être pas un défi, mais pour nous ici, ce partenariat avec la communauté francophone et acadienne, il se traduit évidemment par la livraison d'un quotidien, mais il se traduit également par des partenariats que nous avons avec certaines organisations, et pour nous, c'est dans deux champs d'activité.

En ce qui a trait à l'art et la culture, premièrement, nous sommes un partenaire majeur du Congrès mondial acadien. C'est notre plus grosse commandite actuellement au niveau de nos investissements de promotion; et deuxièmement, dans le secteur des langues et de la culture, nous sommes partenaires de trois salons du livre qui se tiennent dans la province, soit dans la Péninsule acadienne, dans la région de Dieppe et dans la région d'Edmundston. Nous sommes partenaires également parce que nous considérons que ça fait partie de notre mission.

Le deuxième volet où nous sommes partenaires c'est tout ce qui touche l'éducation et la jeunesse. Donc de ce point de vue là, nous sommes également un partenaire majeur dans une activité qui est très importante pour la jeunesse acadienne, et ce sont les Jeux de l'Acadie. Comme je l'ai mentionné tantôt avec les distributions du quotidien dans les écoles, nous collaborons avec le ministère de

started up a youth magazine that we distribute free in schools every Tuesday — it is called *Kaboum*. We have received many positive comments on it.

In conclusion, I will repeat how much we appreciate the fact that the Senate Standing Committee on Official Languages is travelling here in the regions. We often hear complaints that we do not see people from departments and agencies in the regions enough, and we always have to do the travelling to meet officials and other government staff. So I can say your visit is deeply appreciated, because it makes it possible for us to help you become aware of how things are here, and to see our linguistic and cultural vitality with your own eyes. There is a lot happening here. If we look at culture alone, of course we would like more, but for a rural area with just 50,000 people, we can say there is a lot going on. We have many artists who make us known outside the region. And this is something *Acadie Nouvelle* has to convey. So every day we have pages covering culture, the arts, and the performing arts. We also have an insert called *L'Accent*, which comes out each week and covers arts and culture in Acadie. That is my contribution, because I have to say that we really do convey all areas of activity when we talk about culture.

Obviously, culture does not have just an artistic component, but also involves economy and politics. Culture is a way of life. In my view, our way of life translates into a variety of series of activity, and within that framework I would say culture is broader than just its artistic dimension, or component.

When you take culture and give it the meaning it is most often understood to have, you are talking about the performing arts. That is a sector in which people use all their money to organize activities, and thus have little left for promotion. We play a role there, by publishing pages in the paper without too much advertising and all that. That is all part of our social mission.

The Chair: Thank you, Mr. Caron. Your annual budget must obviously include revenue from selling advertising. What percentage of your budget does that amount to?

Mr. Caron: Over 80 per cent. In fact, that is really one of our particular challenges. Revenue comes from newspaper subscriptions and advertising sales. We have more subscribers in the northern part of New Brunswick, which is the rural part, particularly in the Chaleur region and Acadian Peninsula. That is where the core of our readership is. Obviously, we also have Madawaska and the Dieppe region. But most economic activity occurs in the southern part of the province, where the regions are more urban. So a significant part of advertising revenue comes from the urban region.

The Chair: Federal departments used to put ads in newspapers like yours or ours in Manitoba when they needed employees or were setting up new programs. Do they still do that?

l'Éducation. Cette année, nous avons introduit également un cahier jeunesse que nous distribuons gratuitement dans les écoles tous les mardis qui s'appelle *Kaboum*, sur lequel nous recevons beaucoup de commentaires positifs.

En conclusion, je voudrais réitérer mon appréciation au Comité sénatorial sur les langues officielles de s'être déplacé ici en régions. Souvent, on entend qu'on ne voit pas suffisamment en régions les gens des différents ministères et agences, et qu'on est obligé de se déplacer pour aller rencontrer les fonctionnaires et autres intervenants gouvernementaux. Je peux vous dire que votre visite est appréciée car cela nous permet de vous sensibiliser à notre réalité et de constater notre vitalité linguistique et culturelle. Il se passe beaucoup de choses. Quand on regarde seulement au plan culturel, on aimerait toujours en avoir plus, mais pour un milieu rural de 50 000 habitants, il se passe beaucoup de choses. On a beaucoup d'artistes qui font notre renommée à l'extérieur de la région. Et le quotidien *l'Acadie Nouvelle*, doit transmettre cela. Donc nous avons tous les jours des pages touchant la culture, les arts, les spectacles. Nous avons également toutes les semaines un cahier qui s'appelle *l'Accent*, sur la réalité des arts et de la culture en Acadie. C'est ma contribution parce que je dois dire qu'essentiellement, on traduit tous les niveaux d'activité quand on parle de culture.

Évidemment, la culture n'est pas uniquement artistique, c'est aussi l'économie et la politique. La culture, c'est une manière de vivre. À mon avis, notre manière de vivre elle se traduit dans différentes sphères d'activités et dans ce contexte-là, pour moi culture c'est plus large que le niveau artistique.

Je vous dirais que quand on prend le plan culturel dans son sens le plus communément compris, c'est arts et spectacles; c'est un secteur d'activités où les gens doivent prendre tous leurs sous pour organiser des activités, et donc en ont très peu pour faire de la promotion. On a un rôle à jouer à cet effet, celui de publier des pages au quotidien sans trop de publicité et tout ça. Cela fait partie de notre mission sociale.

La présidente : Merci beaucoup monsieur Caron. Dans votre budget annuel, vous avez évidemment à vendre des annonces publicitaires, cela représente quel pourcentage de votre budget environ?

M. Caron : C'est au-delà de 80 p. 100. En fait, disons que ce serait plus dans des défis particuliers. Les revenus, ils proviennent des abonnements de la vente du journal, et des revenus publicitaires. Dans ce contexte-là, je dois dire que nos abonnements sont plus forts dans la partie nord du Nouveau-Brunswick, la partie rurale; particulièrement la région Chaleur, la Péninsule acadienne. Notre noyau dur, il est là. Donc évidemment, nous avons également Madawaska et la région de Dieppe. Mais quand on regarde l'activité économique, elle est davantage au sud de la province, donc elle est davantage urbaine. Je vous dirais qu'il y a une bonne part de revenus publicitaires qui vient de la partie urbaine.

La présidente : Les ministères fédéraux avaient l'habitude d'annoncer dans les journaux comme le vôtre ou le nôtre au Manitoba, lorsqu'ils avaient besoin de, par exemple, d'employés ou de nouveaux programmes, est-ce qu'ils le font encore?

Mr. Caron: Yes, they still do that, but I have to say they do it less. There are national agencies and organizations now. Radio-Canada Atlantique advertises its programming in the newspaper quite a lot.

The Chair: Does the Department of Fisheries and Oceans make announcements or take out ads from time to time, for example?

Mr. Caron: Yes, it does sometimes. When there are changes in the regulations, it puts an announcement in the newspaper. But for companies like Air Canada, for example, the Bathurst market may be too small. We are not reaching the kinds of markets that *La Presse* and *Le Soleil* can reach.

The Chair: If you were to compare your newspaper with English-language newspapers in the region, would you say that departments put more announcements into English-language dailies than they do into your French-language daily?

Mr. Caron: We have seen no major differences. Rather, it is English-language corporations that make announcements in English-language newspapers.

Senator Corbin: Mr. Caron, you do not print books, do you?

Mr. Caron: No.

Senator Corbin: You do not print books like poetry books, novels or that sort of thing? Yesterday, we heard the representatives of two publishing houses who told us that printing costs in New Brunswick are twice as high as they are in Quebec. What is the problem there?

Mr. Caron: Until now, the main issue for our company was to choose its market. We chose to focus on printing newspapers and commercial printing products.

Senator Corbin: Annual reports?

Mr. Caron: Annual reports, brochures and newspapers. We felt at the very least that we might have more opportunities for development in that area.

Senator Corbin: Would it be correct to say that there is not enough grist for the mill to make a book printing operation profitable in your area? Is that part of the problem?

Mr. Caron: I would come to that conclusion, at least in the short term. I will not say the company will never get there. But I would say that the operation has been around for 20 years, and has had to make some choices.

Senator Corbin: I see. You have a partnership with the Congrès acadien, and the Jeux de l'Acadie. What does your partnership consist in, exactly?

Mr. Caron: Generally, those partnerships — those cooperation agreements — operate on two levels. On one hand, there is the financial investment. We provide a certain amount of money, and/or a certain amount of services. For example, we can set up an agreement whereby we provide so many thousands of dollars in advertising for the organization. There can also be bilateral exchanges, where the organizations make a commitment to have

M. Caron : Ils le font encore, mais je vous avouerai qu'il y a eu une diminution. Il y a des agences et des organisations nationales maintenant. Radio-Canada Atlantique annonce beaucoup sa programmation dans le journal.

La présidente : Et le ministère des Pêches et des Océans, à titre d'exemple, est-ce qu'ils annoncent de temps à autre?

M. Caron : Oui, ils annoncent de temps à autre. Lorsqu'il y a des changements de réglementation, c'est annoncé dans le journal effectivement. Mais en ce qui concerne, par exemple, des firmes comme Air Canada peut-être que le marché à Bathurst est trop petit. Si on se compare par exemple à des journaux comme *La Presse* ou *Le Soleil*, on n'est pas dans ces marchés-là.

La présidente : Et si vous compariez avec les journaux anglophones dans votre coin, le vôtre comparé à cela, est-ce que les ministères annoncent plus souvent dans les journaux anglophones que dans votre quotidien francophone?

M. Caron : Nous ne notons pas de différences majeures, donc c'est beaucoup plus les grandes entreprises anglophones qui vont annoncer dans les journaux anglophones.

Le sénateur Corbin : Monsieur Caron, vous n'êtes pas dans l'impression du livre, n'est-ce pas?

M. Caron : Non.

Le sénateur Corbin : De livres, comme poésie, romans et ces choses-là? Parce qu'hier nous avons entendu des porte-parole de deux maisons d'édition qui nous ont dit que les coûts d'imprimerie sont deux fois plus élevés au Nouveau-Brunswick qu'au Québec. C'est quoi la problématique?

M. Caron : En fait, je vous dirais qu'essentiellement, au niveau de notre entreprise, jusqu'à maintenant ça a été une question de choix de marché. On a opté de se concentrer sur l'impression des journaux et de produits imprimés commerciaux.

Le sénateur Corbin : Les rapports annuels?

M. Caron : Rapports annuels, brochures et journaux. On considérait à tout le moins qu'on avait peut-être plus d'opportunités de développement dans ce secteur.

Le sénateur Corbin : Serait-il exact de dire qu'il n'y avait pas assez d'eau au moulin pour rentabiliser une opération d'impression de livres chez-vous? Est-ce une partie du problème?

M. Caron : J'arriverais un peu à cette conclusion-là, du moins à court terme. Je ne dis pas que l'entreprise n'y sera jamais. Mais je vous dirais que l'imprimerie a 20 ans d'existence. Et elle a dû faire des choix.

Le sénateur Corbin : D'accord. Au niveau du partenariat avec le Congrès acadiens, les Jeux de l'Acadie, en quoi consiste votre partenariat?

M. Caron : Habituellement ces partenariats, ces ententes de collaboration, elles sont de deux niveaux. Je veux dire d'une part, elles peuvent être sous forme d'un investissement monétaire, c'est-à-dire qu'on verse une somme d'argent « X », et également elle est également en termes de services. Par exemple, on va avoir une entente où l'on va donner tant de milliers de dollars en publicité pour cette organisation. En contrepartie, il peut y avoir

their products printed by us. Increasingly, we are trying to get those cooperation agreements because as a private company, we have to look at things in terms of investment. When we can get a return, we are very pleased. Those are the kinds of agreements we have with the Jeux de l'Acadie and the Congrès mondial acadien.

Senator Corbin: I do not want to be indiscrete or ask you for information that is not public, but when *L'Acadie Nouvelle* was first established, a special fund was set up to help the paper become profitable, particularly during the first few years. Is that arrangement still in place?

Mr. Caron: Yes, it is. Allow me to give some background for committee members. The 1980s, an endowment fund was set up for a different daily called *Le Matin*, which no longer exists.

Senator Corbin: You are quite right.

Mr. Caron: When *Le Matin* vanished, *L'Acadie Nouvelle* made representations before the governments to determine whether it could have that endowment fund transferred to itself. That was done. So, ever since 1989, the endowment fund has been there. It is a federal-provincial fund, and only the interests on it can be used, provided that provincial distribution is guaranteed.

In other words, if *Acadie Nouvelle* no longer distributed its paper throughout the province, one of the main criteria for using the interest on the endowment fund would no longer be met, so the fund would no longer be available. We are of course happy to have access to the fund. But earlier, when I was talking about the challenges associated with distributing the newspaper, I also mentioned cost. At present, revenue from that fund covers about 20 per cent of the distribution cost. If today we were to look at the fund purely from the financial profitability standpoint, some would say that we would be better off not using the fund and restricting our distribution. I do not share that view myself, because I am very proud of being at the helm of a provincial daily paper that serves all francophones and Acadians in the province.

Senator Corbin: We all are.

Mr. Caron: I simply wanted to explain that the endowment fund does exist, but was created in 1988 and transferred in 1989. The yield on it has in fact dropped by about 300 per cent since it was first established.

Senator Corbin: If I might ask you one last question, one challenge you did not mention among all those you listed was the challenge of satisfying your readers every day. I am sure that at times you either not have enough news, or too much news. How do you deal with that problem and manage to maintain some balance in the information you provide and achieving reader satisfaction?

également des échanges que j'appellerais bilatéraux, où les organisations vont prendre l'engagement de faire imprimer leurs produits à notre imprimerie. Donc on essaie de plus en plus d'avoir ces ententes de collaboration parce qu'en tant qu'entreprise privée, nous devons regarder en termes d'investissement. Donc lorsqu'il peut y avoir des retours, on est très heureux. Dans le cas des Jeux de l'Acadie, du Congrès mondial Acadien, c'est ce type d'entente-là qu'on a avec eux.

Le sénateur Corbin : Je ne voudrais pas être indiscret ou vous demander de nous donner des informations qui ne sont pas publiques, mais à l'origine de *L'Acadie Nouvelle*, il y avait eu un fonds spécial d'établi pour aider *L'Acadie Nouvelle* à rentabiliser ses opérations, certainement pendant les premières années, est-ce que cet arrangement contractuel existe encore?

M. Caron : Oui. Afin de situer les membres du comité, il y a un fonds de dotation qui avait été mis en place dans les années 1980 pour un autre quotidien, défunt maintenant, qui s'appelait *Le Matin*.

Le sénateur Corbin : Vous avez raison.

M. Caron : Et lors de la disparition de ce quotidien, *L'Acadie Nouvelle* a fait une démarche pour voir auprès des gouvernements s'il y avait possibilité d'avoir un transfert du fonds de dotation, ce qui a été fait. Donc je vous dirais que depuis 1989, c'est un fonds qui est là, qui est fédéral-provincial, et qui est un fonds de dotation, où seul les intérêts peuvent être utilisés et à condition seulement d'assurer la distribution provinciale.

Autrement dit si demain matin *L'Acadie Nouvelle* ne desservait pas à l'échelle provinciale, le fonds de dotation perd une condition fondamentale, donc il serait effacé. Nous sommes certes bien heureux de disposer encore de ce fonds de dotation, mais je vous dirais que je vous ai parlé tout à l'heure des défis reliés à la distribution du journal, et actuellement le revenu tiré de ce fonds-là défraye environ 20 p. 100 des frais de distribution. Ce qui fait que si on regardait ça aujourd'hui d'un plan purement de rentabilité financière, certains diraient : « Il vaut mieux ne pas avoir le fonds et puis d'avoir une distribution plus restreinte. » Je vous avouerais que je ne partage pas cet avis, parce que je suis très fier d'être à la barre d'un quotidien provincial qui dessert tous les francophones et Acadiens de la province.

Le sénateur Corbin : Nous le sommes tous.

M. Caron : Sauf que je voulais juste mettre en contexte que ça existe toujours ce fonds de dotation, mais actuellement c'est un fonds créé en 1988, transféré en 1989. Et quand on connaît les rendements boursiers actuellement, vous comprendrez que le rendement a chuté d'à peu près de 300 p. 100 depuis le départ.

Le sénateur Corbin : Si vous me permettez une dernière chose, dans les défis que vous avez énumérés, il y en a un dont vous n'avez pas parlé, c'est le défi de satisfaire tous vos lecteurs tous les jours. À certains moments, j'en suis sûr, vous avez trop de nouvelles ou pas assez de nouvelles. Comment traitez-vous ce dilemme pour établir quand même un certain équilibre au niveau de l'information et de la satisfaction de vos lecteurs?

Mr. Caron: I should say that I did not likely provide enough explanation when I talked about the challenge of having an overall culture and regional sub-cultures. Perhaps that is what I meant there. Our mission is to serve francophones and Acadians across New Brunswick. When we look at that in practical terms, we find that New Brunswick is made up of a patchwork of sub-cultures, really. And one of our goals is to become a link between those sub-cultures, those communities.

Senator Corbin: You want to bring those communities together.

Mr. Caron: I studied in the Madawaska region. The people I know there see *L'Acadie Nouvelle* like a newspaper from the coast. They do not see in it the farm lands and forests of Acadia. When we talked to people from the Southeast, who tend to read English-language newspapers, their lives are reflected in the *Times and Transcript*, which is a regional publication that focuses more on issues in Moncton, Dieppe and Riverview. Then there is the Peninsula, whose residents were initially from here, and they say that they started the paper so they expect to see themselves in it more.

All those expectations from all those different regions are part of the challenge we face. I will confess that the problem is not really having enough news. We often have news that we do not put in the paper. There is no shortage of news. On the contrary, the problem is the choices we have to make between news that affect the province as a whole, that affect all the regions, and news that might be more regional or local.

Senator Corbin: Thank you very much.

Senator Losier-Cool: Mr. Caron, thank you for coming here today. I have to say that I feel my colleagues very much appreciated this morning's lightning visit, and it is quite true that we were able to see the vitality of your culture with our own eyes. That is what I wanted. That is the reality I wanted to show them. You were now talking about people reading the paper in hard copy.

Mr. Caron: Yes.

Senator Losier-Cool: Can New Brunswickers like us, who live outside the province, subscribe to the paper over the Internet, or is that limited? Are there subscriptions with Internet access?

Mr. Caron: Before I answer your question directly, I should say something that is quite specific to *L'Acadie Nouvelle* and paper subscriptions, something that runs counter to the North-American trend. In the last three years, our subscriber numbers have been maintained, and have even increased slightly. Let us say that we have a market, a solid core. Though we would of course like to increase those numbers, we are well aware that with the development of information processing in electronics, we will have to shift to putting more on the Web and coming up with an electronic addition. There is actually an electronic addition, so it is possible to subscribe to the paper over the Web. We are,

M. Caron : Je vous dirais que je n'ai peut-être pas été suffisamment explicite quand j'ai parlé d'un défi de culture et de sous-culture régionale. Et c'est peut-être ce que je voulais signifier par cela. C'est que notre mission est de desservir les francophones et Acadiens du Nouveau-Brunswick. Or quand on regarde ça dans le concret, le Nouveau-Brunswick est fait de réalités diverses, puis je dirais un peu morcelé finalement. Je vous avouerai qu'un de nos objectifs, c'est que l'on puisse devenir un lien entre ces diverses réalités-là.

Le sénateur Corbin : Rassembler les communautés.

M. Caron : J'ai étudié dans la région du Madawaska et mes connaissances là-bas, perçoivent *l'Acadie Nouvelle* comme le journal du bord de la côte. Ce n'est pas l'Acadie des terres et forêts. Quand on parle aux gens du sud-est, qui ont une culture de lecture de journaux anglophones, bien leur réalité c'est le *Times and Transcript*, qui est davantage d'émission régionale, qui traite davantage des enjeux de la région de Moncton, Dieppe et Riverview. Puis il y avait la Péninsule, dont les actionnaires initiaux étaient de la région ici, puis les gens de la région, ils disent : « C'est nous qui l'avons parti ce journal-là, donc on a des attentes d'être encore plus présents. »

Toutes ces attentes-là des diverses régions font partie de notre défi. Je vous avouerai que ce n'est peut-être pas tant l'abondance de nouvelles parce qu'à la rigueur je vous dirais que souvent, on a des nouvelles qui sont mises de côté. Il n'y a pas de pénurie de nouvelles. Par contre, c'est toujours les choix qu'on a à faire entre une nouvelle qui a une portée provinciale, qui touche toutes les régions, versus une nouvelle qui est peut-être plus de nature régionale ou locale.

Le sénateur Corbin : Merci beaucoup.

Sénateur Losier-Cool : Merci, monsieur Caron de venir et je dois vous dire aussi que je pense que mes collègues ont apprécié la visite éclair ce matin et c'est vrai qu'on a pu voir sur place cette vitalité, et c'est ce que je voulais. C'est cette réalité que je voulais leur montrer. Maintenant vous avez parlé de lecteur papier.

M. Caron : Oui.

Sénateur Losier-Cool : Les gens du Nouveau-Brunswick comme nous, qui vivons à l'extérieur, peut-on avoir des abonnements par Internet ou est-ce que c'est limité? Est-ce qu'il y a des abonnements avec l'accès Internet?

M. Caron : Avant de répondre directement à votre question, je vous dirais que ce qui est assez particulier avec *l'Acadie Nouvelle* quand on parle d'abonnement papier, c'est que contrairement à la tendance Nord-américaine, je vous dirais que depuis les trois dernières années, ça s'est maintenu, voire légèrement augmenté. Disons qu'on a un marché, un noyau dur. Par contre, je vous dirais qu'on souhaiterait toujours l'augmenter, mais on est bien conscient qu'avec l'évolution du traitement de l'information, on doit faire un virage vers le web et une édition électronique. Actuellement, il est possible d'avoir accès à une édition électronique, donc un abonnement à distance sur le web, et

however, preparing to revamp the site significantly in the fall, so that we can provide access to a full electronic edition of the paper. So when you see page 1, page 2, and page 3, they will actually be incorporated into an entire electronic edition. I do not want to give you a scoop here, but that is what we are preparing to do in September.

The Chair: Mr. Caron, thank you very much for having taken the time to come and meet with us, even if we met with you briefly this morning.

Mr. Caron: Thank you again, Madam Chair, and I hope to be able to share with you our passion for putting out a daily newspaper for Acadians and francophones throughout New Brunswick.

Senator Corbin: On behalf of the committee, I would like to congratulate you at *L'Acadie Nouvelle* and the presses, for your offices' organization. I have never seen such a well-structured organization. It obviously runs very smoothly. I was quite in awe at it all.

Senator Losier-Cool: Are your staff, not just the journalists, but also the printers and everyone else we saw, from the region?

M. Caron: Yes, most are from the region. I would say that perhaps many of the journalists come from Quebec, but I could have also talked to you about it as a challenge in saying that, producing a newspaper, managing a press in a rural region with specialized skills and trades, is not a piece of cake. However, I will tell you that here, we have 125 people who work, and many people in the region would not have a job if it were not for our organization because, without it, they would have to go work somewhere else outside the region, because there are no other printing shops where they can work as printers. So, I would like to highlight the economic importance of this company to the region.

The Chair: Thank you very much, Mr. Caron.

Mr. Caron: You are welcome. I hope you enjoy the rest of the day and the rest of your visit in Acadia.

The Chair: We will now hear from an additional witness who asked to speak to the committee, an Acadian who has a very unique story to tell. Ms. Marie-Claire Paulin, at your request, you now have the floor. We are pleased to have you here.

Marie-Claire Paulin, as an individual: Madam Chair, I want to thank the members of the committee for agreeing to hear my story. Naturally, I am going to talk about the application of the Official Languages Act in federal institutions. First, if you are seeking the unique nature of the Acadians, I think that, by coming here, with everything you have heard, you can see that we are special, particularly in New Brunswick, the only bilingual province in Canada. First, I am a product of the same school as Ms. Losier-Cool and Father Saulnier, which is the Académie

cetera. Mais je vous avouerais qu'on se prépare à l'automne à faire un « revampage » significatif pour, autant que possible, donner l'accès à une édition intégrale. C'est-à-dire que, lorsque vous verrez la une, la deux, la trois, qu'elle soit intégrale au plan électronique. Je ne veux pas donner le « scoop » là, mais au mois de septembre, c'est ce qui est envisagé.

La présidente : Monsieur Caron, je vous remercie beaucoup d'avoir pris le temps de venir nous rencontrer, même si nous vous avons rencontré brièvement ce matin.

M. Caron : Je vous remercie encore une fois madame la présidente, et j'espère avoir pu vous partager notre passion de fabriquer au quotidien un journal pour l'ensemble des Acadiens et Francophones du Nouveau-Brunswick.

Le sénateur Corbin : Est-ce que je pourrais au nom du comité vous féliciter, à *L'Acadie Nouvelle* et puis aux presses, pour l'organisation de vos bureaux. Je n'ai jamais vu un organisme aussi bien structuré. Qui évidemment marche sur des roulettes. Et j'ai été émerveillé par ça.

Le sénateur Losier-Cool : Votre personnel, non seulement les journalistes, mais les imprimeurs et tous ceux qu'on a vus, est-ce qu'ils sont plutôt de la région?

M. Caron : Oui, c'est surtout de la région. Je dirais peut-être que dans le domaine journalistique, beaucoup viennent du Québec, mais j'aurais pu vous en parler comme d'un défi aussi essentiellement en vous disant que de fabriquer un journal, de gérer une imprimerie en milieu rural avec des métiers et professions spécialisés, ce n'est pas de tout repos. Par contre, je vous dirai ceci, nous avons 125 personnes qui travaillent et beaucoup de gens n'auraient pas d'emploi dans la région si ce n'était de l'existence de cette entreprise, parce sans elle, ils devraient s'expatrier à l'extérieur, car il n'y a pas d'autre endroit pour être pressier dans une imprimerie. Donc moi je voudrais vous signaler l'importance économique de cette entreprise dans la région.

La présidente : Merci beaucoup, monsieur Caron.

M. Caron : Très bien. Bonne fin de journée et bonne fin de visite en Acadie.

La présidente : Nous recevons maintenant une personne qui a demandé à s'adresser au comité, une Acadienne qui a vécu une expérience tout à fait spéciale. Madame Marie-Claire Paulin, à votre demande, vous avez la parole. Il nous fait plaisir de vous recevoir.

Marie-Claire Paulin, à titre personnel : Madame la présidente, je désire remercier les membres du comité d'accepter d'entendre mon expérience personnelle. Je vous parle bien sûr de l'application de la Loi des langues officielles au niveau des institutions fédérales. Premièrement, si vous cherchez de la spécificité au niveau de peuple acadien, je pense qu'en venant ici, avec tout ce que vous entendez, vous pouvez constater qu'on est un peu placé spécial. Et surtout au Nouveau-Brunswick, la seule province bilingue au Canada. Tout d'abord, je suis ici de la

Famille, a very important institution for the cultural development of the Tracadie region, where I am from.

One fine evening in April 2000, I was coming back from Montreal, and I was stopped on the TransCanada Highway near Woodstock, New Brunswick, and, unfortunately, I was not able to be served in the language of my choice. Knowing that I had rights, I met with a lawyer, Michel Doucet. We Acadians are extremely persistent. So, I met with Mr. Doucet, and I said, "What are we going to do about this?" I was convinced that my rights had not been respected and, in that belief, we both said, "We are going to see this through to the end." And it was not until eight years later that we had our result. Talk about burnout, there is no doubt that volunteers are suffering from it and all that, but I was suffering from legal burnout, given all the delays. I went to Federal Court, and I won. After that, the RCMP appealed. Then, I lost the appeal. So, I had to go to the Supreme Court. The Canadian Constitution protects our fundamental rights, including language, which is part of our culture, they go hand in hand. As Senator Chaput said, language and culture really go hand in hand.

I was really surprised to see that, I had rights despite what had happened to me. For example, when I came back to New Brunswick, in Edmundston, I was 100 per cent entitled. I get to a mainly anglophone region and suddenly I lose my rights. I no longer had any rights. So, it is strange that, in the same province, that calls itself bilingual, we are entitled to rights at specific times, and after that we lose them sporadically and then we get them back.

When I left the Woodstock region, I came through the Fredericton region and then I was once again entitled to my rights. So, it is just to tell you about my experience and to say, "Well, this might be my small contribution, to try to do this puzzle, or at least to ensure equal rights throughout the province", and I should also mention another Acadian who has done a lot to promote the official languages and that is Justice Michel Bastarache, whom I had the opportunity to meet. He had the opportunity to comment on the ruling, which is to some extent his contribution to the Acadian community, because this was the last language-rights case that he was involved in.

The Chair: Thank you very much, Ms. Paulin.

Senator Corbin: Could you tell me about the Court Challenges Program, please?

Ms. Paulin: It is causing a lot of problems at present. I cannot talk to you about it from a legal perspective, but my case is not over yet. The Supreme Court judges came out in favour of having expenditures reimbursed under the Court Challenges Program. I was the last beneficiary of the Court Challenges Program. When my case was closed, the account was closed. Currently, there is a

machine à tricoter de culture de Mme Losier-Cool et du père Saulnier, qui est l'Académie Ste-Famille, une institution très importante pour le développement culturel de la région de Tracadie, d'où je viens.

Par une bonne soirée du mois d'avril 2000, je m'en revenais de Montréal, et je me suis fait arrêter sur la transcanadienne à la hauteur de Woodstock, au Nouveau-Brunswick, et je n'ai malheureusement pas pu me faire servir dans la langue de mon choix. Alors sachant que j'avais des droits, j'ai rencontré Me Michel Doucet. Chez les Acadiens, on est très persistants. Alors, j'ai rencontré Me Doucet, et puis j'ai dit : « Qu'est-ce qu'on fait avec ça? » J'étais convaincue que mes droits n'avaient pas été respectés, et avec cette conviction-là, tous les deux on a dit : « On va aller jusqu'au bout. » Et ce n'est que huit ans après que nous avons eu le résultat. Vous parlez d'essoufflement, c'est sûr au niveau bénévole et tout ça, mais de ma part, il y a eu de l'essoufflement au niveau juridique, au niveau des lenteurs. Je suis allé en Cour fédérale, j'ai d'abord gagné. Après ça, la GRC a mis la question en appel. Après ça, j'ai perdu l'appel. Donc, il a fallu se rendre en Cour suprême. On a des lois dans la Constitution canadienne qui protègent nos droits fondamentaux, qui est la langue, qui fait partie de la culture, cela va de pair. Comme le sénateur Chaput a dit, la langue et la culture, ça va vraiment de pair.

J'ai été vraiment étonnée de constater que dans ce qui m'est arrivé, on avait des droits. Par exemple, quand je suis rentrée au Nouveau-Brunswick, à Edmundston j'avais droit à 100 p. 100. J'arrive dans une région qui est majoritairement anglophone, tout d'un coup je perds mon droit. Je n'ai plus de droit. Donc c'est anormal sur le même territoire, un territoire qui se dit bilingue, qu'on ait des droits à un certain moment donné, et après on les perd sporadiquement et on les reprend.

Quand je sors de la région de Woodstock, je reviens à la région Fredericton, là je reprends à nouveau mes droits. Donc, c'est juste pour vous parler un peu de mon expérience et vous dire : « Bien, ça a été peut-être ma petite contribution, essayer de faire ce puzzle-là, ou d'avoir au moins des droits égaux sur notre territoire », et je devrais aussi faire la mention d'un autre acadien qui a fait beaucoup pour la cause de la langue officielle, c'est le juge Michel Bastarache, dont j'ai eu l'occasion de rencontrer. Il a eu l'occasion de se prononcer sur le jugement qui est en fait un peu son aigle à la communauté acadienne, car il s'agissait de la dernière cause de niveau linguistique qu'il a eu à traiter.

La présidente : Merci beaucoup madame Paulin.

Le sénateur Corbin : Pouvez-vous me parler du Programme de contestation judiciaire s'il vous plaît?

Mme Paulin : Actuellement, ça cause beaucoup de problèmes. Je ne pourrai pas vous en parler de façon juridique, mais ma cause n'est pas encore finie. Les juges de la Cour suprême s'étaient prononcés en faveur à ce que les dépenses soient normalement remboursées au programme de contestation judiciaire. Je suis la dernière bénéficiaire du programme de contestation judiciaire.

technical problem. Everyone knows where the money is going, it is to pay for the lawyers, because a case like this costs a lot of money. We did not get all the funding needed to go right to the end. Fortunately, I had determined individuals such as Michel Doucet and his colleagues who decided to take it right to the end if we wanted our rights to be recognized. I think that I really had a good case, and I proved it over the years. But it was eight years of doubt, frustration and thinking that people do not really understand that we are a minority.

I lived in Africa where, for example, I was a member of the visible minority, living in an environment where you are the only white woman; it can never be described as an example in an environment where people speak another language, be it Chinese or Japanese. If you have never had that experience, it is extremely difficult to put yourself in our shoes and see how we feel. I think that this goes a little bit further than just the matter of the RCMP on the road. The RCMP did its job. I violated the highway safety code by speeding. The RCMP did its job. I was given a ticket, I paid it and I never denied what I did, however, I think that this decision goes a little bit further than just traffic regulations. I think about RCMP involvement in domestic violence cases, and where their help is needed for many reasons. This is a federal institution that must, in the course of its duty throughout New Brunswick, provide us with service in the language of our choice. And that is what I was forced to go to the Supreme Court to confirm, and I find this somewhat disturbing.

Senator Corbin: I admire your persistence.

Ms. Paulin: That is the reality.

The Chair: Yes. Thank you, Ms. Paulin, because every action counts.

Ms. Paulin: They are small actions, small contributions.

Senator Losier-Cool: A page in history for minority rights.

Ms. Paulin: That is right.

The Chair: In conclusion, I would say that when I came to the Senate five or six years ago, there was a senator named Senator Beaudoin. And I remember that, at one point, he said something to me, I had given a speech and without realizing it, I had used language demonstrating that I felt like a member of a minority, but I do not remember the exact words. Senator Beaudoin came to see me and he said, "You must never forget one thing, Canada has two official languages, English and French, and tell yourself over and over: "Equal status, equal rights".

Quand on a fermé mon dossier, on a fermé le compte. En ce moment, il y a un problème technique. On sait très bien où ils vont aller les dépenses, c'est pour payer les avocats, parce qu'une cause comme ça coûte quand même assez cher. On n'a pas eu tous les fonds qu'il fallait pour pouvoir aller jusqu'au bout du processus. Heureusement que j'avais des gens déterminés comme M^e Michel Doucet et ses collègues qui ont décidé d'aller jusqu'au bout si on voulait faire valoir nos droits. Je pense que j'avais vraiment une bonne cause, et je l'ai prouvée dans ces années-là. Mais ça a été huit ans de doute, de frustration, de penser qu'on ne comprend pas vraiment que nous faisons partie de la minorité.

J'ai déjà vécu en Afrique où, par exemple, la minorité visible de se sentir dans un environnement où on est la seule blanche; on ne peut jamais décrire ça comme un exemple dans un environnement où on parle une autre langue, que ce soit chinois ou japonais. Si on n'a jamais vécu cette expérience-là, c'est très difficile pour un autre de se mettre à notre place et de voir comment on se sent. Moi je pense que je vais un petit peu plus loin que juste la question de la GRC sur la route. La GRC, elle a fait son travail. J'ai commis une infraction au code de la route, j'allais trop vite. Il a fait son travail. Il m'a donné une contravention, que j'ai payée et que je n'ai jamais reniée, mais je pense que cette décision-là va un petit peu plus loin que juste la Loi sur les véhicules automobiles. Je pense à la question des interventions de la GRC dans des problèmes de violence familiale, et pour bien des causes, ça va aider. C'est une institution fédérale telle qu'il se doit, quand elle intervient sur le territoire néo-Brunswickois, de nous offrir le service dans la langue de notre choix. Et c'est ce que j'ai été obligée d'aller reconfirmer en Cour suprême, et je trouve ça un petit peu aberrant.

Le sénateur Corbin : J'admire votre persistance.

Mme Paulin : C'est la réalité.

La présidente : Oui. Nous vous remercions madame Paulin, parce que tous ces gestes comptent.

Mme Paulin : Ce sont des petits gestes, ce sont des petites contributions.

Le sénateur Losier-Cool : Une page d'histoire pour les droits minoritaires.

Mme Paulin : C'est ça.

La présidente : Et peut-être pour terminer, lorsque je suis arrivée au Sénat, il y a cinq à six ans, il y avait un sénateur dans la personne du sénateur Beaudoin. Et je me souviens qu'il m'avait dit à un moment donné, j'avais fait un discours et puis sans m'en apercevoir j'ai utilisé des termes qui démontraient que je me sentais comme une minorité, mais je ne me souviens plus des mots. Et le sénateur Beaudoin était venu me voir et il m'avait dit : « Toi, n'oublie pas une chose, le Canada a deux langues officielles, l'anglais et le français, et répète-toi dans ta tête : Égalité de statut, égalité de droits ».

We must never forget that and that is what you did. So,
Ms. Paulin, thank you very much once again.

Ms. Paulin: You are welcome and thank you very much.
The committee adjourned.

Et cela, il ne faut jamais l'oublier et c'est ce que vous avez fait.
Alors madame, encore une fois merci beaucoup.

Mme Paulin : Je vous en prie, merci beaucoup.
La séance est levée.

District scolaire 9 de la Péninsule acadienne:

Ginette Duguay, Mentor in literacy and identity and cultural development.

Fédération des conseils d'éducation du Nouveau-Brunswick:

Anne-Marie Gammon, President.

Thursday, June 5, 2008

As individuals:

Father Zoël Saulnier, Artist and Protector of the Arts and Culture;
Calixte Duguay, Artist and Protector of the Arts and Culture.

États généraux sur les arts et la culture en Acadie (2007):

René Cormier, Responsible for follow-up.

Productions Ode Inc:

Paul Marcel Albert, Director General.

Société culturelle des Tracadilles:

Francine Brideau, Cultural Officer.

As an individual:

Jacques C.F. Lanteigne;
Marie-Claire Poulin.

L'Acadie Nouvelle:

Armand Caron, Editor, Director General.

District scolaire 9 de la Péninsule acadienne:

Ginette Duguay, mentor en littératie, au développement culturel et identitaire.

Fédération des conseils d'éducation du Nouveau-Brunswick:

Anne-Marie Gammon, présidente.

Le jeudi 5 juin 2008

À titre personnel:

Père Zoël Saulnier, artiste et défenseur des arts et de la culture;
Calixte Duguay, artiste et défenseur des arts et de la culture.

États généraux sur les arts et la culture en Acadie (2007):

René Cormier, responsable du suivi.

Productions Ode inc:

Paul Marcel Albert, directeur général.

Société culturelle des Tracadilles:

Francine Brideau, agente culturelle.

À titre personnel:

Jacques C.F. Lanteigne;
Marie-Claire Poulin.

L'Acadie Nouvelle:

Armand Caron, éditeur, directeur général.



If undelivered, return COVER ONLY to:

Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Wednesday, June 4, 2008 (morning meeting)

City of Bathurst:

Stephen Brunet, Mayor.

Town of Petit-Rocher:

Gaston Frénette, Deputy Mayor.

Société Culturelle Régionale Népisiguit:

Diane Leblanc, Cultural Officer.

NFB's Studio Acadie:

Jacques Turgeon, Executive Producer.

Wednesday, June 4, 2008 (afternoon meeting)

La Grande Marée Ltd:

Jacques P. Ouellet, Editor, author.

Éditions Perce-Neige:

Paul Bourque, Director General.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le mercredi 4 juin 2008 (séance du matin)

Ville de Bathurst:

Stephen Brunet, maire.

Village de Petit-Rocher:

Gaston Frénette, maire adjoint.

Société Culturelle Régionale Népisiguit:

Diane Leblanc, agente culturelle.

Studio Acadie de l'ONF:

Jacques Turgeon, producteur exécutif.

Le mercredi 4 juin 2008 (séance de l'après-midi)

La Grande Marée ltée:

Jacques P. Ouellet, éditeur, auteur.

Éditions Perce-Neige:

Paul Bourque, directeur général.

(Suite à la page précédente)